

Harry Dickson, L'intégrale Tome 13

Jean Ray

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

James
RAY
HARRY
DICKSON
L'INTEGRALE 13



club *Neo*

Jean
RAY

HARRY
DICKSON

L'INTEGRALE/13



CLUB *Neo*

Jean Ray



Harry
Dickson

L'INTÉGRALE/13

CLUB *Neô*

Table des matières

LA MAISON DES
HALLUCINATIONS&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP; 4

X-4&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP; 68

LE SIGNE DES
TRIANGLES&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP; 126

L&RSQUO;AVENTURE D&RSQUO;UN
SOIR&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP; 185

LE DIABLE DANS LA
PRISON&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP; 225

LE DANCING DE
L&RSQUO;ÉPOUVANTE&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;
250

LA MAISON
DES HALLUCINATIONS

Liminaire

La maison où se déroulèrent les étranges événements qui vont suivre est située dans Old Jerystreet. C'est une rue de petite importance et peu longue, qui joint Greshamstreet à Poultry (en anglais : poulailler), nom bien ridicule pour une artère qui fait tout ce qu'elle peut pour se faire respecter, sans toutefois y réussir complètement.

Vue de façade, la maison n'a rien de bien remarquable, sinon qu'elle est vieille et mal entretenue. Les fenêtres en sont encore à petits carreaux verdâtres, enchâssés dans du plomb ; on accède à la porte par un perron de sept marches. Au-dessus de cette porte s'avance un auvent pointu, qui semble vouloir inciter à la patience les rares visiteurs de cette demeure sans joie.

La maison Pratt, comme on continue à l'appeler, entra dans l'histoire il y a vingt cinq ans environ, par un drame noir.

Elle était alors habitée par un quinquagénaire du nom de Benedict Pratt, rentier misanthrope et avare, qui passait pour fabuleusement riche. Pratt n'était guère aimé dans le quartier ; on peut même dire qu'il était plutôt craint, car les bonnes femmes l'accusaient de commercer avec le démon. Le fait est qu'il s'adonnait, en amateur, aux sciences occultes, et qu'il appartenait à une ligue de cabalistes londoniens.

Une nuit d'automne, les voisins de Pratt-House furent tirés de leur sommeil par des cris affreux. Ils s'élancèrent au-dehors et virent une singulière clarté sur une des fenêtres de la maison, ainsi qu'une ombre follement gesticulante. L'alarme fut donnée, et comme personne ne répondait aux coups de sonnette réitérés, la police enfonça la porte et entra.

Les constables ne tardèrent pas à se trouver devant une scène d'épouvante. Dans la chambre à coucher, antique et peu confortable, ils découvrirent Benedict Pratt assassiné, le crâne fendu à coups de hache.

Accroupi devant le lit, une hachette sanglante dans la main, se tenait un homme, qui poussait des hurlements de dément.

C'était une vieille connaissance de la police métropolitaine, un certain Ned Garret, recherché pour pas mal de délits et même pour un crime.

— Le spectre ! hurlait-il en regardant la porte avec des yeux

hagards. Le spectre ! J'ai tué Pratt ! Oui, mais aussitôt son fantôme est venu, tout sanglant ! Qu'on me fasse sortir d'ici, qu'on me mette en sécurité en prison, mais que le spectre n'y vienne pas, lui !

D'après Garret, le revenant s'introduirait aussi facilement dans sa cellule forte de Newgate que dans la chambre du crime.

Il ne fallut pas songer à faire le procès du misérable. Interné au Lunatic-Asyleum de Bedlam, il y trépassa au bout de quelque temps, après s'être mortellement blessé, en sautant d'une haute galerie, pendant une minute d'inattention de son gardien.

Pratt ne laissait ni famille, ni héritiers, ni testament. Il est vrai qu'on ne lui découvrit aucune fortune appréciable. Dans la maison, on trouva une somme de quatre cents livres. Dans une petite banque de Covent-Garden, un compte courant d'environ le même import. La maison lui appartenait en toute propriété. Aux termes de la loi, ces biens devaient revenir à l'Etat, vingt-cinq ans après la mort de l'intestat.

Le bureau des Dons et Legs nomma un séquestre, Mr. Grissmere, avoué dans Cheapside, qui, sur les intérêts de l'argent de Mr. Pratt, payait un gardien qui, de temps à autre, venait jeter un coup d'œil sur la maison et l'empêchait de tourner à la ruine. On ferma les volets de bois brun et l'on colla sur la porte un avis mentionnant que, pour toute commission relative à cette demeure, on avait à s'adresser à Mr. Grissmere.

Puis, Pratt-House entra dans l'oubli des hommes et des choses.

Elle devait en sortir en de bien singulières circonstances.

Le récit qu'on va lire est une suite d'événements étranges, incohérents, inexplicables, qui semblent souvent empruntés à un des fameux romans noirs d'Anna Radcliff. Ils jetèrent le trouble, puis l'épouvante dans le public, jusqu'au jour où il fut donné au prestigieux Harry Dickson d'apporter la clarté dans ces angoissantes ténèbres.

Mais n'anticipons pas...

1. Monsieur Marwell

ou l'homme qui n'a pas eu de chance

Il y eut un temps, bien éloigné en vérité, où Mr. Félix Marwell était un homme de bien. Il tenait une bonneterie fort bien achalandée dans Churchstreet, à Portsmouth. Il possédait un petit compte en banque, avait du crédit chez ses fournisseurs. Il n'eût tenu qu'à lui de se marier à une jeune fille ou à une veuve honorable, s'il n'avait professé un farouche amour de l'indépendance et du célibat.

Pourtant, la malchance le lorgnait de son œil torve. Un jour, le feu prit à la boutique de Mr. Marwell et y détruisit ses plus fastueuses lingeeries, ses plus coûteuses dentelles et même les billets de banque, contenus dans le tiroir-caisse.

Jugez du désespoir de l'honnête commerçant, en s'apercevant que sa police d'assurances était arrivée à terme, trois jours avant le sinistre, et qu'il avait négligé de la renouveler !

Les bonnes gens de Churchstreet racontèrent « qu'il se mit cela en tête » si fort qu'il commença à boire.

Bientôt les clients, pour peu qu'ils aient besoin d'une demi-douzaine de mouchoirs ou de trois aunes de cotonnade, durent aller chercher Mr. Marwell au café. Cela ne tarda pas à lasser la pratique.

Après l'incendie qui détruisa son magasin, Mr. Félix Marwell tint encore bon pendant deux ans. À ce moment, il était devenu un petit homme rabougri, au regard fuyant, au nez rouge, malpropre et sentant la rogomme à vingt pas. Les derniers visiteurs que sa boutique reçut furent les huissiers.

Quarante-huit heures plus tard, il était déclaré en faillite, et trois semaines après il était sur le pavé de sa ville, avec en poche quatre livres que ses créiteurs lui laissèrent par pitié.

Il s'empressa d'aller les boire, puis Mr. Félix Marwell dut être considéré comme rayé du nombre des gens honorables. Il devint un « tramp », un vagabond, un errant, vivant d'aumônes et de menues bricoles.

Le jour où nous le vîmes apparaître à Londres, il venait à pied de Lympne, trempé comme une soupe, crotté comme un barbet, avec un shilling en poche, don d'un brave pasteur de campagne.

Il échoua dans une taverne de Cheapside, y dépensa son mince avoir en échange d'un quignon de pain et d'un verre de brandy, et il

se mit à songer à la Tamise toute proche.

Mais, à une table voisine, des habitants du quartier discutaient aigrement.

— Une maison qui reste là, vide et toute meublée, alors que la crise du logement est tellement aiguë que l'on devra bientôt aller coucher sous les ponts comme à Paris !

— Ah ! nous sommes bien mal gouvernés !

C'est ainsi que Mr. Marwell connut l'existence de Pratt-House.

Immédiatement, il eut la vision d'un toit, d'un endroit bien à l'abri du froid et de la pluie, d'un lit même !

Il partit aussitôt en exploration et découvrit que la maison abandonnée possédait une porte de sortie dans une venelle solitaire, vouée à des remises et à des écuries délaissées pour de plus modernes installations.

Il découvrit également qu'il lui était fort facile, à l'aide d'un fil de fer tordu, d'ouvrir la porte et de s'introduire dans une cour à demi dallée, en proie aux végétations rudérales.

Un carreau de la buanderie était cassé ; Mr. Marwell passa son bras à travers l'ouverture, saisit une espagnolette qui grinça féroce, mais finit par tourner tout de même ; et, une dernière prouesse gymnastique aidant, l'ancien commerçant se trouva à l'intérieur de la maison.

Le premier préposé à la garde de la demeure mise sous séquestre était un homme de devoir, et il l'avait tenue en bon état. Son successeur se contentait de toucher, deux fois par an, un maigre salaire à l'étude de Mr. Grissmere et ne visitait plus guère la triste bâtisse. Mr. Marwell trouva donc Pratt-House poussiéreuse en certains endroits, moisie, humide et rongée de champignons en d'autres. Pourtant, l'étage ne lui déplut pas. Là, la ruine du rez-de-chaussée ne se faisait plus sentir. Un salon s'avérait confortable, deux chambres à coucher également.

Prudemment, il choisit celle qui donnait sur la cour, de façon à ne pouvoir être aperçu si, d'aventure, il devait nuitamment enflammer une allumette.

Le lit ne possédait plus de draps mais les couvertures étaient encore présentes, ce qui, pour le pauvre nomade, était un luxe effréné.

Il se coucha sur un matelas, en se moquant du fade relent de renfermé qu'il exhalait, se roula dans une profusion de couvertures et fit de beaux rêves. Le lendemain, il poussa son exploration plus loin et trouva, dans les greniers et dans quelques tiroirs, de menus objets dont la disparition n'aurait pas signifié grand-chose mais lui procurerait chez les brocanteurs des quartiers louches de la ville les quelques sous nécessaires à son humble vie. Il se dit que, pour faire durer le plaisir, il lui faudrait user de prudence et de circonspection. Aussi n'entraîna-

par la porte de la venelle qu'à la nuit close. Parfois, il passait une journée entière au lit et ne ressortait qu'à la nuit tombante ; ou bien il s'en allait dès potron-minet.

Il passa ainsi une huitaine de parfait bonheur, dormant bien au chaud et, grâce à ses menues rapines, s'offrant une soupe et une livre de pain gris dans les gargotes populaires, parfois un gros morceau de pudding aux pois chiches, et même un petit verre de gin ou une pinte d'ale.

Mais Mr. Marwell dut se rendre à l'amère évidence qu'il n'y a bonheur qui dure ici-bas. Un soir, il revint d'une de ces brèves agapes dans East Smithfield, d'humeur fort guillerette et un tant soit peu éméché, car la chance lui avait souri particulièrement. Audacieusement, il avait risqué un shilling dans une boîte à sous, et chaque coup de cette roue de fortune avait doublé ou triplé sa mise. Le brave tramp avait arrosé éperdument cette veine et, quand il se retrouva dans la rue, il tanguait comme un vieux schooner dans la tempête. Un vent dur s'était levé, la River roulait de courtes vagues. Mr. Marwell songea à son mystérieux refuge et se félicita de pouvoir bientôt s'y mettre au chaud.

Il avait fait remplir une bouteille d'une pinte de brandy et se promettait une soirée de merveilleuses délices.

La porte de la venelle s'ouvrit comme de coutume, celle de la buanderie également. Le stowaway de Old Jewrystreet s'apprêtait à gagner son lit, quand il se dit qu'il serait plus amusant de vider sa bouteille au salon. Il connaissait cette pièce et la dédaignait, mais aujourd'hui, il avait le désir de se conduire en grand seigneur, propriétaire qu'il était d'une cave à liqueurs et de quatre shillings six pence bien sonnants. Il entra donc dans le salon, avec l'idée de se vautrer dans un des fauteuils de crin. Jugez de l'infinie stupeur du nomade en pénétrant dans une pièce qui lui était absolument inconnue.

C'était un petit salon d'un rouge éclatant, meublé de fauteuils bas et d'une longue table en ébène. Il y avait une profusion de coussins de soie écarlate sur le tapis de haute laine. Un feu brûlait doucement dans une salamandre et une lampe antique, coiffée d'un immense abat-jour, jetait une lumière douce et familière dans cet intérieur inconnu.

— Ah, se dit Mr. Marwell, comme je suis saoul ! C'est inouï ! Je rêve, c'est certain, mais jamais je n'ai fait de rêve plus confortable.

Il s'assit dans un fauteuil, se chauffa les mains à la salamandre et prit une bonne gorgée de brandy.

— Je voudrais bien, hoqueta-t-il, qu'en buvant je fasse également un rêve ! De cette façon, j'aurais le goût de ma boisson, et demain, je trouverais ma fiole encore toute remplie. Vive la bonne

vie !

Les idées de Mr. Marwell étaient confuses et il n'aurait pu dire exactement combien de temps dura cet agréable songe.

Il se rappela vaguement que la lampe se mit tout à coup à baisser ou à s'éloigner de lui.

— C'est ça, dit-il, qu'on enlève la lampe ! Je déteste dormir avec de la lumière. Voici une maison où le service est bien fait.

— Ah ! grogna-t-il, l'instant d'après, l'obscurité aussi a ses inconvénients. Voilà que je me suis salement heurté le nez à quelque chose.

Puis, il dut s'endormir.

Le lendemain, il s'éveilla dans le sombre et lugubre salon de la demeure abandonnée, la tête dans le foyer rouillé. Il empestait l'alcool, car sa bouteille s'était brisée et le restant du brandy s'était répandu sur ses habits. En plus, il avait le nez tuméfié et un œil au beurre noir.

Mr. Harwell se moqua de ces meurtrissures et regretta le brandy ; il ne se souvenait plus que très confusément de son rêve.

Il ne faisait pas encore complètement clair, car le jour se levait à peine. Le vagabond, auquel les libations de la veille avaient infligé un cruel mal aux cheveux, descendit à la cuisine pour tirer un peu d'eau fraîche à la fontaine.

Un jour terne et sale tombait par les fenêtres crasseuses de l'office, habillant les choses d'un restant d'ombre nocturne, mais la clarté fut suffisante pour faire voir à Mr. Marwell quelque chose qui l'étonna fort.

Il y avait un vieux fourneau, tout rongé de rouille dans une cheminée d'angle. À des crampons, fichés dans le pan de mur voisin, se trouvaient accrochés quelques ustensiles hors d'usage ; tisonniers, pelles à charbon, crochets de fer.

Comme Mr. Marwell faisait son entrée, il vit l'un des tisonniers se balancer avec un mouvement régulier de pendule.

— Tiens, se dit-il, je n'ai pourtant pas touché à cet outil ! Pourquoi se conduit-il de la sorte ?

Il en était encore à ses réflexions, quand un bruit sec, et des plus singuliers, se fit entendre dans le vestibule. On aurait dit que des petits sabots très durs martelaient les marches de l'escalier.

Effrayé, croyant que quelqu'un venait inspecter la maison et allait découvrir sa présence, Mr. Marwell se blottit dans un étroit espace, entre un bahut et la muraille.

Le bruit persistait, régulier et clair. Il se rapprochait également et gagnait la porte entrouverte. Notre stowaway s'attendait d'un instant à l'autre, à voir entrer quelqu'un tout en se demandant quel pouvait être le mortel qui marchait d'une façon aussi bizarre.

Quand l'explication vint enfin, Mr. Marwell fut convaincu que son rêve de la veille se continuait : en effet, il vit entrer dans la cuisine, se dandinant gauchement... les pincettes du foyer ! !

Parfaitement, les pincettes ! Elles avançaient d'un mouvement saccadé et ankylosé de faucheur, esquissant un pas que Mr. Marwell compara à celui d'une scottish, faisant de grotesques grâces : puis, tout à coup, elles sautillèrent vers le coin de la cheminée et reprirent leur place à côté du tisonnier, où elles demeurèrent bien tranquilles.

— Je rêve encore ou bien je ne suis pas encore tout à fait dessaoulé, se dit Mr. Marwell. Mais c'est égal, j'aime mieux m'en aller.

Il respira plus à l'aise quand il se trouva dans la rue, où les premiers passants matinaux déambulaient à pas pressés.

Si l'ancien commerçant n'avait pas eu d'argent en poche, il aurait certainement réfléchi davantage à son étrange aventure matinale ; mais il possédait quatre shillings ! Et la veine de la veille ne l'avait pas encore abandonné puisqu'il doubla cette somme en la risquant dans la boîte à sous. Il s'offrit, cela va sans dire, un nombre respectable de consommations mais, quand le soir se mit à tomber, une vague appréhension s'empara de lui.

— Je n'ai pas grande envie de retourner dans cette maison, murmura-t-il... Je ne suis pas fou et, ce matin, je n'étais plus ivre.

Il lui restait un shilling qu'il faisait sauter dans sa main, d'un air de profonde méditation.

— Cela suffit pour m'assurer un gîte de nuit, et même un bol de soupe, se dit-il. Mais je devrai me passer d'un toddy, qui me fait pourtant bien envie !

Il lorgna du coin de l'œil le disque multicolore de la roulette à sous et son visage s'éclaira.

— Si je risquais sur le rouge ? dit-il. La chance ne peut avoir tourné si vite. Je suis certain de tripler mon avoir et, au lieu d'un toddy au genièvre, je pourrai m'offrir un bon grog.

Il glissa la pièce dans la mécanique, appuya sur le levier et fit girer le disque. Ce fut le vert qui sortit.

Mr. Marwell poussa un véritable gémissement de désespoir.

— Voilà bien ma veine, gémit-il. Au fond, je suis l'homme qui n'a jamais eu de chance ! Je suis obligé de retourner dans cette sale cambuse. Misère de misère, tout de même !

Le froid de la River et sans doute un peu de terreur aidant dissipèrent les fumées de l'ivresse du cerveau de Mr. Marwell. Il retourna à Old Jewrystreet. En poussant d'une main tremblante la porte du salon, il vit avec satisfaction les meubles ternes de toujours et retrouva l'éternelle atmosphère, empestée de relents de moisissures.

— J'aime mieux cela que ce satané salon rouge, marmotta-t-il. Après tout, ce ne devait être qu'un rêve.

Il avait remarqué, avec une égale satisfaction, que le tisonnier se tenait bien tranquille à son crampon dans la cuisine, et que les pincettes y étaient accrochées également.

Arrivé dans sa chambre à coucher, il se mit immédiatement au lit et s'entortilla dans ses couvertures.

Bien que Mr. Marwell détestât dormir avec de la lumière, il dut, cette nuit-là, se passer d'une obscurité absolue, car un beau clair de lune entraît par la fenêtre. On souffle une lampe, ou une bougie, mais non notre vieux satellite ! Le vagabond fit une vaine grimace et s'endormit tout de même ; la maison était tranquille et silencieuse.

Il fut éveillé brusquement : ses couvertures venaient de lui être arrachées avec violence.

Effrayé, il se dressa sur son séant et regarda dans la chambre.

Elle était vide de toute présence ; le clair de lune l'inondait d'une clarté bleue et dure. D'une main frémissante, il voulut reconquérir ses couvertures quand elles lui furent de nouveau enlevées de force.

— Mon Dieu, que se passe-t-il, ici ? glapit-il d'une voix tremblante. Je ne fais pas de mal ! Si vous voulez, je partirai immédiatement.

Il ne reçut aucune réponse, mais quelque chose l'emplit soudain d'une terreur indicible.

Le tisonnier, qu'il avait vu se balancer la veille, se tenait devant lui, dans l'air, à six pieds au-dessus du sol, sans qu'aucune main ne le soutienne. Il était droit et immobile. Son ombre se projetait sur le mur en une fine ligne noire.

Epouvanté, le tramp n'osait faire aucun geste. Il se contenta de gémir sourdement, tandis que ses dents claquaient comme des castagnettes.

Soudain, une étrange vie anima la barre de fer : elle se mit à vibrer longuement puis, reprenant son lent mouvement de pendule, elle se déplaça dans l'air, en se rapprochant de Mr. Marwell.

Bientôt, elle se balançait au-dessus de sa tête, d'un mouvement de plus en plus accéléré, qui devint tellement frénétique que le vagabond entendit le sifflet de l'air fendu dans sa course.

Mr. Marwell aurait bien voulu s'enfuir mais tout mouvement semblait lui être interdit ; sans aucun doute, la peur jouait son rôle dans cette inertie. En voyant le tisonnier s'approcher lentement de sa tête, il comprit le danger qu'il courait : dans quelques minutes, il allait être frappé au crâne.

À présent, l'insolite mouvement se continuait avec une vélocité et une force sans cesse accrues ; Mr. Marwell fit un premier geste de défense.

Le fer toucha sa main tendue, tandis que l'homme poussait un

cri de souffrance. Mais cela lui donna des forces. Il se roula sur le dos et parvint à mettre une jambe hors du lit.

À cette minute, il reçut un coup sur la nuque et tomba à genoux.

Alors, le fer fondit vers lui en un furieux coup d'estoc.

Mr. Marwell s'écroula en râlant.

Rapport de l'Inspecteur Fraser de Scotland Yard :

Nous avons trouvé ce matin, à six heures de relevée, un homme évanoui à côté d'un banc de l'Embankment, dont le corps portait des plaies graves. L'agent Glossop et moi avons assuré immédiatement son transport à l'hôpital de la marine, où nous avons pu l'interroger dans la matinée. C'est un nommé Félix Marwell, né à Portsmouth et âgé de cinquante-neuf ans. Il n'a pas de domicile fixe et vit de mendicité. Son casier judiciaire ne porte aucune condamnation, si ce n'est une simple admonestation et une légère amende, d'ailleurs radiée, pour ivresse publique.

Il nous a raconté, avec de grandes difficultés, car ses blessures étaient des plus graves, une histoire abracadabrante au sujet d'une vieille maison abandonnée dans Old Jewrystreet, où il aurait élu clandestinement domicile pendant huit jours. Par devoir, nous avons acté ses déclarations bien qu'il nous semble qu'elles aient été surtout provoquées par le délire inhérent à son état.

(Suivent, très succinctement racontées, les aventures de Mr. Marwell dans Pratt-House).

Le médecin en chef de l'hôpital de la marine est d'avis que Marwell a dû avoir le cerveau dérangé. Il est pourtant fort indécis quant à l'arme qui aurait servi à abattre le blessé. Il n'écarte pas la possibilité de l'emploi d'une barre de fer très pointue, ou d'une canne ferrée. Des traces de rouille ont été relevées, en effet, dans la blessure portée à l'abdomen.

Nous avons visité la maison Pratt, dans Old Jewrystreet, et y avons découvert, en effet, les traces du passage de Félix Marwell, mais rien d'autre permettant d'ajouter crédit à ses étranges dires.

Nous croyons nous trouver devant une agression brutale ou une rixe entre rôdeurs du port.

Félix Marwell a succombé dans la journée, après une brève agonie.

Suivent les rapports médicaux qui abondent dans le même sens.

2. Ted Brockhurst va trouver Harry Dickson

Teddy Brockhurst – ses amis l'appelaient couramment Ted tandis que les registres de l'état civil lui donnaient solennellement le nom d'Edward, – était interne à l'hôpital de la marine où décéda le pauvre Mr. Marwell, l'homme qui n'eut pas de chance. Il avait assisté à l'ultime entrevue du moribond avec les policiers du Yard et entendu l'opinion de ses chefs, les médecins de service. Pourtant, bien qu'il n'en laissât rien paraître, il n'était pas de l'avis de ces derniers.

C'était un esprit curieux et il possédait une culture scientifique considérable, mais il était trop diplomate pour entamer une discussion avec ses supérieurs hiérarchiques, sachant qu'il n'y avait que des rancunes à y gagner.

À son avis, Mr. Marwell n'avait donné aucun signe de démenace tout au long de son récit, fait d'une voix faible mais calme.

Il avait risqué une unique question, posée à l'inspecteur Fraser :

— Avez-vous trouvé le tisonnier dans la maison Pratt ?

À quoi Fraser avait répondu, en haussant les épaules :

— Il n'y avait pas de tisonnier dans toute la maison et encore moins des pincettes. N'oubliez pas, docteur, que Marwell était un ivrogne invétéré. Ces hallucinations lui sont venues de l'alcool.

Après tout, ce n'était pas impossible. Mais Ted Brockhurst se disait que les visions de l'alcool affectaient rarement des formes aussi précises. Ted avait son violon d'Ingres : à ses heures, il était journaliste... Oh, un simple journaliste amateur, qui envoyait, de temps à autre, un papier au secrétaire de rédaction d'une feuille de second plan. Papier qui connaissait plus souvent le triste sort du panier que l'honneur d'une quatrième page. Mais Ted n'ignorait pas que le public, en Angleterre en général et à Londres en particulier, se montre friand d'histoires hantées, et il résolut de ne pas laisser passer pareille occasion.

Pourtant, Brockhurst manquait d'entregent pour s'introduire tout de go dans la maison suspecte et, dans l'étroit cercle de ses relations, il ne voyait personne qui pût lui procurer un laissez-passer.

Il se souvint alors de quelques menus services qu'il était parvenu à rendre, dans l'exercice de ses fonctions d'interne, à un

homme fort en vue dans la métropole : à Harry Dickson, le fameux détective.

Le cœur battant, il résolut de tenter sa chance. Le jour qui suivit le décès de Mr. Marwell, il sonna à la porte du détective, dans Bakerstreet.

Harry Dickson, dont la mémoire des physionomies comme des noms était prodigieuse, le reconnut sur-le-champ.

— Ce cher Brockhurst ! dit-il en lui tendant une main cordiale. Je suppose, et j'espère, que vous venez me demander un service à votre tour ? Si je suis bon détective, il doit y avoir un espoir journalistique là-dessous.

Rougissant de se voir si vite découvert, le jeune praticien balbutia quelques vagues excuses.

— Je crois, continua malicieusement le détective, que vous signez quelquefois du nom de Tamerlan dans *L'Evening Mail*, n'est-il pas vrai ?

» Tudieu, voilà un nom conquérant entre tous ! J'ai même découpé un de vos récents papiers sur les diagnostics faux ou trop hâtifs : c'était remarquable, sinon de style, du moins de bon sens ! Je vous en félicite !

Ted Brockhurst reprit courage et osa présenter sa requête. Sans l'interrompre, Harry Dickson l'écouta attentivement.

Quand le jeune homme eut fini de parler, il leva anxieusement ses regards vers le détective, craignant lire quelque raillerie ou désapprobation sur son austère figure.

À son entière satisfaction, il vit qu'il n'en était rien : Harry Dickson regardait les flammes du foyer d'un air de profonde méditation.

— À première vue, dit-il enfin, je suis tenté de donner raison à vos chefs, mon cher Ted, mais de là à admettre sans réserve leurs conclusions, il y a de la marge. Pourquoi avez-vous des doutes à ce sujet ?

— D'abord, j'ai fait la remarque que Marwell ne donnait aucun signe de démente. Je vous l'ai déjà dit. Ensuite, je puis affirmer que les hallucinations, dues à l'emploi immodéré de l'alcool, affectent rarement des formes pareilles à celles qu'on lui prête. En général, elles sont tumultueuses, amorphes, brumeuses à l'excès ; rarement, elles prennent des formes bien définies. Ici, le cas est tout autre. Marwell découvre un petit salon tranquille, des formes bourgeoises, un éclairage doux et familial. Il se chauffe à un feu, alors que les intoxiqués en question ont, ou des sensations de brûlures intenses, ou de froid absolu.

» Les autres pseudo-visions seraient plus près de la norme. Je vais vous en donner quelques exemples pour mieux asseoir mes dires :

» Une femme rêvait, presque toutes les nuits, qu'un serpent lui sifflait dans l'oreille, lui infligeant des douleurs intolérables. On l'examine et on découvre un abcès à cet organe, ainsi qu'un début de sinusite.

» Une autre fois, un malade se plaint que, chaque nuit, un bandit lui perfore les intestins à l'aide d'une longue sonde enflammée. On procède à la radiographie et l'on découvre une aiguille, qui avait traversé plusieurs parois viscérales. Au mal réel s'ajoutait donc une image mentale, qui l'expliquait, d'une manière fantastique il est vrai, mais parfaitement acceptable. Notre cerveau reçoit le plus souvent des impressions par images.

» Que Marwell, blessé dans une agression, ait passé par le même chemin hallucinatoire, rien n'est plus plausible. Mais alors, ses explications auraient été accompagnées de phénomènes de démence et ce ne fut pas le cas. Son cerveau travaillait normalement.

Harry Dickson frappa l'épaule de l'interne.

— Je vais vous recommander à mon ami Goodfield, dit-il, pour qu'il vous donne l'autorisation de visiter la maison d'Old Jewrystreet. De l'une ou de l'autre façon, vous pourrez pondre un « papier », qui fera la joie du directeur de votre journal, monsieur Tamerlan. En revanche, comme je suis d'un naturel assez curieux, je désire que vous me teniez au courant. Il y a plus de choses sur la terre et dans le ciel... a dit Shakespeare !

Ted Brockhurst s'en alla, radieux. Et le soir même, il retournait dans Bakerstreet.

— Eh bien ! s'écria jovialement Harry Dickson, avez-vous mis la main sur le fantôme assassin, monsieur le reporter de l'au-delà ?

Le jeune homme branla pensivement la tête.

— Je n'ai rien découvert de spectral, il est vrai, monsieur Dickson, mais tout de même quelque chose qui démontre que les policiers du Yard, dans la certitude de se trouver devant les vaines paroles d'un fou alcoolique, ne se sont pas livrés à une inspection bien minutieuse.

Le détective se cala dans son fauteuil, tout oreilles.

— Racontez-moi cela, monsieur Teddy !

— Donc, commença l'amateur journaliste, les enquêteurs ne trouvèrent sur les lieux ni tisonnier, ni pincettes. Moi non plus, d'ailleurs. Mais, dans la muraille, je découvris des crampons vides et, sur les briques, la longue trace rouillée de ces instruments de ménage. Ils ont été là, en place et ne doivent en être partis que de fraîche date, car la rouille s'enlevait facilement et n'avait pas pénétré trop profondément dans le plâtre.

» Souvenez-vous aussi, monsieur Dickson, que Marwell avait entendu *les pincettes descendre l'escalier*. C'est grotesque, si vous

voulez ; n'empêche que j'y ai prêté quelque attention.

» Les marches dudit escalier sont feutrées de poussière ; en maints endroits, on y voit les traces des pas du logeur clandestin. Mais on y distingue encore autre chose. Comme je m'étais muni d'un bon appareil photographique, j'ai pris quelques vues que voici développées.

Ted Brockhurst tendit au détective quelques photos grises et luisantes. Harry Dickson s'arma d'une forte loupe et se mit à les étudier.

— Attendez, dit-il.

Il alla chercher une planchette, la saupoudra de cendre fine empruntée au foyer et y fit avancer les pincettes de son propre foyer. Cela fait, il compara les empreintes avec celles des photographies.

— Eh bien ? demanda l'interne, le cœur battant d'espoir.

— Vous avez parfaitement raison, dit simplement Harry Dickson.

Il resta quelques minutes sans mot dire, bourra lentement sa pipe et se mit à faire voluptueusement de la fumée.

— Où conduisaient ces traces ? demanda-t-il enfin.

— Jusqu'au second étage. Celui-ci ne comporte que trois pièces absolument vides. Dans l'une d'elles, celle qui se trouve juste au-dessus de la chambre occupée par Marwell, elles s'arrêtaient.

— Où ? Contre le mur ?

— Non, au beau milieu de la pièce.

— Dommage, dit Harry Dickson sans s'expliquer davantage.

— Je continue, reprit Ted Brockhurst. Les policiers sont d'avis que Marwell a été victime d'une agression au bord de la River ; je suis convaincu qu'ils se trompent et que la tentative d'assassinat a eu lieu dans Pratt-House même.

— Expliquez-vous, Ted !

— J'y arrive, monsieur Dickson. Il n'y a nulle trace de sang dans la chambre où Marwell dormait, ce qui est assez déroutant.

» Je me suis mis à examiner tous les matelas de la maison et tous sont moisis à l'excès, alors que celui de Mr. Marwell était bien sec et bourré de varech tout frais ! Le matelas ensanglanté a donc été enlevé et remplacé par un autre. J'ai examiné également le plancher, qui semblait pourtant poussiéreux et sale à souhait. Alors qu'en d'autres endroits, la crasse formait un véritable enduit, au pied du lit elle s'enlevait avec une rapidité déconcertante. Elle y avait été apportée après coup, monsieur Dickson, et les quelques parcelles, que j'en ai enlevées et regardées au microscope, viennent confirmer mon idée. La saleté de la maison est faite d'anciennes poussières très fines. Celle que j'ai examinée est de sable et de suie venant du dehors. Ensuite...

Brockhurst posa devant le détective une feuille blanche sur laquelle se détachaient de menues raclures brunes.

— Du sang, monsieur Dickson, et de date récente ! Voilà ce qu'ont retenu les rainures du plancher.

Le détective tendit la main à son visiteur.

— Vous avez travaillé comme un bon détective, mon ami, et votre conviction est mienne à présent : Marwell a été assassiné dans Pratt-House. Il faudra aviser Scotland Yard.

Ted Brockhurst prit un air suppliant.

— Et mon papier, monsieur Dickson ? Je suis venu chez vous en journaliste et non en policier amateur. Laissez-moi achever mon ouvrage !

— Comment cela ?

— En me laissant passer une, peut-être deux nuits, dans la singulière demeure !

— Vous rendez-vous compte du danger que vous pourriez courir, Ted ? Car j'imagine que vous ne voulez partager votre aventure avec personne ?

— Quant à cela, oui, monsieur Dickson ! Et, en fait de péril, il me semble que si les policiers en courent souvent, les reporters, qui suivent leurs méthodes de près, peuvent bien en avoir leur part, au moins une fois.

Cette vaillance plut au détective, qui se mit à rire.

— En tout cas, vous êtes un homme sur vos gardes ! J'avoue que si des manifestations doivent encore se produire dans cette maison maudite, cela ne pourrait être que devant un homme seul, isolé, et non devant plusieurs gaillards résolus. Un fait est réel à présent : nous sommes en présence de criminels usant de procédés mystérieux, d'hommes sujets aux mêmes troubles et aux mêmes erreurs que leurs victimes, et non devant des créatures surgies d'un autre plan. Ces êtres-là ne peuvent rien contre une bonne paire de balles blindées, envoyées par une main sûre comme la vôtre, Ted.

Le jeune homme se frotta les mains et une joie intense éclaira son énergique visage.

— Mais, dit soudain Harry Dickson, en redevenant pensif, qui vous dit que les forbans inconnus n'ont pas usé de quelque subtile drogue créant des visions et des hallucinations de toute nature ? Ce n'est pas la première fois que vous en entendez parler, j'augure, et moi-même, au cours de ma carrière, j'ai fait quelques fois connaissance avec elles.

Ted secoua résolument la tête.

— J'avais prévu l'objection, monsieur Dickson, et mes chefs également d'ailleurs.

» De semblables drogues, en général des alcaloïdes, laissent des

traces. L'autopsie de Félix Marwell n'en a révélé aucune.

Il se leva.

— Il se fait tard, monsieur Dickson. Je n'ai aucune journée de congé devant moi ; je prendrai mon poste de veille ce soir.

— Vous ne serez pas dérangé par la police, dit le détective, cela pour vous permettre de vous servir de vos armes contre tout intrus.

— Je vais courir ma chance, conclut Ted Brockhurst. Ah ! monsieur Dickson, Dieu sait si je n'ai pas le pied dans l'étrier pour une parfaite carrière de journaliste !

— Quelle bizarre espérance ! s'écria Harry Dickson en riant. Enfin, je vous souhaite cette chance puisque vous y tenez, mon ami. Mais, si demain matin, à sept heures sonnantes, je n'ai pas de vos nouvelles, je fais dynamiter la porte de Pratt-House et je m'y introduis à la tête d'une escouade d'inspecteurs de Scotland Yard !

Il est sept heures trente. Ted Brockhurst n'a pas donné de ses nouvelles. Scotland Yard est alerté et une auto de la police métropolitaine, montée par Goodfield et deux inspecteurs de la brigade criminelle, vient chercher Harry Dickson et son élève Tom Wills, à Bakerstreet. Devant la maison de Old Jewrystreet, ils trouvent le premier clerc de Mr. Grissmere, le séquestre, porteur des doubles des clefs. Goodfield ouvre la porte et lance d'une voix forte :

— Monsieur Brockhurst !

Pas de réponse.

On se met à explorer immédiatement la maison, en prenant bien garde de ne brouiller aucune empreinte possible.

Nulle part on ne trouve l'amateur journaliste.

— Est-il seulement venu ? demande Goodfield. N'a-t-il pas renoncé à son projet ?

— Ce serait mal connaître Ted Brockhurst, répond Harry Dickson, qui se repent amèrement d'avoir encouragé le jeune homme à tenter l'aventure.

— Tenez, voilà le bout d'une de ses cigarettes, dit Tom Wills, en avisant un petit plateau de laque. En voici encore une. D'ailleurs, l'atmosphère garde encore le relent refroidi de leur parfum.

— C'est exact, répond Harry Dickson dont les regards voyagent partout.

Le détective se mit immédiatement en devoir de retrouver les traces dont Ted Brockhurst lui avait parlé la veille.

Il monta au second étage, inspecta la cheminée de l'office et le plancher de la chambre à coucher.

Quand il eut achevé son examen, ses yeux brillaient d'une étrange lueur.

— C'est incroyable, murmura-t-il.

— Quoi donc, maître ? demanda Tom Wills.

— J'excuse le pauvre Ted, fit Dickson, sans répondre directement. Ce n'était pas un détective ! Mais s'il était ici, j'exigerais de sa part des excuses à l'adresse de l'inspecteur Fraser, qui mena la première enquête.

— Pourquoi cela ?

— Fraser n'aurait pu découvrir les traces que Ted releva dans son juvénile enthousiasme, et cela parce qu'elles ont été faites après coup !... Voilà !...

— Pourtant, les inconnus ont voulu faire croire que Marwell ne fut pas assassiné ici, répliqua Tom Wills étonné.

— Mon cher petit, quand on veut dire d'une canaille qu'elle est une canaille, on le fait souvent en l'appelant un parfait honnête homme : c'est un artifice vieux comme le monde. En effaçant certaines traces et en en laissant d'autres, de la façon grossière dont on s'y est pris, on n'a eu qu'un seul but : faire supposer *qu'on voulait faire croire que le crime n'avait pas eu lieu ici !* Ce qui équivaut à dire qu'ils aiment nous laisser dans l'idée que le crime a *été effectivement perpétré dans cette maison*. Pardonnez-moi cette double négation qui tord ma phrase et aboutit à une affirmation.

— Ainsi, dit lentement Goodfield, si je comprends bien, Marwell ne fut pas assassiné dans cette maison.

— Non ! fit carrément Harry Dickson.

— Mais où alors ? s'écria Tom Wills d'un ton désespéré.

— J'espère pouvoir répondre un jour à cette question, my boy, répliqua Harry Dickson. Certes, ce ne sera pas aujourd'hui.

Le détective se mit à suivre attentivement les empreintes que les pas de Ted Brockhurst avaient laissées, un peu partout, sur le sol couvert de poussière. Soudain, on le vit se relever, puis faire une grimace sarcastique.

— Quelle est la taille de Ted, à votre estimation, Goodfield ? demanda-t-il brusquement.

— Hm, c'est un beau gaillard. Je lui donne bien six pieds, répondit le superintendant du Yard.

— Marchait-il à la façon d'une petite mijaurée ?

— Lui ? Mais il faisait des enjambées de horsegard ! s'écria le policier.

— Posait-il ses pieds un peu de travers ?

— Pas du tout... Où voulez-vous en venir, monsieur Dickson ?

— Tout simplement à dire que Ted Brockhurst n'a pas mis le pied dans cette maison, mon cher Goodfield ! déclara froidement le détective.

Un cri d'unanime stupeur lui répondit.

— Et les cigarettes ?

— Comme si un autre ne pouvait les y avoir déposées ! Quant aux empreintes de ses pas, si vous observez que la pointe et l'extrême rebord du talon marquent à peine, si vous voyez leur peu d'espacement, si vous admettez leur peu de netteté dans la poussière la plus épaisse, concluez avec moi, qu'elles furent faites par quelqu'un chaussé des souliers de Ted Brockhurst, que ce quelqu'un était beaucoup moins grand que Ted, qu'il pesait moins lourd et qu'il posait légèrement ses pieds de travers, qu'en plus sa démarche était autrement moins élastique et jeune que la sienne, celle d'un homme d'âge par exemple !

— Mais où est-il ? s'écria Goodfield.

— Avez-vous déjà pris connaissance des rapports de police de la nuit dernière ? demanda le détective.

— Non ! J'arrivais à peine au Yard quand vous nous avez alertés, monsieur Dickson.

— Très bien ! Dans ce cas, je vais avoir l'air, devant vous, d'une sorte d'extralucide prévoyant l'avenir, répondit le détective en grimaçant un sourire. Vous trouverez Ted Brockhurst, à moins que comme je le suppose, vos agents l'aient déjà fait avant vous, au pied d'un banc, sur l'Embankment. Evanoui mais pas mort...

— Qu'est-ce qui vous fait dire cela ?

— L'éternelle logique, mon vieux Good, et rien que la logique ! Il faut, en effet, que notre ami Ted puisse nous raconter ce qui lui arriva dans cette diablerie de maison, où il n'a pas mis le pied !

Ils sortirent dans Old Jewrystreet et Goodfield bondit au premier téléphone public pour demander des nouvelles au Yard.

Harry Dickson avait raison.

3. La nuit fantastique de Ted Brockhurst

Oui Harry Dickson avait eu raison !

Un peu après six heures, des agents de la brigade fluviale avaient découvert le corps de Ted Brockhurst à l'endroit indiqué.

— Non ! s'était écrié l'un d'eux, voici que ce satané banc prend un abonnement de gens assassinés ! Vous allez voir qu'il est hanté et qu'il faudra en faire du bois à brûler si l'on veut que la malédiction cesse !

Sur-le-champ, on avait transféré le corps à l'hôpital de la marine où on commença par lui donner des soins avant d'avertir le Yard. Quand la communication parvint au bureau de police, Goodfield était déjà parti, en compagnie de Harry Dickson, pour Old Jewrystreet.

Ted Brockhurst avait été blessé par un rude coup de matraque sur le crâne, coup qui, pourtant, n'était pas de nature à mettre ses jours en danger.

Dans l'après-midi, il revint à lui et manifesta le vif désir de parler immédiatement à Harry Dickson.

Celui-ci accourut sans tarder, accompagné de Goodfield et de Tom Wills, tous trois littéralement frémissements d'impatience.

— Eh bien ! Ted, dit le détective, je suppose que vous aurez un papier épatant à pondre sur vos aventures de la nuit dernière ?

Ted hocha péniblement sa tête douloureuse.

— Je n'oserai jamais l'écrire, monsieur Dickson. On me traiterait d'imposteur, de fou ou de visionnaire.

— Alors, à défaut de lecteurs, vous allez avoir en nous des auditeurs bien attentifs, répliqua le détective.

— Un instant, dit le blessé. Veuillez appeler le médecin en chef.

Celui-ci arriva promptement au chevet de l'interne et s'enquit de ses désirs.

— Je voudrais, chef, que vous disiez à ces messieurs que je n'ai pas beaucoup de fièvre et que, par conséquent, je ne délire pas et que mon cerveau est encore en bon état, malgré la volée qu'on m'a administrée sans ménagement.

Le chef déclara qu'il en était bien ainsi.

— Dans ce cas, je puis commencer mon récit, dit Ted Brockhurst. Vous parlez d'un roman fantastique !

» J'entrai dans la maison Pratt par la porte de la venelle, comme l'avait fait Mr. Marwell. Je pris le même chemin que lui et passai par la buanderie ; puis, armé de ma lampe de poche, je fis le tour de la maison où je ne relevai rien de suspect. J'hésitai pour choisir mon poste de nuit et, enfin, je jetai mon dévolu sur le salon de l'étage, qui me semblait plus confortable. J'avais mis mon grand manteau doublé de fourrure et je le gardai contre le froid humide de la lugubre demeure. Ma lampe de poche est à forte batterie et peut brûler quinze heures sans faiblir.

» J'avais d'abord pensé ne pas fumer pendant cette nuit de garde mais la tentation fut trop forte et je grillai quelques cigarettes.

» Vers minuit, un beau rayon de clair de lune entra par les vitres supérieures de la fenêtre, les autres étaient obturées par des volets. La clarté étant plus que suffisante, je pouvais apercevoir le moindre objet dans la pièce.

» J'avais entendu Big-Ben sonner les heures au loin, et je me disais déjà que le métier de reporter n'est pas toujours aussi riche en imprévus qu'on veut bien le dire.

» À ce moment j'eus, pour la première fois, l'impression d'une présence obscure à mes côtés.

» Je sentis une sorte de frôlement dans l'ombre, sans toutefois entrevoir quoi que ce fût.

» Immédiatement, je glissai ma main dans ma poche pour prendre mon revolver. Il n'y était plus !

» Je bousculai le fauteuil dans lequel j'avais pris place, mais je ne pus voir comment on était parvenu à me subtiliser mon arme. La chambre était parfaitement éclairée par la lune ; les fenêtres et la porte en étaient closes. J'en étais encore à me crisper les poings et à me traiter sans indulgence, quand j'entendis le bruit.

Il montait l'escalier ; je prêtai attentivement l'oreille et découvris que je m'étais trompé. De fait, le bruit descendait vers moi, venant du second étage. C'était un tapotement sec, comme du bois sur du bois. Il s'approcha, menu et clair, et s'éloigna ensuite vers la chambre où avait dormi le malheureux Félix Marwell.

» Je n'avais plus de revolver mais mes poings sont solides et j'ai quelque habitude du ring. J'ouvris doucement la porte et m'avançai sur le palier. La porte de la chambre, où le bruit persistait, était large ouverte. La pièce, elle aussi, était inondée de clarté lunaire.

Ce que je vis était si grêle et, malgré tout, si inattendu, que je dus rester quelques minutes en contemplation avant de pouvoir bien m'en rendre compte. Sur le plancher, au pied du lit, se dandinait une haute paire de pincettes, animées d'une vie grotesque ; comme je les

regardai, elles s'effondrèrent avec un bruit de ferraille, puis une main invisible les traîna hors de la chambre. Je les vis passer à quelques pieds de ma personne et rouler avec fracas en bas des escaliers.

» J'étais encore là à me demander si quelque berluie ne m'avait pas frappé, quand un autre bruit attira mon attention. C'était une sorte de sifflement très doux, qui s'accroissait de seconde en seconde pour prendre la consistance d'un souffle haletant.

» En levant les yeux, je connus sa nature redoutable. Un grand tisonnier se tenait en l'air, au milieu de la chambre, et s'y mouvait en de larges et puissantes oscillations de pendule. Son mouvement s'accroissait très vite. Soudain, la tige de fer fila vers la porte. Avec un bruit de fusée, elle passa à quelques pouces de mon visage et se perdit dans les ténèbres de la cage d'escalier.

» Les visions de feu Mr. Marwell s'étaient donc reproduites sous mes yeux. Mon premier sentiment, je ne vous le cache pas, fut celui d'une terreur irraisonnée ; mais il fit place aussitôt à une sourde fureur.

» Je déclarai presque à voix haute que je mettrais en pièces cette ferraille ensorcelée et, oubliant toute prudence, je descendis les marches quatre à quatre vers le rez-de-chaussée.

» Il y avait suffisamment de fenêtres, non ou à demi obturées par des volets, pour permettre la libre entrée des rayons de lune dans la maison. Je me dirigeai donc à coup sûr à travers le vestibule. Puis, traversant une salle à manger délabrée et poussiéreuse, j'atteignis le salon du bas.

» J'en poussai la porte, le poing brandi vers un invisible ennemi.

» Je ne sais si j'ai crié de stupeur, mais je ne jurerais pas que non.

» Marwell n'avait pas menti ! Marwell n'avait pas déliré !

» La chambre rouge était là, avec ses fauteuils confortables, ses coussins écarlates, son feu allumé, sa lampe répandant une tranquille lueur sur la longue table d'ébène luisant. Mais, nulle part, la moindre présence vivante !

Pourtant, tout cela était tangible, réel. Le charbon rougeoyait, sans bruit, derrière les petites vitres en mica de la salamandre, la flamme de la lampe filait un peu à mon passage. Il faut rester calme, Ted, me dis-je.

» Et je m'infligeai un solide pinçon dans le gras du bras pour me rendre compte si j'étais bien éveillé.

» Ce n'était pas un rêve : tout le décor resta.

» En tout cas il valait mieux, pour servir de lieu d'attente, que celui de l'affreux salon de l'étage. Je m'installai dans un des fauteuils rouges et j'allumai une nouvelle cigarette. Je regrettai de n'avoir pas

emporté, comme Mr. Marwell, une fiole de robuste liqueur, car je me sentais les nerfs malades. Surtout ce silence et cette solitude m'horripilaient.

» Je ne saurais dire combien de temps je restai là, vautré dans ce fauteuil ; je n'eus pas même l'idée de regarder ma montre. Je n'entendais plus la grave sonorité de Big-Ben venant du dehors, mais ce que je sais, c'est que ma cigarette, consommée jusqu'au bout, me brûla les doigts. Je ne songai plus à en allumer une autre.

» Une seule idée me poursuivait : je venais de percevoir pour mon compte toutes les pseudo-hallucinations subies par Mr. Marwell.

» Tout à coup se produisit un fait nouveau, mièvre en apparence : je me sentis soudain heurté dans le haut du dos. Ce n'était guère plus qu'une chiquenaude un peu brusque.

» Je me retournai mais ne vis rien ; toutefois, j'entendis un bruit caractéristique, comme celui d'un très gros frelon bourdonnant dans la chambre et se heurtant durement aux obstacles. La clarté de la lampe, tamisée par l'épais abat-jour écarlate, laissait traîner une sorte de pénombre rougeâtre dans l'étrange salon.

» Par moments, je voyais un objet sombre passer rapidement devant la flamme et s'évanouir ensuite dans l'ombre ; mais le bourdonnement continuait, têtu et pressé, me faisant toujours songer à quelque gros insecte, ou à quelque oiseau au vol lourd et gauche, emprisonné dans la pièce.

» À plusieurs reprises, la chose passa à quelques pouces de mon visage, sans que je pusse déterminer sa nature, tant sa vélocité était grande.

» Cela décrivait de grandes orbes, souvent brisées par les obstacles, qui rendaient, une fois un bruit mou et mat, quand c'étaient les fauteuils, ou un choc dur et bref, quand c'étaient les murs ou la table qui étaient heurtés.

» Je me mis alors à fixer un point de l'espace, mieux situé dans mon champ visuel, espérant que la chose passerait par-là d'un moment à l'autre.

» Cela me réussit. Soudain, un petit objet sombre s'élança du fond de la pièce et décrivit un zigzag, avant de s'évanouir de nouveau. J'avais vu : c'était mon propre revolver !

» Oui, mon revolver ! Mon browning, calibre 7, voltigeait autour de la pièce comme s'il eût été un volant de raquette ou, mieux encore, quelque ingénieuse petite mécanique volante.

» Mais, volant ou non, c'était toujours mon revolver et je résolus de le récupérer. Je le suivis des yeux autant que je pus. Quand je le vis à ma portée, je fis un bond et je l'attrapai.

» Ah ouiche ! Avez-vous jamais saisi les rênes flottantes d'un cheval emballé ? Je fus littéralement arraché du sol et jeté contre le

mur, tandis que l'arme s'échappait de mes mains comme un oiseau libéré.

» Peu après, j'entendis un choc sourd derrière mon fauteuil et l'arme ensorcelée ne reparut plus. Je regardai derrière le meuble : mon revolver gisait à terre, comme si de rien n'était. Je me baissai vers lui, hésitant un peu, m'attendant à le voir s'envoler hors de mes mains. Il restait inerte et tranquille comme un honnête revolver qu'il était. Après avoir vérifié son chargeur et constaté qu'il était toujours rempli de balles, je le remis en poche, fort perplexe en vérité.

» De nouveau, des minutes interminables s'écoulèrent. La lampe se mit à baisser et, en l'examinant, je vis qu'elle manquait d'huile. Bientôt, sa flamme ne fut plus qu'un rond de clarté terne, striée de bleu. L'ombre envahissait la chambre rouge et le reflet du feu la repoussait difficilement. Mais, presque en même temps, je vis qu'une autre lumière envahissait lentement la chambre incompréhensible. Elle était trouble et laiteuse, comme celle apparaissant derrière les vitres dépolies d'une verrière, aux premières lueurs de l'aube.

» Je constatai que cette image avait été bien choisie, car le mur du fond était comme devenu transparent. Je découvris que, de fait, cette paroi était une grosse glace opaline derrière laquelle se trouvait une source de clarté.

» Cette clarté resta pourtant longtemps diffuse. Lentement, elle se mit à prendre de l'intensité, me permettant à la fin de distinguer certaines formes derrière la glace. Elles étaient encore fort confuses et, tout en écarquillant les yeux, il m'était impossible d'en définir la nature.

... Ici, une courte balte dans le récit de Ted Brockhurst : le blessé se fatigue manifestement et le médecin chef doit lui ordonner quelque repos. Ted n'en a cure : il veut continuer, pressé qu'il est d'avoir tout dit, et peut-être d'entendre l'opinion de gens plus autorisés que lui en la matière. On lui fait prendre de l'alcool de menthe, qui lui rend un peu de nerf. Bientôt, il reprend son récit.

— Les formes étaient là, immobiles. Il n'y avait pas ombre de vie derrière cette glace, comme nulle part d'ailleurs dans cette maison maudite.

» La lampe, à mes côtés, s'éteignait doucement et seule une bague de feu bleu persistait encore sur sa mèche.

» Je pouvais donc me rendre compte que, s'il y avait eu des présences derrière la muraille de verre, elles n'auraient pu m'apercevoir dans l'ombre épaisse du salon où je restais assis.

» Peu de temps après, la lumière, derrière la verrière, devint plus forte encore et il me fut permis de voir une étrange chambre aux murs d'un gris fer, fortement éclairée à présent par une source de

lumière qui restait invisible pour moi. Sans doute devait-il s'agir d'une rampe de réflecteurs dissimulée. Les formes, entrevues d'abord dans un demi-jour, s'avérèrent être des sortes de hauts lutrins de bois gris. Ils étaient vides et s'ordonnaient en un court hémicycle. J'en comptai huit, quatre à gauche, autant à droite, encadrant un espace vide.

» Il ne le resta pas. Tout à coup, j'y vis avancer, comme hors d'un fond de vapeur grise et argentée, un nouveau lutrin, bien plus grand et plus lourd, où une forme se tenait recroquevillée.

» C'était la première présence qui se manifestait dans Pratt-House, mais quelle présence ! Je souhaiterais, malgré ma curiosité professionnelle, ne pas l'avoir entrevue, tant je crains qu'elle ne hante mes nuits à venir.

» Un effroyable vieillard se tenait là, dans une pose d'horreur impossible à décrire. Sa tête ressemblait à celle que l'on prête aux Gorgones, les horribles sœurs de Méduse. Elle était entourée d'une formidable crinière de cheveux blancs, d'un blanc affreux comme celui de tiges de métal qu'on fait chauffer à outrance. Son visage, tordu et ravagé, était d'une teinte presque identique, illuminée aurait-on dit, par quelque démoniaque flamme intérieure. Ses yeux... Comment vous décrire cette épouvante ? Ils étaient grands ouverts, d'un rouge de grenat, sanglants et fixes. À aucun moment, je n'en vis le blanc ; rien que d'énormes prunelles dilatées et flamboyantes. D'abord, je crus à quelque abominable statue, mais, ensuite, je vis qu'un peu de vie animait cette vivante horreur : la bouche, mince, grise et presque invisible, bougeait dans un rythme spasmodique, laissant mousser une humeur rose aux commissures. Le corps de l'immonde créature était enveloppé, des pieds jusqu'au cou, dans un long suaire argenté. Les bras reposaient sur les accoudoirs du lutrin et, hors des manches, sortaient des mains diaphanes et si longues, et si maigres, qu'on aurait dit de flasques tentacules.

» Surmontant mon dégoût, je me forçai à regarder avec plus d'attention. Alors, je me rendis compte que cet être innommable et incompréhensible souffrait affreusement. Quels étaient les supplices qu'il endurait ? Je n'aurais pu le dire, mais je remarquai que de fins liens métalliques le tenaient enchaîné à son siège de bois gris.

» La vision dura quelque temps ; je vis la bouche s'ouvrir, toute noire, sur un hurlement que je n'entendis pas et qui dut retentir dans les tréfonds de je ne sais quel enfer.

» Tout à coup, dans cette ambiance irréelle, s'infiltra quelque chose de tangible, quelque chose d'humain qui me fut presque bienvenu. J'entendis une porte s'ouvrir et quelqu'un tousser.

» C'était une toux obstinée et pénible, suivie de plusieurs crachats. Elle rompit le charme pénible qui commençait à peser sur moi. Je quittai le fauteuil, juste au moment où, derrière la glace, la

lumière commençait à décroître et la vision à se brouiller.

» Je m'approchai de la porte et j'entendis un pas traînant sur les dalles du corridor, puis un autre, pas beaucoup plus alerte, qui venait à sa rencontre. Et, d'un coup, l'emprise diabolique de cette nuit reçut un rude accroc dans mon esprit, car j'entendis une petite voix cassée et geignante s'exprimer de la sorte : « Pas aujourd'hui, plus aujourd'hui... Je ne me sens pas d'aplomb... J'ai dû prendre médecine ce matin... »

» Puis, une autre voix donna la réplique sur un mode identique. « À qui le dites-vous, mon vieil ami ? Je suis littéralement bourré d'aspirine ! Il faudra que je me remette au régime. »

» On aurait dit deux innocents petits vieux se faisant mutuellement leurs doléances.

» J'ouvris doucement la porte donnant sur le vestibule et j'entendis la première voix reprendre, sur le même ton cassé : « Une petite prise ? Un bon Peppermint Snuff ? Il n'y a encore rien de tel ! – Vous êtes bien aimable, fut la réponse. Avec votre permission, j'userai de votre offre. »

» C'était mièvre, mesquin, désuet... « Atchoum ! Atchi ! Cela éclaircit les idées ! Encore une fois, merci ! »

» Par trois fois, les éternuements éclatèrent comme des coups de pistolet, puis il me sembla entendre tomber quelque chose comme une pièce de monnaie. Ensuite, les pas s'éloignèrent.

» Je me glissai dans le corridor, toujours baigné de clair de lune. Il était désert ; le bruit de pas s'était éteint.

» La chute de la pièce d'argent me revint à la mémoire et je me mis à chercher autour de moi. Je ne m'étais pas trompé : au bas de l'escalier, je trouvai un petit objet rond et plat, qui me parut être une sorte de médaillon en métal niellé.

» Pourquoi ne glissai-je pas cet objet dans une de mes poches, pourquoi l'ai-je, au contraire, caché dans ma chaussette gauche ? Vraiment, je ne pourrais le dire. Je crois à quelque réflexe, à un geste de mon subconscient, à ce qui nous reste d'instinct. Je suppose que c'est grâce à ce mouvement irraisonné que je suis parvenu à conserver l'objet, car il est hors de doute que mes vêtements ont été fouillés depuis.

» Je traversai le corridor, puis j'entrai dans la buanderie, car il m'avait semblé que les pas avaient déçu dans cette direction. Elle était vide comme le reste de la maison et rien d'anormal ne s'y manifesta.

» La porte du jardin était ouverte ; peut-être moi-même l'avais-je laissée ainsi. J'avançai vers celle de la ruelle, vaguement décidé à quitter déjà la maison et à vous avertir, monsieur Dickson.

» C'est à ce moment que je reçus un coup violent sur la nuque.

Ainsi se termina le récit de Ted Brockhurst.

Harry Dickson n'émit aucune opinion, alors que Goodfield et Tom Wills renchérisaient par des exclamations de toutes sortes : « Bizarre ! Curieux ! Incompréhensible ! »

À la fin, le détective s'impatienta quelque peu et dit :

— Mais non, pas tellement incompréhensible. Il est un fait que les inconnus errant et éternuant dans la maison-ensorcelée, comme vous voulez l'appeler, n'ont pas pensé que Ted Brockhurst avait pu voir la scène du miroir et celle du salon rouge. S'ils nous l'ont rendu, amoché mais bien vivant, c'est qu'il entraînait dans leur jeu de lui laisser faire le récit que nous venons d'entendre, moins l'épisode du salon rouge. Telle est mon opinion.

— Pourquoi ? demandèrent Goodfield et Tom Wills à la fois.

— Après que Marwell eut découvert l'étrange salon écarlate, ils l'ont laissé en liberté ; j'en conclus qu'ils ne devaient pas savoir qu'il l'avait visité.

— Pourquoi alors l'a-t-on tué plus tard ?

— On ne l'a pas tué !

— Ah par exemple, vous nous en direz tant ! s'écria Goodfield.

— Je manque de preuves, celles, mais j'estime que Marwell fut blessé par accident, car on ne l'acheva pas, ce qui aurait pu être fait facilement, dans l'état où il se trouvait.

» Mais il a plu aux inconnus de lui laisser faire son récit, tout comme Ted Brockhurst. Il leur est donc agréable de savoir que la maison Pratt passe pour une demeure hantée et... qu'elle reste innocuée.

Goodfield se gratta l'oreille.

— C'est, ma foi, assez logique, concéda-t-il après un moment d'hésitation.

À ce moment, le médecin en chef s'approcha du groupe. Il tenait une feuille de papier à la main.

— Il vous importera sans doute de savoir, messieurs, dit-il, que le corps de Félix Marwell a été examiné une dernière fois, avant d'être inhumé. Or, nous venons de constater que sur le cadavre sont apparues de larges taches rougeâtres, qui s'apparentent à des brûlures. Mais nous ne pouvons en expliquer la provenance.

Harry Dickson prit quelques notes.

— Il n'est pas impossible, docteur, répondit-il, que cela puisse nous servir un jour ou l'autre.

— Monsieur Dickson, dit tout à coup Goodfield, puis-je vous rappeler que, tout à l'heure, vous avez affirmé que Mr. Brockhurst n'était pas entré dans Pratt-House ? À moins de le traiter de menteur, il vous faudra confesser votre erreur.

Il y avait un accent de sournois triomphe dans la voix du

policier.

Harry Dickson prit quelque temps pour répondre, puis il dit d'une voix grave mais formelle :

— Ted Brockhurst n'est pas allé cette nuit à Pratt-House... et pourtant, ce n'est pas un menteur !

On se récria et l'amateur journaliste ne protesta pas le moins fort.

— Mais, ajouta le détective, les mystérieux bonshommes d'Old Jewrystreet ont essayé de toutes les manières possibles de nous faire croire qu'il y a été !

4. L'écrin d'Horeb

Harry Dickson, une fois revenu dans son cabinet de travail de Bakerstreet, examina la trouvaille que Ted Brockhurst avait bien voulu lui confier.

C'était un disque fait d'un métal noir strié de jaune, très lourd, dont la densité se rapprochait de celle de l'or mais dont la nature était pourtant inconnue. Il avait un diamètre d'environ un pouce et l'épaisseur d'une couronne d'argent.

Après quelques recherches, Dickson parvint à faire fonctionner un ressort et le disque s'ouvrit en deux valves. Il était vide mais, à l'intérieur, deux signes étaient gravés ; signes également inconnus du détective.

Il glissa le médaillon dans sa poche et se rendit aussitôt au British Muséum, où il se fit annoncer à Mr. Bunsing.

L'égyptologue Bunsing était un petit homme maigre et sec, peu bavard, ne vivant que pour son antique science.

Il reçut le détective avec une urbanité parfaite, mais de l'air d'un homme désespéré de devoir perdre son temps.

— Que dites-vous de ceci, monsieur Bunsing ? demanda Harry Dickson en posant l'objet devant le savant. Pourriez-vous me renseigner à ce sujet ?

À peine Mr. Bunsing eut-il vu le médaillon, qu'il bondit comme mû par une catapulte, et qu'il le prit avidement dans ses mains frémissantes.

— Qu'avez-vous là, monsieur Dickson ? s'écria-t-il. D'où tenez-vous cet objet ?

— Vous me posez deux questions, répondit le détective. À la première je ne puis répondre que ceci : je n'en sais rien. Quant à la seconde, je désire ne pas y faire de réponse pour l'heure.

— N'importe, murmura le savant, vous avez vos raisons et je les respecte. C'est une pièce fort rare, monsieur Dickson. Je savais bien que quelques-unes semblables existaient ou avaient existé. Mais, jamais, je n'eus la joie d'en tenir une dans mes mains. Je vous en suis bien reconnaissant.

Mr. Bunsing s'empara d'une puissante loupe pour examiner l'objet, tout en poussant des exclamations ravies et quelque peu effrayées.

— On se trouve devant tant de faux de nos jours, monsieur

Dickson. Les contrefacteurs sont gens tellement habiles, mais ceci est réel... bien authentique.

— Je ne connais pas ce métal, dit le détective.

— Ni moi ! Mais il n'est pas impossible que ce soit de l'orichalque, un alliage fabuleux auquel les Anciens prêtaient des propriétés mystérieuses. Les signes, que je remarque à l'intérieur de cet étui, m'ont appris autre chose. Savez-vous ce qu'est cet objet ?

— Je suis venu ici dans l'espoir de l'apprendre, monsieur Bunsing.

— Et je vous l'apprendrai, monsieur Dickson, dit solennellement le vieillard. C'est un écrin d'Horeb ! Malheureusement, il est vide...

— Ah ! fit le détective. Il faudra m'en dire davantage car je ne sais pas ce que vous vous attendiez à y trouver.

— Un fragment de la pierre d'Horeb, monsieur Dickson, la pierre mystérieuse et formidable, qu'en présence de Moïse Jéhovah toucha de la main !

— Et que signifierait la possession d'un pareil fragment ?

Mr. Bunsing poussa un cri de colère.

— Homme ignare ! Mécréant ! Ce qu'elle signifie ? Mais tout ! La puissance, la connaissance du passé et de l'avenir ! La lumière dans les arcanes des plus ténébreuses sciences ! C'est le mystère de la mort et de la vie dévoilé ! C'est tout ! Tout, vous dis-je...

Le petit homme s'exaltait.

— Qu'allez-vous en faire ? dit-il enfin. Cet écrin est vide...

— Il ne m'appartient pas, mais pourquoi semblable écrin existe-t-il ?

— Il est fait pour contenir le fabuleux fragment de pierre dont je viens de vous parler. Il est fait dans l'espoir de pouvoir le conquérir un jour. Il n'y a que lui qui soit digne de le contenir, par la vertu de son métal mystérieux et des signes magiques qui figurent à l'intérieur. Je suppose qu'ils sont empruntés au grimoire du Grand Albert, peut-être à la Clavicule du Roi Salomon.

Mr. Bunsing regarda son visiteur d'un air pensif, puis il baissa la voix.

— Monsieur Dickson... êtes-vous cabaliste ?

Le détective se mit à rire.

— Moi ? Mais non !

— Nécromancien, alors ?

— Pas le moins du monde ! Je ne connais pas le premier mot des sciences occultes, mon cher monsieur.

L'égyptologue hocha la tête d'un air de doute apeuré.

— Et... vous... n'êtes affilié à aucune secte de ce genre ?

— Mais non, mais non, rassurez-vous !

— C'est bien ce qui ne me rassure pas, au contraire, répliqua Mr. Bunsing, dont le visage parcheminé refléta une réelle terreur.

— Pourquoi donc, si je puis vous le demander ?

— Parce que la possession de cet objet est aux yeux de ces sorciers une chose affreusement impie, quand il tombe aux mains d'un profane. Si jamais ils arrivent à l'apprendre, votre affaire est claire : ils tâcheront non seulement de vous le ravir mais de vous supprimer, même de vous vouer aux pires supplices.

— Qui sont donc ces « ils », monsieur Bunsing ?

— Chut ! N'élevez donc pas la voix de la sorte. Sait-on jamais ?

Le savant approcha la bouche de l'oreille du détective.

— Les cabalistes de Londres, monsieur Dickson. Ils existent... Ils sont liés par des serments épouvantables. Ah ! si je pouvais vous donner un conseil...

— Je l'accepterais avec reconnaissance.

— Eh bien ! je serais follement heureux de posséder cet écrin. Je ne parle pas pour moi, mais pour le musée... Et, pourtant, je n'oserais en assumer la garde.

— Que feriez-vous alors ?

— Je prendrais passage sur le premier paquebot venu et je le jetterais au fond de la mer ! s'écria Mr. Bunsing dans un état d'exaltation croissante.

— Vous comprendrez, monsieur Bunsing, que je ne pourrais suivre cet excellent conseil, répliqua doucement le détective.

— Oui, cela aussi je le comprends, dit tristement le savant. Ah !... Dieu seul sait ce que cet infernal écrin pourra vous coûter, en tout cas...

Bunsing prit un air solennel et grave qui, malgré son apparence caricaturale, n'avait rien de ridicule.

— Je vous donne ma parole d'honneur, monsieur Dickson, je vous fais le serment que je n'en parlerai à personne, quoi que cela pût entraîner pour moi.

Pauvre Mr. Bunsing ! Il ne pensait pas si bien dire et, en le quittant, Harry Dickson ne pouvait deviner quel serait le prix de ce serment.

Ce soir-là, Mr. Bunsing ne rentra pas chez lui.

C'était là un fait anormal entre tous, car le savant était l'exactitude en personne. À peine sa gouvernante s'était-elle aperçue qu'il avait dépassé de dix minutes l'heure de sa rentrée, qu'elle s'inquiéta.

Cette inquiétude tourna à l'affolement quand le retard atteignit une, puis deux heures. Du coup, elle n'y tint plus et elle avertit Scotland Yard par téléphone.

La communication arriva au bureau du superintendant Goodfield, au moment où Dickson s'apprêtait à le quitter.

— Voici qui me regarde, dit Dickson. S'il est arrivé quelque chose à ce pauvre savant, c'est à moi qu'il en est redevable. Il faut que je le trouve et que je le sauve, s'il est encore à sauver !...

En quelques mots, il mit Goodfield au courant de sa démarche de la matinée, et le superintendant accepta immédiatement de se mettre en campagne.

— Dans les dossiers du Yard, nous trouverons certainement l'une ou l'autre chose concernant les sociétés secrètes s'occupant de sciences occultes, dit-il.

Harry Dickson secoua la tête ».

— L'idée est bonne, dit-il, mais des recherches dans ce sens demanderaient un temps précieux, que nous n'avons pas à perdre. Soyons des détectives, ce soir, Goodfield, et rien que des détectives, non des rats de bibliothèque.

Ils se rendirent au British Muséum, dont les portes étaient closes et les fenêtres éteintes. Pourtant, ils purent atteindre un des directeurs adjoints, qui se mit immédiatement à leur disposition.

Le bureau de Mr. Bunsing se trouvait tout au fond de la grande galerie égyptienne. C'était une pièce spacieuse, très haute de plafond et passablement encombrée de paperasses et de pièces de musée à cataloguer.

Heureusement, cette galerie est gardée nuit et jour et les surveillants se relayent soigneusement.

Celui qui s'y trouvait avait pris son quart à quatre heures et ne devait le terminer qu'à minuit, heure où un autre gardien le remplacerait pour toute la nuit.

Le directeur le fit venir.

— Wilkins, dit-il, avez-vous vu partir Mr. Bunsing ?

— Non, monsieur, répondit Wilkins en secouant la tête... Mais je suppose qu'il doit l'avoir fait à son heure ordinaire, qui est six heures sonnantes. En tout cas, je n'ai plus entendu du bruit dans son bureau depuis cette heure.

Harry Dickson intervint.

— Est-ce dire que vous avez entendu du bruit avant ? demanda-t-il.

— En effet, sir, mais peu de chose en somme... Il éternuait très fort.

Du regard, le détective se mit à explorer le bureau. Devant la table, il s'arrêta et demanda au gardien :

— Mr. Bunsing prisait-il ?

L'homme se mit à rire.

— Lui ? Quant à cela, j'ose vous jurer que non : il avait horreur

du tabac, sous quelque forme qu'il pût se présenter. Il le tenait pour le plus grand coupable dans les incendies qui peuvent se produire. Un gardien de son service était sûr d'être renvoyé si on lui découvrait dans la poche une unique cigarette.

Harry Dickson recueillit quelques grains sombres sur une feuille de papier et les montra à Goodfield.

— Peppermint Snuff, dit-il.

— Diable ! s'écria le policier. Rappelez-vous le récit de Ted Brockhurst.

— C'est bien à cela que j'en avais, répondit froidement Dickson.

— Un demi-million de citoyens de Londres en usent, murmura Goodfield avec quelque dépit, en flairant l'odeur mentholée qui s'élevait de la fine poudre brune.

Harry Dickson se frappa le front.

— Goodfield, s'écria-t-il, il y a un de vos hommes qui est de garde permanente dans le jardin du musée. Si je ne m'abuse, n'est-il pas accompagné d'un chien policier ?

— En effet, monsieur Dickson !

— Qu'on aille le quérir à l'instant, ordonna le détective.

Peu de temps après, un agent de police, accompagné d'un bouvier au poil hirsute, fut introduit et se figea au garde-à-vous à la vue de son chef et du détective.

— Ah c'est vous, brigadier Hope ! dit Goodfield. Votre chien possède-t-il un bon flair ?

Hope se redressa et un éclair de fierté brilla dans ses yeux.

— Lady Margaret ? Ah, sir... quel nez possède cette bête ! Je crois qu'à l'odorat elle pourrait suivre un bandit à travers l'Atlantique.

— Je ne pense pas qu'on lui en demandera autant ce soir, dit Dickson en riant. Laissez-la vagabonder dans cette pièce.

L'homme détacha le chien, qui se mit gravement à flairer les meubles du bureau. À la fin, il arriva devant la feuille de papier où se trouvait la poudre à priser et tomba en arrêt.

— Ordonnez-lui de chercher, Hope, dit le détective.

— Cherche Mylady ! dit l'agent de police, cherche bien et trouve !

L'intelligent animal poussa un petit gémissement et se mit à faire le tour de la pièce. Soudain, il fit halte dans un coin et poussa un aboiement bref et assourdi.

— Il a trouvé quelque chose, dit l'agent Hope.

Le gardien Wilkins s'approcha.

— Il y a une porte de service qui s'ouvre là, mais Mr. Bunsing ne s'en servait jamais, même qu'il a été souvent d'avis de la faire condamner.

Elle n'était pas fermée à clef. À peine fut-elle ouverte que le chien s'élança. Un grand couloir obscur s'étendait devant eux.

— Où ce passage conduit-il ? demanda le détective au directeur.

Celui-ci eut une mine un peu perplexe.

— Il est, en effet, fort peu employé. Il ne mène à aucune pièce du musée proprement dit, mais vers des bureaux d'administration.

Wilkins découvrit un commutateur électrique qui, une fois tourné, alluma, de distance en distance, des ampoules au plafond du corridor.

Le chien trotta doucement devant eux, le nez en l'air. Tout à coup, il l'abassa et poussa de nouveau son bref signal.

Harry Dickson se baissa et passa la main sur le sol, puis il la flaira.

— Peppermint Snuff ! dit-il pour la seconde fois, mais son regard ne quitta pas les dalles du sol.

— Attendez, ne me brouillez pas ces empreintes : elles sont deux. Regardez, Goodfield, deux hommes ont marché ici côte à côte ; les traces sont complètes et laissées par des pas calmes. L'une d'elles appartient à Mr. Bunsing. Il devait marcher tout comme l'autre, sans précipitation, comme des gens qui devisent en toute tranquillité et..., j'ose le conclure, qui se connaissent. Mr. Bunsing ne devait donc se défier, en aucune manière, de son compagnon.

Le chien manifestait quelque impatience. On lui rendit la liberté et, aussitôt, il accéléra son allure. Dans un coin s'amorçait un escalier en spirale.

Sans hésitation, le chien se mit à en gravir les marches.

— Ah, j'y suis, dit le directeur, cet escalier aboutit aux bureaux de la section géographique.

Ils débouchèrent sur un étroit palier où s'ouvraient plusieurs portes ; Lady Margaret renifla bruyamment et s'arrêta devant l'une d'elles.

— C'est le bureau du professeur Mulberry, dit le directeur.

Ils y entrèrent. C'était une petite place bien tenue, aux murs tapissés de cartes géographiques et de plans topographiques en relief.

Harry Dickson aspira fortement l'air et grogna de satisfaction : l'odeur du tabac à priser, parfumée de menthe, y régnait en maître.

— Décrivez-moi le professeur Mulberry, monsieur le directeur, demanda-t-il.

— C'est un petit vieux, assez gros, à la figure insignifiante. Ce n'est pas une bien importante recrue pour notre musée, mais il a quelques protections au ministère des Arts et Sciences.

— Use-t-il de tabac à priser ?

— Hm... vous me demandez beaucoup ! Je n'ai pas beaucoup

de contact avec lui... Attendez, j'entends venir le gardien de ronde dans cette section. Allô, Mivvins !

Un gros lourdaud accourut du fond du couloir.

— Le professeur Mulberry prisait-il ? demanda le directeur.

L'homme eut un gros rire.

— Et comment, monsieur le directeur, même que je lui disais souvent...

— Peu importe ! s'impatienta le chef. Je crois, Mivvins, que ces messieurs auront des questions à vous poser.

— En effet, dit Harry Dickson. Avez-vous vu partir Mr. Mulberry ?

— Mais certainement, même que j'ai observé qu'il s'en allait un peu plus tard que d'habitude. Il était bien six heures trente, alors qu'il s'en va régulièrement au coup de six heures.

— Etait-il seul ?

Le gardien regarda le détective avec des yeux étonnés.

— Mais oui ! Qui donc l'aurait accompagné ? Il est seul à occuper ce bureau, et les autres sont vides.

Mivvins allait se retirer, quand son regard tomba sur la porte.

Du doigt, il se mit à frotter une écorchure fraîche, faite dans la peinture du panneau, puis il grogna :

— Les chameaux ! Ils m'ont abîmé ma porte, que j'ai si soigneusement repeinte l'autre jour ! Ah, ces ouvriers !... Je demanderai leurs noms demain à Mr. Mulberry et ils payeront les frais d'une nouvelle couche de peinture.

— Que me chantez-vous là, Mivvins ? demanda le directeur. Des ouvriers ?

— Ben, ceux qui sont venus enlever une caisse avec des cartes du professeur et qui l'ont chargée sur une charrette à bras, répondit Mivvins tout en frottant, de plus en plus fort, la partie endommagée de la porte.

— Cela suffit, dit Harry Dickson ! Connaissez-vous l'adresse de Mulberry, monsieur le directeur ?

Mivvins répondit à sa place :

— Bien sûr. Tudorstreet ! Je ne me rappelle pas le numéro, mais c'est facile à trouver : une maison ancienne, à côté de l'auberge de Navarre. Mulberry y occupe des chambres, deux ou trois, je ne sais. Il y vit seul comme un petit ours qu'il est en vérité.

On ne releva pas l'inconvenance du gardien. Mais, quand Harry Dickson et Goodfield eurent quitté le musée, le détective demanda à son compagnon :

— Avez-vous sur vous des mandats d'amener en blanc, Goodfield ?

— Certainement, monsieur Dickson.

— Veuillez en remplir un au nom du professeur Mulberry, chez qui nous nous rendons de ce pas.

Ils trouvèrent facilement la maison voisine de l'auberge de Navarre.

À leur coup de sonnette, une concierge maussade ouvrit et s'enquit sans aménité de leurs désirs à cette heure indue.

— Nous désirons voir le professeur Mulberry, dit Goodfield.

— Il doit dormir à cette heure, ronchonna la maritorne, et s'il faut le réveiller je vous avertis qu'il n'est pas facile.

Mais une porte s'ouvrit à l'étage et une voix cassée s'éleva :

— Faites monter ces messieurs, vieux démon que vous êtes !

— Voilà toutes ses gentilleses, grogna la femme en claquant la porte.

Les détectives montèrent l'escalier et, au premier étage, ils virent la courte silhouette d'un vieillard obèse s'encadrer dans l'ouverture lumineuse d'une porte.

— Entrez, messieurs, dit le vieillard.

Ils pénétrèrent dans une chambre encombrée de cartes et de livres ; une forte odeur de tabac à la menthe y flottait.

— Scotland Yard ? demanda le professeur.

— Il me semble que nous sommes attendus, dit ironiquement Goodfield.

— Non, répliqua le vieillard, mais vous êtes les seules personnes dont la venue était probable à cette heure. Que désirez-vous ?

— Savoir où est votre collègue, Mr. Bunsing, dit Harry Dickson.

Le professeur haussa les épaules, mais il ne répondit pas.

— Ou bien savoir où se trouve la caisse qu'on a enlevée ce soir de votre bureau ? enchaîna le détective.

Mulberry prit une petite boîte ronde et aspira une forte prise.

— Inutile de me demander cela, dit-il.

— Même en échange de ceci ? demanda brusquement Harry Dickson en lui montrant l'écrin d'Horeb.

Le professeur poussa un cri rauque.

— Le voilà !

Son regard s'attachait éperdument au mystérieux médaillon. Tout à coup, ses yeux se remplirent d'une affreuse détresse.

— Trop tard ! gémit-il.

Ses joues blémirent affreusement et il se laissa choir dans un fauteuil.

— Tonnerre ! hurla Harry Dickson. Il s'est empoisonné.

— Comment cela ? s'écria Goodfield.

— En prisant son tabac, là, devant nous !

Une hideuse convulsion tordit le corps épais du vieillard qui resta immobile, les yeux révulsés, l'écume aux lèvres.

— Un naufrage devant le port, dit Harry Dickson d'une voix sombre. Mais, au fait... ce port, où se trouve-t-il ? Ce ne sera pas le professeur Mulberry qui nous le dira !

5. Le visiteur invisible

Il était onze heures quand Dickson revint chez lui. Il était littéralement harassé et il se coucha immédiatement, en prévision des dures journées qui allaient suivre. Mais il était dit qu'il ne pourrait jouir longtemps de ce repos bien gagné. Le téléphone se mit en branle avec frénésie.

— Allô, qui est là ? dit-il d'une voix peu amène.

Une voix, qui ne lui était pas inconnue, demanda :

— Est-ce bien vous, monsieur Dickson ?

— Mais oui... Et vous, qui êtes-vous ?

— Ne me reconnaissez-vous pas ? demanda la voix avec désespoir. Mon Dieu ! je n'ose pas dire mon nom au téléphone, et si par hasard vous me reconnaissez, ne le dites pas. Le téléphone lui-même n'est pas sûr, monsieur Dickson. Je n'ose pas rentrer chez moi.

Le détective reçut comme un choc électrique.

Il venait de reconnaître, bien que déformée par la peur, la voix du professeur Bunsing !

— Il faut que je vous voie, implora la voix à l'autre bout du fil... Tout cela est si étrange, tellement impossible... Puis-je vous voir ?... Où ?...

— Je vous ai compris, répondit Harry Dickson. Parlons peu et bien. Etes-vous loin de chez moi ? Voulez-vous venir ici ?

— Je n'ose pas, gémit la voix, et je suis si loin ! On m'a dépouillé de tout. C'est tout juste si on m'a laissé quelque monnaie. Et puis, j'ai peur... Oh, mais si peur !

— Où êtes-vous ? s'impatiente la détective.

— Très loin ! près de Kent Waters Works... Je téléphone d'une cabine publique de Lewisham Jonction... Il y a des gens qui attendent leur tour pour téléphoner, dirait-on. Mais je crains que l'on m'observe.

Harry Dickson réfléchit, l'espace d'une seconde.

— Ce n'est pas une indiscretion du téléphone que nous avons à craindre, dit-il, mais de vous-même. N'oubliez pas que des gens exercés peuvent comprendre ce que vous dites, rien qu'en lisant sur vos lèvres. Alors, nous allons user d'un vieux truc. Vous a-t-on laissé vos cigarettes et votre briquet, ou vos allumettes ?

— Oui, dit la voix.

— Très bien, allumez une cigarette, soufflez un grand jet de fumée autour de l'appareil, puis dites vite, très vite, où vous

m'attendrez.

— Très bien, j'obéis...

Harry Dickson entendit le déclic d'un briquet à essence.

— Au coin de Loam Pitt Hill et de Sand Rock...

— Ça va... Je coupe !

Le détective interrompit la communication et se mit à rire.

— Imbécile, murmura-t-il d'un ton méprisant. On veut se faire passer pour Mr. Bunsing, sans connaître le personnage. Or, *Mr. Bunsing a le tabac en horreur !*

De nouveau, il se mit à réfléchir.

— On désire m'entraîner loin de chez moi. C'est clair comme de l'eau de roche. Et l'on sait fort bien que je n'aurai pas l'écrin d'Horeb sur moi... Par conséquent, on viendra le chercher ici, pendant mon absence. Quels enfants !

Il jugea inutile de prendre de plus amples précautions et se contenta d'éteindre partout les lumières. Cela fait, il s'installa dans un cabinet attenant à sa bibliothèque, un revolver à sa portée.

Minuit sonnait au cartel de la salle à manger, quand il entendit le bruit d'une lourde automobile remontant la rue silencieuse.

Le moteur haleta quelque peu puis, la voiture s'arrêtant en face de la maison du détective, il se mit à tourner au ralenti.

Harry Dickson nota ce fait en passant, mais ce fut plus tard seulement qu'il en comprit toute l'importance.

Quelques minutes s'écoulèrent. Puis il lui sembla entendre un léger bruit venant de la bibliothèque. On aurait dit un cliquetis métallique encore fort étouffé. Harry Dickson se leva sans faire de bruit et étendit la main vers son browning : il n'y était plus !

— Ah ça, par exemple ! gronda-t-il, ils ne vont pas commencer avec moi le jeu de Pratt-House !

Comme il murmurait ces mots, il sentit un léger heurt à la jambe et quelque chose s'enfuit devant lui, dans l'ombre.

Vivement, il étendit les mains, mais elles ne rencontrèrent que le vide ; pourtant, l'instant d'après, le même heurt se produisit contre son autre jambe.

Dans le noir, le détective se baissa et fit de la main un geste circulaire. Il atteignit quelque chose de froid et de grêle qui, soudain, s'arracha de ses mains avec une telle violence qu'il faillit en perdre l'équilibre.

Furieux et inquiet à la fois, il s'élança vers le commutateur et le tourna. Aucune lampe ne s'alluma.

Comme si son geste avait été un signal, un tintamarre fantastique éclata dans la bibliothèque. Des meubles furent renversés sans ménagement, des coups bruyants donnés contre les portes, des objets se brisèrent...

Tout cela se passait dans des ténèbres épaisses, car les lourdes tentures de velours grenat, devant les fenêtres, avaient été fermées.

Harry Dickson passa une main fiévreuse sur la tablette de la cheminée.

Une règle invisible lui donna un coup féroce sur les doigts. Mais il tenait ce qu'il cherchait : une boîte d'allumettes.

Vivement, il en frotta une et leva la petite flamme au-dessus de sa tête.

Il vit une ombre minuscule rôder devant lui et disparaître dans la direction de la bibliothèque, où le sabbat continuait avec une frénésie accrue. L'allumette lui brûlait les doigts ; il en enflamma une seconde et fit un pas vers la porte de son cabinet de travail.

Il faillit être renversé par quelque chose de lourd et d'indistinct, qui arriva dans son dos et se rua sur lui. Il reconnut l'objet : c'était l'écran de tôle du foyer.

La grande feuille de fer arrivait houleusement comme une voile folle qu'enfle un vent de tempête, moitié se traînant, moitié bondissant.

Elle heurta une chaise avec une telle force que les pieds volèrent en éclats. Mais Harry Dickson avait déjà vu ce qui se passait dans la bibliothèque voisine. C'était une véritable scène de cauchemar : grotesque et impossible. Une foule d'objets se mouvaient dans la brève clarté des allumettes enflammées, les uns rampant à la façon de rapides couleuvres, les autres voletant malhabilement dans l'air, d'autres encore se livrant à une danse déhanchée, qui eût été profondément ridicule sans l'atmosphère de terreur qui régnait dans la pièce. – Le mystère de Pratt-House se répète ici même ! murmura Harry Dickson, les dents serrées.

Brusquement, il vit son bureau de chêne frémir malgré son poids. Un des tiroirs fut ouvert avec force, comme si une main robuste l'arrachait de ses glissières. En même temps, une énorme ruée des objets, animés d'une vie infernale, se produisit dans la direction de la fenêtre.

Les vitres volèrent en éclats, tandis qu'un bruit de cascade métallique s'élevait dans la rue.

Harry Dickson entendit, soudain, le moteur d'automobile se remettre à ronfler avec force et s'éloigner ; à la même minute, les lampes s'allumèrent au plafond et le silence se fit dans la pièce.

Le détective s'élança vers la fenêtre brisée et regarda dans la rue : une foule d'objets jonchaient le pavé et des agents de police accouraient déjà.

Reprenant son sang-froid, Harry Dickson considéra la place dévastée.

— Inutile de chercher l'écrin d'Horeb, dit-il, puisqu'il se

trouvait dans ce tiroir, mais qu'à cela ne tienne ! Je crois connaître à présent l'identité de mon invisible visiteur de minuit. C'est une belle performance, ma foi, mais j'estime qu'elle ne doit pas se répéter trop souvent.

Sans ombre de mauvaise humeur, il remit un peu d'ordre dans son home dévasté.

— La science est une belle chose, monologua-t-il. Mais, du moment qu'elle est entre les mains des fous ou d'enfants, elle peut devenir dangereuse. Nous allons mettre un frein à ces exercices.

La providence veillait, sous la figure sympathique de Tom Wills. Le jeune homme avait passé la soirée dans un théâtre de Drury Lane. Il revenait à pied par les rues endormies, heureux de respirer un air plus ou moins pur après celui de la salle de spectacle, échauffé et vicié.

Il évitait les grandes artères encore lumineuses et tout aux joies et rumeurs nocturnes, leur préférant les rues tranquilles.

À hauteur de Marlboroughstreet, il aperçut une grande auto qui stationnait, tous feux éteints. En toute autre circonstance, il n'y eût pas prêté grande attention mais, en passant devant la voiture, il vit que ses occupants s'affairaient autour de la mécanique en panne.

Tom fut assez étonné de se trouver devant deux petits vieillards, mis au goût du siècle dernier et manifestement fort désesparés devant cette avarie, qui les vouait à l'immobilité.

Il entendit l'un d'eux gémir d'une voix aigrelette :

— Je ne connais rien à ces affreuses mécaniques modernes, j'ai bien appris un peu à les conduire, à mon corps défendant, mais je ne sais pas ce qu'elles ont dans le ventre. Ah !... et dire que je ne suis pas bien. J'ai de nouveau dû prendre médecine aujourd'hui.

Tom Wills sursauta. L'expression désuète, que le vieillard venait d'employer, le frappa comme une gifle : prendre médecine...

Ted Brockhurst n'en avait-il pas été frappé tout comme lui ?

Il faisait sombre dans la rue. L'économie métropolitaine avait fait éteindre la moitié des lampes électriques et l'éclairage était des plus avares.

Le jeune homme s'approcha et fit un salut.

— La bagnole refuse-t-elle de marcher, gentlemen ? demanda-t-il poliment. Permettez que je vous donne un coup de main... C'est mon métier.

— En vérité, excellent jeune homme ? s'écria un des petits vieux. Alors, faites-nous le plaisir de vérifier cette mécanique. Nous vous payerons le salaire que vous voudrez.

Tom ouvrit le capot et se mit à fouiller dans les viscères métalliques de l'auto. Quelques secondes plus tard, il avait découvert

la cause de la panne.

— Un peu de poussière dans le gicleur, dit-il en riant, et rien de plus. Ce n'est pas plus malin que cela. Tournez...

— Ah ! nous sommes bien contents ! s'écria le vieillard qui avait déjà parlé.

À ce moment, les phares de la voiture se rallumèrent et leur reflet illumina le visage de Tom.

Un cri étouffé retentit :

— Tom Wills !... L'élève de Harry Dickson !...

Se voyant découvert, Tom allait s'élancer sur un des automobilistes, quand il reçut en plein visage un coup violent qui le fit chanceler. Lorsqu'il eut repris son équilibre, la voiture démarrait. Elle prit de la vitesse et tourna, au loin, le coin de Wardourstreet.

Furieux, mais décidé à ne pas en rester là, le jeune détective se mit à courir de toutes ses forces.

Il atteignait Wardourstreet, quand un taxi en maraude passa.

Tom bondit sur le marchepied.

— Police ! haleta-t-il. Dix shillings de pourboire, si vous rattrapez cette bagnole, chauffeur !

— Entendu, mon capitaine ! répondit le chauffeur, en appuyant sur l'accélérateur.

Au loin, la lumière rouge de l'auto allait s'affaiblissant. Mais le taxi était de bonne marque et son conducteur un as du volant.

Arrivé dans le Strand, Tom Wills vit qu'on avait beaucoup gagné sur la lourde machine. En regardant bien, il distingua un visage livide, collé à la petite vitre arrière de la voiture.

— Sont-ils fous là-dedans ? s'écria soudain le chauffeur... Parbleu, ils ont perdu la direction !

En effet, l'auto poursuivie commençait à décrire de fantastiques embardées.

— Justes dieux ! s'écria de nouveau le chauffeur. Les voilà qui traversent les Gardens sans penser qu'il y a des allées. Si un bobby les chope, ils n'y couperont pas d'une solide amende, si pas plus !

Un moment plus tard, il poussait un véritable hurlement de terreur.

— Ils filent droit sur la Tamise ! Ah ! les fous ! Ah ! les malheureux !

Impuissants à venir au secours de la machine privée de direction, Tom Wills et le chauffeur assistèrent à l'accident final.

L'auto fila comme un bolide vers l'Embankment. Elle grimpa sur le haut trottoir de la vaste esplanade dallée, brisa une clôture de bois et roula vers l'eau.

Arrivée au bord, elle sembla demeurer une fraction de seconde immobile, comme si le fer lui-même hésitait ; et, tout à coup, elle

s'abîma dans les flots de la River. On entendit le bruit formidable de sa chute. Aussitôt après, toute l'atmosphère s'embrasait.

Un geyser de flammes et de vapeur monta du fleuve et fusa vers les nuées, tandis qu'un immense tonnerre roulait sur la Cité endormie.

Puis, une pluie de pierres, de ferraille et de boue retomba sur la terre, tandis qu'un nuage de lourdes vapeurs restait à stagner sur l'eau.

— Je vous dis qu'ils avaient une mine là-dedans ! s'écria le chauffeur. J'ai servi dans la marine pendant la guerre, et c'est absolument comparable à l'explosion d'un de ces damnés jouets !

La police fluviale procéda immédiatement à des sondages mais ne retrouva rien, si ce n'est un éboulement du mur de quai, sur une longueur de plusieurs yards.

— Une mine ou une torpille, raconta Tom Wills à Harry Dickson, en reprenant pour son compte l'idée de son chauffeur de la nuit.

— Une fantastique et bien puissante machine inconnue, répliqua Harry Dickson, actionnée par une matière également inconnue qui, au contact de l'eau, a produit la catastrophe. Je pense, Tom, qu'il y aura désormais moins de sortilèges dans la maison de Old Jewrystreet.

Il prit quelque temps de réflexion avant de continuer :

— Cela nous fait trois cabalistes de moins à Londres.

— Dieu sait combien il en reste encore de cette vermine ! maugréa Tom.

— Cinq, répondit Harry Dickson en comptant sur ses doigts !

— Eh... vous semblez bien certain de ce que vous avancez, maître. Les connaissiez-vous par hasard ?

— Pas le moins du monde, mais je connais leur nombre.

Et, comme le regard de son élève se faisait incrédule :

— Ted Brockhurst, qui est un esprit observateur, a compté huit chaises dans l'étrange salle qu'il voyait du salon rouge.

Tom Wills battit des mains.

— C'est trop juste ! Je me rends... Allons-nous en finir, une fois pour toutes, avec cette demeure infernale ?

— Auparavant, dit Harry Dickson, vous allez m'acheter un chat.

6. Le chat

— Un chat ? s'écria Tom Wills. Mais je ne crois pas avoir jamais découvert ici la moindre souris ! N'oubliez pas, maître, que Mrs. Crown ne peut souffrir les chats. Si vous en installez un chez vous, elle est femme à vous rendre son tablier.

— N'ayez aucune crainte, mon jeune ami, ce digne matou ne connaîtra pas les délices de Bakerstreet mais celles de Old Jewrystreet, qui seront, je le crains, pourtant moindres.

— Vous allez enfermer un chat dans la maison hantée ? S'agit-il d'une expérience ?

— Vous l'avez dit... Une expérience qui pourrait être assez concluante.

— Pourquoi choisissez-vous un chat ? Cela miaule et fait du bruit. Parlez-moi d'un lapin ou d'un cobaye pour de semblables tours.

— Si on découvre de pareilles bêtes dans la demeure, ceux qui les trouveront sauront immédiatement qu'il s'agit d'une expérience et se conduiront en conséquence. Tandis qu'un chat s'introduit partout. Ensuite, à la venue d'un étranger, notre félin sera assez malin pour se cacher avec soin. Ce soir, vous installerez cet animal dans la chambre qu'occupait feu Mr. Marwell et, chaque matin, vous irez lui porter du lait et du mou de veau. Le reste regarde le laboratoire d'analyses de l'hôpital de Ted Brockhurst.

Tom Wills se rendit à la maison hantée. Au soir tombant, il entra dans la venelle, ouvrit la porte de sortie, se glissa en tapinois dans la demeure et installa son chat selon les instructions reçues.

— Ouvre bien l'œil, Minet, dit-il en quittant l'animal sur une caresse. Cela te sera facile, toi qui y voit la nuit comme le jour. Et, demain, tu me raconteras tout en échange de ta pitance quotidienne.

Le chat resta quatre jours dans la maison des hallucinations. À ce sujet, nous transcrivons les rapports journaliers, ou plutôt les bulletins de santé, que Tom Wills remettait chaque soir à son maître.

Premier jour : *Minet se tient très bien. Il a mangé tout ce que je lui ai laissé hier. Ce n'est pas peu. Il est venu se frotter contre mes jambes et, malgré sa solitude, il semble content de sa nouvelle demeure.*

Deuxième jour : *Minet a mangé beaucoup moins. Par contre, il a bu tout son lait et vidé une grande jatte d'eau fraîche. Il est moins caressant et ne vient guère à mon appel comme le premier jour.*

Troisième jour : *La pauvre bête est réellement malade. Elle n'a pas*

mangé mais beaucoup bu comme la veille. Dès que je lui ai renouvelé sa provision d'eau, elle s'y est jetée, littéralement assoiffée. Elle se plaint doucement et ne répond plus à mes caresses.

Quatrième jour : *La bête va mourir. Elle n'a touché ni à la viande ni au lait mais de nouveau a bu toute l'eau. Elle a des hoquets et vomit des matières noires. Quand je la touche, elle crie de douleur, n'a plus la force de me griffer pour se défendre. Je la ramène chez Harry Dickson.*

Rapport des médecins experts de l'hôpital de la marine :

Nous avons procédé à l'autopsie du chat à nous confié par Mr. Harry Dickson. Tout le corps est atteint par de profondes et singulières brûlures, qui ressemblent à celles constatées sur le corps de feu Marwell. Mais elles sont plus importantes. Les viscères surtout ont été atteints, ainsi que les muscles du ventre, tandis que les blessures du dos, protégé par la fourrure, sont bien moins graves et presque négligeables.

Nous ne pouvons fournir aucune explication quant à la cause de ces plaies.

Harry Dickson relut les notes de son élève, puis le rapport médical : son visage exprimait le triomphe.

— Nous approchons, Tom, dit-il d'une voix joyeuse.

— Je me demande, répliqua le jeune homme, comment il se fait que les brûlures de Mr. Marwell furent moins sérieuses que celles de notre pauvre Minet ?

— C'est assez facile à comprendre pourtant. Il règne une atmosphère malfaisante dans la chambre à coucher où dormit Marwell et où fut empoisonné notre chat. Le vagabond n'y séjournait que la nuit tandis que l'animal y fut enfermé pendant quatre jours entiers. Ce n'est pas tout : j'ai eu vent d'autre chose et une assez fastidieuse promenade dans les bas quartiers de Londres pourrait bien nous donner des certitudes à ce sujet...

Dans la journée, ils entrèrent dans une des tavernes qui avait eu la clientèle de feu Mr. Marwell. Ils y apprirent vite où le tramp vendait les objets qu'il dérobaît à son gîte clandestin.

C'était dans de petites échoppes de regrattiers, où on ne fit aucune difficulté pour donner tous les éclaircissements désirables.

— Tenez, dit l'un des marchands de bric-à-brac, voici ce que je lui ai acheté au poids, la dernière fois qu'il est venu. C'était, je crois, deux jours avant qu'on ne le découvrit, assassiné, sur l'Embankment.

Le commerçant leur tendit un gros tube en plomb d'une belle section, fermé à un bout et scié de l'autre.

— Il a dû l'arracher à quelque grosse conduite d'eau, dit-il, mais je ne savais pas qu'il en existait de pareilles.

Harry Dickson souleva la lourde masse et son regard brilla.

— Je vous l'achète pour le triple du prix que vous lui en avez donné, dit-il.

— Alors, ce sera six shillings, dit le boutiquier.

Harry Dickson paya sans sourciller et quitta le magasin, fort content de son étrange emplette.

— Donc, deux jours avant sa mort, il vendit ce cylindre de plomb, dit le détective. Ce qui explique, Tom, que Mr. Marwell fut moins profondément atteint que Minet.

— Et par quoi ? demanda Tom Wills.

— Par le mystère de Pratt-House, Tom, ou plutôt par un de ses mystères et, sans nul doute, son plus important. Ici aussi, Mr. Marwell a été, plus ou moins, l'artisan de son propre malheur !

Ils portèrent le tube de plomb chez eux, à Bakerstreet. Harry Dickson courut s'enfermer avec lui dans son laboratoire. Quand il en sortit, son visage rayonnait.

— Allons faire un tour dans Old Jewrystreet, dit-il. La maison ensorcelée aura, certes, quelque chose à nous apprendre.

— Comment ! Vous emportez ce morceau de plomb ? s'écria Tom. C'est bien encombrant, il me semble !

— Nous en aurons besoin, répondit laconiquement le maître.

Pratt-House les reçut, comme toujours, de son même air morose et glacial. Ils retrouvèrent le corridor pénombreux, tapissé de toiles d'araignées, argenté par la promenade des limaces.

— Je voudrais bien voir si le salon rouge n'y est pas, dit Tom Wills.

Harry Dickson lui donna une tape sur l'épaule.

— Non, il n'y sera pas... Il n'y sera jamais. Mais nous allons chercher et, je crois bien, trouver quelque chose d'au moins aussi important.

Ils montèrent à l'étage et entrèrent dans la chambre à coucher de feu Mr. Marwell, l'homme qui n'eut jamais de chance.

Une fois là, Harry Dickson regarda autour de lui et son élève l'entendit dire à voix basse :

— Il y a le lit, et puis la commode.

Il s'agenouilla et jeta un regard sous le lit.

— Rien, dit-il.

Se tournant vers Tom Wills qui suivait ses mouvements d'un air étonné, il lui demanda de lui prêter sa canne.

— Ce sera le bâton du régisseur, Tom, dit-il d'une voix enjouée. Tenez, je frappe un, deux, trois coups... et le rideau se lève. Sur quoi ? Sur le mystère de Pratt-House !

Il se baissa et passa la canne *sous* la commode.

Un bruit de pierres roulantes se fit entendre et un caillou grisâtre, gros comme un poing d'enfant, fut projeté au milieu de la chambre.

Tom se baissa, mais son maître le retint.

— Attention ! mon petit. Voilà une chose que l'on ne prend pas en main comme un pavé. Donnez-moi le tube de plomb.

Tom Wills obéit, et son maître fit rouler la pierre dans le cylindre qu'il obtura ensuite en fermant son unique ouverture à coups de crosse de son revolver.

— Voici une chose qui est en sûreté et qui ne peut nous faire de mal !

— Nous faire de mal ? répéta Tom sans comprendre. Qu'est-ce que c'est que ce caillou-là ?

— Ce caillou ? Quel manque de respect ! Mais, c'est la pierre d'Horeb ! Ou plutôt un fragment... « La pierre qui donne la puissance de vie et de mort », ainsi que veulent bien l'appeler messieurs les cabalistes, qui brûlaient du désir d'en glisser une parcelle dans leurs écrins vides. Mais, en fait, Tom... c'est un formidable morceau de radium pur !

— Ah ! ça, c'est le comble ! s'écria le jeune homme.

— Oui, mon garçon. Cela explique les mystérieuses brûlures reçues par Mr. Marwell et par notre pauvre Minet.

— Ce n'est pas cela que je voulais dire, répliqua Tom. Je pensais à Mr. Marwell. À mille livres le gramme, ce morceau-là doit valoir des millions et des millions ! Et Mr. Marwell le laissa tomber, comme un gravat inutile, hors de la chape de plomb qu'il courut vendre avec enthousiasme pour deux shillings. Et on appelle cet imbécile : l'homme qui n'eut pas de chance ! !

— Pourtant, cela n'explique pas le mystère des hallucinations ! dit Tom Wills en dînant au côté de son maître.

— Il n'y a jamais eu d'hallucinations dans Pratt-House, répondit Harry Dickson.

— Soit, les choses vues furent peut-être réelles. Mais d'elles non plus, nous ne trouvons pas la raison.

— Bah ! dit le maître, il ne s'est jamais rien passé à Pratt-House ! Je me tue à vous le dire !

Tom s'emporta.

— C'est cela... Et Ted Brockhurst n'y est pas allé, n'est-il pas vrai ?

— Cela aussi je l'affirme !

— Mais, s'impatienta Tom, quand aurons-nous la clef, la vraie clef de cette énigme ?

Harry Dickson acheva tranquillement la magnifique pêche Melba, qui avait été servie en guise de dessert.

— Peut-être, ce soir encore...

— Pourquoi ce « peut-être » ? s'obstina Tom.

— Voilà : une seule chose manque encore dans la vaste chaîne

de raisonnements qui est mienne depuis bien des jours déjà, mais elle manque. Supposez, Tom, que vous ayez un fusil chargé, un bon fusil, avec une bonne cartouche, pourvue d'une balle en excellent état, bourrée de poudre de meilleure qualité, mais... que l'amorce manque. Vous seriez bien embarrassé pour faire partir le coup, mon garçon.

— Alors, il ne vous manque que l'amorce ?

— En effet, l'amorce mentale ! répondit Harry Dickson en riant.

— Mais où la trouver ?

Le détective se donna une tape sur le front.

— Ici... et nulle part ailleurs. Donnez-moi ma pipe, Tom, cette bonne vieille pipe en bruyère anglaise, et bourrez-la d'excellent tabac de Hollande. Très bien... Une allumette, et me voilà parti à la découverte.

Tom savait qu'il ne devait à aucun prix interrompre la rêverie du maître, rêverie qui promettait d'être féconde. Il alla trouver Mrs. Crown à l'office et passa une heure, peut-être deux, à écouter la digne gouvernante passer en revue tous les événements de la journée. Mrs. Crown commençait à prononcer un virulent réquisitoire contre le boucher, qui lui avait vendu un gigot trop coriace, quand ils entendirent du bruit dans la salle à manger.

— Que fait Mr. Dickson ? demanda le jeune homme étonné, écoutez-moi cette singulière façon de marcher !

— Mais il ne marche pas ! s'écria Mrs. Crown. Il danse !

— Il danse ? rugit Tom Wills. C'est qu'il a trouvé !

Il ne fit qu'un saut jusqu'à la salle à manger et trouva, en effet, son maître esquissant un entrechat, dans une pièce bourrée d'une épaisse fumée odorante.

— Eurêka ! s'écria Dickson, en voyant entrer son élève... Ah ! que c'est bon de pouvoir se servir de ce formidable mot d'Archimède !

— Dites ! Oh, dites vite, supplia Tom Wills.

— Mieux que cela, Tom, jubila le détective. Je vous montrerai ! Oui, de visu, comme on dit en langage officiel. De vos propres yeux.

— Mais encore... pria Tom, incapable d'attendre plus longtemps.

— Une simple question de métrage, Tom... Oui, disons, cinq ou six mètres tout au plus, et puis, une porte... Enfin, la minime erreur qu'on peut pardonner à un homme par une nuit obscure, en une heure où la lune ne s'est pas encore levée.

— Et vous voulez que je comprenne ce charabia ! gémit le jeune homme.

— Venez donc vite. Nous faisons ce soir une dernière visite à Old Jewrystreet et à sa ruelle.

— Et à Pratt-House, ajouta Tom.

— Il n'est pas question de Pratt-House, vous dis-je.

— Assez d'énigmes ! s'écria Tom. Je vous suis.

Ils marchèrent si vite qu'ils eurent promptement atteint leur lieu de destination. Immédiatement, ils s'engagèrent dans la venelle.

— La nuit est noire à souhait, dit Harry Dickson. Trouvez-moi la porte, Tom.

— Oui, il faut avoir des yeux de chat pour la découvrir... enfin. La voilà ! Elle est tellement étroite qu'on passerait devant sans la voir.

— Précisément, passons devant sans la voir ! dit Harry Dickson.

— Hein ? Vous dites ?...

— Je dis : passons devant sans la voir. Faisons quelques pas encore, cinq, six !... Oh, pardon ! Il y en a exactement huit. Je ne me suis pas trompé de beaucoup.

Tom ne dit plus rien. Un peu de lumière commençait à se faire dans son esprit. À quelques yards de la porte qu'ils venaient de dépasser, une autre s'ouvrait dans le mur, absolument identique à la première.

Harry Dickson l'ouvrit d'un tour de passe-partout et Tom Wills se dressa, stupéfait : ils se trouvaient dans la petite cour de Pratt-House, devant la buanderie à la vitre cassée.

— Comment, il y a deux portes ? commença-t-il. Mais non... il n'y en a qu'une, et nous l'avons dépassée, et... nous sommes tout de même entrés.

» C'est de la folie !

— Non, dit Harry Dickson, en ouvrant la fenêtre de l'office. Non, Tom, nous sommes... comprenez-vous, à présent ?

Ils étaient dans le sordide office, que nous avons déjà décrit à plusieurs reprises, et quand Tom eut allumé sa lampe de poche il s'écria :

— Regardez, maître... Ils sont là !

— Qui donc, mon petit ?

— Mais, les pincettes... et le tisonnier !

— Certainement ! Et je m'attendais bien à les trouver. Venez maintenant !

Dickson se dirigea vers le salon et en ouvrit la porte.

Tom chancela et dut se cramponner au bras de son maître.

Le petit salon rouge béait devant eux !

Ce n'était ni le moment des explications, ni des étonnements. Le détective avait pris une mine dure et sévère. Il allait agir.

— Attention aux objets qui volent dans l'air, aux revolvers qui peuvent nous échapper, murmura Tom.

Harry Dickson haussa les épaules d'un geste brusque.

— Voilà une fantasmagorie à jamais finie, grâce aux mille morceaux d'une infernale machine qui se trouve au fond de la Tamise, Tom.

Le salon les attendait avec ses coussins rouges et sa douce lampe, mais éteinte.

Harry Dickson marcha vers le mur du fond et alluma sa lampe. Les rayons en furent aussitôt reflétés.

— Une glace, dit-il... Ah, voyons son degré d'inclinaison. Bon... J'y suis, la scène doit se passer en contrebas. Et ici, c'était... Mais oui, qu'était-ce au juste ? Un poste d'observation peut-être ? Possible, mais il se peut que non... Nous verrons ! Venez !

— J'espère que nous ne rencontrerons personne ? dit Tom Wills.

— Je ne le pense pas. Ordinairement, on attend le coup de minuit... heure fatidique. Ou bien, on procède plus tard, d'après je ne sais quels rites. Une chose est certaine : que quelqu'un montre le bout du nez et il recevra un pruneau bleu bien envoyé.

Ils descendirent dans les caves.

L'une d'elles était barrée par un mur de briques.

Harry Dickson tâta les pierres d'une main experte.

— Ce n'est pas bien malin, murmura-t-il, en appuyant enfin fortement sur l'une d'elles. Un pan de mur pivota.

Tom vit un espace obscur dans lequel le rayon de sa lampe releva de hauts objets sombres. En même temps, le reflet de cuivre d'un gros handle lui frappa l'œil. D'un geste machinal, il abaissa sa lampe.

Une lumière blanche naquit, douce d'abord, plus intense de minute en minute.

— La chambre mystérieuse dont a parlé Ted Brockhurst ! s'écria Tom. Personne entre les lutrins... Tiens, il n'y en a plus que cinq !

— Je ne vous l'envoie pas dire ! ricana Dickson. Les trois autres n'avaient plus de raison d'être.

Comme ils regardaient autour d'eux, une sourde rumeur s'éleva soudain et tous deux saisirent leur revolver. Cela s'amplifiait de seconde en seconde. On aurait dit quelque gros mobile en marche, s'approchant d'eux.

Brusquement, les dalles entre les lutrins furent agitées par une sourde houle.

— Attention !... s'écria Harry Dickson. Une trappe qui s'ouvre...

Les pierres du sol s'écartaient en effet. Une plainte furieuse, un cri de bête sauvage s'éleva et une monstruosité parut.

Un vieillard affreusement livide, enchaîné à un lourd fauteuil

de bois gris, prit place au milieu des lutrins vides.

Ni Dickson ni son élève n'eurent aucune peine à reconnaître l'étrange créature, dont leur avait parlé Ted Brockhurst.

À peine l'étrange vieillard les eut-il aperçus, qu'il se mit à pousser des cris de fraveur.

— Laissez-moi... Je ne sais rien... Je ne suis pas Pratt... Je ne sais plus moi-même qui je suis.

Tom Wills entendit son maître pousser une exclamation, qui se changea aussitôt en une véritable jubilation.

— À présent, tout est clair !

Harry Dickson s'avança vers l'homme enchaîné et défit ses liens.

— Je vais vous rappeler votre nom, dit-il. Vous êtes Ned Garrett !

Le vieillard poussa un rugissement de joie furieuse.

— Oui, Ned Garrett ! Je l'avais oublié. Je n'étais pas Pratt ! Je le leur ai juré... mais ils ont continué à me torturer pendant toute l'éternité.

Il passa ses horribles mains pâles sur son front.

— J'ai mille ans, dit-il, exactement mille et vingt ans. J'ai donc bien le droit d'être délivré du Purgatoire.

— Tom, dit Harry Dickson, courez au téléphone et alertez Scotland Yard. Il faut que ce malheureux soit envoyé immédiatement dans une clinique pour y recevoir tous les soins désirables. Ensuite, il faudra qu'une escouade d'agents se mette à l'affût dans les environs. D'ici une heure à peu près, ils pourront cueillir, à leur aise, les cinq derniers cabalistes de Londres.

7. La vérité sur Pratt-House

— Suivez-moi bien, Goodfield, et vous aussi, Ted Brockhurst, et vous, Tom, dit le détective. Au premier abord, les explications peuvent sembler quelque peu ardues. Il n'en est rien pourtant. Tout s'enchaîne parfaitement.

» L'homme qui, il y a un quart de siècle, habitait la maison d'Old Jewrystreet, Benedict Pratt, était un savant. Il s'était adonné aux sciences occultes mais, avant tout, c'était un brillant esprit scientifique.

» Comment, à l'époque où M. et M^{me} Curie ne découvraient que les premières parcelles de ce mystérieux métal nommé radium, Pratt entra-t-il en possession d'un énorme morceau de cette matière ? Mystère... Pratt avait voyagé dans les pays les moins connus et c'était un homme taciturne et ombrageux.

» Ce qui est certain c'est que, grand maître des cabalistes, il présenta sa prodigieuse trouvaille comme étant un fragment de la pierre d'Horeb, aux vertus redoutables. Il remit à chacun de ses confrères ès-sciences cabalistiques un étui du genre que Ted Brockhurst découvrit, en leur promettant à chacun un fragment de la fameuse pierre.

» Ceci me fait penser que Pratt découvrit ces étuis dans quelque région encore mal explorée de l'Asie ou de l'Afrique.

» Vous n'ignorez pas que le radium se meurt à la longue, que son énergie se dissipe au fil des années. Pour le garder plus longtemps, et également pour protéger contre le péril des radiations ceux qui le manipulent, on l'enferme dans des récipients aux épaisses parois de plomb. Sans doute, les fameux écrins d'Horeb n'étaient-ils que des boîtes isolées, bien qu'à ce sujet j'aurai à élever un doute tout à l'heure.

» Parmi les découvertes de Pratt, ou plutôt ses inventions, se trouve la singulière machine magnétique *aux ondes dirigées*. Quel fut le but de son inventeur en la construisant ? Simplement d'attirer vers elle tous les écrins d'Horeb se trouvant à portée, ce qui équivaut à dire qu'il en restait éternellement le maître. Ici se place mon objection, qui restera pourtant sans réponse. Cet écrin semble donc servir à deux fins : primo, à enfermer une parcelle de la pierre fabuleuse ; secundo, à pouvoir répondre au premier appel de Pratt... Scientifiquement, cela ne concorde guère, mais passons...

» Pratt et les cabalistes croyaient dur comme fer qu'ils possédaient, grâce à cette pierre magique, le secret de la vie et de la mort, que leur science recherche depuis des siècles.

» Maintenant, que s'est-il passé ?

» Pratt a dû se repentir de sa promesse. Il a voulu garder son secret pour lui seul. Il a dû être menacé des pires sévices par ses confrères. Il a tenu bon... Peut-être s'était-il rendu compte qu'il avait en main une merveille scientifique, mais non magique. Bref, il cacha le radium dans une grosse conduite d'eau en plomb et la laissa, apparente, contre un mur de sa maison. Les cabalistes ne l'y ont jamais trouvé ! À cette époque se situe l'attentat *projeté* par Ned Garrett.

» Attiré par le bruit des pseudo-richesses de Pratt, Ned Garrett s'introduit dans la maison d'Old Jewrystreet, dans l'intention d'en assassiner le propriétaire. Mal lui en prend, car Pratt, réveillé à temps, bondit sur lui, lui arrache son arme et l'abat.

» Il reste un instant perplexe devant le corps inanimé du bandit ; puis, soudain, il fait une découverte intéressante : Ned Garrett lui ressemble énormément !

» Aussitôt, dans son ingénieuse cervelle, naît un projet fantastique. Depuis longtemps, il désire se libérer des cabalistes et ne travailler que pour lui seul ; mais il est lié à eux par des serments implacables.

» Voici l'occasion de reprendre sa liberté.

» Vivement, il met le corps de Ned Garrett dans son lit, lui arrange quelque peu le visage et s'apprête à partir.

» Mais, pendant la lutte entre les deux hommes, des cris terribles ont été poussés. Déjà, la police heurte la porte et la foule s'attroupe. Il faut jouer le grand jeu. Pratt risque la potence ! Il court ce risque, ce qui me fait croire que les châtiments prévus par les cabalistes sont autrement terribles que ceux de la justice anglaise.

» Homme de science, Pratt joue à merveille le rôle d'un fou, d'un halluciné. Il sait, que de cette manière, il sera soustrait aux juges et au bourreau, et il compte bien réussir à s'évader un jour du cabanon où il sera relégué.

» Alors, ce sera pour lui la liberté absolue, loin de ses premiers et redoutables amis.

» Tout arriva comme il l'avait prévu, si ce n'est qu'au cours d'une tentative d'évasion, il se tua.

» Reste maintenant Ned Garrett, que tout le monde prend pour Pratt. On constate son décès et le permis d'inhumer est délivré.

» Mais les nécromanciens ne l'entendent pas ainsi. Grâce à leurs sombres pratiques de magie noire, ils espèrent arracher au cadavre même le secret merveilleux. Alors, ils volent ce cadavre !

» Jugez de leur joie en constatant que celui qu'ils prennent pour leur grand maître n'est pas mort, mais seulement fort grièvement blessé.

» Ils le soignent, le ramènent à la vie... Mais le terrible coup de hache a dérangé la cervelle du malheureux et les cabalistes se trouvent devant un dément.

» Alors, ils s'acharnent par toutes les méthodes possibles à réveiller cette mémoire mutilée, pour savoir où se trouve la pierre d'Horeb. Ils ne peuvent le transporter dans la maison de Pratt. Dans l'immeuble voisin, qui appartient à l'un de leurs confrères, ils installent une maison en tous points identique à celle du grand maître de la Cabale.

» Pendant des années, ils promènent Garrett de chambre en chambre, en espérant qu'il se souviendra. Car, s'il désigne dans la maison truquée un endroit comme étant la cachette du trésor, il sera facile de le retrouver dans la véritable maison. Donc, les cabalistes ont même dû contrefaire la conduite en plomb, car la copie des deux demeures fut admirable !

» Garrett continua à protester. Il ne savait rien ! Il ne s'appelait pas Pratt !

» Le temps ne compte guère pour les nécromanciens. Après avoir usé de méthodes humaines, ils eurent recours à des moyens de magie noire, dont la torture ne doit pas avoir été exclue.

» Ils ont même dû employer l'étrange machine aimantée, puisque nous avons trouvé des fils électriques, joignant le fauteuil du malheureux Garrett à l'endroit où avait dû se trouver l'engin mystérieux, et qui restera à jamais inconnu.

» Le salon rouge, que nous avons vu, est une pièce prévue pour la pratique de la cabale. Quant à la glace géante, qui permettait d'assister au supplice rituel de Garrett, elle aussi trouve son explication. Cette installation délivrait les nerfs de ces messieurs des hurlements de leur victime et rien de plus. C'étaient, sous un certain angle, des sensibles.

— Et le cas de Mr. Marwell ? demanda Goodfield.

— Il s'explique plus aisément encore. Marwell s'est par deux fois trompé de porte. Il s'introduisit dans la maison *imitée*. La première fois, il vit le salon rouge. Il vit également les fantastiques prouesses des pincettes et du tisonnier. Pourquoi ?

» Parce qu'en ce moment, on avait dû mettre la machine aimantée en branle et que les objets en fer étaient sollicités par sa puissance. Je remarque, en passant, qu'il y avait très peu d'objets en fer et en acier dans Pratt-House, à dessein sans doute.

» La seconde fois, il alla se coucher dans ce qu'il croyait être sa chambre et qui n'en était que la fidèle reproduction.

» Pendant la nuit, l'aimant géant fonctionna et Mr. Marwell, qui décidément n'avait pas de chance, fut mortellement blessé par les tisonniers, mus par une puissance aussi terrible qu'invisible.

» Les cabalistes ont dû être alertés par ses cris et ont vivement pris une décision qui détournait l'attention de leur maison, tout en l'attirant, plus ou moins, sur Pratt-House où, de fait, il ne se passait rien !

» Ils se rendirent compte que la police saurait vite que Marwell vivait en stowaway dans Pratt-House. Ils y arrangèrent bien habilement la chose, nous le savons.

» Ted Brockhurst, lui aussi, entra dans la maison *imitée* et nous connaissons son équipée. À présent, la fugue de son revolver ne doit plus être un mystère pour nous et pour lui : l'arme obéissait à la machine aimantée, et rien de plus.

— Je constate, dit Ted Brockhurst, qu'en somme les cabalistes ne sont pas des assassins.

— C'est la vérité. Aussi ne suis-je pas bien certain qu'ils seront poursuivis. Il est vrai que je pourrais les faire punir pour l'étrange cambriolage de ma maison de Bakerstreet, mais les deux coupables sont morts. Il est vrai également que la séquestration de Ned Garrett est un délit répréhensible au plus haut point. Mais, sur les registres de l'état civil, cet homme est mort, tout comme Pratt, et l'affaire s'engagerait dans le maquis de la procédure.

— Mais Mr. Bunsing est décédé, s'écria Tom Wills, et l'on a retrouvé son corps dans les caves de Pratt-House numéro deux.

— Mr. Bunsing n'a pas été assassiné, répliqua Harry Dickson ! Voici sa brève et lamentable histoire.

» Quand Mr. Mulberry, le géographe cabaliste, découvrit la perte de son écrin d'Horeb, il en fut comme désespéré.

» Quand il vit, de la fenêtre de son bureau, que je me rendais chez son confrère Bunsing, il eut le pressentiment que je venais me documenter sur l'étrange objet.

» Par les couloirs privés du musée, il atteignit la porte du bureau de Mr. Bunsing et écouta notre conversation.

» Après mon départ, il alla trouver l'égyptologue et lui demanda un entretien. Tout me fait croire qu'il avoua tout à son confrère et que celui-ci, sous le coup de l'émotion (... ?) mourut sur-le-champ d'une embolie.

» Le rapport de l'autopsie, faite par les médecins légistes, est formel à ce sujet.

» Pour faire disparaître le cadavre, Mr. Mulberry ne trouva rien de mieux que de l'enfermer dans un grand coffre, qui devait être enlevé le soir même, et de le diriger sur la maison voisine de Pratt-House.

» Quand il reçut ma visite, il crut que tout était découvert et il se suicida. Mais ses confrères en sciences occultes ne voulaient pas laisser un écrin d'Horeb entre mes mains, et vous connaissez leur subterfuge et leur procédé de cambriolage.

— Donc, dit Tom Wills, pendant vingt-cinq ans, ces bonshommes n'ont fait que chercher le fameux caillou, enfermé dans un tube de plomb. En tout cas, c'était un trésor fabuleux. Mais je suppose qu'ils n'auraient pas été fort contents s'ils avaient appris que ce n'était *que du radium*.

— Savez-vous, intervint Goodfield, que la semaine prochaine, Pratt-House deviendra définitivement domaine de l'Etat ? Monsieur Dickson, vous êtes arrivé juste à temps pour faire le nettoyage de ces mystères, et les nouveaux habitants vous en devront une fière chandelle. Parbleu !

FIN

1. L'apprenti sorcier

— Pas mal, pas mal du tout, jeune homme !

Ceci dit d'une voix bienveillante, mais où, tout de même, perceait un peu d'irritation, sinon de jalousie.

C'est ainsi que Goodfield, superintendant à Scotland Yard, l'immense ruche policière londonienne, s'adressait à un jeune homme aux yeux candides, aux cheveux bruns et bouclés, qui ressemblait bien plus à un poète qu'à un détective en herbe.

George Castairs était en effet bachelier es-sciences policières et criminelles : nanti de solides recommandations, il faisait ses premières armes dans l'ardente lutte contre le crime.

Il venait de mener à bien une enquête dans une affaire assez délicate : un employé de banque malhonnête et diablement habile, qui était parvenu à éviter bien des embûches au cours de nombreuses années.

Goodfield s'était emparé d'un mince cahier qu'il feuilletait de ses gros doigts gourds, en marmottant de temps à autre quelques vagues paroles.

— Vous avez fait d'excellentes études, je vois. Orphelin à la tête d'une jolie fortune, vos tuteurs vous envoient à Eton, à Oxford ensuite, vous avez décroché plusieurs grades de licencié... tiens, vous êtes même docteur en droit ! Ensuite, vous vous êtes mis en tête d'entrer dans la police. Fichue idée, mon fils, car le métier n'est pas seulement encombré, mais il y pousse plus d'épines que de roses. Enfin, vous avez réussi dans cette affaire, et c'est le principal. Vous tenez votre grade de sergent en main ! C'est rudement bien pour un débutant et moi-même...

Goodfield allait entamer le récit de sa longue et laborieuse carrière, quand soudain il se ravisa.

— À propos, Castairs, tout cela ne s'apprend pas à l'université, et pourtant vous avez fait preuve de qualités épatantes. Je me demande à quelle école vous avez pu les acquérir.

Le jeune homme partit d'un rire clair et agréable.

— À l'école de Harry Dickson, monsieur le Superintendant !
Goodfield dressa l'oreille.

— Comment, vous connaissez Harry Dickson ?

— Pas le moins du monde, hélas ! Je n'ai vu que ses portraits, par contre je crois connaître de A jusqu'à Z toutes ses aventures, du

moins celles qu'il a bien voulu confier au public. Je crois avoir usé quelque peu de ses méthodes : ne jamais négliger le détail, croire en la grande puissance de la psychologie, payer de sa personne.

— Oui, grommela le policier, et une nouvelle pointe d'envie perça à travers son ample verbiage.

Oui, l'enquête que vous venez de terminer tend à le prouver. Mais n'allez pas vous imaginer que du coup vous êtes Harry Dickson en personne, hein jeune Eliacin ?

Goodfield avait lu cette savante épithète dans un récent article de journal et ne perdait aucune occasion pour la placer dans la conversation.

Le jeune Eliacin rougit et fit un geste poli de protestation.

— Ah ! je vous y prends de dire du mal derrière mon dos ! gronda une forte voix.

Goodfield se tourna d'un air furieux vers la porte entrouverte.

— Qui donc se permet... commença-t-il, mais aussitôt son visage s'éclaira.

— Monsieur Dickson ! s'écria-t-il, c'est bien de ne pas oublier vos vieux amis.

» Puis-je vous présenter quelqu'un qui songe d'ores et déjà à vous remplacer, quand, à la joie de la pègre, vous aurez quitté cette vallée de larmes pour un monde qu'on dit autrement meilleur !

Harry Dickson sourit et son regard clair tomba sur l'élégante silhouette du jeune homme, assis en face de Goodfield.

Castairs s'inclina, rougit de plus en plus fort, et se montra soudain gauche et maladroit, comme gêné par la célèbre présence.

— Donc, continua Goodfield, je vous présente George Castairs, docteur en droit, licencié en..., de fait, en toutes sortes de choses inutiles dans le métier, et portant des noms à donner la migraine aux honnêtes gens. Il est sergent depuis un quart d'heure, et voici à quel titre.

Aussi brièvement qu'il était en son pouvoir de le faire, il raconta l'enquête que George Castairs venait de terminer à son honneur.

Harry Dickson écoutait attentivement, le visage impassible, une lueur parfois amusée dans ses yeux d'acier. Quand Goodfield eut achevé son récit sur un sonore : « Et voilà ! », le détective tendit la main au jeune homme.

— C'est très bien, monsieur Castairs, vous avez fait du bon travail, et vous avez œuvré en un minimum de temps avec un maximum d'intelligence.

» N'attendez pas de moi de plus vifs éloges. À présent, quand vous serez rentré chez vous, relisez l'*Apprenti Sorcier* de Goethe.

Castairs se mit à rire, de cette façon qui le rendait si

sympathique.

— Je connais cet impérissable poème, sir, répondit-il, et je vous comprends.

» Vous voulez dire que l'homme qui entreprend la lutte contre le crime s'expose à manier des forces redoutables, qui souvent peuvent se retourner contre lui.

— Très bien, sergent, dit Goodfield, qui n'y comprenait rien, et pour qui un apprenti sorcier devait être un élève de prestidigitateur ou de cartomancien.

— En effet, très bien, appuya Harry Dickson en souriant légèrement.

— Mon cher Dickson, continua Goodfield, le sergent Castairs m'a été recommandé per-son-nel-le-ment, par une personnalité politique d'importance...

Il toussa et reprit : « ... d'importance. » Si vous pouviez vous intéresser de temps en temps à sa carrière, vous me rendriez à moi aussi, un service per-son-nel.

Harry Dickson secoua gaiement la tête.

— Mais je ne demande pas mieux, mon cher Goodfield !

George Castairs nageait dans des océans de volupté.

— Je n'aurais jamais osé en espérer autant, balbutia-t-il enfin.

Harry Dickson, redevenu grave, méditait.

— Je n'ai rien d'un professeur, déclara-t-il, après quelques instants de réflexion, mais j'estime qu'il serait criminel d'étouffer des qualités comme les vôtres, jeune homme. J'ai, à mon service, un élève, Tom Wills, dont le nom ne vous est sans doute pas inconnu. Il me suit dans ma vie tourmentée, et il y apprend ce qu'il veut y apprendre, ou plutôt ce qu'il peut. Souvent ce n'est pas grand-chose, mais lentement le détective se dessine en lui et, il a déjà à son actif pas mal de belles prouesses.

— Cela, on peut le dire, affirma Goodfield avec force.

— Je n'ai nulle intention, continua Harry Dickson, de m'adjoindre un second aide, monsieur Castairs, mais de là à vous laisser tomber, il y a de la marge.

» Si mon ami Goodfield le permet, vous serez d'une prochaine équipée...

— Si je le permets ! s'écria Goodfield, mais je vous en supplie à genoux, mon bon ami Dickson, pensez donc, Castairs m'a été recommandé per-son-nel-le-ment, par un influent personnage politique.

— Qui donc, si je puis me permettre ? demanda le détective.

— Sir Roger Hatterburn en personne ! dit Goodfield avec orgueil.

Harry Dickson siffla doucement.

Sir Roger Hatterburn, historien réputé, grand savant, conseiller privé de Sa Majesté, c'était un nom et surtout une amitié dont on pouvait se prévaloir !

— Puis-je vous demander, monsieur Castairs, comment Sir Roger Hatterburn, qui est un homme austère et vivant fort retiré, s'est intéressé à vous, au point de vous faciliter l'entrée dans la police métropolitaine ?

— C'est fort simple, monsieur Dickson, répondit le jeune sergent, par ma mère je suis un cousin, il est vrai fort éloigné, de Sir Roger, mais ces liens de famille n'ont rien à faire dans tout ceci. Comme vous le savez, Sir Roger est attaché à l'université d'Oxford en tant que chargé de conférences d'histoire. Elles sont assez rares, ces conférences, mais elles en valent dix, vingt d'un autre, et elles laissent un souvenir éblouissant dans la mémoire de ceux qui y assistent. Un jour, un livre unique, un incunable, disparut de la chambre du conférencier, alors qu'il était venu professer à Oxford. Il s'en montra non seulement attristé, mais inconsolable. J'ai retrouvé ce livre, mais non l'auteur du vol ; je ne tenais pas, voyez-vous, à accuser un de mes compagnons d'étude, mais j'avais récupéré l'incunable. Je dois vous dire, monsieur Dickson, qu'il me fallut recourir à quelques déductions pour arriver à mes fins. Sir Roger me félicita, me remercia, me promit son aide en toutes choses.

» Vous savez de quelle manière j'en ai usé...

— Parfait, répondit Harry Dickson, nous nous retrouverons sans doute prochainement, monsieur Castairs, car le crime ne chôme jamais sur cette terre de malheur !

C'est quelque temps après qu'eut lieu le meurtre de l'aubergiste Pollock, de Bushtree, près de Chipping Barnet.

*

Bushtree est à peine un hameau, en retrait de la grand-route qui va de Chipping Barnet à Totteridge. Et qui dit hameau a des vues bien larges, car il s'agit en réalité de quelques maisons disséminées dans la plaine de Hertford, dont la principale demeure est l'auberge de l'Arche de Noé, tenue par Sam Pollock.

Ce dernier était en même temps maître postier, et comme son assassinat fut corsé par le vol du courrier, il attira davantage l'attention, et du public, et des journalistes, et même des autorités.

Pour employer une expression chère aux conteurs d'antan, l'auberge de l'Arche de Noé, était sise au bord de la route, dans une sombre et méditative attitude, justifiée sans doute par le lamentable état des affaires qui se traitaient sous son toit.

Au temps de Dickens et des postillons, elle connut une vogue que le règne du rail fit disparaître, et que l'automobile ne lui rendit jamais, pour la simple raison que la route qui conduit vers Chipping

Barnet est mauvaise, file à travers une plaine sans pittoresque et un taillis plus terne encore.

C'était une bâtisse tout en longueur, à un seul étage et au toit surélevé ; comme elle datait du temps de Cromwell, elle s'enorgueillissait du titre de monument historique et il n'est pas impossible qu'elle figurât comme tel dans le livre officiel des antiquités d'Angleterre. Alors que l'immense métropole a poussé des tentacules au-delà du Middlesex, vers le Hertford, elle a laissé à Bushtree une illusion champêtre et même un agreste parfum de solitude.

Dans ce décor de friches, de petits bois et de bruyères, entrecoupé de bosquets de sapinettes, l'auberge faisait l'effet d'une hostellerie de vieux conte, avec ses auges de bois devant la porte, son ormaie, les vestiges de son mail d'antan. Malgré cet attrait, elle ne comptait qu'une humble et maigre clientèle : celle des habitants du hameau, ainsi que celle des routiers de passage. Pourtant Sam Pollock les servait de son mieux, aidé par une vieille servante aux trois quarts sourde et aveugle, excellente cuisinière cependant.

Mais une fantaisie administrative ayant érigé Bushtree en village, on dut y ouvrir un bureau de poste, et il échut à Sam Pollock, patron de l'auberge de l'Arche de Noé, qui, de ce fait, vit redorer quelque peu son blason.

Quatre lettres à distribuer par semaine (encore venait-on souvent les chercher à l'auberge même, ce qui poussait toujours à la consommation), trois ou quatre mandats par mois, une livre de prospectus que la vieille Madge s'appropriait inexorablement, ce n'était pas le diable, et n'exigeait pas un travail bien lourd du maître des postes.

La vie aurait pu couler douce en ce coin oublié de la terre, si le crime n'avait pas cru devoir tourner ses regards sanglants vers lui.

Mr. Sam Pollock fut trouvé assassiné dans la chambre nue et froide, aux murs constellés d'avis administratifs, qui lui servait de bureau postal.

Il avait été frappé par-derrière, d'un coup de hachette qui lui avait défoncé le crâne, au moment où il triait son courrier.

Courrier bien mince s'il en fut : une lettre pour le fermier voisin, Lewis Bell, quatre prospectus, des journaux sous bande et envoyés à titre gracieux à deux autres habitants du hameau, un échantillon de graines pour le cultivateur Seaman, et une petite boîte en carton, envoyée comme échantillon sans valeur à un certain Baruch Williams, et sur l'étiquette de laquelle, Sam Pollock venait d'inscrire en caractère gras : *Inconnu*.

Le sheriff de Chipping Barnet, accouru à la sinistre nouvelle, avait donné ordre de ne toucher à rien et avait posté un constable

devant la porte du bureau pour faire respecter la consigne. Entre-temps, il téléphona à Londres.

Certes Scotland Yard ne tarda guère à envoyer ses hommes, mais il n'aurait pas songé à demander le concours de Harry Dickson, si l'administration des postes, tatillonne et méticuleuse, n'avait exigé à grand renfort de coups de téléphone, la pleine lumière sur l'événement.

C'est pourquoi nous voyons, quelques heures après la découverte du crime, arriver sur les lieux Goodfield, Harry Dickson, deux inspecteurs et George Castairs, ce dernier brillant de l'intense désir de se distinguer.

Les inspecteurs venaient d'enlever le cadavre et l'avaient déposé dans la buanderie en attendant l'arrivée du médecin légiste. Goodfield questionna la vieille Madge et les habitants du hameau, sans en apprendre bien long. Harry Dickson, le regard vague, rôdait dans la pièce nue et froide, le jeune Castairs attaché comme un fidèle caniche à ses pas.

Tout à coup il fit halte, et se tourna vers le jeune policier.

— Eh bien, Castairs, que voyez-vous d'intéressant dans tout ceci, je veux dire, ne voyez-vous rien qui attire spécialement votre attention ?

— L'arme du crime que voilà, répondit le sergent, appartient à la victime, c'est une hachette à fendre le bois, son manche a été soigneusement essuyé à l'aide d'un torchon humide, il ne faut donc pas compter y relever des empreintes digitales.

— Bien, approuva le détective, et cela démontre que l'assassin n'est pas une sombre brute, mais un homme possédant de l'esprit de réflexion et un tant soit peu au courant des méthodes policières. Est-ce tout ?

— Non, sir, l'heure du crime est facile à déterminer, même sans devoir recourir à l'autopsie de la victime. Je la fixe entre neuf heures et dix heures du soir.

— Vous avez raison, répondit Harry Dickson, dont le visage s'anima. Veuillez me dire à présent sur quoi vous basez cette précision.

George Castairs se mit à parler rapidement, d'une voix monotone, comme s'il récitait par cœur quelque leçon bien apprise.

— Le courrier est arrivé à sept heures. Il n'y avait à l'auberge qu'un seul client, nous le savons, Mr. Wapp, que Sam Pollock chargea d'aller dire à son voisin Mr. Lewis Bell, qu'il y avait une lettre pour lui.

» Nous savons aussi que Mr. Wapp s'acquitta de sa mission vers neuf heures, et Bell ne se dérangea plus puisque l'auberge fermait ses portes à neuf heures exactement, heure à laquelle la vieille Madge

Evans est allée se coucher.

» Son maître prenait à ce moment place devant son bureau.

» L'assassin a dû entrer à l'auberge entre neuf et dix heures, sans éveiller l'attention de l'aubergiste, et le tuer. Car la lampe que Madge avait remplie de pétrole, comme elle le fait tous les jours, n'a été allumée qu'à neuf heures sonnantes par Pollock, et elle n'a pas brûlé plus d'une heure, c'est ce que nous apprend la faible consommation d'huile. Son coup fait, le meurtrier l'a soufflée.

— Continuez, sergent, encouragea Dickson.

George Castairs se gratta l'oreille et prit un air embarrassé.

— N'allez pas m'accuser d'imagination, monsieur Dickson, murmura-t-il.

— Marchez toujours, jeune homme, je vous assure que vous êtes sur la bonne voie. Allez... je vous écoute !

— Eh bien ! s'il a éteint la lampe, c'est qu'il voulait éviter qu'un passant attardé fît comme lui : *c'est-à-dire regarder par la fenêtre.*

— Bravo ! s'écria le détective. Donc le criminel regarda par la fenêtre, et que vit-il ?

— Cela, dit Castairs confus, c'est beaucoup me demander.

— Je vous le dirai pourtant, monsieur l'apprenti sorcier. Il vit Sam Pollock qui ouvrait la boîte contenant l'échantillon sans valeur. Il vit ce qu'elle contenait et il estima que ce contenu valait la peine de se charger la conscience d'un assassinat et de courir le risque de la potence.

Harry Dickson prit la petite boîte et la soupesa :

— Vide... et voici la ficelle, défaite par le trop curieux maître des postes, qui gît encore par terre.

George Castairs regarda son professeur avec des yeux brillants.

— Reste à savoir ce que contenait cette boîte !

— Cela saute aux yeux, répondit négligemment le détective.

Il retourna la boîte vide sur le buvard de la table, en tapota le fond et le retira : quelques menus flocons voltigèrent dans l'air.

— Il y a eu de l'ouate là-dedans, déclara-t-il, et dites-moi, Castairs, quels objets couche-t-on ordinairement sur un lit d'ouate pour les expédier ?

— Des pierres précieuses ! s'écria Castairs qui entrevit la lumière.

— Précisément ! Drôle d'idée, hein, d'envoyer des pierres pareilles comme échantillon sans valeur !

— En effet... murmura le jeune homme.

— Et pourtant chose courante !

— Non ? s'étonna le policier.

— Parfaitement, mon cher, et entre gens de la pègre encore. Aucun envoi n'échappe davantage à la curiosité qu'un échantillon sans

valeur, et cela, messieurs les voleurs le savent si bien, que ce n'est pas d'aujourd'hui qu'ils usent du procédé.

— Mais ce destinataire inconnu... commença Castairs.

Goodfield rentrait et il fallut se mettre à rédiger des rapports.

Quand ils furent achevés, le soir tombait et il fallut se résigner à regagner Londres, sans avoir appris autre chose.

Dans l'automobile qui ramenait les policiers, George Castairs se tenait pensivement aux côtés de Harry Dickson.

— Eh bien ! mon jeune ami, demanda brusquement le détective, voit-on plus clair à présent ?

L'apprenti sorcier poussa un véritable gémissement.

— Hélas, non, monsieur Dickson, je ne serai jamais, je le crains fort, qu'un bien piètre détective !

2. Les morts de Bushtree

Deux jours plus tard, le téléphone tinta vers neuf heures du matin dans le bureau de Harry Dickson, au moment où il venait de terminer son déjeuner en compagnie de son élève Tom Wills.

C'était Goodfield qui l'appelait d'urgence.

— On a fait la besogne pour nous à Bushtree, monsieur Dickson, clama l'excellent homme. L'assassin a été arrêté ce matin même par la police locale de Chipping Barnet, mais il s'était déjà chargé la conscience d'un second meurtre, notamment celui du fermier Lewis Bell ! Apprêtez-vous à m'accompagner là-bas, l'auto du Yard sera devant votre porte dans un quart d'heure.

— Pauvre Castairs, murmura Harry Dickson avec un sourire de pitié, ce n'est pas cette affaire qui l'aura mené à la gloire !

Il achevait à peine de donner à son élève des instructions relatives à la marche de la journée, que l'auto de Goodfield ronflait devant la porte.

Le superintendant s'était fait accompagner par « l'apprenti sorcier », dont la mine ne respirait guère l'enthousiasme.

— Voilà ce qui s'appelle se voir enlever le fromage de son pain, n'est-il pas vrai, monsieur Dickson ? s'écria Goodfield en riant et en donnant une tape amicale sur l'épaule de son protégé per-son-nel.

— Monsieur Castairs a le temps pour lui, consola le détective ; racontez-moi donc ce qui s'est passé, Goodfield.

L'auto remonta vers Hampstead et prit la route de Hendon, par Highgate.

— Ce sont les domestiques de Lewis Bell qui ont découvert son cadavre, étonnés de ne pas le voir se lever de grand matin comme il en avait l'habitude.

» Il gisait au pied de son lit, tué d'un unique coup de couteau en plein cœur.

» L'un d'eux est allé à moto avertir le sheriff de Chipping Barnet, qui l'accompagna aussitôt. Comme ils s'approchaient de la ferme, ils virent dans le clair-obscur de l'aube un homme de mauvaise mine qui essayait de se dissimuler derrière un tas de fagots.

» Ils n'eurent aucune peine à mettre la main sur lui, et encore moins de peine à le faire entrer dans la voie des aveux.

» Quand je dis voie des aveux, c'est aller un peu loin, car l'homme nie toute participation au crime, et même toute complicité,

seul le hasard fit qu'il y assista, tout au moins en partie. Bizarre, hein ?

— Continuez, Good...

— Je vous répète ce qu'on m'a raconté très succinctement au téléphone.

» L'homme, un nommé Wall Bradeck, une vieille connaissance du Yard, n'est pas connu en tant que grand criminel par notre service, c'est un vilain chenapan, qui vit de rapines et de maraude, et qui ne recule pas devant un cambriolage. Il s'est surtout spécialisé dans le vol des bas de laine dans les fermes autour de Londres.

» Il a prétendu qu'il s'était introduit dans la maison de Bell pour voler, car il croyait savoir où le fermier cachait ses économies. Mais il n'a pas tué, il a vu et c'est tout. Pressé par le constable, il est monté sur ses grands chevaux et a déclaré qu'il ne voulait être interrogé à ce sujet que par des spécialistes de Londres, qui s'y connaissent en crimes, et non par un vilain flic de campagne. Il avait son honneur...

— Tout l'honneur est pour nous ! ricana Harry Dickson.

L'auto avait filé bon train et on arrivait.

Ils passèrent devant l'auberge de l'Arche de Noé, aux volets baissés et plus morne et sinistre que jamais, pour s'engager dans un chemin de terre conduisant vers l'autre lieu du crime.

La ferme de Lewis Bell avait le même cachet vieillot que l'auberge du mort.

Tout en pierres de taille grises, elle se confondait, par ses teintes, avec celle, neutre et triste, du sol. Un haut toit de chaume noirci la coiffait comme d'un bonnet malpropre, et la peinture verte des portes et des fenêtres s'écaillait par endroits.

De maigres gélines picoraient autour d'une boueuse mare à canards ; dans une écurie, un cheval s'ébrouait à grand bruit.

Le constable de faction, qui avait vu venir l'auto, fit signe à ces messieurs de Londres et désigna une forme raidie, couchée sur le sol fadeux.

C'était le corps d'un grand chien hirsute, gardien vigilant qu'on devait lâcher de nuit.

— La bête a été empoisonnée, dit l'agent, et Bradeck avoue que c'est lui qui a fait le coup avec du pâté de foie, frotté d'arsenic.

Harry Dickson regarda la bête, puis ordonna au chauffeur :

— Qu'on le mette dans un sac, nous l'emporterons à Londres, dit-il.

Le sheriff de Chipping Barnet vint s'incliner sur le seuil.

— Le coupable est dans la cuisine, gardé à vue par les domestiques de la ferme, gentlemen, déclara-t-il, veuillez me suivre, je vous conduis auprès du cadavre.

Lewis Bell, un grand escogriffe, maigre et noir, gisait au pied de son lit défait. Sa blessure avait peu saigné, l'hémorragie ayant dû être presque complètement interne.

— Hum, grommela George Castairs, en pâlisant un peu, ce n'est pas beau.

— Attendiez-vous à ne reluquer que des aquarelles roses et bleues dans le métier, mon bon jeune homme ? se moqua Goodfield.

— Avez-vous pu constater le vol ? demanda Harry Dickson au sheriff.

Le policier de campagne secoua la tête.

— Il n'y a pas eu de vol, sir, aucun meuble n'a été ouvert. Je suppose que le meurtrier a pris peur de son forfait et qu'il s'est hâté de prendre la fuite sans rien emporter.

Ils firent le tour de la pièce.

— Et vous, Castairs, dit tout à coup Harry Dickson, ne voyez-vous rien qui vaille la peine d'attirer l'attention d'un sergent de la brigade criminelle de Scotland Yard ?

— Si fait, monsieur Dickson, répondit simplement le jeune homme.

— Mr. Goodfield et moi, serions très désireux de l'apprendre !

— Cette croix tracée au charbon de bois, sur le mur chaulé à la tête du lit.

— Vraiment, je suis tenté de vous donner raison. Appelez le chef des domestiques, sheriff, ordonna Harry Dickson.

Un robuste vieillard entra à l'appel du policier.

— Mon nom est Merchant, dit-il, Bob Merchant, pour vous servir, gentlemen, et je suis prêt à déclarer tout ce que je sais sous la foi du serment, mais autant dire que c'est rien !

— C'est ce que nous allons voir, monsieur Merchant, dit poliment le détective, venez-vous souvent dans cette chambre ?

— Mais... oui et non, au fond je n'ai rien à y faire, mais il faut passer par ici pour entrer dans la pièce voisine où se trouve le fournil.

— Regardez cette croix sur le mur, y était-elle hier ?

Merchant tourna des yeux étonnés vers la muraille et secoua sa tête grise.

— Je suis bien certain que non !

— C'est tout ce que je désirais savoir pour le moment, merci, Merchant, dit Harry Dickson en renvoyant le domestique.

— À votre tour, monsieur Castairs, examinez-moi ce signe.

Le sergent obéit.

— Elle est de fraîche date, dit-il après un examen sommaire. Tenez, la poudre de charbon de bois s'envole au moindre toucher. Ah !... ce n'est pas une croix, c'est une lettre, un X majuscule, regardez les petits tirets qui l'achèvent.

— Bien observé, et ensuite ?

George Castairs poussa une légère exclamation.

— On a tracé un autre signe à côté, mais le fusain n'a pas donné, ce qui arrive quand il est trop dur. Pourtant la chaux a été enlevée par la pression, l'X est suivi d'un chiffre... c'est un quatre. Le signe est donc X-4.

Harry Dickson poussa un grognement de satisfaction.

— Bien, Castairs, c'est plaisir de travailler avec vous.

Le jeune homme rougit de l'éloge.

— C'est moins que rien, balbutia-t-il.

Ils quittèrent la lugubre chambre pour gagner la cuisine, où, auprès d'un maigre feu de brandes, assis sur un escabeau, les mains serrées par un cabriolet d'acier, Wall Bradeck se morfondait.

— Ah, voilà ces messieurs de Londres ! dit-il. On va pouvoir se mettre à table à présent, ricana-t-il, la bouche mauvaise.

C'était un homme maigre, au visage émacié, aux yeux chassieux. Sa moustache jaunie par le tabac et par l'alcool pendait aux coins d'une vilaine bouche édentée. Ses pommettes colorées de rouge, sa poitrine creuse, secouée par moments d'une âpre toux, indiquait une phtisie avancée. Il portait un vieil imperméable, une casquette plate de marin et de fortes savates en caoutchouc.

— Je vous avertis que tout ce que vous direz... commença Goodfield.

— Peut être retenu contre vous, acheva le vaurien. On connaît cela, ce n'est pas la première fois que l'on me chante une pareille chanson, vous devriez le savoir au Yard, depuis le temps que j'y suis client.

Soudain son regard tomba sur Harry Dickson et toute sa figure s'éclaira.

— Mince d'honneur ! s'écria-t-il. Mobiliser Harry Dickson en personne pour Wall Bradeck ! J'entrerais vivant dans la légende ; maintenant je suis tranquille.

— Pourquoi cela, voyou ? demanda âprement Goodfield, il me semble que vous êtes bien près de l'échafaud !

— Pensez-vous, mon petit père, riposta Bradeck d'un ton méprisant.

» Je vous dis que je suis tranquille à présent, je m'en tirerai avec deux ans de taule au maximum, pour tentative de cambriolage nocturne, et on m'enverra à l'infirmerie de la prison, vu mon état... on y est très bien !

Il se tourna vers George Castairs.

— Fiston, je ne vous connais pas, et vous êtes sans doute fort novice dans le métier, mais retenez ceci : jamais Harry Dickson n'a fait pendre un innocent, même un type dans le genre de Wall Bradeck,

dont le casier judiciaire s'orne de trente-deux condamnations, mais aucune pour crime. Moi, voyez-vous, j'ai le sang en horreur, et j'ai de la religion :

« Tu ne tueras pas ! »

— En attendant, dites-nous ce que vous faisiez ici, la nuit du crime, interrompit Goodfield avec impatience.

— Je ne demande pas mieux. Je suppose que la cour tiendra compte de mes aveux spontanés, de ma franchise et de mon vif désir de servir la justice de mon pays. Faudra que mon avocat plaide cela devant Old Baily, mais je lui donnerai des conseils.

— Assez bavardé, intervint rudement le superintendant.

— Attendez, j'y suis ! Donc, je filais Lewis Bell, le fermier, celui qui a cassé si drôlement sa pipe, depuis quelque temps déjà. Il venait vendre des volailles au marché matinal de Covent-Garden, et faisait pas mal d'argent.

» Ses ventes terminées, il allait boire, et pas un peu, j'ose le dire, à la taverne de Bartholomess, où je venais fréquemment. Il y comptait son argent, le fourrait dans un vieux portefeuille de cuir en disant chaque fois : « V'la de quoi rembourrer mon oreiller ! »

» Alors je me suis dit qu'il aurait été de bonne guerre de regarder d'un peu plus près cet oreiller, et c'est pour cela que je suis venu à Bushtree.

— Vous y étiez venu auparavant, sans doute ? demanda Harry Dickson.

— On ne peut rien vous cacher, roi des détectives, répondit gaiement le vaurien.

» En effet, il y a une huitaine de jours j'étais venu reconnaître le terrain, comme on dit. Ce n'était pas difficile : je suis venu offrir du papier à lettres et des allumettes suédoises, et l'on m'a flanqué à la porte.

» Mais j'avais vu la chambre du patron et le volet de la fenêtre qui fermait mal. J'avais vu aussi une série de bouteilles de gin, les unes vides, les autres non, auprès du lit, ce qui me donna une haute idée de l'homme qui dormait là-dedans. Tous les soirs, il devait se soûler comme une barrique, avec une telle provision de liquide. C'était de la besogne toute mâchée.

» En partant, je reluquai le chien de garde, qui était féroce mais maigre, il ne devait pas manger à sa faim tous les jours, y compris les dimanches.

» Moi, j'ai le cœur tendre pour les bêtes, et je me jurai tout bas, qu'au moins une fois dans sa vie il mangerait du pâté de foie. Il est vrai que j'y aurais mis un peu de mort-aux-rats, mais cela ne change rien au goût.

» Hier soir, j'ai tenu ma promesse, comme un gentleman que je

prétends être.

» Je lançai une demi-livre de pâté au cabot qui n'en fit qu'une bouchée.

» Miam ! Miam ! comme cela devait être bon, je suis sûr qu'il en aurait voulu davantage, mais je lui avais tout donné à la fois.

» Je sais, par expérience, que le pâté assaisonné de cette manière ne passe pas très bien, les bêtes qui l'avalent gémissent sourdement pendant quelque dix minutes et plus même... et puis cela ne commence pas tout de suite. Je n'aurais jamais pu l'entendre, tant j'ai de l'amitié pour les animaux, moi. Je fis donc un tour dans le voisinage, et je ne revins qu'une demi-heure plus tard.

» Le cabot ne remuait pas plus qu'une souche.

» Je me mis à ramper vers le volet, et voilà que je restai comme deux ronds de flan : le volet était ouvert et la fenêtre itou.

» Je me méfie de l'ouvrage trop facile et je continuai à ramper avec plus de circonspection que jamais.

» Jugez de ma stupeur, quand j'entendis une voix rauque s'élever dans l'ombre de la chambre : « Je sais que vous l'avez, Bell, grondait-elle, dépêchez-vous, sinon vous êtes un enfant de la mort ! »

» Brrr ! j'avais déjà entendu de pareilles paroles au théâtre et chaque fois elles me donnaient la chair de poule. « Non, je n'ai rien, gémissait le fermier. Une minute encore... une seule ! »

» Alors j'entendis le fermier murmurer quelque chose à voix très basse, si basse que je ne pus comprendre ce qu'il disait.

» Le moment d'après, j'entendis comme un bruit de lutte brève et ce fut tout.

» Je pris peur et décampai, mais comme je marchais sur la route, bien décidé à retourner à Londres, je me mis à réfléchir que c'était dommage d'avoir fait tant de chemin pour rien, sans compter les frais du pâté et de la mort-aux-rats. Je ne pouvais supporter l'idée d'une telle perte. « V'là un bonhomme qui a travaillé à ma place, me suis-je dit. À cette heure, il doit avoir la main sur le saint-frusquin de Bell. Or, c'est moi qui ai fait l'affaire au chien de garde, il serait donc injuste que je ne participe pas aux bénéfices de la soirée. Je vais attendre le confrère inconnu et lui réclamer ma part, tout en ne me montrant pas trop exigeant. »

» Je me cachai derrière un buisson de la route et j'attendis.

» Bientôt je vis une forme noire s'avancer sur la route. C'était un homme roulé dans un grand manteau noir, un feutre rabattu sur les yeux, comme au cinéma.

» Lorsqu'il passa devant moi, je me levai. « Bonsoir, dis-je, vous êtes bien seul, gentleman ! »

» Je n'eus pas besoin d'en dire davantage.

» Je reçus un formidable coup sur la tête et je tombai à la

renverse.

» Mais ce que je n'avais pas vu, c'est que le talus derrière le buisson était très haut, qu'il s'enfonçait même dans ce qui restait d'une vieille carrière.

» Je tombai d'une hauteur formidable, et je croyais bien que ma chute ne s'arrêterait qu'aux enfers. Il n'en fut rien pourtant, puisqu'au fond du puits, je tombai sur un lit de boue et d'herbes sèches.

» Je ressentis une terrible souffrance à la jambe gauche, mais en même temps j'entendis mon homme chercher au-dessus de moi, en proférant d'horribles jurons. « Remonte, rugissait-il, d'une voix qu'il s'efforçait pourtant d'étouffer, et je te donnerai de l'argent. Viens, je suis un ami ! »

» Ouais ! je connais ce genre d'amis ! Il voulait me faire mon affaire, pour m'ôter toute envie de bavarder à l'avenir. Aussi je me tins coi.

» Il mit tout un temps avant de s'en aller, mais alors encore, je craignais un piège et je restai tranquille jusqu'aux premières clartés de l'aube. Il me fallut un sacré bout de temps pour sortir de la fosse. Je ne pouvais me déplacer rapidement, car ma jambe me faisait cruellement souffrir.

» Alors les flics qui arrivaient à moto m'ont vu et m'ont pincé. J'ai tout dit.

— Pouvez-vous donner de plus amples précisions sur votre étrange agresseur ? demanda Goodfield incrédule.

— Non, pas trop, mais je crois que c'était quelqu'un de bonne famille.

— Ah, et pourquoi ?

— Tout en jurant comme un damné, il parlait encore un langage distingué, voilà mon avis, ce n'était certes pas un type de Wapping ou de Houndstich !

Goodfield, qui avait pris des notes et dont la main se fatiguait à tenir le stylo se leva, coupant court à l'interrogatoire.

— Vous allez réquisitionner une auto, sheriff, dit-il, et conduire l'accusé à Londres, voici son mandat d'arrêt.

— Valable pour deux ans, riposta l'incorrigible Bradeck, à moins qu'on ne m'alloue des circonstances atténuantes, ce qui n'est pas exclu. Je connais la loi, gentleman !

Le bruit d'une auto s'arrêtant devant la ferme se fit entendre.

Un courrier de la poste entra et salua, la main au képi.

— Le bureau de poste est fermé, dit-il, l'employé auxiliaire que nous avons désigné pour remplacer temporairement Pollock, frappe en vain à la porte et aux volets de l'auberge.

Le domestique Merchant qui avait entendu, s'approcha.

— La vieille Madge est sourde comme un pot, dit-il, mais elle est plus matinale que l'alouette. C'est pour le moins étonnant qu'elle ne soit pas encore levée !

Les policiers échangèrent un long regard d'appréhension.

— Si l'on allait voir, monsieur Dickson ? demanda Goodfield.

Le détective approuva du geste.

Comme ils s'approchaient de l'auberge, ils virent le nouvel employé s'escrimer en vain contre la porte.

Harry Dickson le héla.

— Avez-vous reçu du courrier hier soir ? demanda-t-il.

— Oui, sir, mais de peu d'importance ; comme la porte reste close, il n'a pas encore pu être distribué.

— Que contenait-il ?

— Peuh ! Des prospectus d'instruments agricoles pour des fermiers des environs et un échantillon sans valeur.

— Ah ! et ce dernier, savez-vous à quel nom il était ?

— Certainement, au nom d'un certain Ellie Smitherson.

Merchant avait suivi de loin les policiers, Harry Dickson lui fit signe d'approcher et lui demanda :

— Connaissez-vous quoiqu'un du nom d'Ellie Smitherson dans la contrée ?

Le vieillard secoua la tête.

— Voilà cinquante ans que je suis au pays, et je ne connais aucun particulier de ce nom, sir !

— Destinataire inconnu, observa George Castairs, en regardant fixement le détective.

— En effet, répondit sourdement celui-ci, c'est bien ce que je craignais.

— Quoi, un nouveau crime... commença Goodfield.

— Rien n'est plus probable. Que l'on enfonce la porte !

Merchant donna un solide coup de main, et après de nombreux efforts, le lourd panneau de bois céda.

Ils entrèrent d'abord dans la lugubre pièce qui faisait office de bureau.

Le maigre courrier était posé sur la table, sous un presse-papier.

Harry Dickson se saisit de la petite boîte en carton.

— Vide, gronda-t-il, naturellement...

Et aussitôt il la rejeta avec colère.

— C'est un peu fort ! Regardez-moi ce qu'il y a d'écrit en travers de l'étiquette, fit-il d'une voix blanche.

George Castairs ramassa l'objet et ce fut son tour d'être ému.

— X-4 ! s'écria-t-il. Que diable signifie cette comédie ?

Goodfield les appela tout à coup de l'intérieur de la maison.

— Par l'enfer ! Le bandit a eu cette pauvre vieille ! Quelle abomination !

Madge Evans était couchée, sommairement habillée, devant le comptoir. Elle portait à la gorge une large plaie par où sa pauvre vie s'était enfuie ; dans la mort, elle avait étendu ses bras, comme si elle avait voulu défendre quelque chose.

George Castairs en fit la remarque, et de nouveau Harry Dickson l'approuva.

— Le comptoir a été bouleversé de fond en comble, et la pauvre vieille devait savoir qu'il contenait des choses d'importance. Ah... voici un tiroir secret qui est resté ouvert !

Harry Dickson retira ledit tiroir de son alvéole et l'examina, des flocons blancs s'envolèrent.

— Naturellement ! répéta-t-il d'une voix sombre.

Il se retourna vers ses compagnons, mais vit qu'ils ne le regardaient pas, leurs yeux étaient tournés vers la muraille, où, du doigt, le sergent Castairs désignait quelque chose : X-4 !

3. Le sergent Castairs se décourage

Harry Dickson lut le bulletin que venait de lui remettre un employé du laboratoire des analyses de Scotland Yard.

— Wall Bradeck s'en tirera avec deux ans, et peut-être même avec dix-huit mois seulement, dit-il à son élève Tom Wills.

— Et d'où lui vient cette chance inespérée ?

— Nous avons eu effet trouvé de l'arsenic dans les poches du vaurien, mais l'analyse affirme que le chien de Bell est mort à la suite d'un empoisonnement par la strychnine.

— Comment expliquez-vous cela, maître ?

— Par un double emploi, Tom. Les grandes idées, même celles du crime, se rencontrent, comme le dit le proverbe.

» Quelques minutes après que Bradeck lui eut lancé du pâté saupoudré de mort-aux-rats, avant que l'effet de ce poison se fût fait sentir, quelqu'un d'autre lui offrit une friandise saturée de strychnine. C'est ce dernier poison, bien plus actif, qui l'a emporté. Bradeck n'a donc pas menti.

Il glissa le bulletin dans le tiroir de son bureau et se mit à réfléchir.

— Vous vous êtes plaint, Tom, dit-il, de ne pas avoir de rôle à jouer dans cette mystérieuse affaire. Détrompez-vous. Je vous charge d'une enquête qui, pour paraître fastidieuse n'en pourrait pas moins avoir de bons résultats.

» Il y a un secret dans la vie de l'aubergiste de l'Arche de Noé, trouvez-le-moi !

— Hm, répondit le jeune homme, Madge Evans aurait pu nous en dire quelque chose, mais à présent... n'importe, je chercherai.

— Et peut-être trouverez-vous. L'expéditeur des colis « sans valeur » habite Londres, et il ne lit pas les journaux.

— Pourquoi cela ?

— Parce que s'il les lisait, il n'aurait pas envoyé un échantillon, même « sans valeur », à un homme qui vient d'être assassiné.

— Mais étaient-ils envoyés à Pollock ? Je ne le crois guère.

Harry Dickson se mit à rire.

— Ils l'étaient, Tom, les noms de fantaisie inscrits sur l'adresse signifiaient tous quelque chose pour Pollock : ils lui étaient destinés

personnellement.

— Mais pourquoi a-t-il écrit la mention « inconnu » sur celui destiné à Baruch Williams ?

Harry Dickson lui envoya une tape familière.

— Bravo, Tom, si vous saviez combien votre question est importante ! Eh bien ! pour vous récompenser de me l'avoir posée, je vais y répondre : il l'a écrite parce que quelqu'un *qu'il connaissait*, était dans la pièce à côté de lui, qui lisait l'adresse inconnue en même temps que lui !

*

Le sergent Castairs, muni de pleins pouvoirs, se présenta au greffe de la prison de Newgate où se trouvait enfermé Wall Bradeck.

Après les formalités d'usage on l'introduisit dans un parloir spécial, où quelques moments après, l'accusé le rejoignit.

D'un geste, le sergent congédia le gardien qui lui avait amené le prisonnier, et s'assit en face de celui-ci devant la table qui meublait, avec une paire de chaises en rotin, le sévère réduit.

C'était la première fois que Castairs prenait contact avec l'atmosphère du pénitencier et son impression fut tout en noirceur.

Les murs d'une indéfinissable couleur, patinés par le temps ; les affiches administratives entourées de cadres noirs, sur les parois, au gré d'une pénible symétrie, la fenêtre qui ne commençait qu'à hauteur d'homme et que de longs barreaux défendaient, même les portraits déteints de la reine Victoria et du roi Edouard, tout cela concourait à rendre l'ambiance plus lourde encore de détresse.

Bien qu'on fût aux heures les plus claires de la journée, le parloir était sombre et on avait dû allumer la lampe électrique, dont l'ampoule était si grasse, et tellement feutrée de poussière, qu'on ne voyait en fait de luminaire qu'un simple filament rougi au centre du globe.

Wall Bradeck s'installa confortablement sur sa chaise et exigea une cigarette que le policier lui donna aussitôt.

— On ne peut fumer qu'une heure par jour, et encore au préau, raconta le prisonnier, c'est un des inconvénients de ce séjour, sinon je ne me plains pas. Le médecin a vu immédiatement à qui il avait affaire et m'a envoyé à l'infirmerie. Un bon lit, deux honorables repas par jour, sans compter le lait et le sucre à discrétion. À propos, jeune homme, je crois que vous êtes novice dans votre métier.

George Castairs l'avoua.

— Cela se voit, répondit piteusement Bradeck ; un vieux du Yard m'aurait apporté un petit flacon clandestin de brandy, en espérant que cela m'inciterait à passer aux aveux. Si vous venez me voir une autre fois, n'oubliez pas la fiole, c'est dans l'usage. Tout le monde à Scotland Yard vous le dira.

Le jeune policier ne savait trop par où commencer, il envia sourdement la routine des anciens de la police. Il regardait Bradeck avec un peu d'angoisse, espérant que celui-ci lui tendrait la perche.

Le vaurien comprit son regard et se mit à rire.

— N'espérez rien de moi, mon jeune ami, dit-il d'un ton bonhomme, j'en ai pour dix-huit mois tout au plus, les spécialistes d'ici viennent de me l'affirmer encore une fois.

— Si je comprends bien, vous persistez dans votre système de défense, commença George Castairs.

— Défense ? répliqua le mauvais garçon. Le terme est impropre. Je ne me défends pas, au contraire, j'avoue, mais rien au-delà de ma faute.

Il serait oiseux de retracer l'entretien qui s'ensuivit, nous ferons mieux en passant aux faits qui l'achevèrent, faits pour le moins déconcertants et terribles, pour un début de carrière d'un détective.

Le gardien qui avait amené Castairs n'assistait pas à l'entrevue du détenu avec l'envoyé du Yard, il se promenait de long en large dans le couloir, habitué à ce genre de marches et de contremarches.

C'était un homme qui atteignait la limite d'âge et ne songeait qu'à sa prochaine retraite. Il n'avait plus aucune curiosité et la porte close du parloir ne présentait pour lui aucun attrait.

Il passait et repassait devant elle, discutant mentalement avec un entrepreneur imaginaire le coût d'un petit cottage dans le Kent.

— Il me faudrait un hall, murmura-t-il, j'ai toujours rêvé d'une maison à moi, avec un hall, où je mettrais des fauteuils en rotin, et des gravures de chasse aux murs.

Il avait de la sorte esquissé le plan d'une salle à manger, d'une cuisine, d'une chambre à coucher à l'étage, d'une chambre d'ami et d'un petit débarras où il mettrait ses engins de pêche, quand il se mit à trouver que l'entretien s'éternisait.

Pourtant rien dans le règlement ne limitait de semblables conversations, et pour rêver de cottages dans le Kent, sinon de châteaux en Espagne, autant valait arpenter le couloir des parloirs que de se trouver à un tout autre poste. Mais c'était l'heure de la distribution du bouillon à l'infirmerie, et le gardien avait coutume de s'octroyer une tasse de ce réconfortant breuvage. Il repassa donc devant la porte et poussa quelques hum ! hum ! discrets d'abord, plus sonores ensuite.

« Ils sont bien tranquilles là-dedans », se dit-il.

Il reprit sa promenade, mais les tranquilles et champêtres visions d'avenir avaient disparu, pour faire place à des images plus immédiates et plus troublantes, en vérité.

— Ce n'est peut-être pas bien poli, et je ne crois pas que le règlement me permette de le faire, murmura le brave homme, mais je

vais frapper tout de même.

Il frappa d'un doigt discret à la porte du parloir.

Aucune réponse ne fut donnée à son appel.

Inquiet, il recommença, cogna plus fort, mais en vain.

Un chef de quartier traversa le fond du corridor et le gardien le héla.

— Venez donc voir par ici, chef, je crois qu'il y a quelque chose qui ne va pas dans le parloir. Je frappe et puis je cogne, et puis... il y a deux heures ou presque qu'ils sont là-dedans, et on n'entend pas parler.

— Qui est-ce ?

— Le I-27 de l'infirmerie et un flic du Yard.

— I-27, Wall Bradeck alors... peuh, un pickpocket, un monte-en-l'air, mais avec ça pas capable de tordre le cou à un lapin. Il n'aura pas mangé les foies à ton flic, mon vieux Rodney !

— C'est égal, je suis inquiet, rien ne bouge là-dedans, et pourtant ils doivent nous entendre parler, ce que nous faisons à voix suffisamment haute pour être entendus. Mais je n'ai pas le droit d'ouvrir, moi.

— Dans ce cas, moi je l'ai, dit le chef, et sans plus de formalités, il tourna la poignée de la porte et...

Tous deux se mirent à pousser des cris, puis redevenant avant tout des gardiens de pénitencier, ils tirèrent de leur poche leurs sifflets argentés et lancèrent de stridents appels d'alarme à travers le sombre établissement.

Car le détenu et le détective étaient étendus sans mouvement sur le carreau du parloir.

— Celui-là, il respire encore, dit le surveillant en chef, en montrant du doigt George Castairs, quant au pauvre Wall il a définitivement cassé sa pipe ! Que diable s'est-il passé dans ce box ?

C'est ce que ni Goodfield, ni Harry Dickson, prévenus sur-le-champ, n'auraient pu dire, malgré leurs fiévreuses recherches.

Bradeck était mort sur le coup ; un poignard long et mince l'avait frappé en plein cœur. Castairs avait eu plus de chance, un couteau identique ne lui avait fait qu'une blessure assez bénigne en se fichant dans les muscles de l'épaule, mais un choc nerveux avait dû s'ensuivre, car le cœur était faible, et les yeux commençaient à prendre une vilaine apparence vitreuse.

— Si le gardien était entré une heure plus tard, nous aurions eu deux morts au lieu d'un, déclara le docteur du pénitencier.

— Comment expliquez-vous ce double drame, monsieur Dickson ? demanda Goodfield, j'espère que notre protégé se remettra vite et qu'il pourra nous raconter bientôt ce qui s'est passé. Récapitulons : la porte du parloir est fermée. Le gardien circule dans

le corridor et ne la perd pas de vue, c'est un fonctionnaire estimé, à qui jamais la moindre punition ne fut infligée dans le service, il est au-dessus de tout soupçon.

» Alors nous avons la fenêtre, mais elle est fermée.

— Non, répondit Harry Dickson.

— Soit, mais les grilles sont là...

— Elles ont assez d'espace entre elles pour laisser passer deux couteaux de jet, habilement lancés de l'extérieur. Regardez les armes, elles sont de provenance mexicaine, et ne servent qu'à ce genre d'exercice. De plus le mystérieux bandit a signé son travail, regardez le pan de mur de gauche, près de la fenêtre, à cet endroit une main s'introduisant de l'extérieur pouvait facilement l'atteindre pour écrire ce qu'elle voulait.

— X-4 ! hurla Goodfield, en voyant deux signes hâtivement tracés au fusain.

— Voyons le côté cour, dit Harry Dickson.

Un directeur les y conduisit aussitôt.

La fenêtre du parloir donnait sur une petite cour herbeuse, entourée de hautes murailles, à peine percées de quelques étroites lucarnes.

— Les détenus n'ont pas accès à cette cour, expliqua le directeur ; dans le temps elle servait au séchage des plaques de carton, mais, depuis plus de trois ans, l'atelier des travaux de cartonnage est fermé ; cette place est donc pratiquement abandonnée.

— Pourtant on y a travaillé récemment, objecta le détective, il y a du plâtre répandu sur l'herbe, tenez voici une échelle.

Le directeur fronça les sourcils.

— C'est un engin dont la présence n'est pas permise dans cette partie de la prison, dit-il d'un air mécontent, en se tournant vers les surveillants qui le suivaient.

L'un d'eux salua respectueusement et demanda la parole.

— Nous sommes en pleine période de réparations, sir, dit-il, et, comme dans cette partie de la prison les détenus n'ont pas accès, nous avons dû faire appel à des ouvriers venus de l'extérieur.

— Je veux les voir sur l'heure et les questionner, s'écria Goodfield. Qu'en pensez-vous, monsieur Dickson ?

— Que c'est un travail dont vous vous tirerez tout à fait à votre honneur, mon cher superintendant, répondit le détective. Nul besoin pour moi d'y assister, je vais faire un nouveau tour dans le parloir.

— Très bien, approuva Goodfield, rien de tel qu'une bonne répartition du travail pour gagner du temps ; à tout à l'heure, monsieur Dickson.

Le directeur voulut lui aussi faire œuvre de détective, il examina, lorgna sur le nez, le mur de briques sombres.

— La fenêtre est bien haute, dit-il, on devrait trouver des traces d'escalade, il me semble.

— Et l'échelle, qu'en faites-vous, monsieur ?

— C'est vrai, j'oubliais, mais ne verrait-on aucune trace de son application contre le rebord de pierre de taille de la fenêtre ?

— Monsieur le Directeur, dit le détective, deux éventualités se présentent : ou celui qui a fait le coup se moque pas mal de traces laissées, et dans ce cas il en aura laissé à foison, ou bien il est homme assez habile pour les avoir fait disparaître. De l'une ou de l'autre façon, cela importe fort peu... mais de fait, il faut admettre que le coquin est habile, ne perdez donc pas de temps à chercher des traces ici.

Il retourna à grands pas vers le parloir, où un photographe venait de prendre les vues nécessaires, et d'où l'on enlevait le cadavre de Bradeck, le corps de l'infortuné policier débutant ayant déjà été transporté dans une clinique voisine.

— Donc, murmura le détective, nous voici devant un nouvel exploit de X-4... pourquoi X-4 ? Le sang répandu est celui de Castairs, celui de Bradeck a coulé intérieurement comme chez le fermier Lewis Bell. Voyons un peu...

» Wall Bradeck a dû se trouver à cette place, tourné de trois quarts vers la fenêtre. Oui... c'est bien cela. Il a donc, ne fût-ce que l'espace d'un instant, dû entrevoir l'homme qui paraissait devant les grilles. L'assassin a dû agir avec une vélocité quasi électrique. Bon, voilà, nous y sommes...

Il prit les deux poignards posés sur la table et enveloppés d'un mouchoir par les soins de Goodfield.

— Excellent Good, il ne pense qu'aux empreintes digitales ! Comme si elles embarrassaient encore les bandits de ce genre !

Il examina les poignées de bois luisant à la loupe.

— Une main gantée, dit-il ironiquement... naturellement.

— Tenez, à propos de gants...

Il venait de voir une paire de gants de cuir chromés, soigneusement posés sur la tablette de bois de la cheminée, il les reconnut.

— Pauvre Castairs, dit-il, c'était un garçon soigneux.

Il regarda les craquelures du cuir.

— Même des gants pareils laisseraient des traces sur les poignées des couteaux, dit-il, leurs nervures valent presque celles d'une main nue.

» Je n'en vois pas sur le bois, par conséquent l'assassin devait être ganté de peau ou de daim souple.

Lentement il alluma sa pipe et à travers les volutes de fumée regarda rêveusement les signes fatidiques tracés au charbon sur le mur

chaulé.

— X-4, dit-il à voix basse, vous êtes un type diablement habile, et pourtant je crois que vous êtes dans l'erreur. Je n'augure rien de bon d'un criminel qui signe ses forfaits, il y a trop d'orgueil dans ce geste, trop de confiance en soi-même, trop de romantisme surtout... mauvaise chose, dans votre vilain métier, mon seigneur, mauvaise chose...

Ses réflexions furent interrompues par la venue de Goodfield, penaud et déçu, comme il l'était toujours quand il ne parvenait pas à voir clair dans une affaire, dès les premières heures.

— Deux maçons ont travaillé dans cette cour, dit-il, et cela depuis tantôt six jours. Ce sont de braves gens, mais ils reconnaissent qu'il n'est pas impossible qu'un quidam se soit introduit sur le chantier. Ils n'avaient pas à prendre de bien grandes précautions, puisque cette partie du pénitencier n'est accessible à aucun détenu.

— C'est logique, conclut Harry Dickson, mais il n'ajouta rien d'autre.

Dans la soirée, ils reçurent des nouvelles rassurantes de George Castairs : après un très bref réveil, il s'était rendormi, et le médecin traitant pensait qu'on pourrait l'interroger le lendemain.

Mais le lendemain, Harry Dickson reçut une lettre de « l'apprenti sorcier ».

Monsieur Dickson !

Je suis navré... désenchanté, malheureux au-delà de toute imagination. J'ai conscience d'avoir perdu la face et je n'oserai reparaitre devant mes chefs en tant que vaincu.

Je m'en vais, oui... je viens d'envoyer ma démission à Scotland Yard, mais je n'abandonne pas la partie, au contraire ; je veux travailler seul, libre de mes actes et de mes pensées.

Le malheur est que je ne puisse rien vous dire au sujet des étranges événements de la veille : tout à coup j'ai senti que je venais d'être frappé, j'ai éprouvé une effroyable douleur dans la poitrine, près du cou. J'ai pensé immédiatement à une offensive de Bradeck... il n'en était rien, il me regardait avec stupeur. Et puis... je ne sais plus rien.

Mon infirmier m'a raconté que le malheureux est tombé après moi, sous les coups du mystérieux X-4 ! Je pars à sa recherche. Je veux retrouver X-4 ! Laissez-moi courir ma chance.

Adieu, monsieur Dickson, et si je trouve X-4... au revoir !

George Castairs.

Harry Dickson hocha pensivement la tête.

— Ah, jeunesse, présomptueuse jeunesse ! murmura-t-il. À de tels coups de tête, je vous reconnais bien !

Il eut à subir de la part de Goodfield une longue suite de jérémiades, dans le cours de la même journée.

— Ce gamin de Castairs ! Se décourager pour si peu ! Il a filé dès l'aube de la clinique où on le soignait. Et dire qu'il m'a été recommandé per-son-nel-le-ment, monsieur Dickson, per-son-nel-le-ment !

4. Mais Tom Wills ne se décourage pas

Plusieurs jours s'étaient écoulés et Tom Wills n'avait pas encore découvert trace du mystérieux expéditeur des échantillons sans valeur.

Mais le jeune homme ne se décourageait pas si vite, et il résolut alors, de sa propre initiative, de changer quelque peu son arme d'épaule.

— À défaut de retrouver l'envoyeur, dit-il, je pourrais tout aussi bien découvrir le voleur, et nous serions autrement près du but dans ce cas.

Il se disait cela en arpentant, sous la pluie, une de ces rues tristes et malpropres de Soho, en marge des artères plus larges où se sont établis les restaurants français.

La ruelle qui avait surtout attiré son attention était principalement habitée par des brocanteurs juifs, dont le plus honnête était au moins un fieffé receleur.

Pour la vingtième fois certainement, il relisait les noms allemands, russes et polonais, inscrits sur les minables devantures.

« Je retiens Abrahamovitch, se disait-il, c'est un filou audacieux et adroit. »

Le voleur, qui a échoué partout pour écouler ses larcins, arrive fatalement un jour chez cet ancien citoyen de Varsovie, et y reçoit généralement bon accueil, bien que le vieux ne paie jamais plus d'un dixième de la valeur de la pacotille volée.

Mais ce regrattier juif ne recevait nulle visite, si ce n'est l'un ou l'autre coreligionnaire, ou quelque malheureuse venant mettre de vagues hardes en gage.

Le jeune détective avait choisi comme poste de guet la fenêtre de l'auberge, dont le patron était un indicateur de Scotland Yard.

Bunny Croock, ainsi se nommait ce digne commerçant, l'avait reçu en lui lançant un coup d'œil complice.

— Installez-vous devant cette fenêtre-ci, monsieur Tom, et il n'y aura pas un chat que vous ne verrez entrer ou sortir de chez ce damné youpin.

Il était quatre heures de l'après-midi, et déjà il faisait sombre comme à la nuit tombante. Derrière les vitres crasseuses de l'échoppe

d'Abrahamovitch, un maigre bec de gaz fut allumé. Tom put voir la tête chauve du juif se pencher sur son comptoir.

Tout à coup son intérêt fut éveillé par une silhouette dont la démarche ne lui parut pas étrangère. Il avait accompagné son maître lors de ses dernières enquêtes à Bushtree, enquêtes aux résultats négatifs, il est vrai, et dont il est inutile de faire état dans ce récit. Or, l'homme qui marchait sous la pluie ne lui semblait pas tout à fait inconnu.

De là à le reconnaître pourtant, il y avait de la marge.

L'homme était revêtu d'un épais manteau de voyage, une écharpe de laine bleue lui entourait le cou et le bas du visage. Son chapeau, un large feutre noir, était complètement rabattu sur ses yeux. Tom crut voir l'éclair de verres de lunettes quand l'homme passa devant les vitrines éclairées.

Mais c'était la démarche, les gestes de l'individu qui attiraient son attention : il les avait vus quelque part déjà.

Le passant s'était attardé devant quelques-uns des sordides étalages, celui du juif surtout semblait l'attirer particulièrement. Il passait et repassait devant la fenêtre crasseuse, hésitant visiblement.

Enfin, il saisit le bec-de-cane et, dans un geste de brusque résolution, entra.

Tom Wills vit le juif branler la tête en guise de salut, et puis tout fut un jeu d'ombres pour le jeune homme.

Il vit les deux silhouettes se détacher en noir devant la blanche flamme du gaz, discuter, se pencher sur un objet invisible déposé sur le comptoir.

Enfin l'homme sortit, visiblement désesparé et se mit à descendre la rue, la tête basse, méditant profondément.

Tom hésita. Que faire ? Suivre l'homme ? Entrer chez le brocanteur ?

Il opta pour la dernière alternative.

Il nota mentalement que le client tournait la rue à droite, d'une démarche lente qui aurait permis à Tom de le suivre aisément.

— Bonsoir, Abrahamovitch, fit Tom en poussant la porte.

Le juif cilla légèrement, car il l'avait reconnu.

— Monsieur Wills ? Que me vaut l'insigne honneur de votre visite, dans ma très humble demeure ? Vous savez que je ne demande pas mieux que de vous rendre service, à vous et à votre illustre maître.

— Assez, vieil Harpagon, dites-moi plutôt ce que voulait vous vendre le client qui vient de partir. Je dis voulait, car à sa mine, j'ai bien vu qu'il n'était pas arrivé à conclure une affaire.

Le juif se mit à rire doucement.

— Et depuis quand Abrahamovitch achèterait-il des tessons de bouteille ? dit-il. Je ne vous en fais pas un mystère, monsieur Wills, ce

pauvre homme a essayé de me vendre un morceau de verre, qu'il intitulait diamant !

— Un diamant de peu de valeur, voulez-vous dire ?

— Nenni, un faux, un vulgaire morceau de strass, qui vaut bien un shilling dans une boutique de passementeries !

— Il l'a emporté ?

— Et comment ! Que voulez-vous que j'en fasse ? Je n'achète et ne vends que du bon : on a son honneur de commerçant, monsieur Wills.

Tom ne l'écoutait déjà plus et se mit à courir vers le bout de la rue.

Mais arrivé là, il ne vit plus que la perspective brumeuse, et des passants plutôt rares qui se hâtaient de se mettre à l'abri, car une fine pluie froide se mettait à tomber.

— J'ai choisi la mauvaise part, maugréa Tom Wills. Ah ! je donnerais bien quelque chose pour savoir qui se cache sous ce gros manteau de laine !

Il descendit Tottenham Court Road, suivit Highstreet, hésita dans Kingsway, se demandant s'il ne valait pas mieux renoncer à cette recherche de l'aiguille dans la botte de foin et retourner à Barkerstreet.

Près d'Aldwych, un embarras de voitures s'éternisait.

Un gros autobus était en panne, et son conducteur s'efforçait, mais en vain, de remettre son moteur en marche.

— Divine providence ! s'écria Tom.

Il venait d'apercevoir l'homme qu'il cherchait, assis patiemment à l'intérieur de la voiture, tournant le dos à la rue.

Le jeune homme sauta sur la plate-forme du bus, juste au moment où les efforts du conducteur étaient récompensés par un formidable ronflement du moteur.

C'était un de ces bus qui font la Tamise, c'est-à-dire, qu'à partir de l'Embankment, ils longent les quais de la river, se dirigeant vers les installations et les quartiers maritimes.

Les vitres étaient embuées à souhait, et, malgré tous ses efforts, Tom Wills ne vit rien de plus que la silhouette entrevue dans Soho. D'ailleurs, l'homme gardait la tête emmitouflée dans le dessein évident de ne pas être reconnu.

Tout à coup, à la hauteur de Shadwell, il se leva, se fraya un chemin à travers la masse encaquée des voyageurs et mit pied à terre.

L'instant d'après, Tom le suivit.

Il marchait plus vite à présent, en homme pressé d'arriver au but.

Il s'orienta près de Fish Market, puis résolument il s'engagea dans le réseau des ruelles entre Highstreet et Cablestreet.

Tom brûlait du désir de l'accoster, tout en s'avouant que l'endroit n'était guère choisi pour cela. D'insolites silhouettes hantaient l'ombre, des lueurs s'allumaient menaçantes aux fenêtres voilées des pubs et des saloons pour marins et rôdeurs.

Pourtant l'homme pris en filature arrêta son choix sur une taverne, que Tom savait n'être pas trop mal famée.

« La Pomme d'Argent » était surtout un rendez-vous de poissonniers, de mareyeurs, de marchands de quatre saisons et de maraîchers. Tous gagne-petit, mais honnêtes gens au fond.

L'unique fenêtre du bar n'était pas encore voilée de stores, et Tom, en se haussant sur la pointe des pieds, put voir entrer l'homme, faire un signe d'amitié au patron et se diriger vers l'intérieur de la maison.

Aussitôt, Tom Wills prit une décision.

Il entra dans la taverne, y vira sur les talons d'un air étonné, comme s'il cherchait quelqu'un, et s'écria :

— Pour moi ce sera un grog au rhum, mais... quoi... il est déjà parti ?

L'aubergiste comprit qu'il cherchait le client qui venait d'entrer.

— Il est monté immédiatement à sa chambre, gov'nor, dit-il, c'est le numéro 5.

— Très bien, nous redescendrons ensemble, préparez mon grog pendant ce temps.

L'aubergiste n'y vit aucune malice, accepta d'un signe de tête.

Tom traversa l'arrière-salle vide, puis un corridor encombré d'une foule de marchandises et de ballots, vit un escalier qui s'amorçait dans un coin et s'y aventura.

Un unique lumignon éclairait la cage d'escalier, de brusques courants d'air en faisaient sans cesse chavirer la flamme, peuplant l'espace d'une sarabande d'ombres effrénées.

À l'étage, le jeune homme découvrit sans peine la chambre portant un numéro 5 tracé à la craie ; il s'arrêta, un moment, indécis.

Des pas lourds retentissaient dans la pièce, derrière la porte close, quelqu'un marchait fiévreusement de long en large.

Avec mille précautions Tom tourna le loquet : la porte résista, le verrou ayant été mis à l'intérieur. Force lui fut de frapper.

— Qui est là ? demanda une voix volontairement assourdie.

— C'est le grog, dit Tom à tout hasard.

— Je n'avais rien demandé, riposta la voix, mais n'importe, donnez-le toujours.

Le verrou fut tiré et la porte s'ouvrit.

Tom vit une misérable chambre d'hôtel, éclairée par une bougie fichée dans un goulot de bouteille. L'occupant de la pièce se

tenait devant la lumière, se découpant en ombre chinoise sur l'écran lumineux de la muraille, et Tom ne put le reconnaître.

Par contre, il se trouvait, lui, en pleine clarté.

Il vit l'homme sursauter, faire un geste d'effroi.

— Damned ! gronda-t-il, et soudain il souffla la lumière.

Des ténèbres épaisses entourèrent le jeune homme, déconcerté par cette rapide manœuvre. Il se ravisa pourtant promptement et chercha sa lampe de poche.

Il n'en eut pas le temps. Une main d'acier le saisit à la gorge et sans effort apparent le plaqua contre la muraille.

Néanmoins le jeune détective esquissa un mouvement de défense ; son poing frappa en pleine face l'adversaire inconnu.

Bien que le direct fût bien envoyé, l'ennemi ne broncha pas, au contraire, Tom se sentit soudain ceinturé, soulevé et jeté sur le lit, après quoi la main de fer se remit à chercher la gorge du vaincu, la trouva et furieusement la serra.

Tout cela avait été mené si brusquement, avec une telle vélocité, que Tom se sentit vaincu sans avoir pu jeter un cri. Tous les gestes de son adversaire étaient sûrs et définitifs... à présent Tom voyait de singulières lueurs s'allumer devant lui, il entendit des volées de cloches, une tempête de bruits et de clameurs se déchaîna sous son crâne : on l'étranglait d'une main impitoyable et l'asphyxie commençait à faire son œuvre.

Déjà ses idées se brouillaient, quand soudain ce fut la détente.

Sa gorge était libre, l'air rentrait tumultueusement dans ses poumons meurtris.

Le mystérieux ennemi venait d'être surpris à son tour et, aux prises avec un être tout aussi inconnu, roulait à présent sur le plancher.

Il fallut quelques instants à Tom Wills avant de reprendre et son haleine et ses esprits ; pourtant ses réflexes travaillaient déjà.

Il avait fouillé sa poche et trouvé sa lampe ; un rayon de blanche clarté jaillit et tournoya dans la pièce.

Il vit deux hommes s'étreindre furieusement, grognant, s'entre-déchirant.

— Halte ! tonna le jeune homme, relevez-vous ou je tire !

Il arma son revolver.

La lutte cessa aussitôt.

— Ne tirez pas sur moi, monsieur Wills, cria une voix connue.

— Monsieur Castairs ! s'exclama le jeune homme stupéfait.

L'ex-sergent se leva et rajusta sa jaquette.

— Je crois que je pourrai me représenter devant Mr. Dickson et devant Mr. Goodfield, dit-il d'un air triomphant, bien qu'une partie du succès vous revienne à vous, monsieur Wills !

— Qu'est-ce à dire ? balbutia l'élève de Harry Dickson.

— Faites donc connaissance avec le quidam, qui grogne comme un porc, étendu sur le plancher, cher ami, mais je crois que j'ai été un peu dur avec lui. Dame... pour être licencié en bien des choses, je n'en était pas moins champion de pas mal de sports à l'université.

George Castairs, malgré son visage tuméfié, riait d'un rire clair et agréable.

Sur le plancher, l'homme terrassé bougea.

— En v'là une sale affaire, mugit-il en se relevant.

Tom Willis avait rallumé la bougie et sa rouge clarté tomba sur le visage de son adversaire.

— Bon Dieu, s'écria-t-il, c'est une de nos vieilles connaissances de Bushtree, il me semblait bien reconnaître sa démarche. Bob Merchant !

— Oui, bougonna l'autre furieux et l'œil mauvais, Bob Merchant, arrêtez-moi maintenant, puisque c'est votre métier.

— Heureusement que j'ai conservé, à titre de souvenir, le cabriolet de Scotland Yard, jubila George Castairs, en passant les chaînes d'acier aux poignets du vaincu.

Tom Wills, oubliant sa gorge meurtrie et ses lèvres saignantes, se frotta les mains et poussa une exclamation joyeuse.

— La belle journée, monsieur Castairs, nous tenons enfin l'homme qu'il nous faut.

Il croyait le mystère de Bushtree enfin éclairci.

En réalité il ne faisait que s'épaissir.

*

Le soir même, Bob Merchant fut interrogé dans le bureau de Goodfield au Yard.

George Castairs, triomphant, congratulé, se tenait droit dans un fauteuil, comme un roi sur son trône.

— Vous savez, sergent, lui avait dit Goodfield, je n'avais pas eu le courage de présenter votre démission au grand chef, je croyais à un découragement tout passager de votre part. Il va de soi qu'elle va filer en vitesse au panier.

Castairs approuva en souriant.

Il dut subir ensuite les remerciements répétés de Tom Wills, puis il rougit de plaisir en serrant la main de Harry Dickson.

— Bon travail, Castairs, lui avait dit simplement celui-ci, et c'était beaucoup.

Puis, Goodfield, s'armant de plumes et d'encre et d'une rame de papier blanc, se mit en devoir d'entendre Bob Merchant.

— Je vous préviens, Bob Merchant, que tout ce que vous direz pourra être retenu contre vous.

La phrase traditionnelle prononcée, il commença son

interrogatoire.

— J'espère Merchant, que vous voudrez bien entrer immédiatement dans la voie des aveux, c'est le seul moyen de vous attirer quelque bienveillance de la part de vos juges.

— Aveux, grommela le paysan en jetant des regards furieux sur Tom et sur Castairs. Que voulez-vous que j'avoue ? J'ai été attaqué dans ma chambre et je me suis défendu, voilà tout.

— Il ne s'agit pas de cela, répliqua Goodfield, commencez par nous dire d'où vous venait le diamant que vous avez voulu refiler à Abrahamovitch ?

L'inculpé se mit à ricaner sauvagement.

— Un diamant ! Il est beau en vérité... un sale caillou, un morceau de verre à ce qu'il paraît, le youpin a failli me le jeter à la tête. Et dire que j'ai dépensé près d'une livre pour venir en ville, y prendre logement, sans compter les journées de travail qui sont perdues à Bushtree.

» Tenez, continua-t-il, je vais vous le montrer, votre diamant.

Il se mit à fouiller ses poches, puis à les retourner, mais à mesure que sa vaine recherche continuait, il s'énervait visiblement.

— Maudite saleté, la voilà qui s'est défilée à présent !

— À moins que vous ne vous en soyez débarrassé, dit Goodfield d'un ton acerbe, c'est ainsi qu'agissent assez souvent les criminels qui se sentent traqués.

— Criminel ? D'abord, je ne suis pas un criminel ! J'ai trouvé ce sale diamant, je le jure sur la Bible !

— Très bien, parjurez maintenant, c'est un vilain péché pour un homme que la corde attend, railla Goodfield.

Le paysan blêmit en entendant ces mots menaçants.

— La corde... mais pourquoi ? Je n'ai tué personne ! Je n'ai même pas volé !

» Et pour les coups que j'ai échangés avec ces deux lascars... je vous dis que ce sont eux qui ont commencé !

— Pourquoi vous cachiez-vous le visage en vous promenant dans la City ? demanda tout à coup Tom Wills.

— Très bonne question, approuva Goodfield d'un air protecteur.

— Parce que j'avoue que l'affaire du diamant trouvé m'effrayait quelque peu.

» Je savais bien qu'on aurait pu me punir du fait de ne pas l'avoir remis à la police. Mais le démon m'a tenté... un diamant comme cela devait valoir des mille et des cents, me suis-je dit, et je suis un pauvre homme.

— Eh bien ! puisque vous l'avez trouvé, dit ironiquement le superintendant, racontez-nous cela. Certes, j'y perds mon papier et

mon encre, sans compter ma peine ; mais la loi veut que nous actions tout, même les mensonges de ces messieurs les bandits. Allez-y, mon ami !

— C'était dans la chambre où Lew Bell est mort, dit Merchant à voix basse.

» J'ai vu briller quelque chose par terre sous le lit... c'était le diamant.

» Je l'ai ramassé... il était beau. Le lendemain je suis parti pour Londres, et je me suis informé à mon logement où je pourrais vendre à bon prix un bijou qui me venait de famille. Ils m'ont indiqué une rue dans Soho.

Harry Dickson qui avait écouté jusque-là sans desserrer les dents demanda à brûle-pourpoint :

— C'est le lendemain du crime que vous avez ramassé ce diamant, n'est-il pas vrai, Merchant ?

L'homme jeta un regard étonné sur le détective.

— Mais non, il y a deux jours seulement, répondit-il.

— Naturellement cet homme ment, dit Goodfield en écrivant cette déclaration à la suite des autres.

— Naturellement, approuva Harry Dickson, mais Tom Wills crut discerner une intonation étrange dans sa voix.

5. Le sergent Castairs intervient

— M'est-il permis de demander la parole pour quelques instants ? dit George Castairs en se levant.

Goodfield le considéra avec sympathie.

— Nous ne demandons pas mieux, mon jeune ami, votre concours nous a été prodigieusement utile jusqu'ici, et je suis convaincu qu'il va continuer à l'être !

— Merci, chef, mais je désire que l'inculpé soit éloigné pendant quelques minutes, dit le sergent.

— Rien n'est plus facile !

Goodfield sonna et donna l'ordre à un agent de planton de mener Merchant dans une pièce voisine et de l'y garder à vue jusqu'au moment où ou le rappellerait.

Quand ils ne furent plus que quatre : Dickson, Wills, Goodfield et George Castairs, ce dernier reprit la parole.

— Il va de soi, dit-il d'un ton dégagé, que si Merchant est coupable, il ne l'est jamais qu'en tant que complice.

— Comment ? s'écria Goodfield, Merchant ne suffit-il pas à lui tout seul ? Il m'a l'air d'un gaillard solide et audacieux.

— Le sergent Castairs a raison, dit Harry Dickson, mais je désire qu'il s'explique plus longuement à ce sujet.

Castairs accepta du geste.

— Il ne nous faut pas perdre de vue la rare astuce qui a présidé aux différents crimes des dernières journées. Elle ne peut provenir de Merchant tout seul. Comment admettre que ce frustré paysan se soit amusé à tracer des signes bizarres comme les X-4. Et, si même il l'avait fait à Bushtree, comment l'aurait-il fait dans la prison de Newgate, où je suis tombé la première victime de ce forban mystérieux ?

Goodfield interloqué se grattait le menton, Harry Dickson souriait.

— Il vous serait facile, monsieur Goodfield, continua le jeune sergent, de faire constater la présence de Merchant à Bushtree le jour de l'inexplicable attentat au cœur même de la prison la plus sûre du royaume. Mais ce n'est pas bien nécessaire.

— Pourquoi donc ? demanda Goodfield.

— Parce que je le sais ! fut la réponse. Parce que je surveille

Merchant depuis des jours et des jours. Parce que je connais ses allées et venues.

— Ainsi Merchant a des chances d'échapper à la potence, grommela Goodfield.

— Aucunement !

— Pourquoi cela ? s'écria le superintendant du Yard.

— Parce qu'il a tué ! déclara laconiquement George Castairs.

— Qui cela ? Pollock ? Lewis Bell ? La vieille Madge Evans ? Wall Bradeck, non ? Mais qui alors ? hurla Goodfield.

— X-4 !

— Quoi ? s'écrièrent-ils tous à la fois.

— Voulez-vous faire rentrer l'inculpé Merchant ? demanda simplement George Castairs en se rasseyant.

Un bref coup de sonnette donna suite à ce désir et Merchant fut réintroduit.

— Permettez-vous, chef, que je conduise l'interrogatoire de cet homme, pendant quelques minutes ? demanda le sergent Castairs.

— Faites, sergent, accepta Goodfield complètement vaincu.

— Merchant, dit Castairs, en disant que vous avez trouvé le diamant, vous avez menti ! Vous l'avez reçu !

Le paysan sursauta et son visage devint livide.

— Qui... qui... a pu dire une telle énormité ? dit-il avec peine.

— D'une dame ! continua Castairs d'une voix neutre, une dame voilée de noir, et, si je ne m'abuse, blonde.

— Ah... la sale bête... gémit Merchant, elle m'a vendu !

— Allons, Merchant, intervint Goodfield, avouez donc.

— Eh bien ! oui... elle m'a donné ce caillou parce que je lui demandais de l'argent, pour... pour...

— Pour pouvoir fouiller dans la maison de Lewis Bell, sans que personne le sache, n'est-il pas vrai ?

— Oui, c'est vrai, et vous êtes le diable en personne pour le savoir. Oui, elle n'avait pas d'argent, disait-elle, mais elle voulait me donner quelque chose qui valait beaucoup de *quid*⁽¹⁾ Et... imbécile que j'étais, j'ai accepté ce morceau de verre.

— À moins que, dit doucement Castairs, vous ne lui ayez arraché des mains, quitte à la tuer ensuite !

Merchant poussa un sourd rugissement.

— Elle est... morte ! Oh, mon Dieu, je n'ai pas voulu cela ! Mais elle me montrait la damnée pierre en disant : « Merchant, voici votre fortune faite, cela vaut mille livres comme un shilling, et puis il y en a d'autres. »

» J'ai voulu la prendre, mais elle m'a donné un coup de poing en plein visage, et puis j'ai vu qu'elle tirait un poignard de son manteau, pour me régler mon affaire, alors je l'ai frappée ! Mais je ne

voulais pas la tuer !

— Mauvais endroit pour frapper quelqu'un au bord d'une carrière, Merchant ! continua Castairs, car en tombant de si haut dans ce gouffre artificiel, on se tue infailliblement.

Merchant s'effondra.

— Faites de moi ce que vous voulez, dit-il, mais je n'ai pas voulu cela, que Dieu ait pitié de mon âme !

Il se refusa à toute autre déclaration et, finalement, il fut conduit en prison et écroué au secret.

Quand on l'eut emmené, malgré l'heure tardive, Castairs tint à faire le récit de ses dernières aventures.

— Je ne sais pourquoi, dit-il, je me sentais attiré vers Bushtree, il me semblait que tout n'y était pas fini.

» Un soir, entre chien et loup, je fus étonné de voir Merchant se diriger vers un endroit écarté de la route et de ses habitations. Rien qu'à le voir, on pouvait imaginer que quelque chose de louche se tramait.

» Près d'une carrière abandonnée, il fit halte, et je parvins à me cacher derrière un bloc de pierre, et à ne pas le perdre de vue. Peu après, j'entendis des bruits de pas, et je vis une femme, habillée d'un ciré noir, le visage couvert d'un voile, arriver par un sentier qui serpentait à travers champs. Elle était fine et élancée, semblait jeune et robuste. Elle et Merchant eurent un bref colloque, puis ils se séparèrent. Ce fut tout pour ce soir-là.

» Le lendemain, je fis buisson creux, mais le surlendemain soir, elle était revenue au rendez-vous. Je ne pus malheureusement entendre aucune de leurs paroles, mais à la clarté de la lune naissante, je vis Merchant gesticuler furieusement, tandis que la femme esquissait un mouvement de défense.

» Et le drame eut lieu, bref et terrible.

» J'aurais pu arrêter sur-le-champ le meurtrier, mais je décidai plutôt de le filer. Lorsqu'il fut parti en courant comme un fou à travers champs, je descendis dans la carrière et j'y trouvai le cadavre de la femme.

» Dans sa chute, elle était tombée face contre les pierres du fond et son visage ne formait plus qu'une affreuse bouillie, où l'on ne pouvait plus discerner un seul trait. La nuit même je revins sur place accompagné du sheriff de Chipped Barned, que je parvins à gagner à ma cause. Il fut décidé entre nous que le cadavre serait transporté à Barned dans le plus grand secret et déposé à la morgue, sans avertir le Yard.

George Castairs hésitait quelque peu.

— Vous comprenez, je voulais tenir ma revanche complète, et j'espère que le but étant atteint, vous me pardonneriez les moyens que

j'ai employés.

» Le matin suivant, je filai Merchant de Bushtree à Londres. À ma grande joie, je vis que, dans l'après-midi, il fut pris en filature par Mr. Wills ici présent. Cela changea quelque peu mes plans, il est vrai, mais cela me donna en même temps l'occasion de lui rendre un petit service.

— Petit ! s'écria Tom Wills. Il appelle cela un petit service ! Mais sans lui je serais déjà à l'état de viande froide !

On rit, et puis ce fut le tour des félicitations.

— Dites-moi, Castairs, demanda enfin Harry Dickson, qu'est-ce qui vous fait penser que la femme mystérieuse soit bien le mystérieux X-4 ?

Le jeune sergent fouilla dans sa poche et en retira un gros morceau de fusain enchâssé dans une monture en nickel.

— Voilà sa plume ! dit-il.

— Mais l'identité de cette diablesse ? demanda Goodfield.

Castairs haussa tristement les épaules.

— Pas un bout de papier, pas une pierre non plus, rien... rien... il faudra chercher plus avant encore.

— En tout cas, conclut Goodfield, je pense qu'il y aura demain au Yard, un sergent qui passera au rang d'inspecteur !

L'affaire fut menée avec diligence, mais l'identité de X-4 ne fut pas percée à jour. Merchant nia sa culpabilité quant aux divers meurtres, tout en avouant le vol du faux diamant et le coup porté à la femme inconnue.

Il fallait une victime au public, ou plutôt un bouc émissaire.

Personne ne s'étonna donc quand, après des débats assez longs, et malgré une fort habile défense de l'avocat de Merchant, la terrible sentence tomba :

— Guilty... coupable !

Le président se coiffa d'une toque noire pour prononcer les mots entre tous effroyables :

—... Vous êtes condamné à rester pendu par le cou jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Un frisson passa dans la salle ; seul le condamné restait comme hébété, n'ayant pas compris peut-être.

— Que Dieu ait pitié de votre âme ! conclut le juge d'une voix tremblante.

Pendant trois semaines, l'homme promis au bourreau n'allait plus connaître que les murs nus de la cellule des condamnés à mort, que le lit dur et les fers, que la Bible posée sur la table.

Une gloire insigne en rejaillit avant tout sur George Castairs : il était celui qui avait gagné non seulement ses galons, mais une première tête.

Il ne s'en montra pas plus fier, au contraire.

— Ce n'est qu'une demi-victoire, confia-t-il à Harry Dickson, et puis... je n'ose me l'avouer à moi-même, bien que je vienne de vouer un criminel au châtement, je me fais un peu horreur. Je ne serai jamais un policier accompli dans le sens que vous le voulez, j'ai trop de nerfs et sans doute trop d'imagination encore.

Il demanda et obtint trois semaines de congé qu'il résolut de passer à la campagne, loin du Yard, loin surtout de Newgate et de sa potence.

Les trois semaines s'étaient écoulées.

Il est huit heures, la foule afflue à Paternoster Row.

Une automobile s'est arrêtée devant la grande porte de la prison et des hommes de loi en sont descendus, tout de noir vêtus.

La foule espère entrevoir une seconde Jack Ketch en personne (le bourreau), mais elle ignore qu'il est entré depuis quelque temps déjà par une poterne de service, et qu'il s'en ira de même.

Une autre auto vient de stopper et deux gentlemen en descendent, des cris montent de la foule :

— C'est lui ! C'est Harry Dickson... et son élève Tom Wills.

Ils sont entrés, la porte s'est refermée derrière eux ; à l'intérieur, la sombre tragédie va se dérouler rapidement.

Huit heures quinze. Dans l'assistance on n'ignore pas qu'à cette heure, la lugubre cellule a déjà été ouverte, et que le pasteur lit les dernières prières.

Bob Merchant, debout, les bras ballants écoutait la voix monotone s'élever, il avait toujours son visage hébété des jours d'audience, et ne paraissait rien comprendre à ce qui l'attendait.

— Mais puisque je vous dis que je ne sais rien, murmurait-il, j'ai frappé la femme, oui, mais je ne voulais pas la tuer. Dieu m'en est témoin.

La lugubre procession prit le chemin final.

Les gardiens se figeaient au garde-à-vous à son passage.

Tout à coup, un gardien passa rapidement devant eux, poussa une porte et s'effaça.

Une chambre nue s'offrait aux regards des entrants. Elle était grise et froide, laissant passer le jour par une verrière terne, deux portants de bois montaient jusqu'au plafond. Un homme vêtu d'un complet gris se tenait contre eux.

À cette minute, les hommes de loi reculèrent et le condamné resta seul au milieu de la pièce.

Doucement, l'homme au complet gris le poussa devant lui, et d'un coup sec, lui enfonça une cagoule noire sur la tête.

Une corde se balançait une minute et tomba sur les épaules de l'homme.

Tout à coup une voix s'éleva.

— Merchant !

L'homme qui appartenait déjà à la mort ne bougea même pas.

Un homme s'avança vers lui et à travers la cagoule, lui murmura quelques mots à l'oreille.

Merchant eut un tremblement nerveux qui secoua tous ses membres.

Et soudain, il tomba évanoui dans les bras de Harry Dickson.

Là-bas, au haut de la tour, dans l'air noyé de brumes, lentement monte un drapeau noir barré d'un grand N blanc.

La foule dans Paternoster Row tombe à genoux, prie et puis, rapidement sans cris, sans murmures, s'éloigne.

Il est huit heures trente, l'heure de la sombre justice à l'horloge de la geôle de Newgate, Bob Merchant a été exécuté.

6. La ferme hantée

Comme nous l'avons déjà sommairement décrite, la ferme de Lewis Bell était une longue bâtisse noire et triste, vétuste et menaçant ruine en plusieurs endroits. Elle avait été conçue et construite selon les goûts sombres des siècles derniers.

À l'intérieur elle présentait une longue enfilade de chambres obscures, prenant jour par des fenêtres étroites et même des meurtrières.

À présent, elle était déserte, ses volets étaient clos, ses portes fermées et même scellées par ordre de la loi.

Les bonnes gens de Bushtree s'en écartaient : elle portait malheur, et un tel endroit devait forcément appeler aux heures maudites la présence des revenants, celle des hommes assassinés, celle de l'homme à qui justice humaine avait été faite.

La légende ne tarda pas à naître, puis à prendre corps.

Un soir le vieux Triggs, qui louait ses services à des fermiers des environs, tantôt comme bûcheron, tantôt comme berger, s'en revenait de Chipped-Barned, lesté d'une bonne dose de brandy et d'ale.

En toute autre circonstance, Triggs aurait fait un sage détour pour ne pas passer devant la sinistre demeure abandonnée, mais l'alcool lui avait donné du courage et puis, la nuit étant froide, il lui tardait de regagner sa couche, dans l'étable chaude et bien close aux vents de la plaine.

Il jura donc par tous les diables qu'il ne craignait pas les fantômes et prit la traverse qui devait le conduire devant la ferme de Bell.

Comme il s'en approchait, sa vaillance diminua, mais il lui en coûtait à présent de retourner sur ses pas, et autant que ses jambes incertaines le lui permirent, il se mit à courir.

Il arrivait à la hauteur de la ferme quand il resta soudain figé par l'épouvante : une forme sombre se mouvait entre les halliers.

Triggs ne put ni crier ni courir, il resta là, comme il le raconta par la suite, comme une statue de pierre.

La forme se mouvait lentement, et petit à petit elle émergea de l'ombre.

Un râle échappa de la poitrine du vieillard car à la lueur brouillée du croissant de lune, il venait de reconnaître un visage

affreusement livide : celui de Bob Merchant.

Le fantôme le vit alors et lui fit une affreuse grimace.

Cela rendit des forces au berger, en qui les fumées de l'alcool s'évanouirent sous l'empire de la peur.

Il se mit à courir.

Pas bien loin toutefois, il trébucha soudain et roula sur le sol.

Mais en même temps quelque chose de flasque et de sombre tomba sur lui ; il fut roulé comme une crêpe dans la farine, secoué d'importance et soulevé.

Triggs perdit connaissance comme s'il avait été une petite femmelette de rien du tout et non un solide et nouveau vieillard.

Jugez toutefois de sa surprise à son réveil.

Il s'attendait ni plus ni moins à se trouver parmi les brasiers de Satan, ou tout au moins dans un cul de basse-fosse, et voilà qu'il était étendu sur un large et moelleux divan, dans une chambre où à son estimation, brûlaient bien cent lampes, bref, un décor si merveilleux qu'il crut à quelque beau rêve, comme il n'en avait d'ailleurs jamais eu.

« J'y suis, pensa Triggs, je suis mort, le fantôme m'a tué... mais il n'a pu m'entraîner en enfer avec lui. Dieu a dû me remettre tous mes péchés, quelle chance et voilà que je suis au paradis. Mais j'ai faim moi... »

Comme si quelque ange tutélaire avait entendu sa pensée, la porte s'ouvrit et une dame avenante lui demanda :

— Que prenez-vous pour votre petit déjeuner, monsieur Triggs ?

— Du poulet, balbutia Triggs, qui n'en avait pas mangé deux fois dans sa vie.

La bonne dame lui sourit et une demi-heure plus tard, elle revint, portant, outre un beau poulet rôti, des grillades, du jambon rose et du jam de cerises.

En plus, elle mit devant lui une bouteille de vin rouge et un petit flacon de vieux whisky.

— C'est-il de votre bonté, madame l'ange, dit Mr. Triggs, de demander au Bon Dieu si je puis fumer dans son paradis.

La dame sourit et lui remit aussitôt une caisse remplie de magnifiques cigares blonds.

— Et dire que cela va durer ainsi toute l'éternité ! jubila Mr. Triggs en dépeçant d'une main un peu frustré la tendre et savoureuse volaille.

L'élue ne tarda pas à découvrir que son appartement au paradis contenait tout le confort possible. Il trouva des livres avec des images qu'il adorait, et puis des pipes qu'il préférait au fond aux cigares et même un phonographe qu'il fit jouer à l'instant. Il n'y avait que des

valse et des marches militaires sur les plaques et, précisément, Mr. Triggs idolâtrait ce genre de musique.

— Ah ! ils s'y connaissent au paradis, dit-il.

Son souper fut aussi luxueux que son dîner, et, pour se mettre au lit, il trouva un pyjama en belle flanelle, ce qui le rendit perplexe tout d'abord, et fier et heureux ensuite.

Le lendemain, il varia ses repas, demanda du gigot, du veau, des biftecks grillés et obtint tout cela comme par magie.

— Je pourrais-t-y pas faire un petit tour dans le jardin ? demanda-t-il à madame l'ange.

Mais cela ne lui était pas autorisé, et il ne s'en formalisa pas outre mesure.

— Faut croire, monologua-t-il, que c'est encore un petit peu le purgatoire ici, et que pour se promener dans le jardin, il faut être tout à fait au paradis mais il est vrai que j'ai tout de même quelques péchés sur la conscience.

Il se trouva ravi de son sort et demanda à sa paradisiaque hôtesse un almanach du parfait cultivateur. Livre qu'il savait quelque peu épeler, qui lui fut remis le même jour et qui combla, pour l'heure, tous ses vœux.

Aussi allons-nous le laisser à son bonheur pour gagner des lieux moins lumineux et moins bénis.

*

Or, une des nuits qui s'ensuivit, un homme marchait sur le chemin désolé qui conduisait à la ferme de Bell. Apparemment il n'avait pas, comme Triggs, grand-peur des fantômes de minuit car il se dirigea droit sur la ferme.

Arrivé là, il tâta les cachets de cire apposés par les autorités et secoua la tête :

— Intacts... mais il fallait s'y attendre !

Bien qu'il fit sombre comme dans un four, de ses doigts experts il fit glisser une des cires, introduisit une clef dans la serrure, et l'instant d'après se trouva dans un des sombres couloirs de la tragique demeure.

L'homme resta quelques minutes aux écoutes des ténèbres.

Rien ne bougeait, un rat effrayé s'enfuit en criant aigrement ; par la fêlure d'une vitre entra le sifflement du vent nocturne.

L'homme marcha sur la pointe des pieds comme s'il se trouvait dans une maison pleine d'habitants, dont pour une raison ou une autre il ne voulait pas troubler le sommeil, et gagna les combles.

Elles étaient noires et poussiéreuses.

Arrivé là, il sembla pourtant se trouver à son aise, car il respira profondément, s'approcha à tâtons d'une pile de caisses, se saisit d'une sans faire le moindre bruit et s'assit.

— Cela ne vaut pas un fauteuil club, dit-il, mais cela suffit pour l'heure.

Il resta parfaitement immobile, si tranquille même que des souris sortirent de leurs trous et se mirent à danser un sabbat joyeux autour de lui.

Cela dura longtemps, parfois l'homme regardait sa montre enchâssée dans un bracelet à son poignet gauche. Le cadran et les aiguilles en étaient lumineuses et ces dernières indiquaient une heure avancée.

— Trois heures du matin, murmura-t-il, puis il reprit son immobilité et son mutisme premiers.

— Quatre heures, dit-il, quand une heure interminable se fut encore écoulée.

Sa voix trahissait quelque énervement.

— *On* ne se décide donc pas, dit-il à voix très basse.

Tout à coup il dressa l'oreille.

Un léger bruit venait de monter du rez-de-chaussée, si faible, si ténu, qu'on l'aurait volontiers pris pour la promenade d'un rat sur une planche.

Mais un rat ne s'avise pas de déplacer un meuble ; or un objet lourd fut tout à coup renversé et cela sonna comme un coup de canon dans le silence.

L'homme se leva précipitamment, tout en observant les mêmes précautions : il ne faisait pas plus de bruit qu'une feuille oubliée dans le vent.

Il se mit à descendre l'escalier, tout en se tenant contre la muraille, ce qui empêchait les marches usées de gémir.

Un bruit plus accentué montait à présent d'une des chambres : ou frappait, on martelait, on enlevait des objets.

Et tout à coup, au fond d'un corridor, s'alluma une clarté blonde.

Ce ne fut qu'un éclair, mais l'homme avait vu.

Souple, il s'élança, parcourut le couloir, atteignit la chambre qui s'était pourtant replongée dans les ténèbres.

Il entendit un heurt sourd, puis ce fut le silence.

Une très faible lueur brouillée, terne et maussade, filtrait à présent par une haute fenêtre grillagée. Elle suffit à l'homme pour se reconnaître.

Il vit une armoire ouverte, la serrure pendante et grimaça un sourire.

« Une seconde trop tard, mon vieux Dickson, je crains que ce ne soit à recommencer ! Remontons, c'est ce que j'ai de mieux à faire. »

Harry Dickson – c'était lui – reprit sa faction dans le grenier

solitaire.

Son front se plissait, il avait aux coins de la bouche ses plis des mauvais jours, il se frottait les mains d'un air énérvé et mécontent.

— Bientôt ce sera l'aube, et la journée sera perdue... pourtant elle n'est pas à perdre, que diantre !

En effet, au-dessus de sa tête, la fenêtre en tabatière se teintait de reflets nacrés. À l'est, l'aube naissait, triomphante, chassant les brumes, dorant déjà les hautes cimes des arbres lointains.

— Non et non, murmura le détective, je ne veux pas perdre cette partie-là.

Il regarda autour de lui, et soudain son visage s'éclaira.

— Pourquoi pas, après tout ? Les dégâts ne seront jamais si énormes !

Il venait de voir d'épaisses gerbes de paille entassées dans un coin du grenier. Il en prit une grosse charge sur les épaules, et descendit les premières marches de l'escalier.

« Mais quoi, voilà donc le grand détective devenu un vulgaire incendiaire ? »

Sans ménagement, il enflamme une gerbe après l'autre. Elles sont un tantinet humides, et tout en ne donnant pas grande flamme, fument d'abondance.

La cage d'escalier est remplie de boucane.

Harry Dickson entrouvre une fenêtre du palier, le vent avive le feu : bientôt le rez-de-chaussée est bourré d'une fumée suffocante devant laquelle il doit battre en retraite lui-même.

Il regagne son repaire dans les combles, une dernière gerbe enflammée dans la main.

— Cela ne donnerait-il pas ? murmura-t-il et un doute douloureux s'empare de lui. Un ronflement sourd vient d'en bas, tout à coup des bouffées de fumée grise s'introduisent dans le grenier, passant sous la porte, par les moindres fentes. Harry Dickson rejette d'un geste furieux et désespéré la gerbe qu'il a en mains.

L'élément qu'il avait déchaîné allait se tourner contre lui. Il devait quitter la place. D'un bond il s'élança vers la fenêtre, s'y hissa à la force des poignets et se trouva sur le toit.

Des torrents de fumée jaillissaient de la maison, qui pourtant restait solitaire.

Tout à coup le détective poussa un cri de joie.

Là-bas, au fond de la plaine, trois coups de feu espacés venaient d'éclater.

Ils venaient de la carrière tragique où X-4 avait trouvé la mort.

Harry Dickson sauta sur le sol, qui n'était pas à bien grande distance du toit et se mit à courir follement à travers la plaine.

L'aube se levait tout à fait ; un peu d'ombre se tassait encore

dans la carrière abandonnée dont il approchait à toute allure, de ses jambes nerveuses.

Comme il arrivait près des bords du gouffre, une voix épouvantée en sortit :

— Grâce ! Grâce... ce n'est pas possible ! Allez-vous-en, démon ! Arrière, Satan ! Pitié !

Harry Dickson se pencha au bord de la carrière, il vit un raidillon qui lui permettait d'en atteindre le fond, et le dévala à une allure vertigineuse. Comme il arrivait, freinant sa course, un étrange spectacle s'offrit à ses yeux.

Un homme aux yeux flamboyants tenait en respect, à l'aide d'un gros revolver, un autre homme, écroulé devant lui, et qui se couvrait les yeux avec épouvante.

— Très bien, mon vieux Bob Merchant, dit Harry Dickson, baissez votre revolver, ceci me regarde maintenant.

D'un geste brusque, il prit l'homme écroulé par le collet de son manteau, le mit debout dans une bourrade et lui arracha les mains de devant son visage. Bob Merchant poussa un cri :

— Ah ça ! par exemple !

— Finie la comédie, George Castairs, dit durement Harry Dickson, en glissant d'un geste rapide le cabriolet autour des mains tremblantes de l'homme qu'il venait d'arrêter ; vous êtes un garçon bien habile, et Scotland Yard quand il vous cédera au bourreau de Londres, perdra certainement un bon détective.

*

— Mais non, Goodfield, ne prenez pas cet air contrit, moi-même j'ai donné en plein dans le panneau que nous a tendu George Castairs. Récapitulons :

» George Castairs est pauvre, et il brûle du désir de faire rapidement fortune.

» Il attire l'attention sur lui de Sir Roger Hatterburn, en lui rendant un incunable volé. Pourtant il ne découvre pas le voleur, puisque c'est lui-même.

» De là à lui ouvrir la carrière policière, nanti de formidables recommandations, il n'y a qu'un pas.

» Mais ce métier n'enrichit pas son homme, vous êtes le premier à le savoir, mon bon Goodfield, et Castairs se moquait pas mal des chevrons et des honneurs.

» Il ne compte que sur un beau crime, bien productif, qu'il pourra perpétrer d'autant plus facilement qu'il est attaché à la police.

» Le hasard est pour lui. Le mystère de Bushtree débute.

» Et voici ce mystère :

» Le maître de poste Pollock appartient à une bande de voleurs de pierres précieuses. Il en est même le chef et le répartiteur. Qui les

lui envoie et vers où s'achèment-elles ? C'est ce qu'une plus ample enquête fera ressortir bientôt j'espère, mais cela n'appartient pour le moment qu'au second plan.

» L'envoi par échantillon sans valeur est pour le moins ingénieux, cela fait penser à la lettre volée d'Edgard Poe, la plus belle nouvelle policière qui fût jamais écrite.

» Un soir, celui de sa mort, Pollock ouvre un de ces colis, au moment où Lewis Bell, qui savait qu'il y avait une lettre pour lui, regarde à la fenêtre.

» Le fermier a vu les pierres, mais il n'en laisse rien paraître. Il frappe au carreau et Pollock lui ouvre sans méfiance.

» Une fois entré, il devise de choses et d'autres avec l'aubergiste, sans doute qu'en cette minute les yeux de Bell tombent sur l'adresse inconnue inscrite sur le petit colis. Il en fait la remarque à Pollock qui, aussitôt, écrit sur l'étiquette, *Inconnu*.

» Mais Bell convoite les pierres précieuses qu'il a entrevues. Il tue Pollock, s'empare des valeurs et retourne chez lui.

» Admirons George Castairs... il devine ou déduit la vérité.

» Son imagination lui fait entrevoir une fortune à prendre sans que personne puisse s'en douter !

» Il s'introduit chez Lewis Bell, de nuit, et veut lui faire rendre gorge.

» Celui-ci refuse, mais la fatalité veut que le vagabond Bradeck s'introduise à ce moment dans la demeure. Castairs prend peur et tue Bell, puis s'enfuit sans les pierres. Mais ce n'est pas un criminel routinier, il est empreint du romantisme de tous les débutants. Il crée X-4 !

» Alors l'idée lui vient que Pollock peut avoir caché des autres pierres chez lui. Il vient de nuit dans l'auberge, trouve la cachette, mais il est surpris par la vieille Madge, qu'il supprime.

» Et de nouveau apparaît X-4 !

» Mais il a peur de Bradeck... il va jouer le gros jeu.

» Il s'en va l'interroger dans la prison même. Auparavant il a appris que des ouvriers venant du dehors travaillent dans la cour sur laquelle s'ouvrent les parloirs. Il se procure des poignards mexicains, qui servent surtout comme arme de jet, tue Bradeck et s'inflige à lui-même une blessure bénigne, après quoi il avale un stupéfiant qui lui donne toute l'apparence d'un homme vilainement blessé, de telles drogues sont assez courantes, hélas.

» Et de nouveau, admirez son esprit de logique : il laisse ses gants dans le parloir, *des gants qui peuvent être retournés*, et qui ont tenu les couteaux, alors qu'ils étaient des gants de peau et non de cuir !

» C'est magnifique et Castairs paya d'audace, et comment !

» Il disparaît quelque temps alors, sous prétexte de défaite, de confusion et de démission. En réalité, il tourne autour de la ferme de Bell, où il sait que les premières pierres sont cachées.

» Car il connaît l'énorme valeur des pierres qu'il a enlevées chez Pollock.

» Alors il essaye de prendre Merchant à son jeu. Merchant pourtant hésite, devant cette bizarre femme voilée, car Castairs s'est déguisé en femme, ce qui, vu sa taille et sa souplesse, a dû lui être facile.

» Ici se place maintenant sa plus folle combinaison, et vraiment elle est superbe en la matière.

» Il faut une victime à la vindicte publique, mais il faut aussi que X-4 disparaisse, et il sait qu'aucun de nous ne pourrait admettre que Merchant soit cet adroit et mystérieux bandit.

» Dans une morgue ou un amphithéâtre de médecine, il se procure le cadavre d'une jeune femme, ayant quelque peu l'allure du personnage qu'il joue. Il l'affuble de vêtements identiques, le couche dans la carrière, après l'avoir complètement défiguré.

» Ensuite, il joue le dernier acte de la comédie devant Merchant qu'il a attiré près de la carrière. Il lui montre une pierre, d'ailleurs fausse, car il ne veut se défaire d'aucune. Ce qu'il a prévu arrive.

» Merchant, tenté, s'empare du joyau, la femme mystérieuse fait mine de vouloir le frapper de son poignard. Merchant se défend et Castairs roule dans l'abîme. Mais il tombe dans un endroit qui n'est pas à pic, et cela aussi était prévu dans la combine.

» Le reste, nous le connaissons.

» Il démasqua lui-même Merchant, qui, éberlué, stupéfait, ne put se défendre.

» Merchant était pendu ; X-4, tout en restant mystérieuse, morte, assassinée.

» Castairs pouvait se croire libre de chercher à son aise les pierres précieuses dans la maison abandonnée de Bell.

» J'ai laissé croire à Castairs que Merchant avait été pendu, et quand, à la dernière minute il s'évanouit, c'est que je lui appris qu'il était sauvé de l'horrible mort qui l'attendait.

» Je comptais sur l'apparition de Merchant pour effrayer et dérouter Castairs, je le postai donc dans la carrière, où, à mon idée, devait aboutir un souterrain s'amorçant dans la maison de Bell.

» Mais il était si bien caché que ni moi, ni Merchant, ne pûmes le découvrir ; seul ce diable de Castairs – ce garçon possède vraiment des dons remarquables –, le découvrit, lui.

» Lorsque je sentis qu'il allait m'échapper, je mis en partie le feu à la maison de Bell, dont Castairs connaissait les moindres recoins,

mais où il cherchait en vain les pierres volées.

» La fumée et les flammes mirent en fuite l'inspecteur Castairs par le chemin connu de lui seul, et Merchant le cueillit.

» J'ai failli être battu en brèche par la venue intempestive sur les lieux du vieux Triggs. Supposez que celui-ci se mit à hurler et à raconter partout que Merchant était revenu ! Cela aurait suffi à inspirer de la méfiance à Castairs qui se serait mis à enquêter, et aurait découvert la vérité.

» Aussi je n'hésitai pas, et j'emprisonnai Triggs chez moi, à Bakerstreet, où Mrs. Crown le traita de son mieux ; je suppose qu'il ne m'en voudra pas de sa captivité.

— Mais comment êtes-vous arrivé à entrevoir vous-même un peu de clarté dans ce terrible imbroglio ? demanda Goodfield.

— Par un tas de petites choses, Good, mais surtout par une grosse faute que Castairs commit. Vous savez que les cadavres que l'on conserve dans les salles de dissection sont injectés à l'aide d'hyposulfite de soude.

» Le corps de la pseudo X-4 en était saturé... alors la vérité se montra à moi dans toute sa nudité, mais il fallait des preuves, beaucoup de preuves, car Castairs était un être diablement habile.

— Et les pierres cachées chez Bell ne seront-elles pas retrouvées un jour ? demanda Tom Wills.

Harry Dickson se mit à rire.

— Elles sont en sûreté depuis longtemps dans un safe de Scotland Yard, mon garçon. Il y a eu un être plus habile que Castairs et ce fut Wall Bradeck. Quand Castairs l'eut maltraité sur la route, il eut l'audace de retourner dans la maison du crime, où il trouva facilement les pierres, cachées dans une vieille botte du fermier. Quand je lui eus annoncé qu'il s'en tirerait avec quelques mois de taule, il s'empessa de me dire où il les avait cachées : sous la meule des fagots dans la cour de la ferme.

— Pour l'honneur du Yard, je souhaite que ce démon de Castairs ne soit pas pendu, dit tout à coup Goodfield.

— Il ne le sera pas, Good, dit lentement le détective, je sais que dans une dent creuse il cache un poison foudroyant. Je ne la lui ai pas fait enlever.

— Ah, vous m'ôtez un poids du cœur, monsieur Dickson ! Mais dire que ce bougre m'avait été recommandé personnellement, personnellement !

Notice

La vérité nous oblige de dire que George Castairs ne se suicida pas et qu'il ne fut pas pendu. Il parvint à s'enfuir.

Les circonstances de cette évasion méritent d'être rappelées.

Quatre jours après son arrestation et son emprisonnement à Newgate, le directeur de ce pénitencier reçut un ordre ministériel qui lui enjoignait de transporter le détenu à la prison de Pentonville.

Ce voyage se ferait dans une lourde voiture cellulaire automobile appartenant à la prison de Newgate.

Mais une heure avant son départ se présenta la voiture de la geôle de Pentonville. Le directeur y vit une dérogation aux coutumes et téléphona sur-le-champ à son collègue de l'autre prison.

Celui-ci était absent mais un employé lui répondit à sa place que tels étaient les ordres reçus du Ministère.

Le directeur, pas encore content, sonna le Ministère.

Il lui fut répondu que les ordres avaient été donnés dans ce sens et qu'il fallait les exécuter ; par-dessus le marché, le trop minutieux fonctionnaire reçut une réprimande pour avoir dérangé sans raison les secrétaires du ministre.

George Castairs fut enfermé dans ladite voiture cellulaire, qui... n'arriva jamais à Pentonville.

Ce ne fut que quelques heures plus tard qu'on apprit que cette voiture se trouvait en réfection dans un garage de la City, et qu'on était venu en prendre livraison. Quant aux coups de téléphone, on découvrit une ligne secrète conduisant dans une maison vide de Cannonstreet, d'où partaient les ordres et où toutes les communications de Newgate avaient été interceptées. Personne n'entendit plus parler de George Castairs.

Chose curieuse, Harry Dickson ne fut pas invité à se mettre à la recherche du fugitif, et quand ses familiers l'interrogent à ce sujet, il prend un petit air lointain et dit :

— Il y a en Angleterre une fort curieuse institution qui s'appelle la diplomatie secrète. On arrive plus aisément dans Lhassa, la ville mystérieuse du Tibet, que dans ses bureaux. Et au surplus, j'habite Bakerstreet et non Downingstreet⁽²⁾.

Ce qui permet de supposer que les qualités de George Castairs furent remarquées par certains hauts personnages mystérieux, présidant aux destinées secrètes de la Grande-Bretagne, et qui

estimèrent qu'au lieu de le pendre, on ferait mieux de le faire servir...
mais cela dépasse le cadre de cette aventure.

LE SIGNE DES TRIANGLES

1. Le crime de Hornstoke Castle

Dans le Middlesex, entre Hayes et Hillingdon, Hornstoke Castle, un château qui date du temps de Cromwell, le « protecteur des opprimés », s'isole dans un parc magnifique que ceinturent de hautes murailles.

Le promeneur n'en voit pas grand-chose, si ce n'est les hautes frondaisons dépassant le faite de l'énorme mur de pierre grise, et comme l'allée qui y mène est longue d'un mille, que par surcroît elle est privée, comme le leur apprennent les multiples écriteaux, les promeneurs sont bien rares qui vont jusque-là. Il faut vraiment que des affaires vous appellent jusqu'à la haute porte noire, hérissée de gros clous carrés, car la traditionnelle grille de fer forgé y a été remplacée par une porte digne d'un pénitencier.

Sir Austin Mackail y vivait d'ailleurs en ermite, sans famille, entouré d'une parcimonieuse domesticité et ne recevant personne.

Barnuph, le facteur rural, qui, par cette accablante matinée d'été, remontait à bicyclette l'interminable allée de hêtres pourpres, manifestait son mécontentement dans un monologue maussade à souhait.

— Une misérable lettre, écrite sur du papier à un demi-penny la feuille avec l'enveloppe comprise, tachée d'encre et de graisse, et rien de plus ! Et pour cela, il faut faire deux milles de plus sous un soleil de feu, pour l'unique plaisir de voir la tête du maître d'hôtel Japson s'encadrer dans un petit guichet furtivement entrouvert. Un verre d'ale... ah, ouiche, je voudrais connaître le particulier ayant goûté à la bière de ces grigous. Misère de métier, tout de même !

Il continua à pédaler avec une sage lenteur, lâchant parfois le guidon d'une main pour torcher son visage ruisselant de sueur.

Arrivé aux deux tiers de la route, le facteur mit pied à terre, car le chemin était mal entretenu ; des marcottes se tendaient insidieusement entre deux mottes de glaise, des fondrières labouraient le sol, tandis que de petits buissons épineux le hérissaient un peu partout. Il y avait moyen de faire des chutes pénibles pour un cycliste, et Barnuph préférait perdre quelques minutes plutôt que de courir ce ridicule danger.

Il poussait donc sa bécane de la main, quand soudain il reçut sur la nuque un coup qui l'envoya rouler sur le sol.

Immédiatement, le pauvre homme entendit des sonnaillles

frénétiques retentir à ses oreilles, et des milliers de flammèches dansèrent devant ses yeux.

Barnuph n'était pas une femmelette, mais la douleur qu'il ressentit fut telle qu'il piqua une belle syncope et resta évanoui.

Quand il revint à lui, il dut se rendre compte que quelque temps s'était déjà écoulé depuis sa chute, car le soleil était monté bien haut dans le ciel et les ombres se raccourcissaient.

Son képi avait roulé à quelques pas de lui et un pneu de sa machine avait crevé en heurtant quelque pierre tranchante.

Barnuph se tâta le cou douloureux, secoua la tête et se demanda comment cela lui était venu. Comme une branche très basse se trouvait à quelques pouces de sa tête, il s'imagina l'avoir heurtée, – mais cela lui sembla fort étrange.

Après s'être recueilli pendant quelques minutes, il dut pourtant repousser toute idée d'agression. Rien ne manquait dans sa sacoche de cuir.

Le courrier était intact, ainsi qu'une petite somme d'argent qu'il devait verser au bureau de poste de la bourgade prochaine. À son argent de poche, personne n'avait davantage touché, et sa montre en argent continuait à faire entendre son imperturbable tic-tac au fond de son gousset.

— Satané métier, qui vous expose à de telles avanies, conclut Mr. Barnuph en se remettant en route, fort marri de ne pouvoir se servir de sa bécane.

Il arriva devant la porte de Hornstoke Castle et se mit à carillonner furieusement, à l'intention du vieux Japson qui était un peu sourd.

Un pas traînant retentit enfin derrière le mur, sur le gravier de la petite allée qui séparait le perron du château de la grande muraille d'enceinte, et dans le vantail un guichet s'ouvrit.

Une vieille figure toute mangée de barbe blanche s'y montra et manifesta un certain étonnement à la vue du facteur.

— Avez-vous oublié quelque chose, Barnuph ? demanda Japson.

— Et qu'aurais-je oublié, s'il vous plaît ? demanda aigrement le facteur, car il ne réservait ses civilités qu'aux clients assez généreux pour le désaltérer ou lui offrir un pourboire.

— Pourquoi alors êtes-vous revenu ? fut la hargneuse riposte.

— Revenu ? Je suis revenu, moi ? s'écria Barnuph. Il y a beaucoup de soleil aujourd'hui et chez certains cela tape sur le système suffisamment pour les rendre fous. Mais si de nous deux il y a quelqu'un de fou, ce n'est pas moi.

Si Mr. Barnuph s'attendait à quelque véhémence querelle, il se trompait.

Le vieux maître d'hôtel poussa un cri inarticulé et chose étrange qui manqua de faire étouffer de stupeur le brave facteur rural, des verrous furent tirés, des chaînes de sûreté retombèrent avec bruit et la porte s'ouvrit.

Japson parut, livide et tremblant.

— Quelque chose d'incompréhensible vient d'arriver alors, Mr. Barnuph, dit-il, en insistant respectueusement sur le titre de monsieur. Voulez-vous m'accompagner, je n'oserais jamais y aller seul.

— Aller où ? demanda Barnuph, méfiant mais la curiosité déjà en éveil.

— Chez Sir Austin. Mackail... oh, il doit s'être passé quelque chose.

— Mais quoi ? insista le facteur.

— Eh bien, voilà. Il y a une heure environ, vous êtes venu...

— Moi ? s'écria Barnuph. Je regrette fort... mais vous êtes un damné menteur.

Japson ne se formalisa pas devant cette exclamation impolie, mais il regarda Barnuph avec des yeux scrutateurs.

— Je ne dis pas..., marmotta-t-il, ma vue baisse beaucoup, je l'avoue, j'entends mal également. Je me fais vieux, hélas. Mais il me semblait aussi que vous n'aviez pas votre mine de tous les jours...

— Encore ? s'écria le facteur.

— Ne vous emportez pas, Mr. Barnuph, dit humblement le maître d'hôtel, je vous reconnais à peine, mais comme je n'ai pas souvent l'honneur de vous voir, cela est plausible. Mais c'était bien votre képi, et votre manteau imperméable, et votre bécane.

— Palsambleu, grogna Barnuph, qui, vaguement, commençait à voir clair, je suis tombé sur la route, et j'ai dû rester évanoui...

— Mon Dieu ! cria le domestique, alors quelqu'un se serait introduit ici, quelqu'un qui se faisait passer pour facteur. Il avait une lettre recommandée pour sir Austin et ne voulait la remettre qu'à lui. Il n'est pas resté longtemps auprès de mon maître, et je l'ai attendu ici, près de la porte.

— Allons voir sir Mackail, dit résolument le facteur, j'exige que tout cela soit immédiatement tiré au clair.

Aussi vite que ses jambes percluses de rhumatismes le lui permettaient, Japson se mit à courir à travers un hall ténébreux, aux tableaux brunis par la patine des âges et, suivi de Mr. Barnuph, se dirigea vers une haute porte de chêne noir.

— Voici le cabinet de travail de sir Austin, dit-il d'une voix tremblante, je n'ose pas entrer... Et si, Mr. Barnuph, nous y trouvions quelque chose de terrible ?

Barnuph haussa les épaules.

— Commencez par frapper, c'est plus convenable, dit-il, et,

joignant le geste à la parole, il frappa sur les sombres panneaux.

Personne ne répondit de l'intérieur.

Le visage du facteur se renfroga.

— Je ne sais si nous en avons le droit, murmura-t-il, cela doit regarder la police. Mais il se peut également que nous puissions venir au secours de quelqu'un.

Alors, je prends sur moi d'ouvrir cette porte.

Sa main tremblait quelque peu en tournant le loquet, mais il se donna un air hautain et décidé qu'il croyait être de mise en de telles circonstances.

Il entra dans une haute pièce, que de longues fenêtres en ogive éclairaient d'un jour verdi par les arbres du parc.

— Sir Austin ! s'écria le domestique.

— Par tous les saints ! balbutia le facteur en se raidissant contre l'émotion.

Sir Austin Mackail, un petit vieillard à la mine morose, habillé d'une longue robe de chambre à carreaux, gisait à côté de sa table-bureau.

Sa tête déjà livide était inclinée sur son épaule droite, et son corps était comme ramassé sur lui-même.

Il fallut que le facteur passât derrière lui, pour voir la large tache de sang qui se coagulait sur le parquet ciré à l'encaustique.

— Mon maître ! gémit Japson... Le faux facteur l'a assassiné.

Mr. Barnuph intervint de toute son autorité de fonctionnaire.

— Puisqu'il y a un facteur en jeu, je crois que j'ai quelque droit d'agir ici, dit-il d'un ton important. Mon faux collègue s'est introduit ici au moyen d'une lettre recommandée. Il faut la retrouver !

Japson jeta un regard sur la table nette et émit une opinion judicieuse.

— J'ai vu moi-même cette lettre entre les mains de l'inconnu, mais il se peut fort bien que, son crime commis, il l'ait emportée.

— C'est très juste, concéda Mr. Barnuph.

Il examina le cadavre de Sir Mackail.

— Il a été frappé dans le dos, dit-il. Maintenant, cela regarde la police. Avez-vous le téléphone dans le château ?

— Oui, dans le corridor de l'office, il y a un poste mural.

— C'est bien, je m'en charge, dit Barnuph, plus important que jamais ; après quoi, je rédigerai mon rapport.

Quelques instants plus tard, ayant obtenu la communication avec Londres, il alerta la brigade criminelle de Scotland Yard.

L'intervention du célèbre détective Harry Dickson, dans la mystérieuse affaire de l'homme aux triangles, n'eut lieu que quinze jours plus tard, à la suite des événements que nous allons relater.

L'enquête de la police officielle ne faisait pas de grands

progrès.

On avait ouvert la lettre que Barnuph devait apporter au château et l'on constata qu'elle ne contenait qu'une feuille blanche. Elle avait été mise à la poste dans une borne de Chelsea et estampillée dans un bureau secondaire de ce quartier londonien.

Le mystérieux assassin avait donc bien préparé son crime.

Il avait prévu l'heure de l'arrivée du facteur rural dans le tournant de la grande allée du château. Dissimulé derrière un des nombreux buissons, il avait terrassé le fonctionnaire par un coup de matraque sur la nuque. Comme Mr. Barnuph se plaignit ensuite de violentes migraines, on découvrit qu'on avait dû lui faire respirer un narcotique.

On trouva également que le pneu avait été crevé intentionnellement à l'aide d'un canif, dans le but évident de faire arriver le facteur aussi tard que possible sur les lieux du crime. Pendant ce temps, le meurtrier avait eu beau jeu pour disparaître.

La campagne autour de Hornstoke Castle étant déserte, surtout en semaine, on ne trouva donc personne qui pouvait avoir entrevu un passant suspect.

Dans la vie de Sir Mackail, on ne trouva rien qui pût aiguiller les chercheurs sur quelque piste. Venu, comme on dit, en sabots à Londres il y avait plus de trente ans, il avait obtenu une petite situation dans un établissement de sidérurgie. Au bout de quelques années, il s'établit modestement pour son compte en province, y prospéra, fit fortune et, à la suite de certains avantages qu'il procura à l'Etat, se vit officiellement honoré du titre de « Sir » Austin Mackail. Célibataire, homme taciturne et fuyant le monde, il se retira dans sa nouvelle propriété de Hornstoke, il y a quelques années. Là également, il vécut en ermite, ayant pour toute domesticité un valet de chambre-majordome, en l'occurrence le vieux Japson, une cuisinière, et un jardinier qui vivait dans une petite maison aux confins du domaine.

Ce jardinier, un homme un peu simple, avait travaillé toute la matinée du crime au fond du parc et n'avait rien vu. Quant à sa femme, elle n'avait pas quitté sa maison. La cuisinière, une vieille maritorne alcoolique, mais bon cordon-bleu, avait été appelée, la veille du crime, au chevet d'une sœur malade habitant Ornington, dans le comté de Kent.

Elle revint le soir du meurtre, furieuse et déçue, car sa sœur avait quelque bien au soleil, et elle l'avait trouvée mieux portante que jamais.

La fausse nouvelle lui était venue par téléphone et c'était Japson lui-même qui l'avait reçue. On parvint à retrouver qu'elle avait été faite d'un bureau public de Stepney, mais ce fut tout.

Tout prenait les allures d'un crime bien concerté, bien préparé,

où rien n'avait été laissé au hasard. Mais on se perdit en conjectures quant à son mobile.

Rien n'avait été volé dans la maison, et une bague d'un prix énorme, que le défunt châtelain portait toujours à l'annulaire, était restée à sa place.

Dans le coffre-fort du bureau, on découvrit le testament de Sir Mackail : il faisait de son fidèle Japson son légataire universel, à charge pour lui de servir une petite rente à sa cuisinière et au jardinier, et un legs minime à une clinique ouvrière de la City.

Mais quinze jours après, ce testament fut attaqué par Messrs Clapp & Booth, sollicitors dans le Strand. Un autre de plus fraîche date avait été déposé par Sir Mackail dans leur étude. Il était conçu en des termes identiques au premier, mais une clause nouvelle avait été ajoutée à l'adresse de Japson.

Nous la reproduisons telle qu'elle :

Un ennemi mystérieux rôde autour de moi, je ne puis ni ne veux me défendre contre lui. Mon heure est venue et je l'attends avec calme. Mais, si je lègue toute ma fortune à Japson, c'est sous condition expresse que dans un délai d'un an après ma mort, il en fasse découvrir la cause. Comme je sais que je serai assassiné, cela équivaut pour lui à découvrir mon assassin.

S'il n'y parvient pas, la moitié de ma fortune ira aux pauvres de Londres et l'autre moitié au Bureau des Recherches Aéronautiques.

Mr. Japson, qui se donnait déjà des allures de châtelain à Hornstoke Castle, se trouva fort désemparé devant ce changement.

Il s'en ouvrit aux inspecteurs de Scotland Yard qui s'étaient occupés de l'affaire, et un de ceux-ci lui donna le conseil de s'adresser à un grand détective privé.

C'est ainsi que Harry Dickson fut invité à faire jaillir la lumière dans les ténèbres de Hornstoke Castle.

2. Le Triangle vert

À six milles du château de Hornstoke se trouve la bourgade de Whitesand, appartenant administrativement à Yeading, mais qui s'est si fortement développée ces dernières années qu'elle a pris des allures de village.

Un temple wesleyen y fut édifié et ses destinées confiées au révérend Maple Kinley, un ecclésiastique austère que les fidèles considéraient comme un saint.

Trois semaines après le drame qui coûta la vie à Sir Mackail, le révérend s'apprêtait, après un souper frugal de légumes cuits à l'eau et de miel, à prendre un peu de repos sur sa couche d'anachorète.

La nuit était venue et après avoir relu à haute voix quelques psaumes du roi David, le révérend se leva et ferma la fenêtre.

À ce moment, on frappa à la porte.

— Qui vive ? demanda Mr. Kinley.

— Un pécheur, un grand pécheur, fit une voix tremblante dans l'ombre.

Le pasteur ouvrit la fenêtre et se pencha au-dehors. Il vit une forme humaine, chétive et lasse, s'appuyer contre sa porte.

— Ne pouvez-vous revenir demain ? demanda-t-il.

— Demain ? répondit la voix avec tristesse. Etes-vous si sûr, révérend Kinley, de vivre encore demain, et le suis-je, moi ? Y a-t-il une heure pour le repentir sincère ?

Mr. Kinley hésita. Il vivait seul et le prieuré était situé aux confins extrêmes de la bourgade de Whitesand.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il après un moment de réflexion.

L'homme sembla hésiter, puis il dit à mi-voix :

— Mon nom est de ceux qui éveillent de bien tristes souvenirs dans certaines mémoires. Ceux qui ont tracé la figure ne se sont servis que de trois lignes, et menteusement ils lui ont donné la couleur des feuilles, de l'émeraude et de l'espérance.

Le pasteur poussa un cri de douloureuse surprise.

— Seigneur, n'avez-vous donc pas pardonné ? gémit-il.

Mais il n'hésita plus, descendit et ouvrit la porte à son étrange visiteur.

Sans dire un mot, il le conduisit dans le parloir, pièce lugubre à peine meublée, et alluma une bougie. Il vit alors en frissonnant que l'homme qu'il venait d'introduire était masqué.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il pour la seconde fois.

L'homme masqué ricana sourdement.

— Vous savez bien que *nous* n'avons pas de nom.

Il insistait particulièrement sur le pronom et de nouveau le pasteur trembla.

— C'est vrai, dit-il, je n'ai pas le droit d'oublier. Au moins... vous êtes-vous repenti ?

Le ricanement du visiteur s'accroissait et soudain ce ne fut plus la forme tassée et craintive de tout à l'heure, mais celle d'un homme dressé de toute sa taille, volontaire et agressive.

— Reconnaissez-vous le signe ? dit l'homme.

— Oui, murmura le pasteur dont le visage devint blanc comme craie.

Le masqué branla railleusement de la tête.

— Naguère, vous aviez très peur de la mort, dit-il d'une voix aiguë.

Le pasteur se voila le visage de ses mains frémissantes.

— Je l'ai encore... Je suis un lâche... même à présent, malgré les macérations et le châtement quotidien que je m'impose, je suis resté le même. Oui, j'ai toujours une peur affreuse de mourir. Vous le savez, hélas !

— Je sais, répondit l'autre avec un hautain mépris, c'est pour cela que vous obéirez au signe du Triangle ; à ce prix-là..., quoi qu'il arrive, quoi qu'il arrive, entendez-vous, vous ne mourrez pas !

— Que faudra-t-il faire ?

— Attendre... L'ordre viendra.

Ils se regardèrent un moment en silence ; derrière les trous allongés du loup de velours noir, les yeux de l'étranger luisaient comme des braises.

— Le Triangle vert n'avait pas son pareil pour s'introduire dans les maisons endormies, reprit-il. Il était fort habile...

— Malheureux, s'écria le pasteur, tout cela est bien loin.

— Non ! fit l'homme d'un ton acerbe.

Le révérend Maple Kinley chancela.

— Que voulez-vous dire ?

— Simplement que vous avez continué à travailler pour votre propre compte. Que vous êtes un fieffé hypocrite et que je pourrais vous en raconter plus long sur quelques profitables cambriolages arrivés ces dernières années dans l'Essex...

— Hélas, hélas..., ne put que gémir le pasteur.

— Certes, c'est contre les lois du Triangle, mais comme il a besoin de vous, il veut bien passer l'éponge sur votre défection.

— Je croyais que les Triangles n'existaient plus, balbutia Kinley.

— Et moi, me prenez-vous pour un fantôme ?

— Hélas..., répéta l'ecclésiastique.

— Je comprends, ricana l'inconnu, qu'il aurait mieux valu pour vous que je ne fusse qu'une créature de l'au-delà, faite de brouillard et de fumées, mais tel que vous me voyez, je suis en chair et en os, et quelle chair, quels muscles, mon révérend, et quelle poigne pour manier le surin ou le rigolo ! Aha... Aha...

— Si vous voulez de l'argent..., risqua Mr. Kinley.

L'autre se mit à rire farouchement.

— Mon pauvre homme, j'en ai bien plus que vous, tout en l'aimant peut-être moins que vous. Tenez, si tout va selon mes désirs, je vous en donnerai, moi, et pas peu, je vous l'assure. Vous devez savoir ce que, bonne ou mauvaise, signifie la promesse d'un compagnon du Triangle.

Une brève rougeur monta aux joues blêmes et creuses du pasteur.

— Les risques sont-ils grands ? demanda-t-il soudain.

— Voilà ce que j'aime mieux en fait de conversation, répliqua l'autre d'un ton radouci. Ils ne le sont pas. Un mur à franchir, une porte à ouvrir, un coffre-fort à percer puis à vider. Toutes choses qui vous vont comme un gant. On partage ; l'argent pour vous et les bijoux pour moi. Qu'en dites-vous, mon révérend ?

Quelque chose avait changé dans l'attitude du pasteur.

Ses yeux brillaient d'une lueur insolite, une grimace déformait sa bouche.

— À ce compte-là..., cela pourrait aller, murmura-t-il.

— À la bonne heure, je suis heureux d'avoir retrouvé un ami d'antan et un homme d'affaires au lieu d'un ratichon faussement repent. Voici ce que j'attends de vous, mon vieux Triangle vert.

Le pasteur frissonna de nouveau.

— Si cela vous est égal, ne m'appellez plus comme cela, voulez-vous ?

— Soit, je ne l'ai fait que par habitude. Ecoutez maintenant.

En quelques phrases concises, il donna des explications claires et nettes.

Le pasteur branlait la tête, faisait de temps à autre quelques objections, que son compagnon masqué réfutait vivement.

— D'accord ? fit enfin ce dernier.

— Absolument !

— Adieu. Vous garderez le tout ici chez vous, jusqu'au moment où je viendrai régler nos comptes. Dans huit jours, peut-être dans quinze, peut-être dans un an. Ne vous en occupez pas.

Sans ajouter un mot, il partit, ouvrit la porte et s'enfonça dans la nuit.

Resté seul, le révérend Maple Kinley ouvrit une petite armoire clandestine, admirablement cachée derrière un panneau peint, en retira une bouteille de vieux rhum et s'en versa une énorme rasade.

— Soit, dit-il, au fond, c'est du bon boulot que ce vieux copain vient de m'offrir. Dire que dans le temps, j'y avais pensé moi-même ! Je crois que le travail fait, je vais pouvoir devenir malade, quitter les ordres et revoir Paris, à moins que ce ne soit Vienne !

Il éloigna son verre et but goulûment à la régالade.

Harry Dickson habitait depuis huit jours Hornstoke Castle, où Mr. Japson, devenu maître du domaine, le traitait royalement.

L'ancien maître Jacques de feu Sir Austin Mackail n'avait rien d'un nouveau riche ; au contraire, il affectait même, avec une exactitude attendrissante, de copier les habitudes de son ancien maître.

Il avait gardé le jardinier et la cuisinière, et l'unique changement intervenu était qu'il occupait à présent les appartements du défunt au lieu de l'office et de l'étage des domestiques.

Jusqu'ici, il n'avait pas encore pris de maître d'hôtel et c'était la femme du jardinier qui le servait.

Mais il avait donné des ordres pour que les menus fussent soignés, et Harry Dickson vit défiler sur la table les plus belles truites de l'étang, les plus savoureuses écrevisses du ruisseau et les plus riches pièces de gibier du parc, ainsi que les plus fins vins de la cave.

— Dieu sait si je pourrai garder ces richesses, disait Mr. Japson au détective ; je ne m'en considère pas encore comme le propriétaire, et si vous ne réussissez pas à découvrir le meurtrier de mon maître, Mr. Dickson, je ne veux pas qu'on puisse me reprocher d'avoir dilapidé ce qui revient aux pauvres de Londres !

Harry Dickson souriait aux touchants propos du vieillard et continuait ses recherches.

À vrai dire, elles se poursuivaient sans grand succès ni résultats.

Le château fouillé dans ses moindres recoins, ainsi que le domaine attenant, ne révélèrent rien de transcendant. Les papiers de feu Sir Austin Mackail n'apprenaient rien de nouveau à l'enquêteur.

Un fait pourtant avait retenu spécialement son attention : le châtelain de Hornstoke avait été frappé *dans le dos*.

— Un facteur qui se présente devant le destinataire d'une lettre recommandée, doit se contenter d'attendre sa signature sur la liste de contrôle. À aucun moment, nul besoin n'est pour lui de passer derrière son client.

» Or, ce fut le cas dans cette affaire. Sir Austin est tombé, face à la porte.

» Le faux facteur a donc dû passer derrière lui, sans éveiller son attention.

» C'est quasi inconcevable...

Un jour, au cours du lunch, le détective émit cette idée devant Mr. Japson.

Celui-ci hocha pensivement sa tête chenue.

— Comme tous les présomptueux, je pourrais vous dire, Mr. Dickson, que je me suis fait la même réflexion. Mais pourtant, il en est ainsi... et, excusez-moi si je dis une bêtise, mais il me semble que j'en ai trouvé une explication.

— Mais je serais très heureux de l'apprendre, affirma le détective.

— Voulez-vous me suivre dans le cabinet de feu mon maître ? demanda Mr. Japson.

Ils expédièrent le dessert en vitesse et passèrent ensuite dans la chambre où le crime avait été commis.

— Voici, dit l'ancien domestique, voici où se trouvait le corps de mon malheureux bienfaiteur. Supposez que je sois le facteur. Sir Austin vient d'apposer sa signature sur la liste de contrôle. Je salue et je m'apprête à partir. Je ne connais naturellement pas les aîtres de céans ou je fais semblant de ne pas les connaître. Au lieu de marcher vers la porte du corridor, j'ai l'air de me tromper et j'avance vers celle des appartements privés qui se trouve en face. Je le fais d'un pas rapide et j'arrive ainsi derrière Sir Austin... Je frappe. Qu'en pensez-vous, Mr. Dickson ?

Harry Dickson le considéra en silence.

— Vous êtes un homme de profonde logique, Mr. Japson, dit-il lentement, et l'hypothèse est acceptable.

Il prit un temps pour bourrer sa fidèle pipe et conclure :

— ... À charge de réunir quelques conditions pourtant.

Il n'en dit pas plus long et Mr. Japson, qui n'avait aucune prétention de jouer au détective amateur, ne songea pas à insister davantage.

La vie au château était monotone et déjà le détective songeait à écourter son séjour, quand les événements se corsèrent étrangement.

... La journée avait été lourde et suffocante. Dans le parc, la verdure se recroquevillait sous le souffle torride de l'été. Des éclairs de chaleur jouaient à l'horizon.

Même la soirée n'apporta qu'une fraîcheur relative et le châtelain et son hôte prirent leur repas vespéral dans une salle à manger du rez-de-chaussée, devant les fenêtres larges ouvertes.

Beamish, le jardinier, qui coupait à larges coups de faux l'herbe de la grande pelouse, fut invité par son nouveau maître à se désaltérer avec lui.

Il accepta de grand cœur le cruchon d'ale mousseuse qu'on lui tendit par la fenêtre et fit quelques remarques sur le temps.

— Il fera de l'orage, gentlemen, le temps tourne à ça. Je vous conseille de bien fermer portes et fenêtres, car, par grand vent, le château tout entier est la proie d'effrayants courants d'air.

— C'est vrai, acquiesça Mr. Japson, et en de pareilles nuits, je ne me sentais jamais fort à l'aise. On aurait dit, en ces moments-là, que des légions de fantômes étaient maîtresses absolues de la demeure.

À la nuit close, Harry Dickson se retira dans la chambre qu'on lui avait aménagée dans l'aile droite du château. Il s'était à peine glissé entre les draps qu'un roulement sourd ébranla les alentours.

Dans le parc, les arbres gémirent longuement, puis les premières gouttes de pluie, larges et lourdes, tombèrent avec bruit.

Au premier coup de tonnerre, un sabbat fantastique se déchaîna.

Du fond des couloirs, des glapissements s'élevèrent, puis des hurlements, des plaintes, des clameurs menaçantes.

Puis, dans toute sa fureur, la tourmente se déchaîna.

— Que d'aucuns restent éveillés par ce tintamarre, murmura le détective, moi, au contraire, cela me berce... Et je vais dormir comme un roi, si toutefois les souverains dorment mieux que les simples mortels, ce qui est sans doute bien discutable.

Et sur cette parole de bonne humeur, il s'endormit.

Il reposait depuis quelques heures, quand un autre bruit, plus régulier que celui de l'orage, s'immisça dans le tumulte des éléments.

On frappait à sa porte d'un doigt peureux et inquiet.

— Qui vive ? cria le détective éveillé en sursaut.

Personne ne répondit, mais il entendit fort bien le bruit d'un pas s'éloignant rapidement par les corridors.

Immédiatement, il sauta à bas du lit et courut vers la porte.

Le hall sur lequel donnait la chambre s'illumina de l'aveuglante clarté d'un immense éclair ; au moment où le détective ouvrait la porte, il constata qu'il était absolument vide.

Il resta un moment interdit, songeant à s'élancer à travers le château, quand il entendit battre une porte à l'étage inférieur et une lueur vacillante apparut au fond du grand corridor, faisant danser sur les murs et le plafond les ombres monstrueuses de la balustrade d'escalier.

Quelques instants après, la flamme tremblotante d'une bougie surgit au haut des marches et une silhouette blanche s'avança.

Harry Dickson se colla contre le mur, s'apprêtant à cueillir au passage l'étrange noctambule, quand il reconnut Mr. Japson, en vêtements de nuit et en bonnet en casque à mèche.

— Mr. Dickson ! dit à voix basse le nouveau maître de Hornstoke, avez-vous entendu également ?

— Quoi donc ? demanda le détective, pensant au doigt mystérieux qui avait frappé contre sa porte.

— On marche dans le cabinet de travail de feu sir Austin et l'on entend le grincement d'une lime contre le fer. Oh, je n'ose y aller tout seul !

— Vous êtes armé pourtant ? répliqua moqueusement Harry Dickson en montrant du doigt le gros revolver Smith & Wesson que tenait l'ancien domestique.

— Eh oui..., mais sait-on jamais ? Je n'ai pas peur d'un homme, mais...

Le vieillard hésitait visiblement à dire sa pensée.

— ... Si c'était un fantôme, murmura-t-il enfin, ces vieilles demeures sont si mystérieuses. Je veux bien y aller voir, mais je vous supplie de venir avec moi, Mr. Dickson.

— Soit, dit le détective, c'est pour cela que je suis ici, d'ailleurs.

Il conseilla à Mr. Japson de remplacer sa bougie par une torche électrique, prit son revolver et descendit le grand escalier monumental en compagnie du maître de céans.

Devant la porte de la pièce où Sir Mackail avait trouvé la mort, ils firent halte et se mirent aux écoutes.

Le silence était complet à l'intérieur. Au loin, l'orage s'éloignait en une rumeur sourde et plaintive.

Harry Dickson secoua la tête et étendit la main vers la poignée de la porte, mais son compagnon le retint.

— Ecoutez !

Un bruit léger et têtu venait de s'élever derrière la porte close ; ce n'était pas le grincement d'une lime, mais le dé clic patient d'un mécanisme que le détective reconnut bien : on ouvrait, à l'aide d'instruments spéciaux, le coffre-fort du bureau.

— Où se trouve le coffre-fort ? demanda-t-il à voix basse à Mr. Japson.

— Dans le coin gauche, de l'autre côté de la table.

— Bien, tenez la torche dans cette direction, de façon qu'au moment où j'ouvrirai la porte, la lumière tombe sur le coffre-fort. Etes-vous prêt ?

— Oui, balbutia Mr. Japson en tremblant comme une feuille.

Doucement, le détective tourna la poignée et, tout à coup, il poussa la lourde porte.

Le pinceau lumineux de la lampe électrique fusa dans la pièce et frappa le coffre-fort dont un panneau s'ouvrait justement.

Il y eut un cri étouffé de stupeur et d'effroi de l'autre côté de la

table.

Harry Dickson vit le cercle blanc d'une lampe sourde posée sur le plancher, et une silhouette noire soudainement redressée.

— Rendez-vous ! cria le détective en levant son arme.

Une détonation éclata, venue non du côté de l'intrus, mais de derrière le détective ; en même temps, on vit la forme noire chanceler, tourner sur elle-même et s'abattre lourdement sur le sol.

— Mr. Japson ! s'écria le détective, vous avez tiré ?

L'ancien domestique était blanc comme un linge et ses yeux sortaient de leurs orbites ; il tenait devant lui son gros revolver dont s'échappait un filet de fumée malodorante.

— Je ne sais pas... Ai-je tiré ? balbutia-t-il.

Harry Dickson s'élança vers l'homme écroulé qui ne bougeait plus.

Il était vêtu à la façon des souris d'hôtel : maillot noir collant et vaste cagoule sombre.

— Une balle dans la tête, murmura le détective ; je crois que ce cambrioleur a reçu son compte.

Il enleva le sombre capuchon et un visage inondé de sang apparut.

— Connaissez-vous cet homme, Mr. Japson ?

Mais le châtelain manifestait une vive répulsion pour s'approcher.

— Un homme mort... et que j'ai tué, moi... moi ! Oh, faites que je ne le voie pas, Mr. Dickson !

— Pas d'enfantillages, Mr. Japson, vous n'êtes pas une femme, que diable ! Allons, regardez cet homme et dites-moi si vous l'avez déjà vu.

Surmontant son horreur, le châtelain s'approcha, mais à peine eut-il jeté un regard sur le mort qu'il se mit à hurler.

— Ce n'est pas possible... je dis que ce n'est pas possible !

— Mais pourquoi ?... Allons, parlez ! s'impatia le détective.

— C'est... oui, je le connais, c'est notre pasteur ! Le révérend Maple Kinley !

— Par tous les diables ! s'exclama Harry Dickson.

Il se pencha sur le corps étendu et lui arracha le maillot pour mieux écouter si le cœur battait encore. Hélas, Maple Kinley avait été tué sur le coup.

Comme il allait recouvrir la poitrine nue, il vit une tache sombre à côté du sein gauche et il pria Mr. Japson de lui donner la torche électrique.

Un triangle de teinte verdâtre, tatoué profondément dans la peau, apparut dans la clarté aveuglante de la torche.

— Le signe du Triangle ! s'écria le détective. C'est de l'histoire

ancienne, cela... Comment est-ce possible ?

Sans le savoir, il venait de répéter les mêmes paroles que Mr. Japson, mais en songeant à tout autre chose.

— Téléphonons à Scotland Yard, dit-il ; ceci complique les choses, ou bien les éclaire singulièrement.

— Alors, ce serait lui qui aurait tué sir Austin Mackail ? demanda Mr. Japson.

Harry Dickson baissa la tête sans répondre.

Ils traversèrent le hall du rez-de-chaussée pour se rendre au téléphone. À ce moment, Mr. Japson s'arrêta soudain et, d'un doigt frémissant, il montra la porte de la chambre qu'il occupait.

Au beau milieu du panneau, une grande figure triangulaire dont la couleur était encore fraîche s'étalait. Mais, cette fois-ci, le triangle était rouge.

— Pourquoi a-t-il fait cette marque ? demanda Harry Dickson.

Tout à coup, Mr. Japson sursauta.

— Il, dites-vous, le pasteur Kinley... mais j'ai entendu le bruit de ses instruments au moment où je quittais ma chambre, et alors ce signe n'y était pas encore.

— Ce qui ferait croire qu'un autre criminel est dans la place, un complice peut-être ? riposta Harry Dickson.

Mr. Japson ne lui répondit pas. Avec un cri plaintif, il venait de s'évanouir.

3. Les « Compagnons du Triangle »

Nous voici, de ce fait, plongés en plein avec Harry Dickson dans les plus sombres annales criminelles de Londres.

La bande des « Compagnons du Triangle » hantait la City, il y a plus de vingt ans.

Bien que la police métropolitaine fût parvenue à prendre dans ses filets le menu fretin de cette association de bandits, elle ne put jamais mettre la main sur aucun de ses chefs. Mais elle arriva à connaître le mécanisme de cette ligue mystérieuse, et c'est ce qui mena à sa dissociation, voire à sa disparition.

La bande même tenait ses assises dans un des plus horribles bouges de Lime House, le quartier chinois de la ville maritime, mais tout laissait croire que les chefs se tenaient dans un endroit autrement huppé de la métropole.

Ils étaient, paraît-il, au nombre de sept, et chacun était désigné par un triangle de couleur. Ils combinaient leurs coups avec la plus grande audace, et, disons-le, avec la plus froide intelligence.

Les chefs même mettaient-ils la main à la pâte ? Rien ne le prouva jamais, mais il était évident qu'ils tiraient les ficelles d'une foule de criminels, pantins recrutés parmi la lie de la population londonienne. Leurs forfaits furent innombrables. Cambriolages en série, attaques nocturnes, assassinats, attentats politiques, incendies, chantages... et chacun d'eux était signé par un des triangles, présentant chaque fois la couleur du chef mystérieux qui avait combiné ou fait exécuter le coup.

À la suite d'une formidable rafle, la plupart des subalternes de la bande tombèrent dans les mains de la police, mais les chefs restèrent introuvables, et, en dépit de toutes les promesses, aucun des comparses ne put en désigner un.

À la suite de cette victoire policière, l'association disparut brusquement – c'est-à-dire qu'on n'entendit plus parler d'elle.

Et voici qu'aujourd'hui, Harry Dickson se trouvait devant le cadavre énigmatique du révérend Maple Kinley.

Immédiatement, des recherches furent entreprises et elles donnèrent des résultats convaincants.

Maple Kinley n'était venu à Whitesand que dix ans auparavant. Il venait d'un petit village de l'Ouest, où il avait exercé son sacerdoce pendant deux ans. Ici, les traces menaçaient de se perdre, mais la

police se montra opiniâtre et elle trouva.

Elle trouva surtout que, dans les environs dudit village, de nombreux cottages avaient été mis en coupe réglée pendant ces deux années, comme ce fut d'ailleurs le cas avec de nombreuses habitations, entre Hayes et Willesden dans le Middlesex. Que le bizarre pasteur fût l'auteur de ces forfaits restés inconnus ne laissait plus aucun doute.

Mais il fallait remonter plus loin dans le passé. Et soudain on découvrit que Mr. Kinley avait passé trois années de son existence à Liverpool où il dirigeait un cabinet d'avocat conseil, sous le nom de Mr. Timotheus Bound.

Il disparut le jour où des plaintes commençaient à affluer contre lui et, en partant, il emporta une somme bien rondelette soutirée à sa crédule clientèle.

Mais Scotland Yard ne s'en tint pas là et, un beau jour, la brigade des recherches découvrit que Mr. Timotheus Bound ressemblait à s'y méprendre à un professeur d'une université industrielle de Londres, révoqué pour malversations : seulement, il s'appelait alors Philip Slatters.

On commençait à jaser ferme sur le compte de cet éducateur, lui prêtant des malhonnêtetés sans nombre, quand il disparut. Il y avait plus de vingt ans de cela et la date concordait à peu près avec l'évanouissement de la bande des « Compagnons du Triangle. »

Ainsi, après tant et tant d'années, le hasard livrait le nom d'un des bandits fantômes à la publicité.

Il va de soi que le nom de Slatters ou de Maple Kinley fut immédiatement rapproché du premier crime de Hornstoke Castle. Il se fit qu'on trouva que, dans le cours de la journée du meurtre, personne n'avait vu le pasteur de Whitesand.

Une autre trouvaille faite par Harry Dickson fut jugée comme des plus importantes par la police de Londres. Le détective découvrit notamment, cachées dans un tiroir du bureau du prieuré, des enveloppes identiques à celle qu'avait apportée le facteur Barnuph au château. Certes, l'encre analysée par le laboratoire des recherches criminelles se trouva être différente de celle qui avait servi à écrire la missive, mais elle se révéla identique à celle qu'on met à la disposition du public dans les bureaux de poste.

On émit alors la supposition que le pasteur cambrieur pouvait être également un pasteur assassin.

La raison parut évidente : Sir Mackail n'était-il pas venu à Londres sans qu'on sache d'où ?

Sur ce, la police ordonna l'exhumation du cadavre de Sir Austin, mais la poitrine du mort ne portait aucun tatouage suspect.

Ce n'était pas une victoire complète, mais, l'imagination des journalistes aidant, on supposa que, d'une façon ou de l'autre, l'ancien

châtelain de Hornstoke avait dû s'attirer l'ire des « Compagnons du Triangle », qui, bien que fort tard, s'étaient vengés sur lui.

Et cela eut un autre résultat.

Messrs Clapp et Booth, se ralliant à l'opinion de la police, estimèrent que Mr. Japson remplissait toutes les conditions pour devenir désormais, sans conteste, l'héritier de feu son maître.

Un malheur ne vient jamais seul, dit le proverbe ; il faut croire que l'inverse peut être également vrai et qu'un bonheur est suivi d'un autre.

Dans le temps, une prime énorme avait été promise à celui qui aurait mis la main sur un des chefs de la ligue criminelle.

Jamais cette promesse n'avait été retirée.

La prime revenait à Mr. Japson, mais il la refusa.

Comme c'était à présent un homme formidablement riche, le gouvernement songea à le récompenser autrement. Si le nouveau châtelain refusait l'argent, il ne serait par contre pas insensible à l'honneur, se disait-on en haut lieu.

Et Mr. Japson devint Sir Edward Japson.

On ne peut pas dire que le pauvre homme en fut plus heureux.

C'est ce que nous allons voir.

Harry Dickson refusa le chèque que Sir Japson voulait de force lui remettre.

— Je n'ai pas fait grand-chose pour mériter de pareils honoraires, dit-il ; si vous ne vous étiez pas éveillé la nuit du cambriolage, je serais resté à dormir comme un loir, bercé par la farouche harmonie de la tempête.

Mais le châtelain s'obstina.

— Eh bien, concéda enfin le détective, je veux bien, à condition que vous retranchiez un zéro de ce montant.

— Que voulez-vous dire ?

— Que je n'accepterai jamais mille livres, pour un séjour à Hornstoke qui, à tout prendre, ne fut pas désagréable, et même fort reposant pour un détective. Mettons cent livres, Sir Japson, et encore iront-elles aux pauvres de Londres.

— Ainsi, vous voulez partir, murmura le nouveau riche ; j'en suis fort triste, il me semble que la menace perdure toujours, que la malédiction qui pesait sur mon pauvre maître pourrait s'étendre sur moi. Souvenez-vous de l'autre Triangle, Mr. Dickson !

Harry Dickson demeura songeur. Il y avait en effet un mystère toujours inexpliqué. En vain avait-on fouillé le château, la nuit de la mort du pasteur cambrioleur. On n'avait rien trouvé.

Mais Dickson entendait toujours le petit toc-toc feutré contre sa porte...

— Que me conseillez-vous de faire ? demanda Sir Japson.

— Mais c'est tout trouvé, Sir Edward ; il vous faut augmenter votre personnel et vous attacher une ou deux personnes de confiance.

— J'y ai songé, Mr. Dickson, mais excusez ma faiblesse si je vois des criminels partout. Je vais vous soumettre mon idée. Je vais faire appel à des gens qui ont servi dans l'armée ou dans la marine. Ce sont des gens d'honneur et d'attaque.

— Mais l'idée n'est pas mauvaise du tout, répondit le détective en riant, il vous faut des gardes de corps sûrs ; vous en aurez de cette manière.

— Oserais-je vous demander de vous en occuper ? hésita le vieillard.

Harry Dickson partit d'un franc éclat de rire.

— Me voici devenu placier en bonnes et en valets de chambre... Mais baste, qu'à cela ne tienne, je vous dois bien cela eu égard au don que vous venez de faire à mes chers pauvres. J'accepte !

Sir Japson se confondit en remerciements.

Quelques jours après, à la suite d'un avis répandu par les journaux, Harry Dickson siégeait dans des bureaux du Strand, aux côtés des sévères Messrs Clapp et Booth, restés les sollicitors de Sir Edward Japson.

— Nous avons retenu quatre candidats, Mr. Dickson, dit Mr. Clapp, et nous vous prions de faire vous-même le triage. Notre client désire s'attacher deux d'entre eux.

— Parfait, répondit le détective, voulez-vous les faire entrer.

Se présentèrent trois hommes d'âge mûr et un jeune homme à l'air éveillé.

Les trois premiers avaient servi dans la marine ou dans l'armée, comme le désirait Sir Japson. Harry Dickson hésita quelque temps, car tous paraissaient de même valeur. Pourtant l'un d'eux était porteur de certificats plus circonstanciés que les autres. Les recommandations étaient de taille.

L'une émanait de Sir Walter Brennford :

« J'atteste que Samuel Horst s'est particulièrement distingué à mon service, par son dévouement et son intelligence. Son honnêteté est parfaite. »

Sir Walter Brennford était un des plus réputés ingénieurs de Woolwich.

L'autre venait d'un fonctionnaire de Downing Street, dont le nom fit ciller légèrement le détective, tant il avait de l'importance.

« Samuel Horst, disait le certificat, fut à mon service pendant quatre ans, après avoir servi comme quartier-maître dans la Royal Navy.

» J'affirme qu'il mérite toute confiance. Il a quitté

volontairement mon service, ne désirant plus qu'un poste à la campagne. »

— Avancez Samuel Horst, dit le détective.

L'homme était petit et râblé et marchait en roulant un peu, comme font tous les anciens marins. Il avait des yeux clairs et le teint brique ; une belle barbe blanche encadrait sa face énergique.

— S'il faut que je rase ma barbe, je n'accepte pas le poste, dit-il d'une voix nette.

— Je donnerai un avis favorable pour que Sir Japson, vous y autorise, dit Dickson en riant sous cape. À propos, vous avez de belles recommandations, Horst.

Le vieux se redressa.

— Je vois que vous avez le téléphone, dit-il de sa voix un peu claironnante ; je vous prie de vous mettre immédiatement en communication avec mes anciens maîtres. Il y a trop de gens maintenant qui fabriquent leurs certificats eux-mêmes.

— Excellente idée, répliqua Harry Dickson.

Mais Sir Brennford et le fonctionnaire de Downing Street ajoutèrent immédiatement leurs louanges orales à celles qu'ils venaient d'écrire, — et Mr Horst fut engagé sur-le-champ.

Ensuite Harry Dickson jeta son dévolu sur le jeune homme.

— Vous nous êtes particulièrement recommandé à votre tour, Sidney Gaylor, dit-il ; vous appartenez à une famille honorable, malheureusement ruinée et vous voulez gagner votre vie. Vous désirez un poste qui vous laisse quelques loisirs pour les consacrer à l'étude. J'appuierai votre candidature.

Messrs Clapp et Booth se déclarèrent en tous points d'accord avec le détective, et Horst et Gaylor appartenrent désormais au personnel de Hornstoke Castle.

Harry Dickson lui-même présida à leur installation et leur tint à peu près ce langage :

— Votre nouveau maître, Sir Edward Japson, se croit à tort ou à raison en butte à une persécution de la part d'ennemis inconnus. Je le confie à votre garde. Je sais que vous n'aurez pas à vous plaindre de lui.

Sir Japson, qui était présent, tendit la main à ses nouveaux sujets.

— Vous serez des amis pour moi, bien plus que des serviteurs, dit-il d'une voix émue, et je vous récompenserai bien.

Sam Horst prit la parole à son tour, de cette voix acerbe qu'on lui connaissait.

— Le service c'est le service, qu'il soit à bord ou à terre, et les maîtres sont les maîtres, telle est mon opinion. Sir Japson n'aura qu'à commander... J'aime que l'on commande, moi.

Il regarde autour de lui d'un air connaisseur.

— J'ai combattu en beaucoup d'endroits du monde, déclara-t-il, et contre pas mal de mauvais monde. Si sir Edward estime qu'il est menacé, qu'il fasse mettre son château en état de défense. Je suis l'homme pour cela. Qu'ils y viennent donc, et je leur apprendrai à connaître le vieux Sam Horst.

Ces paroles guerrières lui valurent immédiatement le titre de majordome, ce qui le fit grimacer de plaisir.

Sidney Gaylor fut présenté ensuite et s'entendit ériger au rang de secrétaire particulier de Sir Edward Japson.

Ils entrèrent immédiatement en fonctions.

Sir Edward retint, à force de supplications, le détective à déjeuner, et au dessert ils virent revenir vers eux l'inimitable Sam Horst.

— Voilà, dit-il, j'ai poussé une reconnaissance dans ce vieux nid à pies. Cela me convient à peu près complètement, mais c'est grand. On défend mal ce qui est trop grand. À mon avis, il faudra condamner temporairement l'aile gauche de ce château, qui est complètement inoccupée.

— Mais, dit Sir Japson, voilà une excellente idée, et je regrette de ne pas y avoir songé plus tôt.

— Et c'est facile à faire, continua le bonhomme ; il n'y a que quatre portes à clouer et le tour est joué. Dans les caves, une simple cloison en briques fera l'affaire. Qu'en dit le gentleman, fit-il en désignant Harry Dickson.

— Il dit que vous êtes un homme d'action et d'esprit pratique, répondit cordialement Harry Dickson.

— Demain, à la même heure, tout cela sera chose faite, répliqua fièrement le nouveau majordome, et dans mes bagages il y a, outre deux bons revolvers, un excellent fusil Winchester dont je sais me servir. Qu'ils y viennent donc !

Le brave homme ne précisa pas qui étaient les « ils » mystérieux, mais son langage un peu brutal mais franc mettait une note de gaieté dans la vieille demeure, ce qui n'était pas à dédaigner.

Harry Dickson quitta Hornstoke Castle dans l'après-midi, chaleureusement remercié par Sir Edward Japson, salué militairement par Sam Horst et reconduit respectueusement par Sidney Gaylor.

— Bonne chance, lui dit Harry Dickson à mi-voix, et ouvrez l'œil, je crois que tout n'est pas fini ici en fait d'avatars, au contraire.

Le nouveau secrétaire cligna discrètement de l'œil.

— Entendu, maître !

Sous le nom de Sidney Gaylor, pourvu de certificats magnifiques, Tom Wills, l'élève du célèbre détective Harry Dickson, venait d'entrer au service de Sir Edward Japson, maître des nouvelles

destinées de Hornstoke Castle.

4. Samuel Horst n'a pas confiance...

À dire vrai qu'attendait Harry Dickson de la présence de son élève au château de Sir Japson ? Ne se ralliait-il pas à l'opinion de Scotland Yard ? Voulait-il en connaître plus long sur la vieille histoire des Triangles ? Trouvait-il la peur de Sir Edward Japson justifiée ?

Toutes questions que l'on pourrait se poser devant l'attitude du détective, et auxquelles il serait prématuré de répondre.

Mais la lecture d'un des premiers rapports que Tom Wills lui fit parvenir semble donner raison aux appréhensions du détective.

Nous le transcrivons ici à l'intention du lecteur :

Mon cher maître,

Voici huit jours écoulés dans une monotonie charmante. Le travail du secrétaire de Hornstoke Castle n'exige ni grandes aptitudes ni pénible application, ni zèle effréné, puisqu'il consiste à dîner en tête-à-tête avec le maître de céans, de fumer d'interminables cigares (d'ailleurs très bons) en sa compagnie, d'attirer son attention sur les faits divers les plus fameux du jour. Encore Mr. Japson ne laisse-t-il venir des journaux qu'à l'intention de ses sujets ; lui-même, il s'en désintéresse.

Sir Edward me semble avoir fortement vieilli ces derniers temps, voilà ce que c'est d'avoir de la fortune.

(Voir la fable du Savetier et du Financier !). C'est un vieillard qui a peur de son ombre, dirait-on. Jamais il ne se risque dans le parc qu'en compagnie du jardinier ou de moi-même.

Ah, s'il n'y avait pas l'impayable Samuel Horst, il y aurait de quoi mourir d'ennui dans ce nid de pies, comme dit le majordome.

Car je ne compte pas Sarah, la cuisinière, comme un sujet de grand divertissement ; certes, ses talents culinaires sont réels, indiscutables, mais en dehors de cela, c'est une alcoolique invétérée, s'abreuvant de bière forte, de madère, de sherry, de porto, de whisky et de gin. Mais, je le répète, devant ses fourneaux, elle révèle une véritable âme d'artiste.

Samuel Horst est un homme soigneux, méticuleux et de très mauvais caractère.

Il est fort peu causeur, tempérant, et ne se permettant la pipe que dans la soirée, sa journée achevée.

Sam Horst s'imagine voir partout des ennemis aux aguets. A-t-il complètement tort ? D'après ce que je vous raconterai tout à l'heure, je vous en laisse juge, Mr. Dickson.

Une fois l'obscurité venue, le majordome fait une minutieuse

tournée d'inspection. Rien n'échappe à sa vue : un verrou mal mis, une chaîne de sûreté trop lâche, une charnière mal vissée.

Il m'a prié de quitter ma chambre aussi peu que possible, en m'avouant que de temps à autre, il entreprenait des rondes nocturnes.

Je lui ai demandé pourquoi il prenait tant de précautions, et il m'a répondu nettement :

— J'ai été engagé surtout pour veiller sur la sécurité du maître. Que sa terreur soit justifiée ou non, je veille. Je sais ce que s'appelle servir, j'ai servi toute ma vie et avec honneur. Comprenez-vous, mon petit jeune homme ?

Je lui ai dit que j'avais bien compris et qu'il avait raison. Résultat : il s'humanise quelque peu et je grandis dans son estime.

Arrivons-en maintenant à des faits qui ne sont peut-être pas tout à fait troublants, mais qui méritent d'attirer votre attention.

Mercredi dernier, j'ai trouvé que Sir Japson était encore plus soucieux que d'habitude. Pourtant, il ne m'a rien dit. Au déjeuner, c'est à peine s'il a touché aux grillades qu'il aime pourtant beaucoup. J'ai remarqué par contre qu'il s'est servi de vin et de liqueurs plus copieusement que d'habitude.

J'ai, dans la journée, découvert quelque chose, dont toutefois je ne lui ai pas parlé, et qui, à mon avis, doit avoir éveillé sa crainte : sur le panneau extérieur de sa chambre à coucher, j'ai découvert des traces de peinture rouge, effacée à l'aide de térébenthine : c'est l'odeur violente de cette matière volatile qui a attiré du reste mon attention. À l'aide d'une loupe, j'ai pu constater qu'une figure triangulaire avait été tracée sur le bois de la porte.

C'est Mr. Japson lui-même qui a effacé le dessin, puisqu'il traînait partout avec lui l'odeur de térébenthine.

Samuel Horst l'a-t-il vu, lui ? Je ne le crois pas, sinon il en aurait fait un chambard et mis le château en état de siège.

Est-ce à dire que quelqu'un s'est introduit nuitamment dans la place, malgré les portes monumentales, le mur d'enceinte, les chiens lâchés dans le parc, les verrous, les chaînes et la garde vigilante de Samuel Horst ?

J'incline vers l'affirmative ! Oui, aussi étrange que cela puisse paraître.

En voici les preuves : les deux dogues qui circulent dans le parc sont assez familiers le jour, mais, la nuit, je crois bien qu'ils ne distingueraient pas l'ami de l'ennemi. Ces bêtes sont convenablement nourries, mais non à l'excès. Souvent, au matin, je leur porte quelque supplément ou une friandise et elles l'acceptent en véritables affamées qu'elles sont.

Mais ce jour-là, elles ont dédaigné mes présents et j'ai vu qu'elles étaient largement repues. Je suppose que, de nuit, elles ont reçu une

plantureuse pitance. De qui ? Mais de celui qui a tracé le triangle rouge, effacé par la suite. Pourtant, il ne suffit pas de se trouver dans le parc pour avoir facilement accès dans la demeure-même. J'ai vérifié toutes les issues. Tout y était en ordre, et aucune intrusion de l'extérieur ne m'a semblé possible.

C'est alors que je me suis tourné vers l'aile abandonnée du château et que j'ai cru trouver le pot-aux-roses. Vous savez que quatre portes ont été condamnées pour retrancher cette partie du château de celle qui est habitée.

Et bien, l'une d'elle a flanché, c'est-à-dire qu'on a dévissé soigneusement les charnières d'un des battants et qu'on les a remises assez hâtivement ensuite. Du coup, j'ai averti Samuel Horst.

Il a juré comme un beau diable, mais il a fini par me donner raison. Nous avons de concert exploré l'aile gauche. Elle est sombre et sinistre comme une vieille ruine médiévale, – ce qui est exact, d'ailleurs. Nous avons découvert une petite flaque d'huile près de la porte et deux bouts d'allumettes brûlées, puis quelques gouttes de peinture rouge, du minium comme en emploient les gaziers et les plombiers. Ce fut tout.

Sam Horst et moi, nous avons longuement délibéré pour savoir s'il fallait mettre Sir Japson au courant, mais le majordome a répondu avec beaucoup de bon sens :

— Gaylor, vous êtes tout comme moi un serviteur, et les serviteurs doivent prévenir les désirs des maîtres. Or, Sir Edward semble vouloir cacher pour nous la découverte du triangle rouge. Respectons son désir, mais, plus que jamais, ouvrons l'œil.

Est alors arrivée la journée de vendredi.

Sir Japson, qui ne sort jamais, a manifesté l'intention de se rendre à Whitesand, disant que cela lui ferait du bien de voir un peu de monde.

Je lui ai offert de l'accompagner, mais il a décliné un peu trop vivement mon offre pour que mon attention ne fût pas éveillée.

Je suis monté à ma chambre qui m'offre un excellent point de vue sur les environs. Il se fait, en effet, qu'une trouée dans les arbres me permet de voir, d'une de mes fenêtres, la route qui conduit vers la bourgade, et, cela, dans toute son étendue.

J'ai donc vu partir Sir Japson, le dos voûté et s'appuyant sur une grosse canne de néflier. Arrivé à un carrefour dit « Les Quatre-Pierres », il a soudain fait halte et s'est mis à regarder autour de lui.

La plaine était déserte ; seul, très loin vers Yearning, un roulier cheminait lentement. J'ai vu le maître d'Hornstoke hésiter un moment, puis s'engager dans un sentier de traverse qui ne conduit pas du tout à la bourgade, mais qui, après avoir serpenté à travers champs, se perd dans les bois communaux. Je me suis muni de mes jumelles et j'ai suivi sa silhouette.

Il marchait plus vite maintenant, jetant de temps à autre des

regards circonspects autour de lui. Je l'ai vu entrer alors dans un petit boqueteau, dont les arbres et les buissons l'ont caché à ma vue.

Il y est resté quelque temps, puis il a réapparu. Il a marché alors vers le carrefour sans plus tourner la tête, pris ensuite le chemin de Whitesand, d'où il est revenu deux heures plus tard, de bien meilleure humeur qu'il n'était parti au matin.

— Cette promenade m'a fait beaucoup de bien, m'a-t-il dit au lunch, et je crois que je la recommencerai quelques fois. J'ai pris un bon verre d'ale à l'auberge du Moulin tournant.

Il a mangé de bon appétit et m'a régala d'un verre de vieille liqueur au dessert.

J'ai attendu le crépuscule pour mettre en exécution le plan que je m'étais tracé. Je suis sorti du château par la poterne de l'est et j'ai marché droit vers le boqueteau, où j'avais vu disparaître Sir Japson. Une fois arrivé, j'ai recherché ses traces. Elles étaient faciles à trouver.

J'ai vu des herbes et des petits buissons piétinés, et enfin je me suis trouvé devant une grande pierre bleue, qui me semblait avoir été soulevée, puis remise en place par après.

Je l'ai soulevée à mon tour et j'y ai trouvé un paquet entouré de journaux et solidement ficelé. J'ai cru alors entendre du bruit du côté de la route et j'ai vu en effet que c'était Barnuph, le facteur revenant de tournée.

Je ne désirais pas être vu par lui ni par d'autres et c'est pourquoi j'ai enlevé le paquet sans l'examiner.

Une fois de retour dans ma chambre je l'ai ouvert : il contenait une forte liasse de billets de banque : Il y avait en tout pour deux cents livres.

J'ai compris que l'inconnu qui s'était introduit si mystérieusement dans le château, avait fait chanter le maître et que celui-ci avait souscrit à ses exigences. J'ai regretté aussi de ne pas avoir laissé le paquet en place, et de ne pas avoir établi une souricière. Mais déjà Samuel Horst fermait les portes et je n'aurais pu sortir sans attirer son attention. J'ai hésité pour le prendre dans la confidence, et j'ai décidé alors de vous en référer. Mais dans la soirée, j'ai résolu de vous téléphoner. Sam Horst était dans le parc où il faisait sa tournée du soir. Sir Japson fumait dans la bibliothèque. Sarah, la cuisinière dormait, ivre, sur une chaise de la cuisine. J'ai décroché alors l'appareil, mais la communication était coupée. Pourtant, ce matin, elle avait été rétablie.

Il y a donc bien une présence maligne autour de nous et qui semble, jusqu'à présent, présider aux événements et être maître de la situation.

À part cela, il n'y a rien de nouveau, maître, mais j'estime que cela suffit pour le moment.

Votre dévoué,
Tom Wills.

Il était quatre heures dans l'après-midi quand le détective reçut

la lettre de son élève. Il n'était pas tout à fait cinq heures quand Mr. Samuel Horst se fit annoncer par Mrs. Crown.

L'ancien quartier-maître avait l'air préoccupé et il ne perdit pas de temps en vains discours.

— Mr. Dickson, dit-il, puisque c'est vous qui avez fixé votre choix sur le personnel du château d'Hornstoke, il me semble que vous devez être mis au courant de ce qui s'y passe.

» Je suis très ennuyé d'avoir quitté mon poste aujourd'hui, ne fut-ce que pour quelques heures, j'ai même fait la dépense d'un taxi, mais cela n'y fait rien.

» Je n'ai soufflé mot à personne de la visite que je fais en ce moment, pas même à Sir Japson, qui, pour être mon maître, n'en est pas moins une nouille.

Harry Dickson réprima difficilement un sourire en entendant le vieux marsouin se servir de si pittoresques images.

— Oui, riez, Mr. Dickson, reprit Samuel Horst d'une voix mécontente, mais je suis d'avis que tout en étant un homme célèbre et un policier dont on parle partout avec éloge, vous pouvez tout aussi bien qu'un autre vous fourrer le doigt dans l'œil. Et c'est ce que vous avez fait !

— Ah, vraiment ? répondit le détective, je serais très heureux, Horst, d'apprendre la raison de ce reproche.

— C'est à propos de ce gamin de Gaylor, sir ! répliqua l'ancien marin ; il ne me revient pas avec son air de ne pas y toucher. Ecoutez donc ce qui est arrivé à Hornstoke Castle.

Et Sam Horst de raconter tout ce que le détective venait d'apprendre déjà par le rapport de son élève, hormis toutefois l'histoire des billets de banque.

Quand il eut achevé son récit, Harry Dickson dit à son tour.

— Je ne vois dans tout cela rien qui puisse incriminer le jeune Gaylor.

— Non ? Eh bien, je ne suis pas de votre avis, sir ! s'écria avec véhémence le nouveau majordome. Je vais vous dire moi...

Il leva son doigt en manière d'avertissement.

— ... que tout ce que je viens de vous raconter, c'est des manigances de ce jeune dadais.

Le doigt se rabaisa et Sam Horst prit un air mystérieux.

— Pourquoi Sir Gaylor espionne-t-il notre maître ? Pourquoi sort-il du château, pour y rentrer subrepticement comme un voleur ? Car tout cela, je l'ai vu de mes propres yeux, Mr. Dickson, et je le répète : je me méfie de ce jeune larbin.

Il se leva pour prendre congé du détective.

— J'ai pensé qu'il était de mon devoir de vous avertir, Mr. Dickson, dit-il d'une façon un peu solennelle, et si quelque chose de

fâcheux arrive par la faute de ce petit espion, vous ne pourrez jamais dire que Samuel Horst, ne vous ait pas averti en temps et lieu.

Il s'en fut et laissa Harry Dickson légèrement embarrassé.

Tom s'était donc laissé attraper par le vieux serviteur : il avait manqué d'habileté. Désormais, le château d'Hornstoke serait le théâtre d'un espionnage et d'un contre-espionnage aussi inutile que ridicule. Il ne fallait pas passer son temps à cela.

— La nuit porte conseil, se dit le détective, je prendrai d'autres mesures demain. En tout cas rien ne presse de ce côté-là, et Tom s'offre un petit séjour de vacances à la campagne.

Mais il était écrit que Dickson n'attendrait pas jusqu'au lendemain pour en apprendre davantage au sujet de son élève.

Vers dix heures, la sonnerie du téléphone l'arracha à la lecture d'un de ses auteurs favoris.

C'était Samuel Horst qui semblait fort agité.

— Je vous l'avais bien dit, Mr. Dickson, clamait le majordome à l'autre bout du fil. Ce damné Gaylor... eh bien, il est parti sans tambour ni trompette !

— Comment ? Que dites-vous ? s'écria le détective.

— Parti ! Oui, parti... On ne m'ôtera pas de l'idée qu'il y a quelque chose de louche là-dessous !

Harry Dickson contient son émotion et il retrouva assez d'empire sur lui-même pour demander froidement.

— Donnez-moi donc des précisions. Mr. Horst !

— Que voulez-vous que je vous dise de plus ? À huit heures, nous fermons les portes du château et on ne les ouvrirait même pas pour le roi d'Angleterre en personne. Gaylor le sait bien et voici qu'il n'est pas au rapport. Il paraît qu'on ne l'a plus vu de tout l'après-midi. Pour ma part, il peut rester parti, mais je le répète : je trouve cela très louche.

— Nous aviserons demain, répondit Dickson avec calme. Bonne nuit, Horst !

Il coupa la communication.

Il était devenu pâle ; un peu de sueur perlait à ses tempes.

— À mon tour ! dit-il simplement. J'ai fourré ce pauvre Tom dans un guêpier ; à moi de l'en sortir sans retard !

5. Harry Dickson dans la nuit

A un demi-mille de Hornstoke, au carrefour dit « Les Quatre-Pierres », Harry Dickson arrêta sa motocyclette et la dissimula au creux d'un gros buisson de chardons bleus et d'épines.

Il portait un costume de cuir noir souple, très collant, des bottes nanties d'épaisses semelles de feutre et de caoutchouc et, dans une de ses poches, se trouvait un véritable arsenal de cambrioleur.

C'était une nuit de nouvelle lune, noire comme de l'encre.

Le détective, qui suivait au pas accéléré la route à travers champs, se trouva presque nez à nez avec le formidable mur d'enceinte du château, avant qu'il ne le sût. Une fois arrivé là, il s'orienta.

Un rapport de Tom Wills, antérieur à celui qu'il avait reçu ce jour, lui avait fourni un plan détaillé de la demeure seigneuriale.

Sans hésiter, le détective se tourna vers l'ouest et compta cent vingt pas bien mesurés, puis, derechef, il fit halte.

Sa main qui errait sur les gros moellons de la muraille toucha du lierre épais. Dickson écarta le feuillage dru du pariétaire et sentit le bois vermoulu d'une porte.

Il n'ignorait pas que, de l'autre côté du mur, un gros massif de rhododendrons s'appuyait à même les pierres, masquant la porte de l'intérieur, comme de l'extérieur le faisait le lierre grim pant.

Il ne dut faire aucun usage de ses outils, car le portillon n'était fermé qu'au loquet. Sans doute Samuel Horst, lui-même, ignorait l'existence de cette issue découverte par Tom pendant son séjour à Hornstoke Castle.

Le détective traversa péniblement l'épais bosquet de plantes aux lourdes fleurs, éveillant une horde de sansonnets qui y avaient cherché un gîte pour la nuit. Mais ces oiseaux ne sont bavards que durant les heures claires, et, dans les ténèbres, ils se contentent de se déplacer en sautillant.

Une fois le massif dépassé, l'immense parc était devant lui, noir et murmurant comme une mer ténébreuse.

Au loin, bien plus qu'on ne le distinguait, se devinait la masse fuligineuse du vieux château.

Un rauquement inquiet lui parvint, un des molosses de garde avait dû avoir vent de l'intrusion et arrivait dans la direction du détective.

Mais ce dernier était sur ses gardes.

Il prit dans sa poche une bouteille plate remplie de pétrole et en répandit le contenu autour de lui.

Puis il resta immobile dans une angoissante attente.

Le dogue approchait en flairant bruyamment.

Mais l'odeur puissante de l'huile minérale avait raison des plus subtils effluves humains. La bête ne sentit pas l'homme et après un grognement déçu, elle s'éloigna vers sa niche lointaine.

Protégé par l'atmosphère fétide du pétrole, sachant que dans la nuit les dogues, fort peu nyctalopes, étaient encore plus aveugles que lui, le détective avançait vers le château.

Aucune fenêtre n'en était éclairée, et, au rez-de-chaussée, le moindre fenestron était obturé par de lourds volets de chêne.

Harry Dickson négligea l'aile gauche du castel, abandonnée et condamnée et, tout en longeant les murs, arriva au corps central.

Une fois là, il compta les fenêtres, et s'accroupit auprès d'un soupirail lourdement grillagé.

Mais Tom Wills avait prévu l'intrusion probable et nocturne de son maître, puisque deux des barreaux horizontaux se laissèrent enlever en un tour de main, laissant un espace suffisant pour permettre au détective de se glisser dans la cave.

Il laissa de nouveau errer ses mains sur le mur, frissonna de dégoût au contact gluant d'une énorme limace et n'alluma sa lampe que lorsqu'il eut compté une quinzaine de pas.

Une porte lui barrait le chemin.

Harry Dickson dirigea le rayon de sa torche électrique vers la gauche du panneau de bois, vit à la hauteur des verrous, poussés de l'autre côté, deux petits trous et y introduisit une vrille. Le verrou glissa facilement et la porte fut ouverte sur l'ombre d'un grand couloir.

Un escalier se trouva au fond, mais il le dédaigna pour un autre couloir s'amorçant à sa droite. Il arriva dans une salle de basse fosse encombrée de meubles pourris et de ferrailles rouillées, et dont une des parois était occupée par une large cheminée à boucanage.

Sans hésitation, le détective se glissa sous la voûte noircie et découvrit ce qu'il cherchait : une longue échelle dressée contre la paroi suiffeuse.

Il la monta jusqu'au dernier échelon et trouva alors des crampons de fer fichés dans la pierre et se suivant avec régularité.

Un souffle frais le frappant au sommet du crâne lui apprit qu'il pouvait traverser ainsi le castel dans toute sa hauteur.

Mais, arrivé au dixième crampon, il s'arrêta, s'agrippa solidement à celui d'au-dessus et du poing sonda la muraille.

Il toucha du bois, puis un gros verrou de fer qu'il parvint à

tirer non sans peine. Un petit espace sombre se présenta à ses yeux et il s'y engagea sans crainte. De nouveau, il donna de la lumière et vit une poignée de fer rougeâtre en marge d'un panneau de bois noir.

La poignée tournée, le panneau glissa et la clarté de la lampe tomba à l'intérieur d'une chambre sommairement meublée.

C'était la chambre que Tom Wills occupait au château d'Hornstoke.

Elle était complètement en ordre, *trop en ordre* à l'avis du maître.

Des vêtements étaient rangés dans un placard, quelques livres posés sur un guéridon à côté du lit.

Harry Dickson rampait sur le plancher, comme un chien de chasse en quête de gibier. Et lui aussi tomba en arrêt.

Des rayures fraîches zébraient le parquet soigneusement encaustiqué – traces d'un corps lourd qui avait été traîné sur le sol.

Il braqua la lumière sur elles et incrusta une lentille dans son orbite gauche : quelque chose de métallique brillait au fond des stries.

C'étaient les traces d'une chaussure cloutée qui n'avait pas été posée sur le sol, mais qui y avait été traînée avec violence.

— Le coup s'est donc fait dans la chambre même, se dit le détective.

Car son opinion était faite : Tom Wills avait été enlevé, séquestré, éloigné... Le maître ne voulait pas encore croire au pire.

Comme il allait abandonner ses recherches, une peluche blanche attira son regard.

Ce n'était qu'un petit bout de charpie de bien innocente apparence, mais qui, néanmoins, fixa l'attention du détective.

Il l'examina, la flaira. Il allait la rejeter, quand il lui parut qu'elle était légèrement gluante.

De sa trousse, il tira un petit flacon d'alcool et immédiatement il y trempa le minuscule lambeau. En l'approchant du nez, une odeur fade et douce s'en échappa.

— Chloro... commença le détective mais il se ravisa et soudain ses yeux se durcirent étrangement.

— Non, ce n'est pas du chloroforme, murmura-t-il, *mais je connais les gens qui emploient cette drogue !*

Il resta plusieurs secondes immobile, songeur, les traits tirés, puis il fit un geste de colère.

— Oh mais, que ce soit le diable en personne, mais *ils* me rendront raison de cette vilénie ! Ce sera dur... très dur... mais ils auront à compter avec Harry Dickson en personne.

Il s'était redressé de toute sa taille et ses yeux menaçants firent le tour de la pièce.

— Donc c'est ici qu'ils se sont rendu maîtres de Tom,

murmura-t-il. Ce sont des gens qui ne perdent jamais leur temps, raison de plus de ne pas perdre le mien. La nuit est loin de s'achever.

Il ouvrit la porte et s'avança dans le vestibule, étoilé au loin par une petite lampe à huile.

Sans bruit, comme une ombre, il descendit l'escalier menant au premier étage.

Une fois arrivé là, il fit une chose pour le moins étrange.

Il prit dans son étui un pinceau, un tube de couleur verte et, s'avançant à pas de loup vers la porte derrière laquelle Sir Japson devait dormir le sommeil des justes, il traça un énorme triangle scalène.

Quiconque se serait tenu en cette minute à ses côtés l'aurait entendu rire malicieusement comme s'il venait de jouer un bon tour à quelqu'un.

— Je le regrette pour la paix de Sir Edward, murmura-t-il, et pour la conscience de Sam Horst, qui va se faire d'amers reproches, mais il doit y avoir un inconnu de par ce monde que cette figure va prodigieusement ennuyer.

Il reprit le chemin de la chambre de Tom Wills, regarda attentivement s'il ne restait aucune trace de son passage et retourna à la cheminée.

Une demi-heure après, il avait retrouvé sa motocyclette et roulait sur la route de Londres en accélérant immodérément son allure.

De retour dans Baker Street, il ne songea pas un instant à prendre du repos.

On aurait pu le voir se pencher sur une paire de cahiers qu'il tira d'un placard secret de la bibliothèque, puis l'entendre ricaner joyeusement.

Muni d'un portrait assez mal arrangé, il s'installa alors devant sa table de toilette et peu à peu son aspect se modifia.

Son crâne avait comme changé de forme et affectait une vilaine allure de pain de sucre, une barbe mal rasée orna son menton et de grosses lunettes teintées de jaune chevauchèrent un nez camus à souhait.

Il choisit dans sa garde-robe un complet de bonne coupe, mais assez inélégant, et chaussa des bottines d'immense pointure. Un imperméable de couleur voyante et un ridicule petit chapeau de feutre complétèrent son accoutrement.

Cela fait, il tira sa montre, et de nouveau il ricana.

— À cette heure-ci, murmura-t-il, mon brave Sam Horst doit avoir achevé sa ronde de nuit et découvert le triangle vert. Il doit y avoir du tollé au château et je le regrette pour lui et pour sir Japson.

Ils doivent hurler mille choses désagréables au téléphone, à l'adresse de l'administration compétente, mais tant pis... À quelque distance de Whitesand, j'ai mis à mal un couple d'isolateurs en porcelaine et la ligne sera coupée jusqu'à demain. Tant pis encore, mais il faut que je ne sois pas dérangé cette nuit ! Qui veut la fin...

Il sortit dans la nuit chaude et lourde et prit le chemin du port. Un taxi en maraude lui écourta le chemin.

À présent, nous allons suivre Harry Dickson dans un des quartiers les plus torves de la métropole anglaise : Limehouse, ville de misère et de crime, patrie d'Europe des Chinois et de toute la lie de la terre.

Le chemin pris par le détective était des plus ahurissants. Après avoir suivi dans toute sa longueur une ruelle tortueuse et étroite, il s'engagea dans une venelle sans issue, y bascula une brouette en ruine, puis il revint sur ses pas. Quand il se retrouva au lieu de son départ, aux confins de la ville chinoise, il resta quelque temps à muser devant l'eau sombre du fleuve, en apparence indécis. Mais un observateur averti aurait vu que le détective comptait attentivement un certain nombre de minutes sur sa montre.

À la fin, Harry Dickson se retourna avec une certaine brusquerie et reprit le même chemin.

De nouveau, il longea la ruelle ténébreuse, mais il eut l'impression que de nombreux regards le suivaient à présent attentivement, guettant le moindre de ses gestes.

Pour tout autre que le détective, pareille chose eût semblé bien inquiétante, mais Harry Dickson s'en réjouit.

Certes, il jouait gros jeu : il savait qu'en bousculant d'une certaine façon la brouette oubliée dans la venelle, il attirerait immédiatement sur lui bon nombre de regards perçants. Il savait qu'en retournant sur ses pas, puis en revenant *au bout d'un nombre de minutes déterminé*, il allait passer une sorte d'examen invisible au long du trajet à parcourir. Il savait qu'au cas où le résultat de cet examen aurait été défavorable, la mort fondrait aussitôt sur lui, du fond de quelque recoin caché, *avant même qu'il ait rejoint celui qu'il voulait voir...*

Néanmoins, il continuait à marcher, mais il dédaigna la ruelle à la brouette, pour s'engager dans le plus hideux cloaque qu'on aurait pu imaginer.

C'était une impasse aux murailles croulantes, au pavage à peu près absent, au fond de laquelle brillait une unique lumière.

C'était celle d'une boutique de la plus misérable apparence ; malgré l'heure fort tardive, une lampe à pétrole brûlait encore au-dessus du comptoir, éclairant un fouillis de marchandises pauvres.

Des défroques sans nom, des cirés pour marinières, des denrées de regrat comme du riz cassé, des pois chiches et des morceaux noircis

de bacon encombraient l'étroit espace.

Un homme malingre, à la mine grincheuse, faisait des écritures à la clarté de la lampe fumeuse, suçant de temps à autre sur une affreuse petite pipe en terre noire.

Sans hésiter Harry Dickson poussa la porte et demanda un verre de grog.

— Ce n'est pas un bar, répondit hargneusement le boutiquier, et je ne vends que de la petite bière au tonneau. Encore ne la consomme-t-on pas ici.

— Dans ce cas, répliqua le détective, indiquez-moi un endroit où je pourrai boire à ma soif. Venez avec moi, je régale.

— Pouvez-vous attendre quelque temps ?

— Cinq minutes, mais je n'en attendrai pas six, et à tout prendre je trouve que trois minutes suffisent.

Le boutiquier branla la tête.

— Je vous suis, dit-il simplement.

Il ne lui fallut pas les trois minutes de grâce allouées par le détective pour remiser ses papiers dans le comptoir, souffler la lampe et fermer sa porte.

Précédé par le détaillant, Harry Dickson traversa un dédale de ruelles obscures ou stagnait un air lourd et méphitique ; aucune parole ne fut échangée entre eux.

Enfin, le guide fit halte devant une mesure qui semblait absolument abandonnée.

Le cicérone du détective, loin de frapper d'une certaine manière à la porte ou aux fenêtres, s'éloigna à quelques pas de la façade et resta complètement immobile. Sans qu'on sût comment, la porte s'entrebâilla et le boutiquier fit signe à son compagnon de le suivre.

Ils traversèrent un affreux taudis complètement en ruine, accédèrent à une sorte de courette intérieure et s'arrêtèrent devant une trappe de tôle sur laquelle, cette fois-ci, le guide frappa plusieurs coups rythmés.

Le moment d'après, il ouvrit lui-même la trappe, alluma une lampe de poche et descendit un escalier.

Une cave fraîche mais relativement propre fut traversée, un nouvel escalier monté, puis le guide poussa une petite porte.

Un hall blanc et net s'ouvrit devant eux, un plafonnier électrique l'éclairait. On se serait cru dans une antichambre de bureau, car une atmosphère de papier et d'encre y régnait.

Sans dire un mot, le boutiquier quitta le détective pour repartir par le même chemin. Harry Dickson était seul dans le vestibule propre sur lequel ne donnait qu'une porte unique.

Celle-ci s'ouvrit après une assez longue attente et, d'une voix

brève, un homme petit et trapu ordonna au détective d'entrer.

Le visage de l'homme était complètement couvert d'un masque de soie à fines mailles, à travers lequel il observait attentivement son visiteur.

La chambre où ce dernier venait d'être introduit ressemblait en tous points à un bureau d'administration, avec sa table couverte d'un tapis vert, ses cartons et ses classeurs. L'éclairage y était intense.

L'homme masqué prit une farde encombrée de paperasses.

— Il faut que je finisse ce travail avant de vous entendre, dit-il ; en attendant, vous pouvez vous rafraîchir.

Il posa une carafe de whisky devant le détective et remplit lui-même un verre à moitié. Puis il se remit nonchalamment à la besogne.

Harry Dickson ne toucha pas à la liqueur, mais se mit à rire doucement. L'homme leva la tête.

— Qu'avez-vous à rire ? demanda-t-il d'une voix mécontente.

— Toujours la même précaution, répondit Dickson en riant de plus belle, le coup du verre de whisky... Comme si je ne savais pas qu'à la première gorgée, je roulerais par terre, foudroyé par le charmant poison qu'il contient.

L'homme masqué approuva du geste et écarta le verre.

— C'est très bien, dit-il, tout est en ordre avec vous. À présent, dites-moi ce qui vous amène ici.

— À vous ?

— À moi... Mais oui, à qui autrement ?

— Ce que j'ai à dire, répliqua Harry Dickson à voix sourde, je ne puis le faire qu'à un seul..., à l'Invisible !

L'homme sursauta comme si un aspic venait de le piquer.

— Dites donc... Etes-vous fou... ou bien tenez-vous si peu à la vie ? gronda-t-il d'une voix lourde de menaces.

— Au contraire, repartit le détective, j'aime énormément la vie, et si vous me connaissiez mieux, vous en seriez convaincu. Ecoutez-moi bien, si l'Invisible devait apprendre que par votre faute, l'entretien que je veux avoir avec lui n'aurait pas lieu, il vous en cuirait terriblement.

L'homme au masque hésitait visiblement.

— Mais, dit-il après quelques moments de silence, si vous n'avez rien de bien remarquable à lui raconter, vous savez ce que vous coûtera votre témérité.

— Je sais tout cela, répondit Harry Dickson avec impatience. Faites ce que je vous dis, c'est-à-dire, faites-moi recevoir par lui.

— Cela prendra quelque temps...

— Je sais, il ne doit pas être sur place, mais je vais vous dire quelque chose que vous confierez tout à l'heure à votre téléphone. Dites à l'Invisible que Double Z est devant vous.

L'homme inclina la tête et prit dans son tiroir un carnet qu'il feuilleta ; tout à coup, il eut un geste d'effarement.

— Double Z... ce n'est pas possible !

— Si ! persifla le détective.

— Soit, répondit le masque, mais si tout ceci s'avère être du chiqué, Double Z, s'il n'est pas mort, le sera bientôt.

— Que de discours, grogna Harry Dickson, dépêchez-vous.

— Bien, j'y vais... Je vais devoir m'éloigner pendant quelque temps, vous allez rester seul ici. Voici un autre whisky.

— Je sais, dit le détective, celui-là je puis le boire.

L'homme avait tiré hors d'un placard une bouteille et un verre. Harry Dickson se servit aussitôt et avala une bonne gorgée. L'homme au masque parut satisfait.

— Patientez, dit-il, et il disparut derrière la porte qui fut fermée à double tour.

Le détective reprit du whisky, avisa une pile de journaux sur le coin de la table et se plongea dans leur lecture.

Il n'ignorait pas qu'en ces minutes d'attente, il était l'objet d'une surveillance attentive et occulte.

L'homme au masque n'avait fermé aucun tiroir et ses papiers s'épalaient librement sur la table, mais le détective savait que cela aussi était un piège et que la moindre curiosité pouvait lui attirer une balle bien envoyée à l'instant même.

Plus d'une heure s'écoula ainsi. Harry Dickson fit montre d'une patience infinie. De temps à autre, il reprenait de la liqueur et la savourait en connaisseur. Le dernier journal était parcouru quand la porte fut ouverte et que l'homme au masque rentra.

Il salua le détective d'un air de camaraderie.

— J'espère que l'attente ne vous a pas semblé longue, dit-il... Mon Dieu, vous allez me trouver bien oublieux, mais je vous ai laissé ici sans cigares ni cigarettes.

De nouveau, le détective partit d'un éclat de rire.

— La dernière pierre de touche, n'est-il pas vrai ? demanda-t-il d'un air goguenard. *On ne fume pas quand on attend l'Invisible !*

— Bien, dit l'homme en lui tendant la main ; cette fois-ci, tout est bien en règle, tous les rites ont été bien observés. Même des alliés de bonne foi, mais de mémoire infidèle, ont payé cher une seconde d'oubli.

— On ne peut prendre assez de précautions, répondit sentencieusement Harry Dickson, et je suis le premier à les approuver.

Il suivit le masque par le hall, puis par un très long corridor et enfin on l'introduisit dans un magnifique salon richement – quoiqu'un peu sévèrement – meublé. Assis dans un fauteuil, un homme drapé dans un grand manteau sombre, un masque collant sur le visage,

l'attendait.

L'homme qui avait conduit Dickson se retira sans dire un mot, sur une profonde révérence.

Quelques instants s'écoulèrent dans le silence, puis l'homme noir indiqua de sa main gantée un siège au détective.

— Double Z, dit-il d'une voix profonde, oui... je vous reconnais. Je ne puis dire que cela m'étonne, car rien ne m'étonne, pas même les morts qui revivent.

— Bah, répondit Harry Dickson avec impatience, rien n'est plus facile que de dresser le compte rendu d'une exécution clandestine qui n'a pas eu lieu.

— Qu'a-t-on fait de vous ?

Le détective passa la main sur son visage.

— Ma tête devrait vous l'apprendre. Un cachot souterrain bien que très confortable. On a pensé qu'un jour ou l'autre on aurait pu avoir besoin encore des services de Double Z.

— Vous vous êtes enfui ?

— Enfuir ? À condition d'être tissé complètement de rayons X et encore... j'aurais pu l'espérer. Non, on m'a confié une mission.

— En Angleterre ?

— Non, en Hollande.

— Laquelle ?

— Peuh... si j'y comprends seulement quelque chose. On m'a conduit dans une belle maison d'Amsterdam. On devait m'y présenter à quelqu'un. J'ai poireauté pendant huit jours dans une chambre close et personne n'est venu.

» Le neuvième jour, on m'a conduit dans une autre chambre, où se trouvait un gentleman assis dans un fauteuil comme le vôtre, seulement il y était maintenu par des liens très solides.

» — Faites-lui comprendre qu'il a intérêt de parler, me dit-on, puis on me laissa seul avec lui.

— Qui étaient ces « on » ?

— Absolument inconnus pour moi, si ce n'est un seul qu'il me semble avoir entrevu jadis à Barcelone.

— Précisez, fut l'ordre laconique.

— Impossible, il était pour le moins aussi bien masqué que vous-même.

— Alors comment se fait-il que vous l'ayez reconnu ?

— Il ne portait pas des gants comme vous, et j'ai la mémoire des mains, comme d'aucuns ont celle des physionomies. Et l'annulaire de sa main gauche était bizarrement tordu... tenez, comme ceci.

Harry Dickson plia son doigt en arrière et son mystérieux interlocuteur poussa un grognement de satisfaction.

— C'est intéressant, dit-il, continuez.

— Une fois seul, continua le détective, je me suis mis immédiatement en relation avec le gentleman.

» Après quelques minutes, il fit une étrange grimace, puis il resta sourd à toutes mes prières, et pour cause...

Harry Dickson secoua la tête d'un air furieux.

— Me tromper d'une façon aussi noire, se plaignit-il. Il avait une dent creuse qui contenait un poison foudroyant.

— Ensuite ?

— On n'avait plus confiance en moi, et on m'a installé dans une automobile. Mais pendant les loisirs que me laissèrent les huit premiers jours, je m'étais diverti à retirer un morceau de fer du radiateur et à l'aiguiser quelque peu. Je l'avais caché dans mon gilet de flanelle qu'on m'avait laissé.

» En route, j'ai essayé la pointe de mon fer sur celui qu'on m'avait donné comme compagnon et il n'a pas dit un mot, et pour cause...

» Il avait un revolver sur lui, ce qui m'a servi pour régler le compte du chauffeur de la bagnole.

» Tous deux avaient de l'argent sur eux. J'ai pu atteindre l'Angleterre.

— Et après ?

— Je viens vous y demander asile.

— Cela coûte cher, Double Z..., et ce n'est pas l'argent des deux lascars qui y suffirait, ricana l'homme en noir.

— Je sais, mais il se fait aussi que j'ai dans l'idée que l'homme de Barcelone pourrait venir par ici un jour ou l'autre. Pensez donc que je puisse le retrouver et... le faire parler !

Le masque réfléchit, la proposition semblait le tenter.

— On pourrait toujours voir, dit-il enfin ; écoutez, je vous accorde le séjour.

— J'aimerais bien ne pas devoir sortir dans les premiers jours.

Cela aussi parut plaire énormément à l'inconnu.

— Cela se conçoit, dit-il d'un ton radouci, et votre captivité ne sera pas trop dure, j'espère.

— Si, entre-temps, vous aviez quelque besogne pour moi, je ne suis pas ennemi de gagner honnêtement un peu d'argent anglais.

De nouveau, l'homme parut réfléchir.

— De fait... de fait..., murmura-t-il, ce n'est pas si bête que cela. Il se fait que j'ai une petite besogne que je n'oserais confier à personne ici, même à des Chinois de confiance. Mais avec votre tact..., votre savoir-faire.

— Officiel ? demanda négligemment Dickson.

L'homme eut un sursaut et un geste mécontent.

— Peu importe..., mais au fond je puis bien vous confier cela :

c'est plutôt une affaire personnelle. Il faudra travailler et oublier après, plus que jamais.

— Très bien, la discrétion cela me connaît.

— Connaissez-vous Harry Dickson ?

Le détective prit un air effrayé.

— Dickson... eh là là, j'espère que je n'aurai rien à voir avec ce lascar ? Il est un peu dangereux, comme disait l'homme devant le cobra en colère.

L'homme en noir secoua la tête.

— Pas précisément ; n'empêche qu'il faudra être sur vos gardes avec lui. Il s'agit..., mais je ferais mieux de vous mettre immédiatement devant les faits. Venez !

Il appuya sur un bouton de sonnette à portée de sa main.

L'autre homme au masque parut.

— À la grande cellule, ordonna celui qu'on appelait l'Invisible.

En silence, les trois hommes parcoururent un nombre respectable de couloirs, puis on s'arrêta devant une porte blindée munie d'un judas grillagé.

Le guide masqué s'éclipsa.

L'Invisible tendit une clé à Harry Dickson.

— Avez-vous vos instruments de travail ? demanda-t-il ?

Pour toute réponse, Harry Dickson tira de sa poche un mince étui qu'il ouvrit.

D'étranges petites pinces, lancettes, lames recourbées et fins ciseaux apparurent. Le masque fit un geste de satisfaction.

— À la bonne heure ! Ecoutez maintenant. Vous allez trouver à l'intérieur de cette cellule un prisonnier fort têtue, je crains.

— Que faudra-t-il lui demander ?

— Simplement ce qu'il sait au sujet des triangles en couleur.

Harry Dickson haussa les épaules.

— Je ne connais rien de cette histoire, mais tant mieux, cela n'influencera pas mon intellect. À propos, je ne désire pas être dérangé, mes méthodes n'appartiennent qu'à moi, dit-il vertement.

— D'accord, mais vous n'avez rien à craindre. Cette nuit, il n'y a ici que le secrétaire masqué que vous connaissez déjà et deux Chinois muets qui ne bougent pas de leur place. Si vous avez réussi, il vous suffira d'actionner le bouton de sonnette que vous voyez là-bas. Le secrétaire viendra et me mettra au courant ; je viendrai aussi vite que possible.

Il quitta Harry Dickson sur ces mots.

Le détective ouvrit doucement la porte de la cellule.

Elle était éclairée par une forte lampe vissée au plafond.

Sur un lit de sangle, bouclé dans une capote de sûreté en cuir, telle qu'on en emploie dans les maisons d'aliénés, un jeune homme

était allongé.

C'était Tom Wills.

6. La fin de la nuit

Harry Dickson resta quelque temps sans bouger, puis il vit les yeux de son élève levés sur lui.

— Bonne nuit, jeune homme, dit-il à mi-voix.

Tom Wills leva sur lui un regard méprisant mais ne répondit pas.

Harry Dickson fit le tour de la pièce. Il allait parler, se démasquer devant son élève quand un rayon de clarté rapide le frappa dans les yeux.

Il fit semblant de n'y prêter aucune attention, mais son regard d'aigle fouilla la pièce. Un petit miroir presque invisible était incrusté dans un angle de la cellule et, dans son champ, on l'observait. Aussitôt, il découvrit le microphone habilement dissimulé sous le lit.

— Allons... allons, bougonna-t-il, le service est bien mal fait dans cette maison, où est l'eau...

Il se mit à chercher partout et n'en trouva pas.

D'un pas délibéré, il sortit de la cellule et appuya sur le bouton de sonnette.

L'homme au masque parut un peu trop vite...

Harry Dickson sourit : d'une chambre voisine, le masque avait dû l'espionner attentivement.

— Il me faut de l'eau, dit-il, beaucoup d'eau.

— Bien, patientez quelques minutes, le robinet est à quelque distance d'ici.

Il partit et aussitôt Harry Dickson bondit vers le miroir : il était vide.

— Faisons vite et silence !

Tom Wills faillit hurler en entendant la voix amie, mais il sut refréner l'élan de son cœur.

La terrible gaine de cuir venait à peine de se détacher qu'on entendait revenir le secrétaire masqué au fond du couloir.

— À la gorge, Tom, dit rapidement le maître, et l'élève comprit.

L'homme revenait porteur d'un grand broc d'eau.

— Un instant, dit Harry Dickson, vous allez devoir me donner un coup de main, oh... un seulement. Il faudra dégager une partie de la poitrine de ce jeune oiseau. Je suppose que c'est vous qui l'avez emmaillotté de la sorte ?

— En effet, répondit l'autre avec un gros rire : n'est-ce pas bien fait ?

— Je ne pourrais en faire autant... Allons, faites vite ; l'Invisible n'aime pas attendre et il faudra que vous lui donniez des nouvelles avant l'aube.

L'homme se pencha sur Tom Wills.

Aussitôt, deux mains de fer le saisirent à la gorge et un bras puissant le ceintura avec rage.

— La capote, ordonna Harry Dickson.

Une minute plus tard, c'était le masque qui gisait dans le lit, incapable de faire un mouvement.

— Je pourrais vous tuer, dit lentement Harry Dickson, mais je ne le fais pas ; je sais que vous faites « officiellement » votre devoir et rien de plus. Je n'ôte même pas votre masque ; en revanche, vous allez m'apprendre quelque chose. Comment sort-on d'ici ?

L'homme poussa un sourd grognement.

— Je ne parle pas aux traîtres, rauqua-t-il.

— Très bien, je vais vous aider quelque peu et comme je n'ai pas une minute à perdre, je vais aller très vite en besogné.

Il prit une minuscule pince dans son étui et l'enfonça dans le nez du captif.

Un hurlement de souffrance s'éleva.

— Ceci, expliqua Harry Dickson, est une méthode surannée qui appartient aux Peaux-Rouges des temps héroïques. Ce n'est pas fameux, mais il y a mieux, inspiré d'un système chinois. À propos voulez-vous parler avant de la connaître ?

L'homme gémit, mais ne répondit pas.

La pince fut remplacée par de minces ciseaux, et le détective tâta longuement sous le lobe de l'oreille gauche du patient.

— Mise à nu et coupe en longueur d'un petit nerf, dit-il ; c'est, paraît-il, affreux comme tout.

Un petit bruit sec se fit entendre et une goutte de sang perla sur le cou du supplicié qui, cette fois-ci, hurla horriblement.

— Je regrette, c'est hideux... et je me fais horreur à moi-même, dit le détective.

» Parlerez-vous, à présent ? Non ? Ecoutez bien, je vais recommencer, mais auparavant je vais vous laisser une chance en ne parlant qu'à votre intelligence.

» Mon nom est Harry Dickson... Je vous couvrirai auprès de vos chefs...

— Harry Dickson ! haleta l'homme.

— Oui, et je vous affirme que dès maintenant vous n'êtes plus sous les ordres de...

Il se pencha sur lui et murmura un nom.

Ce fut prodigieux, l'homme masqué se mit à trembler violemment.

— Oui, il aura fini son rôle pas plus tard que demain.

— C'est bien, dit l'homme, je vais parler, mais je vous supplie de me laisser ici sur ce lit jusqu'à ce que demain... mes... chefs... viennent voir eux-mêmes comment tout s'est passé.

— C'est trop juste... Allons, dites vite !

— Je n'ai aucun pouvoir pour vous faire sortir, déclara le prisonnier. Même moi, je serais tué par les Chinois si je le tentais.

— Si je comprends bien, je devrai régler le compte aux deux Chin'tocs ?

L'homme branla la tête.

— Oui, ils se tiennent près de la sortie qui donne dans la ruelle de la brouette. Il y a deux clés, chacun en possède une...

— Peuvent-ils quitter leur poste ?

— Non ! Mais vous les trouverez facilement : il n'y a qu'à suivre le couloir de gauche, tout droit devant vous.

— S'il y a des pièges, votre compte sera réglé tout de même ; mon élève restera auprès de vous, avec la consigne de vous tuer immédiatement à la moindre anicroche.

— Il ne faudra pas toucher la rampe de fer de l'escalier, murmura l'homme, il y a le courant électrique.

— Bon ! Priez Dieu pour que je puisse terminer l'affaire des Chinois, sinon Tom Wills terminera la vôtre.

— J'ai tout dit, affirma l'homme masqué. Quand vous aurez monté l'escalier, vous verrez à vos pieds un assez grand hall circulaire, les deux gardiens se tiennent au fond. Ils sont sourds mais il voient très bien dans la nuit. Ils sont dans l'obscurité.

— Entendu, dit Dickson, je vous crois.

Il se tourna vers Tom et lui tendit un revolver.

— Vous connaissez la consigne, my boy ! À bientôt !

Le couloir fut vite parcouru par le détective. Au bout de quelques minutes, il se trouva devant l'escalier ; au-delà, il y avait un grand espace obscur.

Harry Dickson, tapi contre les marches, réfléchit. Comment pourrait-il voir les hommes qu'il devait abattre sans retard ?

Et soudain un large sourire fendit son visage.

Il prit son mouchoir et son foulard de soie et en enveloppa solidement sa lampe de poche électrique. Puis, sous la double enveloppe d'étoffe, il en manœuvra le déclic... C'était un objet sombre, mais possédant une intense lumière enclose.

Devant lui, dans le noir, il entendit bouger doucement les gardiens.

Il repéra l'endroit d'où venait le son et lança sa lampe à toute

volée, priant Dieu pour que l'ampoule ne se cassât pas dans la chute.

Aussitôt après, il entendit s'élever un murmure étonné et un bruit de mains raclant le sol. Les Chinois devaient chercher dans l'ombre l'objet qui venait de tomber près d'eux.

Le cœur battant, Harry Dickson monta l'escalier et regarda dans les ténèbres ; soudain, un faisceau lumineux jaillit hors des étoffes enlevées et le détective vit deux visages jaunes courbés au-dessus de la lampe.

Ce qui s'ensuivit fut rapide comme l'éclair.

Deux coups de feu... Deux chutes... Deux rôles.

— Allô, Tom ! cria Dickson au loin, la route est libre !

Les clés furent trouvées sur les deux cadavres et la porte fut immédiatement ouverte.

Limehouse était devant eux, morne et solitaire.

Une heure après, ils avaient regagné Baker Street et Harry Dickson alerta Scotland Yard.

— Une automobile et six hommes ! ordonna-t-il. Goodfield est-il là ?

Le superintendant était de service de nuit.

— Alors qu'il prenne le commandement de la brigade, dit Harry Dickson.

Par une nuit sans lune, mais admirablement étoilée, l'automobile de police roulait sur les belles routes du Middlesex.

Une lueur indécise se levait déjà à l'est, mettant un peu de clarté à la cime lointaine des arbres.

On traversa Whitesand endormi à l'ombre de son temple et l'on prit la route d'Hornstoke Castle.

Il fallut carillonner pendant de longues minutes à la grande porte avant qu'un semblant de vie ne se manifestât dans la vieille demeure.

Encore ne fût-ce d'abord que le hurlement des chiens et le bruit d'une fenêtre ouverte. La voix furieuse de Samuel Horst s'éleva ensuite.

— Que voulez-vous, là-bas ? On n'ouvre pas avant le jour ! Passez au large ou je lâche les chiens sur vous et je tire !

— Police ! Harry Dickson ! tonna le détective... Ouvrez, Horst !

— Ah c'est vous, sir... Fallait le dire plus tôt. Attendez... j'arrive !

Il fallut encore près d'un quart d'heure avant que la porte ne leur fût ouverte. Et encore le majordome ouvrit-il d'abord le guichet en braquant la lumière d'une forte lampe sur les visiteurs.

— Ah c'est donc bien vous, Mr. Dickson. Je me méfie, voyez-vous. On en voit de drôles à toute heure dans cette cambuse du diable.

La porte s'ouvrit enfin pour laisser le passage aux policiers.

— Avez-vous des nouvelles de Gaylor ? demanda Sam Horst au détective qui marchait à ses côtés.

Harry Dickson secoua la tête.

— Pas encore, mais cela ne pourra tarder, mentit-il.

En effet, le faux Gaylor – que nous connaissons autrement mieux sous le nom de Tom Wills – était resté dans l'automobile et se tenait couché prudemment sur le plancher de la voiture.

— Je suppose, sir, continua Samuel Horst en gravissant les marches du perron, que vous êtes pressé de découvrir ce qui est arrivé à cet étrange serviteur, et que c'est cela qui vaut votre visite nocturne à sir Japson.

— Bien deviné, Sam, dit jovialement Goodfield en prenant la parole à son tour.

— Qui est ce particulier ? demanda le majordome au détective.

— Superintendant Goodfield, de Scotland Yard, répondit Dickson.

— Scotland Yard... peuh, de la foutaise, grogna Samuel Horst avec mépris ; je serais reconnaissant au gentleman de ne plus m'appeler Sam tout court. Je ne me rappelle pas avoir jamais mangé la soupe avec lui.

Mais, soudain, il se ravisa et prit un air moins hautain : Sir Edward Japson venait de paraître dans le hall.

Il s'était habillé à la hâte ; ses cheveux gris s'ébouriffaient autour de sa tête livide. Harry Dickson remarqua combien il avait vieilli.

Le châtelain semblait à peine voir les visiteurs. Il n'avait d'yeux que pour le détective qu'il prit aussitôt à part.

— Mr. Dickson, dit-il d'une voix angoissée, Horst vous a-t-il dit... ?

— Qu'il n'aime pas être appelé Sam tout court par ces messieurs de Scotland Yard ? demanda naïvement le détective, oui, il me l'a dit.

— C'est bien de cela qu'il s'agit, s'écria le vieillard avec véhémence. Sam est un bon serviteur, mais c'est un butor... Oh, Mr. Dickson...

Il baissa la voix qui ne fut plus qu'un murmure à peine intelligible :

— On a peint un nouveau triangle vert sur ma porte cette nuit... Sam, en faisant une de ses rondes, l'a découvert. Nous avons essayé de vous avoir au téléphone, mais les démons avaient coupé la communication.

Sam Horst avait ouvert la porte d'un des salons du rez-de-chaussée, mais le détective lui fit signe.

— J'aimerais que sir Japson nous reçoive dans son bureau, dit-il.

Le majordome salua et, sans souffler mot, les conduisit dans le bureau où il déposa une lampe.

Quand ils furent installés, Harry Dickson se tourna vers le maître du château.

— Je suis venu vous apporter quelque clarté dans toutes ces ténèbres, sir Edward, dit-il, et comme Scotland Yard a tenu en mains pendant tout un temps les rênes de l'enquête, j'ai voulu me faire accompagner par ces messieurs, ici présents.

— Mr. Dickson ! s'écria Sir Japson, que savez-vous ?

— Mais oui, c'est vrai, murmura Goodfield, nous aussi nous ne savons pas ce que Dickson paraît avoir découvert.

— Je connais le mystère de la vie de l'ancien propriétaire de ce château, sir Austin Mackail, répondit le détective avec simplicité.

Sir Edward poussa un cri.

— Et son assassin, dites ? Et celui qui l'a tué ? Le pasteur ? Pourquoi a-t-il fait cela ?

Harry Dickson fit un geste évasif.

— Je n'en parle pas... Je ne veux parler que de Sir Austin Mackail.

Il se tourna vers Goodfield.

— N'avez-vous pas été frappé, mon cher Goodfield, d'une des dispositions testamentaires de sir Mackail ? Disposition devenue inutile par suite de la découverte du meurtrier.

— Vous voulez parler d'un legs au Bureau de Recherches Aéronautiques ?

— Précisément. Cela ne vous étonne-t-il pas de la part d'un homme qui ne s'est jamais occupé de ces choses ?

— Si fait... mais bien des gens s'amuse à devenir des originaux après leur mort, grâce à leur testament.

— Je m'empresse de vous dire que sir Mackail avait pourtant une raison : dans sa jeunesse, ce fut un aéronaute réputé.

— Voilà ce que nous avons toujours ignoré, déclara Goodfield.

— Et pour cause, car cela appartient à un passé plutôt lointain.

» Il me faut retourner trente ans en arrière. À cette époque, un ascensionniste professionnel du nom de Mac Kay se produisait à presque toutes les fêtes locales d'Angleterre. Il s'élevait dans les airs à l'aide d'un beau sphérique, le *Blue Sky*, aux applaudissements de la foule. Mais il corsait ses représentations par un geste d'une rare audace.

» Il était l'inventeur d'un petit parachute, auquel il s'accrochait par les mains, avant de se lancer dans le vide. C'était pour le moins hasardeux, mais il parvenait toujours à atterrir indemne, tandis que

son aide continuait à piloter le ballon dans les airs.

» Un jour, il alla offrir ce spectacle aux habitants d'une petite ville du centre de l'Angleterre.

» Au moment du lâchez-tout, un homme et une femme fendirent la foule des assistants et demandèrent à parler d'urgence à l'aéronaute.

» Leur colloque ne dura pas longtemps.

» Quelques minutes après, Mac Kay fit sortir son aide de la nacelle et le couple y prit place.

» Mac Kay annonça alors que pour une fois il allait prendre des passagers à son bord, et la foule l'acclama.

» Peu après, le ballon s'éleva, prit de la hauteur et disparut dans les nuages, emporté par un fort courant d'ouest.

» Que s'est-il passé dans les airs ? Je pense que je suis bien près de la vérité en vous racontant les événements suivants.

» Quelques jours auparavant, un cambriolage audacieux avait eu lieu dans une ville voisine. Une véritable fortune en argent et en bijoux avait été enlevée dans une banque de la cité. Pourtant, la police fut bientôt sur la trace des coupables : les époux Cadburn, des amis du directeur de la banque pillée, qui avaient disparu peu après le forfait.

» Les coupables se sentirent vite traqués : ports et gares avaient été avertis et un contrôle sévère fut exercé sur tous les voyageurs.

» Ils fuyaient vers leurs derniers retranchements et avaient réussi à atteindre la petite ville isolée, quand ils virent le ballon en partance.

» Une forte somme fut offerte à Mac Kay pour les prendre à bord de l'aéronef et l'accord fut conclu sur-le-champ.

» Ce qui suit appartient naturellement au domaine des conjectures.

» Mac Kay a-t-il reconnu le couple criminel ? C'est probable, car il voyageait beaucoup et connaissait pas mal de monde. Vit-il la valise qui contenait le butin ?

C'est également probable.

» Le fait est qu'arrivé au-dessus d'un endroit désert, Mac Kay avait déjà conçu son plan.

» Au loin, on voyait apparaître la ligne bleue de la mer, et soudain le plan fut exécuté avec une rapidité foudroyante.

» Tout en manœuvrant ses sacs de lest, l'aéronaute dut se saisir de la précieuse valise et la lancer dans le vide.

» Une double clameur de rage s'éleva et les passagers voulurent se jeter sur l'imprudent, pas assez vite pourtant pour empêcher l'exécution complète du plan félon : Mac Kay sauta dans le vide, se cramponnant à son parachute.

» Un hurlement de démente dut l'accompagner pendant

quelques instants, mais tout le lest avait été jeté, le ballon prenait de la hauteur et le vent l'emportait vers la mer... On n'en entendit plus parler.

» Mac Kay prit terre dans une lande déserte, y retrouva la valise et disparut à son tour. Voilà ce que les journaux de l'époque m'ont appris en partie.

— Et, acheva Goodfield, il vint à Londres, changea quelque peu son nom et devint Mackail. La fortune volée lui permit d'en acquérir une autre.

— C'est cela. Mais ce n'est pas tout. Les Cadburn appartenaient à la fameuse ligue des « Triangles en couleur »...

— Ah, s'écria Sir Japson, je commence à comprendre. Le faux pasteur n'a donc fait qu'exécuter une œuvre de vengeance. Cadburn, c'était le fameux Triangle vert.

Harry Dickson ne répondit pas immédiatement : il affectait de bourrer sa pipe.

— Non, dit-il doucement, Cadburn se désignait au contraire par un triangle rouge.

— Rouge ! s'écria Goodfield, alors Cadburn a dû se promener récemment dans ce château, puisqu'il y a laissé sa signature à plusieurs reprises !

Harry Dickson fit la moue.

— Je crois que Cadburn n'avait aucun goût pour la peinture, dit-il, mais qu'il se soit souvent promené par ce château, cela est plus qu'évident.

Il se tourna vers Sir Japson.

— Qu'en pensez-vous, sir ?

Le châtelain se tenait immobile sur sa chaise et regardait fixement le détective.

— Allons, Dickson, dit-il d'une voix changée, faites vite.

— Le forfait des Cadburn est couvert par la prescription, répondit le détective, mais le meurtre de sir Austin ne l'est pas. Sir Japson, j'ai le triste mais impérieux devoir de vous arrêter, puisque vous êtes Cadburn ou le Triangle rouge...

Deux policiers encadrèrent aussitôt le châtelain immobile.

Et soudain l'ombre se fit autour d'eux ; la lampe venait d'être renversée, tandis qu'une porte claquait.

— Diable, tonna Harry Dickson, attrapez-moi donc Samuel Horst qui se débène...

Les policiers se ruèrent à travers les couloirs et bientôt ils allaient revenir penauds et bredouilles quand une voix joyeuse s'éleva à la porte du château :

— Ne vous démenez donc pas tant, je tiens l'oiseau !

Et comme tous s'élançaient vers la porte, ils virent dans la

clarté de l'aube naissante Tom Wills tenant en respect avec son revolver un Samuel Horst complètement médusé.

Harry Dickson se mit à rire et se tourna vers Japson-Cadburn qui arrivait, menottes aux poings.

— Mon vieux Triangle rouge, que diriez-vous si je vous présentais le triangle bleu ?, ricana-t-il.

— Le... triangle bleu..., haleta le criminel, vous êtes fou ?

Harry Dickson s'approcha de Samuel Horst, lui enleva d'un geste rapide sa perruque et lui frotta énergiquement le visage d'où un savant maquillage s'enleva.

— Cadburn, dit-il, je vous présente votre tendre moitié !

— Comment ? s'écria l'ancien domestique-châtelain, c'est toi, Ethel ?

» C'est toi qui m'as joué tous ces vilains tours et qui t'amusais à me faire une peur d'enfer ? C'est toi qui vivais à mes côtés, sans que je t'aie reconnue ? Que le diable t'emporte ! Si je dois être pendu, je me console en espérant que le bourreau t'aura à son tour.

— Imbécile, riposta la femme avec mépris, ai-je tué quelqu'un moi ? Je ferai quelques années de taule, soit, mais j'hériterai de toi !

— Mr. Dickson, lui dit dans le courant de la même journée le superintendant Goodfield, saviez-vous que sir Brennford s'est suicidé ce matin.

— Ainsi qu'un haut fonctionnaire de Downing Street auquel je donnerai l'unique nom d'Invisible : je n'en sais rien, mais c'est toujours dans la logique des choses, répondit le détective.

— Expliquez... expliquez..., supplia Goodfield.

— Volontiers. Rappelez-vous que ce sont ces deux... gentlemen qui fournirent de si beaux certificats à Samuel Horst. Rien n'est plus aisé à comprendre quand on sait qu'ils avaient fait partie dans le temps de la bande des « Triangles en couleur. »

» Samuel Horst ou plutôt Ethel Cadburn n'a pas eu de difficulté pour les manœuvrer en sa faveur.

» Voici maintenant le bel enchaînement du mystère de Hornstoke Castle.

» Cadburn avait retrouvé Mac Kay... mais un Mac Kay repent, profondément assiégé par le remords de son acte d'antan.

» Il parvint à entrer à son service, dans une unique pensée de vengeance. Dieu sait par quelles sombres menées il a assombri les dernières années de son maître.

» Mac Kay a-t-il fini par découvrir la véritable personnalité de son majordome ? Tout me le fait croire. Il songea alors à boire la coupe jusqu'à la lie. Il testa en faveur du misérable et fit en sorte que Cadburn-Japson eût connaissance de ce testament. Pourquoi, me

demanderez-vous ? Parce qu'il prévoyait que le domestique, poussé par le désir des richesses promises, n'aurait pas hésité à le tuer ! Et loin de craindre cette mort, Mackay la désirait ! Mais il a dû réfléchir..., se souvenir qu'au fond Cadburn n'était qu'un vulgaire bandit qui ne méritait pas une telle chance.

» Il fit un second testament où il mettait son assassin dans l'obligation de se découvrir lui-même !

» Mais on ne prenait pas ainsi Cadburn au dépourvu. Depuis longtemps, il avait repéré son ancien complice, le pasteur. Vous savez comment il se servit de lui !

— L'assassinat de Mackail lui aussi devient clair, intervint Tom. Le domestique tua son maître tout à son aise. Mais il lui fallait un témoin venu du dehors. Il expédia une lettre de Londres, sachant que Barnuph, le facteur, viendrait la remettre au château. Il inventa de toutes pièces l'histoire de l'envoi recommandé, sachant bien qu'elle serait difficile, sinon impossible à vérifier. Ce fut lui qui frappa le pauvre facteur, pour faire croire au vol, puis à la restitution de son uniforme.

— C'est cela, Tom, mais Cadburn a commis une faute... légère, mais une faute pourtant : il a frappé Mackail dans le dos ! J'ai déjà dit à ce sujet qu'un tel acte ne pouvait être commis que par quelqu'un de qui le châtelain ne se méfiait pas !

— À propos, demanda Tom, je suppose que Sam Horst a dû percer au jour mon identité...

— Sans aucun doute, et comme il aurait bien voulu savoir ce que votre maître connaissait au juste de l'affaire des Triangles, il n'a eu aucune peine à compromettre son ancien complice, devenu haut fonctionnaire de l'Intelligence Service, pour agir... un peu personnellement !

— Alors, l'antre de Limehouse ?

— Chut... Affaires d'Etat, répondit Harry Dickson ; je le connaissais, cet antre, et je savais tout ce qu'il fallait pour y entrer. Comme c'est un des rouages de notre service de contre-espionnage, je ne me sens pas autorisé à en dire davantage.

— Et le fameux Double Z que vous avez incarné hier soir ?

— Un des plus fameux bourreaux occultes d'Allemagne, celui qui s'entendait comme personne pour faire parler le monde. Pourtant, il a commis une faute – ce qui lui valut d'être pendu en cachette sur ordre de ses chefs.

» Je l'ai ressuscité ; ce qui vous prouve que les histoires invraisemblables sont souvent celles qui trouvent le plus de crédit en ce bas monde !

L'AVENTURE D'UN SOIR

1. Le bon Mr. Willtrop

Maud Taylor, en sentant les premières gouttes de pluie, se mit à courir. Elle regagnait son domicile de Jonathan Street, et elle n'était encore qu'à l'angle d'Upper-Kennington Road quand la pluie se mit à tomber à verse.

La jeune fille jeta un regard navré sur sa petite toilette d'été, la seule un peu convenable qu'elle possédât, et afin de la protéger contre l'eau du ciel, elle se réfugia sous le large porche d'une maison de maître. Comme elle s'y abritait, l'averse tourna au déluge, et un violent coup de tonnerre retentit.

Maud eut un geste d'ennui : beaucoup d'ouvrage l'attendait dans son petit appartement ; en outre, il lui fallait terminer la copie du mémoire que le docteur Berringa lui avait demandé pour le surlendemain au plus tard.

Mais cela n'était pas suffisant pour qu'elle risquât d'abîmer sa jolie robe sous la pluie battante.

Au-dessus de la ville, les nuages se faisaient de plus en plus lourds et menaçants ; malgré l'heure relativement peu avancée, l'obscurité envahissait les rues devenues désertes comme par magie.

Cependant, venant de Vauxhall Bridge, une énorme automobile arrivait en trombe, soulevant des geysers d'eau sur son passage. Comme la voiture parvenait à hauteur de la jeune fille, elle freina brusquement et stoppa. Mais, ce faisant, elle souleva un énorme paquet d'eau boueuse qui frappa Maud Taylor, laquelle se croyait à l'abri sous le porche.

La jeune fille poussa un véritable cri de désespoir en voyant sa toilette irrémédiablement perdue, et elle ne put retenir ses larmes.

— Voyons, voyons, dit alors une voix cordiale, on ne pleure pas pour cela, miss ! Une robe, cela se remplace, et bien mieux qu'une jambe coupée ! Puisque je suis en faute, je tiens à vous dédommager sur l'heure.

Maud Taylor essuya ses yeux rougis et vit s'incliner devant elle un petit homme tout rond, tout en bedaine, la mine rose et réjouie.

— Je me nomme Willtrop, dit-il, et cette maison est la mienne. Veuillez vous donner la peine d'entrer, miss... miss ?

— Maud Taylor, étudiante en sciences naturelles.

— Charmé, miss, j'aime la jeunesse studieuse, et je suis bien triste que la destinée, en me vouant aux affaires, ait fait de moi l'âne

bâté que je suis. Mais voici que l'orage redouble ; entrez donc, je vous dédommagerai sur l'heure pour votre toilette perdue, et je vous reconduirai chez vous en auto, à moins que vous ne veuillez attendre ici la fin de l'averse.

Mr. Willtrop choisit une clé plate à son trousseau, ouvrit la porte et s'effaça pour laisser passer l'étudiante.

Dès ses premiers pas dans le large vestibule dallé de marbre blanc, elle eut peine à retenir une exclamation admirative.

— Il fait beau chez vous ! remarqua-t-elle naïvement.

— Bah, une innocente manie de vieil homme, qui n'a sur terre que son home à aimer, miss Taylor.

Le vestibule ressemblait à une merveilleuse serre chaude, tout en palmiers et massifs de fleurs ; le long d'une des murailles s'élevait une vaste volière, véritable féerie de couleurs vivantes.

Au bruit de la porte refermée, un gazouillis fantastique se fit entendre.

— Tout doux ! Tout doux, mes petits amis, s'écria Mr. Willtrop en riant, oui, oui, vous aurez tous de la salade fraîche et de bonnes baies juteuses, pour vous changer des sempiternelles graines qui vous dessèchent le gosier.

Un éclair brilla et illumina d'une fauve clarté la large verrière ; le gazouillis se changea aussitôt en pépiements de détresse.

— Mes oiseaux ont peur de l'orage, expliqua le petit homme en faisant glisser un grand voile bleu le long d'une tringle et en allumant des appliques électriques.

Une douce lueur orangée illumina la pièce, et Maud Taylor, qui était très éprise de beauté, faillit applaudir.

Mr. Willtrop vit son enthousiasme et son visage s'éclaira d'un large sourire.

— Nous ne sommes que sur les premières marches du temple, dit-il de sa voix bonhomme et joviale. Venez, Miss Taylor, et si vous voulez partager le repas d'un vieil homme solitaire, assez âgé pour être votre grand-papa, je vous invite avec joie.

Tout en parlant, ils avaient atteint une salle à manger pas très grande, mais si merveilleusement meublée, et à l'éclairage si doux, que Maud se sentit aller d'enchantement en enchantement.

Sur une table ronde couverte d'une fine nappe damassée, un souper froid était servi : une belle volaille dorée, un homard dressé sur glace pilée, une multitude de rapiers en cristal remplis d'une variété infinie de gourmandises délicates.

— Ce sont des zakouski, ou hors-d'œuvre russes, expliqua Mr. Willtrop. J'ai voyagé à travers le vaste monde et en ai rapporté les habitudes qui me semblaient plaisantes.

Maud Taylor songea à la tasse de thé tiède et aux biscuits

crayeux que lui servait en guise de souper sa maussade hôtesse, et elle ne lutta guère contre la tentation. D'ailleurs, la bonne figure de Mr. Willtrop la rassurait. Elle prit place devant la table et laissa son hôte déposer une cuillerée de caviar sur son assiette.

— Je suis mon propre serviteur, déclara le maître des lieux. Mes domestiques ont l'ordre formel de me laisser tranquille et seul, une fois le soir tombé. Quand on voit tant de visages défiler toute la sainte journée, on estime la solitude à son juste prix.

— Solitude que je compromets pourtant, répliqua malicieusement la jeune fille.

— Aha ! s'écria Mr. Willtrop, voilà qui est bien trouvé, ma foi ! Mais permettez-moi de vous contredire. J'aime la jeunesse studieuse, je vous l'ai déjà dit. Mais, mademoiselle la savante, qu'apprenez-vous à l'école ?

Maud se mit à rire de bon cœur.

— Un tas de choses, cher monsieur, qui ne me serviront sans doute pas beaucoup dans la vie, surtout si je ne parviens pas au bout du compte à décrocher une place de maîtresse d'études dans un pensionnat pour jeunes filles.

Mr. Willtrop hocha gravement la tête.

— Pauvre métier, dit-il, qui ne doit pas rapporter gros.

— Il est vrai que les affaires doivent rapporter davantage, riposta Maud.

Le gros homme soupira.

— Oui, en effet, les affaires.

Il y avait de la tristesse dans sa voix et Maud s'en aperçut ; elle essaya alors de détourner la conversation.

— J'ai vu des oiseaux magnifiques dans votre volière, dit-elle, et même de très rares. Ce terrible monsieur au gros bec orange qui se démenait comme un beau diable, c'était un toucan, si ma vue et ma science sont bonnes.

— Un toucan ? Oui, en effet, les savants l'appellent ainsi ; moi, je me contente de l'appeler Smith, oui, Jack Smith comme tout le monde.

— Etes-vous amusant, Mr. Willtrop ! s'écria Maud, en buvant une petite gorgée de Hochheimer que son hôte lui versait d'une bouteille vénérable au col très allongé.

Tout en mangeant fort peu lui-même, le gros homme servait attentivement sa jeune invitée, jusqu'au moment où celle-ci déclara ne plus pouvoir avaler une bouchée.

— Il se fait tard, dit-elle enfin, l'orage s'est éloigné et le vent du soir doit avoir séché les rues.

— Alors, c'est le moment de penser de nouveau aux affaires, répliqua Mr. Willtrop avec un bon rire, car il m'en reste une à régler

avec vous. Voici pour votre toilette gâchée, Miss Taylor.

— Vingt-cinq livres ! s'écria la jeune fille, mais je ne puis accepter cela, Mr. Willtrop ; la mienne ne coûtait que trois livres !

— Je vous en prie, répondit le vieillard en souriant, acceptez-les tout de même, et croyez bien que je reste encore votre obligé.

Maud Taylor n'avait que vingt ans et l'adversité avait déjà rudement pesé sur sa dure jeunesse d'orpheline. Quand elle eut en main les bank-notes, elle crut palper une véritable fortune.

— Tant pis ! s'écria-t-elle joyeusement, et tant mieux aussi, je vais pouvoir dire à ce vieil ours de Berringa qu'une violente migraine m'a empêchée de copier son affreux mémoire.

— Berringa ? demanda Mr. Willtrop. J'ai connu un homme de ce nom, un homme bien comme il faut, je m'empresse de l'ajouter. Il était dans les cirages et dans les huiles lourdes. C'est lui ?

Miss Taylor pouffa de rire.

— Berringa, dans les huiles ? Oh, Mr. Willtrop, excusez-moi et laissez-moi rire ! Le docteur Berringa dans les huiles ! Il faudra que je raconte cela, demain, à l'université, toute la classe en deviendra folle de joie. Non, non, c'est le professeur d'anatomie comparée, un homme peu facile, surtout aux examens.

— Vraiment ? demanda piteusement Mr. Willtrop. Qu'est-ce au juste que l'anatomie comparée ?

— Hm, c'est assez complexe, sir, mais pour le docteur Berringa, cela consiste à comparer les hommes aux bêtes, et pas toujours à l'avantage des premiers.

Le vieillard secoua la tête d'un air d'incompréhension.

— Je n'y entends rien ; je suis un vieil imbécile. J'ai vécu dans les denrées coloniales toute ma vie. On ne me trompe pas sur la qualité du riz, ni sur celle du thé, et j'ai lancé la cannelle Willtrop qui est très appréciée par la clientèle ménagère, mais c'est tout. Avouez que c'est peu !

— Pas du tout, Mr. Willtrop, protesta l'étudiante, j'apprécie même hautement vos connaissances pratiques, moi qui bois trop souvent une lavasse qui n'a de thé que le nom.

— Je vous donnerai des paquets de Suchung, le meilleur thé de Chine, dit le vieillard en riant, pour le prix de votre condescendance envers un ignare vieillard, mademoiselle la savante.

— Voilà deux fois que vous m'appellez ainsi, s'écria Maud. Ne vous méprenez pas pourtant, je suis la plus mauvaise élève du docteur Berringa, et s'il me supporte à son cours, c'est que j'accepte de faire pour lui des travaux de dactylographie à des prix...

— Dérisoires, acheva Mr. Willtrop, n'est-il pas vrai ? Six pence la page, ah, le grigou !

— Pardon, deux pence, sir !

Mr. Willtrop poussa une exclamation d'indignation.

— Miss Taylor, s'écria-t-il, je suis honteux pour l'humanité d'entendre qu'il existe dans le monde de la science d'aussi vils exploiters. Non, non, ne vous récriez pas, je maintiens mes dires. Si vous le permettez, notre rencontre n'en restera pas là, et peut-être pourrai-je encore vous être utile dans la vie.

Maud Taylor se leva pour prendre congé de ce parfait gentleman ; c'est en se levant qu'elle vit le désastre de sa toilette.

Mr. Willtrop le remarqua comme elle et secoua la tête d'un air navré.

— Vous ne pourrez jamais rentrer chez vous, crottée comme vous l'êtes, déclara-t-il et demain, vous ne trouverez pas une toilette toute faite pour vous rendre au cours. Permettez... Attendez-moi.

Il s'éloigna d'un pas pressé, et Maud l'entendit gravir allègrement les marches de l'escalier conduisant aux étages.

Il ne tarda pas à revenir, portant sur le bras une toilette en crêpe de Chine vert Véronèse et un magnifique châle de soie rose.

— Je m'arrangerai avec ma gouvernante, à qui appartiennent ces frusques, dit-il ; voulez-vous les mettre, pendant que je me retire ?

L'offre était faite de si grand cœur que l'étudiante n'osa la refuser ; d'ailleurs, la robe était jolie, du meilleur goût, et lui plaisait fort.

Quand Mr. Willtrop revint quelques instants plus tard, Maud s'admirait dans la glace, rouge de plaisir.

— Je vous la rapporterai demain, sir.

— Gardez-vous-en bien, répliqua vivement l'excellent homme. Je vous la donne et je dédommagerai largement ma gouvernante. Qu'allez-vous faire ? Me rendre ces misérables vingt-cinq livres ? Pas de ça, mon enfant ! C'est pour embêter le docteur Berringa, dont vous ne ferez plus les copies à deux pence la page !

Sur ces mots, ils se séparèrent les meilleurs amis du monde.

Ce ne fut qu'en rentrant chez elle, que la jeune étudiante vit qu'elle avait oublié le mémoire du docteur Berringa dans la maison d'Upper-Kennington Road où elle avait été si bien traitée.

— Bah, j'irai le rechercher demain en me rendant au cours, dit-elle. J'aurai d'ailleurs grand plaisir à revoir Mr. Willtrop.

2. Suite en... détresse

— Upper-Kennington Road. 173 b, avait noté Miss Taylor.

Et le lendemain, elle partit une demi-heure plus tôt pour aller réclamer le manuscrit du docteur Berringa à l'accueillant Mr. Willtrop.

La matinée était douce et claire, purifiée par l'orage de la veille. Maud Taylor, toute à sa nouvelle fortune, marchait d'un pas allègre, fièrement drapée dans son châle rose et contente de se sentir admirée.

« La gouvernante de Mr. Willtrop n'est décidément pas une pauvre, se disait-elle, et elle se fournit chez les couturières les plus huppées de la City. Je crois, pour ma part, que cet excellent petit vieux est peut-être un peu plus cachottier qu'il ne voudrait le paraître. N'empêche, quel gentleman exquis ! »

En arrivant à hauteur de la maison de maître, elle vit trois hommes en complet de confection, qui stationnaient devant la porte.

Elle remarqua quelque chose d'indéfinissable dans leur maintien, dans leurs yeux fureteurs, sous les feutres rabattus.

Maud Taylor hésita un instant, puis elle sonna.

Aussitôt, le trio s'approcha d'elle.

— Que désirez-vous, miss ?

L'étudiante les toisa et répondit sèchement :

— Je désire voir Mr. Willtrop, mais je ne sais en quoi cela peut vous intéresser, messieurs.

L'un d'eux toucha son chapeau du doigt et grimaça un sourire.

— Cela nous intéresse beaucoup, croyez-le bien, miss. Voici ma carte d'inspecteur de Scotland Yard.

La jeune fille sursauta.

— La police ? Qu'est-il arrivé ?

On ne lui répondit pas, mais on lui posa une question.

— Qu'est-ce qui vous fait supposer que quelque chose soit arrivé ?

Maud Taylor pressentit quelque chose d'étrange et perdit contenance.

— Hier soir, j'ai oublié un cahier dans cette maison.

— Hier soir ? Oh, très bien ! Ainsi, vous étiez ici hier soir ?

— Et pourquoi pas ? s'écria la jeune fille, impatientée.

— Je crois, miss, répondit sèchement le policier, qu'il y a quelqu'un qui aimerait bien parler un moment avec vous, dans cette maison. Mais voici qu'on ouvre, veuillez vous donner la peine

d'entrer !

Avant que l'étudiante sût ce qui lui arrivait, elle se sentit pousser doucement à l'intérieur de la maison. Elle revit le merveilleux décor de la veille, les oiseaux dans leur volière, les plantes exotiques, les massifs fleuris.

Un gentleman s'approcha d'elle et, aussitôt, le policier qui l'avait questionnée lui glissa quelques mots à l'oreille.

Le gentleman la regarda avec curiosité.

— Superintendent Goodfield, de Scotland Yard, se présenta-t-il en saluant.

En tremblant, Maud Taylor déclina à son tour ses nom et qualité, puis, sans y être invitée, elle raconta son aventure de la veille.

Quand elle en eut achevé le récit, Goodfield se tourna vers un coin du vestibule et demanda à quelqu'un qui restait dans l'ombre :

— Avez-vous entendu, Mr. Dickson ?

Un homme grand et maigre, au visage sévère et triste, s'avança.

— Harry Dickson ! balbutia Maud Taylor. Mon Dieu, il doit s'être passé quelque chose d'affreux ici !

Le célèbre détective la regarda sans mot dire, puis il l'invita à le suivre.

Maud se retrouva dans le salon de la veille. Elle vit un grand vase abondamment fleuri de roses pâles, et soudain, un rire ironique éclata à ses côtés.

— Parfait, voilà déjà une de mes robes et mon châle rose ! Comme vous pouvez le voir, messieurs, cette dame porte une toilette en tous points identiques à celle que je porte moi-même. J'ai en effet la curieuse manie de posséder le double de chacun de mes vêtements.

Maud, terrifiée, se retourna et vit une jeune femme d'une remarquable beauté, assise sur une causeuse, qui la regardait avec des yeux durs.

— Miss Taylor, dit Harry Dickson, voulez-vous répéter à Lady Saltere le récit que vous venez de faire au superintendent Goodfield ?

L'étudiante s'exécuta d'une voix tremblante. Quand elle eut fini, la dame blonde éclata de nouveau de son rire désagréable.

— C'est du roman, ou je ne m'y connais pas ! Un Mr. Willtrop ? Mais je ne connais personne de ce nom ! Et puis, c'est moi qui habite ici ; seulement, je ne suis revenue de la campagne qu'hier, fort tard dans la nuit. J'ai trouvé un souper entamé sur la table – il paraît donc que mademoiselle y a goûté –, mes domestiques éloignés (on leur avait envoyé des cartes pour le théâtre) et mon coffre-fort pillé. Il est vrai que je retrouve une de mes toilettes sur les épaules de Miss Taylor. C'est peu ; je préférerais mes bijoux, il y en a pour cent mille livres. Ajoutez-y une somme en billets de banque qui ne doit pas être inférieure à trente mille livres et que je m'apprêtais à verser à la

banque aujourd'hui.

Lady Saltere se remit à rire.

— Vous savez mieux que moi ce qu'il vous reste à faire, messieurs ! dit-elle.

Maud Taylor poussa un cri d'effroi : elle avait vu l'acier d'un cabriolet luire dans les mains de Goodfield.

Mais Harry Dickson intervint.

— Pas de ça, Good ! dit-il d'une voix mécontente. Miss Taylor voudra bien nous suivre et se montrera raisonnable. Son cas mérite d'ailleurs d'être examiné plus attentivement.

— Alors, je lui souhaite bonne chance, répliqua ironiquement la belle jeune femme, mais je regrette de devoir porter plainte contre elle, puisqu'elle porte une de mes toilettes volées.

— Voleuse, moi, une voleuse ! sanglota Maud Taylor.

Harry Dickson l'emmena doucement.

— Gardez tout votre courage, miss, murmura-t-il en la faisant monter dans l'auto qui devait la conduire au poste de police. Croyez-moi, si vous n'avez pas menti, et je suis tenté de le croire, vous aurez en moi un ami et un protecteur.

Elle lui tendit une petite main reconnaissante que le détective serra avec commisération.

Le calvaire de Maud Taylor commençait.

*

— Fille Taylor, veuillez vous apprêter, vous êtes attendue au bureau de la direction, dit une voix sèche.

Fille Taylor !

Depuis trois jours qu'elle était détenue à la section pour femmes de la prison de Newgate, la jeune fille ne s'était entendu apostropher que par un sinistre numéro matricule : A-103 ; aujourd'hui, la surveillante s'humanisait en l'appelant par son nom, tout en lui donnant le nom quasi injurieux de « fille Taylor ».

Mais la détention, les murs froids et nus de la cellule, l'horrible tristesse silencieuse des promenoirs sans air ni lumière, avaient déjà eu raison de sa fierté et même de son courage.

Elle s'habilla comme un automate et suivit la rigide silhouette de la gardienne, par les longs et sonores couloirs de la geôle.

L'atmosphère sentant l'encre et la paperasse du bureau directorial lui parut presque édénique à côté du noir séjour de la cellule, et elle reprit un peu de sa vaillance coutumière en voyant le visage presque bienveillant du scribe qui se levait sur elle.

— Miss Taylor, dit celui-ci, j'ai une heureuse nouvelle à vous apprendre. Un ami s'est porté garant de vous et vient de verser une

caution de cinq cents livres pour votre mise en liberté provisoire.

— Un ami ? balbutia l'étudiante, je n'ai pas d'amis, moi !

— Il faut croire le contraire, riposta l'employé, bien qu'il soit resté anonyme.

» Bref, vous quitterez tout à l'heure la prison après la levée d'écrou réglementaire. Toutefois, la police désire vous garder à vue, dans un hôtel qu'elle vient de désigner. C'est l'hôtel Whigs, tout près d'ici, une maison respectable. On vous y a retenu une chambre où vos repas seront servis. Je vous préviens toutefois que vous ne pourrez le quitter qu'en compagnie de l'inspecteur qui est attaché à votre personne et qui se tiendra discrètement dans le hall de l'établissement pendant la journée et occupera la chambre voisine de la vôtre pendant la nuit. Toute tentative de votre part pour vous dérober à ces mesures sera immédiatement suivie de votre réintégration dans ce pénitencier. Je vous conseille donc de vous y soumettre. Les frais de votre séjour à l'hôtel ont été largement couverts par une provision versée également par votre ami.

Miss Taylor ne put que balbutier de vagues paroles de remerciements et se laissa conduire au greffe où la levée d'écrou eut lieu.

Avec quelle joie intense elle retrouva le brouillard de la métropole, quand la lourde porte noire de la prison se referma derrière elle ! Elle but à longs traits l'air humide. Comme un vin généreux. La liberté reconquise la grisait, même avec la restriction qui y était mise.

Comme elle faisait ses premiers pas à l'air libre, un jeune homme s'approcha d'elle et la salua avec une parfaite politesse.

— Je suis Tom Wills, Miss Taylor, se présenta-t-il, l'élève de Harry Dickson.

Elle sourit tristement.

— C'est vrai, je dois être gardée à vue par un policier.

— Détrompez-vous, miss, répliqua vivement le jeune homme, je ne suis pas un policier attitré. Il est vrai que Scotland Yard avait décidé d'attacher un de ses inspecteurs à vos pas, mais mon maître a demandé de pouvoir me déléguer à sa place. Je crois que Mr. Dickson pense bien plus à vous faire protéger qu'à vous surveiller.

— Me protéger ? s'écria l'étudiante. Et contre qui ? Je ne me connais pas d'ennemis et je suis une petite créature si insignifiante !

— Mon maître serait venu vous voir personnellement, mais il a dû s'absenter aujourd'hui, et je ne crois pas qu'il sera de retour avant la nuit. Je ne veux pas vous faire mystère des recommandations qu'il m'a faites à votre égard. Je dois surtout empêcher que quelqu'un vous approche.

Miss Taylor lui jeta un regard étonné.

— Je ne puis comprendre. Qui donc aurait intérêt à m'approcher ? Hormis quelques étudiants, dont je ne me suis jamais occupée d'ailleurs. Je n'ai pas d'amis à Londres, ni même de connaissances. Je suis une solitaire.

— Je le crois, répondit Tom Wills avec sympathie, mais quand vous dites que vous manquez d'amis, je crois que vous êtes dans l'erreur.

— C'est vrai, vous voulez parler du mystérieux ami qui m'a fait libérer sous caution. Ne serait-ce pas votre maître, par hasard ?

Tom Wills secoua résolument la tête.

— Ce n'est pas lui, et nous ne sommes pas parvenus à percer son anonymat, jusqu'à présent tout au moins, ils étaient arrivés à l'hôtel Whigs, où Miss Taylor se vit assigner une très jolie chambre pourvue de tout le confort, ce qui la réjouit beaucoup.

Un gros colis venait d'y être déposé par un commissionnaire et quand la jeune fille l'ouvrit, elle y trouva deux tailleurs du meilleur goût et un confortable manteau en drap bleu roi. Le mystérieux expéditeur avait tout prévu et ni le linge, ni un amour de bonnet alpin, ni même une paire de fines chaussures n'avaient été oubliés.

— Je n'y comprends rien, s'écria Miss Taylor, et dire que l'on prétend que le malheur vous enlève vos amis ! Moi qui n'en ai jamais eu, je m'en découvre dans la détresse... bien qu'ils soient très mystérieux.

Elle pensa alors à Mr. Willtrop, à son visage débonnaire, à sa voix douce et cordiale.

Elle endossa un des tailleurs et se mirait avec complaisance dans la glace, quand Tom Wills vint l'inviter pour le lunch.

Les mets étaient simples, mais choisis, et la pauvre Maud Taylor, qui avait tâté de la pitoyable nourriture des prisons, mangea de bon appétit et but même un doigt de vin de France que lui versa Tom Wills.

Ils furent bientôt les meilleurs amis du monde.

Tom éveilla l'attention passionnée de sa compagne en lui racontant quelques-unes des plus curieuses aventures du prestigieux Harry Dickson et Maud Taylor, mise en verve, parla sciences.

L'après-midi passa comme un rêve pour la jeune fille. Le détective avait réussi à obtenir un relâchement de la consigne policière et Maud put passer quelques heures au cinéma en compagnie de son mentor.

Dans la soirée, ils prirent le thé dans le hall de l'hôtel, puis Miss Maud se retira dans sa chambre avec un gros paquet de livres dû à la munificence de Harry Dickson.

Vers dix heures, Tom Wills vint frapper à sa porte pour lui souhaiter la bonne nuit, disant qu'il se retirait lui-même dans la

chambre voisine, et lui conseillant de fermer sa porte au verrou.

Après la dure couchette de la cellule, Maud Taylor crut s'allonger sur un lit de roses et de mousse et, bientôt, elle s'endormit d'un bon sommeil, presque rassurée.

Au milieu de la nuit, elle s'éveilla pourtant, après un mauvais rêve.

Elle avait la tête lourde et les figures bizarres entrevues dans son sommeil étaient encore présentes à son esprit.

La lampe en veilleuse éclairait mal la chambre spacieuse ; l'étudiante vit des ombres s'allonger, insolites.

Elle tourna la tête et faillit crier.

Dans la pénombre, un visage la regardait. Elle vit des yeux fixes rivés aux siens, de beaux yeux étranges, déjà entrevus...

— Lady Saltere !

Oui, c'était bien la figure de la belle femme blonde qui la regardait dans la nuit, dans une immobilité quasi menaçante.

Mais l'étudiante n'était pas une enfant peureuse ; elle étendit résolument la main et tourna le bouton électrique placé à son chevet.

Une vive lumière inonda la pièce.

Elle était vide. Les verrous de la porte étaient toujours mis. Le livre qu'elle lisait avant de s'endormir avait glissé à terre. Maud se mit à rire.

Le cauchemar n'avait pas résisté à la grande clarté.

Déjà, elle allongeait la main vers le commutateur pour se replonger dans l'obscurité propice au sommeil, quand elle resta immobile, la main en l'air, comme médusée par ce qu'elle voyait.

Entre les fentes de la tenture masquant l'une des fenêtres, une main s'avavançait : une robuste main gantée de noir, qui tenait un revolver.

L'arme se braquait en plein sur le front de la jeune fille, tandis qu'une voix rauque murmurait, menaçante et terrible :

— Un cri, un geste, et vous êtes morte !

Avec un soupir, Maud Taylor se renversa sur sa couche...

... Une demi-heure plus tard, les tentures de la fenêtre furent de nouveau soulevées et une forme agile bondit dans la chambre.

Elle vit le lit vide, les couvertures rejetées, des vêtements épars, et poussa un gémissement de détresse.

— Trop tard ! J'arrive trop tard ! Je serai donc toujours celui qu'on devance !

Et l'inconnu recula vers la fenêtre, en enjamba le rebord et disparut dans la nuit.

3. Nuit de fête

Dans le Surrey, son parc prolongeant la célèbre forêt d'Epsom, se trouve *L'Abbaye*, la magnifique résidence d'été de Lady Saltere.

C'est un véritable manoir des siècles passés, mais complètement modernisé quant à son confort intérieur. Comme dans les grands palaces, chaque chambre y possède une salle de bains, un salon et un téléphone. Un personnel merveilleusement stylé y répond aux moindres désirs des invités, car Lady Saltere aime s'entourer de temps à autre d'une foule d'admirateurs qui appartiennent pour la plupart au *cant* londonien.

Les fêtes qu'elle y donne sont célèbres et même la presse du continent en parle avec la plus profonde admiration.

On se souvient encore de la fameuse « Nuit Vénitienne » au cours de laquelle des gondoles chamarrées d'or et d'argent glissaient silencieusement sur le grand lac intérieur, illuminé par des myriades de lampes électriques. De la « Nuit de Lahore », où le parc se transforma en une féerique jungle hindoue, dont les tigres (mais en cage !) n'étaient même pas absents.

Ce soir, ce sera la « Nuit de Chine » qui enchantera deux cents invités, dont plusieurs étaient de marque. Dix mille lampions bariolés brillent de leurs feux multicolores, dans les basses branches du jardin. Des « bateaux fleuris » glissent sur le lac aux eaux assombries. Des fontaines lumineuses jaillissent dans la nuit.

Le costume chinois est de rigueur. On voit des soies de toutes les teintes et décorés d'innombrables dragons brodés.

Il y a même une table chinoise, mais, rassurez-vous, on n'y sert pas de rats grillés, ni du rôti de chien, ni des araignées confites, mais les plus fines friandises de l'Orient et de l'Occident, et l'on n'a emprunté à la gourmandise céleste que les ailerons de requin en gelée, les potages de nids de salanganes, le riz neigeux, les volailles tendres.

Certes, on y sert du thé, mais surtout du champagne des plus grandes marques.

Un maître d'hôtel empressé semble deviner les moindres désirs des invités ; il est partout, petite ombre bleu et jaune. Celui-là, au moins, ne doit rien à un maquillage savant, c'est un véritable Céleste, portant natte et boutons de corail. C'est Foh, un des plus fameux restaurateurs chinois de la City, et les invités comprennent que, pour l'avoir à son service au cours de cette mémorable soirée, Lady Saltere

a dû faire d'énormes dépenses.

Lady Saltere se multiplie : pour ce soir, elle est devenue une adorable chanteuse chinoise, aux yeux bridés par des traits de khôl, au teint doucement safrané. Elle est revêtue d'une tunique féérique de soie rose lamée d'or et pailletée de pierreries. Pourtant, elle n'a pas sacrifié sa merveilleuse chevelure blonde, et, Chinoise blonde, elle n'en est que plus séduisante.

La nuit avance. La fête bat son plein. Le champagne a coulé à flots. La douce et plaintive musique des bateaux de fleurs est devenue criarde, puis rageuse, et c'est un véritable jazz qui la remplace. L'ivresse monte aux cerveaux et, sous son empire, les gentlemen les plus huppés de la City ne sont plus que des ivrognes braillards.

Lady Saltere n'a pas bu, c'est à peine si elle a trempé ses lèvres peintes dans les coupes aussitôt délaissées ; par contre, elle a avalé force verres d'eau glacée, comme si une fièvre intense dévorait sa poitrine.

A mesure que la soirée avance, sa mine s'est faite moins rieuse, sa bouche s'abaisse en une lippe amère, ses yeux se cernent, ses mouvements deviennent las. Voici deux éventails de pure nacre que sa main fébrile brise et rejette avec colère, tandis que du regard, elle consulte le magnifique cartel de marbre rose du salon où, fatiguée, elle se réfugie.

Une ombre fluette se glisse vers elle, et elle semble s'éveiller d'un rêve.

— Foh ! Quoi de neuf ? questionne-t-elle ardemment.

Le Chinois fait une profonde révérence.

— Lumière de mes yeux, celui que votre cœur désire n'est pas venu.

Elle éclate d'un rire à la fois furieux et amer.

— Mon cœur, cette blague, vieux Chink ! Il est vrai que vous autres Chinois, à force de parler par images, vous appelleriez cœur une armoire à glace.

Un imperceptible sourire plisse les lèvres minces du Céleste. Il néglige de parler à l'orientale et lance presque brutalement :

— Armoire à glace ? Disons coffre-fort, voulez-vous, *mylady* ?

— J'aime mieux cela ! Alors, il n'est pas venu, et pourtant, vous l'avez invité vous-même, hier, comme il faisait la bombe dans votre boîte de nuit de Soho.

— Certainement, et je vous avoue que je suis étonné de son absence. Il a rugi de joie en recevant votre invitation, et il a donné un tel pourboire au *boy* qui lui servait à boire, que le garçon en a eu le souffle coupé.

— Il est donc vraiment si riche, cet affreux Cormick ?

— Il serait milliardaire en France. Quatre des plus riches placers

d'or d'Australie lui appartiennent, sans compter ses innombrables troupeaux de moutons, ses immenses entrepôts de viandes frigorifiées et ses usines de conserves.

— N'en jetez plus, je deviens folle furieuse !

— Sir Mac Cormick ! jette la voix glapissante d'un laquais.

Foh sursaute, malgré son impassibilité coutumière, et Lady Saltere met une main devant sa bouche pour ne pas pousser un cri de joie.

— J'ai pas de costume chinois, moi, éclate tout à coup une voix joviale mais vulgaire, et puis, ce n'est certainement pas moi qui m'habillerai en Chink ! Par dignité !...

— Qu'à cela ne tienne, lui répond une voix harmonieuse, vous êtes tout excusé, et je suis bien heureuse de pouvoir regarder le célèbre Mac Cormick tel qu'il est, et non sous un aimable travesti.

C'est Lady Saltere qui souhaite la bienvenue à son invité retardataire.

Celui-ci est un homme trapu et épais, roux comme un feu, au visage de pleine lune illuminé par tous les alcools de la terre, et hérissé de favoris rouges et rudes.

Il fait des efforts ridicules pour tenir encastré dans son orbite gauche un monocle d'écaille blonde et mâche furieusement un chewing-gum pour se donner un air de parfait américain qu'il n'est pas, puisqu'il descend d'une obscure famille écossaise.

Il salue gauchement la belle chinoise et, comme il reconnaît Foh, il lui lance un clin d'œil crapuleux.

— Mince, il fait chic dans la cambuse, hein, vieux cochon de Chink !

Pourtant, devant la grâce de l'hôtesse, il essaye de se débarrasser un tant soit peu de sa vulgarité.

— C'est plus beau chez vous qu'au *Paradénia cinghalais*, madame, déclara-t-il, et je suppose qu'on s'y amuse davantage.

— Toutes les pauvres joies que mon humble demeure peut vous offrir sont les vôtres, minauda Lady Saltere.

— Ça va, répond le goujat, il ne sera pas dit que Mac Cormick n'aura pas accepté une invitation faite d'une aussi charmante manière ! Et s'il y a quelque chose à payer, eh bien, Mac Cormick sait payer tout ce qui lui plaît !

C'était d'une grossièreté horrible, mais néanmoins, la belle hôtesse s'inclina comme devant le plus délicat des compliments.

— Une coupe de champagne, Mr. Mac Cormick ? proposa-t-elle.

— Un cocktail dans un grand verre, commande le manant comme s'il était au cabaret, et puis l'on verra après.

Foh s'est éclipsé et, bientôt, il revient, portant lui-même la boisson exigée.

— Epatant ! jubile Mac Cormick en avalant une formidable gorgée, il faudra m'en donner la recette, démon jaune, et je la paierai, car Mac Cormick paie tout ce qui lui plaît, tout !

— Je vais vous présenter à des amis qui seront ravis de vous voir, Mr. Mac Cormick, dit Lady Saltere.

— Vraiment ? C'est bon, puisque vous le dites, mais moi, je suis un homme tout rond, oui, rond comme un souverain, et Mac Cormick en possède assez pour remplir toute cette cambuse. Alors, allons voir les camarades, j'ai l'esprit à la rigolade ce soir !

De son pas de sylphide asiatique, la blonde lady précède son invité à travers une série de salons où les fêtards commencent à devenir rares ; en effet, déjà les autos s'éloignent sur la route qui les ramène à Londres.

Enfin, la jeune femme pousse une porte à deux battants et un magnifique salon apparaît, inondé de lumière, où une dizaine de gentlemen s'affairent autour d'une large table de jeu.

— Mr. Mac Cormick ! annonça-t-elle, et aussitôt, elle continue les présentations, ce qui fait qu'arrivé le dernier, Mac Cormick s'écrie en riant aux éclats :

— Alors, ce sont tous des lords, là-dedans ? Eh bien moi, je ne le suis pas ; il ne tiendrait qu'à moi de l'être d'ailleurs. Mais je suis un démocrate, moi ! Allons, que l'on me fasse une petite place à cette damnée table.

Les lords ne s'offusquent nullement de cette triviale entrée, et s'inclinent avec le sourire. La place est vite faite et Mac Cormick jette devant lui une formidable liasse de bank-notes.

La chance lui sourit d'abord, mais elle ne tarde pas à tourner et quand le jeu prend fin, l'Australien a perdu tout ce qu'il avait c'est-à-dire cinq mille livres. Cela semble d'ailleurs lui être absolument égal, car il demande « à la compagnie » quand on se retrouvera de nouveau ensemble pour lui donner sa revanche, et l'on convient que ce sera pour bientôt.

Il est deux heures du matin, les invités sont partis ; Foh donne des ordres au personnel qui remet tout en place. Lady Saltere, lasse mais toujours rayonnante, fait signe à Mac Cormick qui s'est installé dans un fauteuil et ne parle pas de s'en aller.

— Vais-je faire avancer votre automobile, cher ami ? propose-t-elle.

Mac Cormick s'esclaffe.

— Mon auto ? Pourquoi en aurais-je une ? Il y a assez de taxis à Londres, et des meilleurs ! D'ailleurs, je suis un démocrate, moi ! Appelez donc une bagnole.

— Jamais de la vie ! Je vais vous faire reconduire dans une de mes voitures, à moins que...

— Quoi donc ? demande le grossier personnage.

— Vous vouliez prendre une dernière tasse de thé avec moi et accepter l'hospitalité de *L'Abbaye* pour cette nuit ?

— Ben, cela m'irait, d'autant plus que je ne trouverai plus rien de convenable ouvert à Londres. Va pour le thé et pour l'hospitalité !

Mac Cormick ouvrit des yeux étonnés quand il vit le « thé » servi.

De fait la boisson chinoise n'était représentée sur la table que par une minuscule théière en porcelaine noire, tandis que les alcools les plus fameux flambaient dans des flacons de cristal avec, tout autour, une gamme merveilleuse de petits plats recherchés.

— Ah, miam, que c'est bon ! rugissait le bonhomme en s'empiffrant. Je reprendrai encore de ce thé, ajoutait-il en riant comme un ogre, et en remplissant à ras bord, un verre de vodka.

— J'aime votre belle et franche rondeur, comme vous voulez bien appeler cela, Mr. Mac Cormick, déclara Lady Saltere, et je suis heureuse de rencontrer enfin un homme, un homme, entendez-vous.

— Cela, vous pouvez le dire, reconnut le goinfre avec fatuité.

— Vous seriez le meilleur conseiller que puisse rêver une femme solitaire, comme je le suis, continua la lady en soupirant.

— Et cela aussi, c'est la vérité, je suis un homme de bon conseil. Les affaires surtout, cela connaît le vieux Mac Cormick !

— Une jeune femme sans défense, du moment qu'on la sait riche, est entourée de tant de requins et de menteurs !

— Riche ? Pas autant que moi, tout de même ! grogna le rouquin.

Lady Saltere éclata d'un beau rire perlé.

— Je l'avoue, je suis une pauvre comparée à vous, mon grand ami !

— C'est bien possible ! affirma le butor.

— Eh bien, Mr. Mac Cormick, je crois qu'un jour viendra plus proche que je ne le pense moi-même, où j'aurai besoin de votre clairvoyance en affaires, déclara l'hôtesse en se levant. Maintenant, il se fait tard ; dans une heure, l'aube va dorer les arbres du parc. Foh va vous conduire à votre chambre et je vous souhaite une bien bonne nuit.

— Entendu ! s'écria Mac Cormick en tendant une large patte à la belle femme, je suis votre ami, comme vous le dites. Allons dormir ! Et vous aussi, *mylady*, dormez bien ; permettez que j'emporte cette bouteille de vodka, je la viderai à votre santé et à vos beaux rêves.

Il s'en alla d'une démarche solide malgré l'alcool, suivi par les regards de la lady.

A peine eut-il disparu que le visage de celle-ci changea.

— Sagouin ! Vieux malpropre ! Je vais envoyer toute cette

verrière qu'il a touchée dans la poubelle ! Voilà un tête-à-tête qui a dû vous plaire et puisque vous payez ce qui vous plaît, Mac Cormick, eh bien, vous le payerez et plus cher que vous ne l'imaginez ! Le prix d'un placer australien, par exemple, et de quelques usines de conserves en plus. Pouah ! Muid à rhum !

Elle quitta le salon et gagna sa chambre à coucher mais, avant de se mettre au lit, elle se plongea dans une vaste baignoire d'eau glacée.

— Je ne pourrais dormir avec l'odeur de ce singe roux sur moi, murmura-t-elle en séchant son corps magnifique.

Ce n'était plus la Chinoise, mais la belle Anglaise rose et blanche ; seulement, elle semblait avoir gardé la cruauté asiatique au fond de son regard, jusqu'au moment où le sommeil le voila.

*

Mac Cormick, une fois dans sa chambre, ouvrit doucement la fenêtre et vida le contenu de la bouteille de vodka au-dehors.

— Ma dose de ce soir suffit, murmura-t-il, je reviens à l'eau.

Il vida une carafe d'eau fraîche et s'étira.

Son visage changea ; les plis vulgaires s'en effacèrent, faisant place à des traits graves et réfléchis, bien que tempérés d'une singulière bonté.

— D'un côté, tout cela est clair, monologua-t-il, la femme Saltere est une fameuse coquine, mais l'autre côté... celui-là reste plus sombre que jamais. Je me demande si *L'Abbaye*, où je jouis d'une hospitalité si largement intéressée, recèle un mystère.

Mac Cormick se mit à regarder les ombres du parc, parmi lesquelles la pâleur indécise de l'aube se glissait déjà.

— La salle de jeu n'en est pas un, continua-t-il. Pas mal de femmes dans le genre de la Saltere tirent profits, voire subsistance d'un pareil commerce clandestin. La coquine y gagne cinq mille livres qu'il lui faudra partager avec ses comparses. C'est à peine une bouchée de pain pour son appétit d'ogresse. Foh me chiffonne. Ensuite...

Brusquement, il cessa son soliloque et se mit à regarder avec intérêt une ombre qui se mouvait dans le parc, vers le château. Elle se posta contre le mur et, soudain, Mac Cormick entendit un sifflement suivi d'un choc sourd.

— Beau travail ! murmura-t-il avec admiration.

Deux crochets d'acier brun venaient de s'agripper au rebord de la fenêtre et, aussitôt, il entendit le frôlement à peine perceptible d'un grimpeur agile qui montait vers l'étage en se servant d'une mince échelle de soie.

Mac Cormick, un étrange sourire aux lèvres, attendit posément.

Une tête parut au-dessus de la tablette de granit et presque aussitôt, une forme humaine bondit dans la chambre avec une rare agilité.

— Très bien, dit simplement Mac Cormick, vous prenez de l'âge et pourtant, vous restez aussi souple qu'il y a vingt ans.

— Bonjour Crâne, répondit l'homme surgi de la nuit. Un compliment venu d'un homme comme vous a de la valeur. Il y a longtemps que vous êtes sorti de prison, mon vieux ?

— Dix ans, et je n'y retourne plus.

— Je l'espère bien, car s'il y a un homme au monde que j'aurais voulu rencontrer dans ces circonstances, c'est bien vous, Humphrey Crâne.

— Tout comme moi, Harry Dickson ! Ils se serrèrent la main.

4. Humphrey Crâne

Humphrey Crâne, gentleman cambrioleur, escroc magnifique, aventurier de grande race, avait eu un passé de gloire.

Il avait naguère dressé la liste de tous les banquiers véreux, de tous les hommes d'Etat prévaricateurs, de tous les exploiters éhontés de la misère humaine, dans le but de les dépouiller de toutes les manières possibles.

Il y avait réussi avec une virtuosité sans pareille.

Rappelons quelques-uns de ses plus retentissants exploits.

Barruch Grossmith, le plus insolent usurier de la haute finance new-yorkaise, se vantait d'avoir basé sa fortune sur plus de cent suicides. Jugez de la stupeur dans Wall Street, le jour où ce terrible financier annonça qu'il se retirait dans un couvent d'Espagne, après avoir distribué tout son avoir à des œuvres pies. En effet, il liquida toute sa fortune, dédommagea ceux qu'il avait ruinés, ainsi que les familles des malheureux suicidés, et fit don de sommes énormes à des hôpitaux et à des asiles, puis il s'embarqua pour l'Europe.

Quelque temps après, Barruch Grossmith revint à New York, fou de rage : il avait été emprisonné dans une hutte des montagnes Rocheuses et gardé à vue par des bandits, tandis que Humphrey Crâne prenait sa place dans ses bureaux et disposait de sa fortune.

Il voulut tenter de récupérer celle-ci, mais mal lui en prit.

Une nuit, un homme masqué s'introduisit dans sa chambre et lui coupa l'oreille gauche.

— Laissez les pauvres gens tranquilles, lui déclara l'étrange justicier, sinon je reviens pour vous couper la tête. Je suis Humphrey Crâne.

Et l'usurier se le tint pour dit.

L'affaire de Winston Millwall ne fut pas moins stupéfiante, par l'audace qu'y déploya le génial bandit.

Millwall réalisa une fortune immense par un ignoble trafic de traite des Blanches, sans jamais devoir rendre des comptes à la justice des hommes, grâce à de louches complicités politiques et policières.

Soudain, la chance sembla tourner pour lui. Des officiers de police de Buenos Aires et d'Espagne eurent soudain l'oreille coupée, voire le nez fendu, des magistrats furent brusquement acculés au suicide. Bref, tous ceux qui avaient aidé l'odieux Millwall se virent traqués d'une occulte et terrible manière.

Le trafiquant n'y tint plus. Il réalisa sa fortune et s'embarqua pour l'Europe sur son splendide yacht. En plein Atlantique, un étrange navire pirate prit le yacht à l'abordage, fit Millwall prisonnier et emporta sa formidable fortune. On ne revit ni Millwall ni ses dollars, mais personne ne douta de l'intervention d'Humphrey Crâne.

Ce dernier n'aurait jamais été pris si une femme ne l'avait trahi. Il connut la dure vie des prisons anglaises, mais on ne parvint pas à réunir assez de preuves pour le condamner à une peine très forte. Après cinq années de détention, il fut libéré et disparut sans plus donner signe de vie.

Et c'est devant cet énigmatique bandit que se trouvait en ce moment Harry Dickson.

— Je savais bien que tôt ou tard, je vous aurais trouvé dans le sillage de la Saltere, dit tout à coup le détective.

Le faux Mac Cormick, que nous appellerons désormais de son vrai nom, Humphrey Crâne, hocha gravement la tête.

— C'est logique, dit-il simplement, et ce n'est pas amusant, croyez-moi, de se trouver dans le sillage de la belle Betsy ! Imaginez-vous qu'il soit facile de vivre dans celui d'un sconse ou de toute autre bête puante ?

— Très bien, acquiesça Harry Dickson.

— Je suppose que vous aimeriez retrouver ce bon petit bougre de Tom Wills ? demanda malicieusement Crâne.

— Savez-vous quelque chose de lui ? demanda vivement le détective.

— Hélas non, excepté ce que tout le monde en sait ; c'est-à-dire qu'on l'a enlevé à l'hôtel Whigs comme un chausson aux pommes dérobé à un étalage. Le public a cru à une fugue de sa part avec la jolie Miss Taylor qui a disparu également ; c'est bien mal connaître Tom Wills, et sans doute aussi Miss Taylor.

— Merci, Crâne, c'est bien mon avis.

— Je suppose que vous avez dû trouver que la bande de Foh joue un rôle dans cette histoire qui vous a fait accourir ici, Dickson ?

— On ne peut rien vous cacher, vieux camarade.

— Hum, une vie humaine ne pèse pas lourd dans les mains de ce Chink.

— C'est vrai, murmura Harry Dickson avec un frisson dans la voix, et puis-je vous demander à mon tour. Crâne, quelle raison vous amène en ces lieux ?

— Je regrette, vieux Dickson, mais je ne puis vous répondre.

— Je respecte vos secrets, mais je suppose qu'ils ne vous empêchent pas de me donner un coup de main pour retrouver Tom Wills ?

— Nullement, le petit m'est sympathique, pour des raisons de

moi seul connues : il se peut que je serve ma propre cause en servant la vôtre, Dickson.

Le pacte était conclu ; les deux hommes, le bandit et le détective, se serrèrent la main pour la seconde fois, cette nuit, en une longue et confiante étreinte.

— Drôle d'endroit que *L'Abbaye*, dit tout à coup Crâne.

— Le connaissez-vous ?

— J'étais ici, hier soir, avant tous les invités, bien que je sois arrivé le dernier. J'ai pu employer utilement ces quelques heures apparemment.

— Et ?

— J'ai dû m'arrêter en chemin pour ne pas être impoli, mais je compte bien utiliser ce qui reste de nuit et de ténèbres pour achever ma besogne. Venez-vous ?

Il ouvrit la porte et se dirigea à grands pas vers l'escalier.

— Faites attention, murmura Harry Dickson, il me semble que vous faites beaucoup trop de bruit !

— Je sifflerais une marche de Souza en m'accompagnant de castagnettes, répliqua Crâne, sans crainte d'être entendu. Il n'y a personne dans toute la cambuse.

— Mais la femme Saltere, mais Foh ?

— Pfuitt ! se moqua le bonhomme. On fera un peu moins de bruit quand on sera dans la forêt d'Epsom !

Harry Dickson connaissait trop la réputation de solide intelligence d'Humphrey Crâne pour ne pas accepter aveuglément ses avis. Il le suivit sans ajouter un mot.

L'ancien détenu déverrouilla une porte de service et ils se retrouvèrent à l'orée du parc envahi par les premières lueurs laiteuses de l'aube.

Au fond des halliers, des froufrous d'ailes s'éveillaient, des oiseaux commençaient à gazouiller dans l'ombre faiblissante.

Crâne pressait le pas et marchait vers le grand lac intérieur.

— Hier, j'étais habillé en Chink, tout comme les autres, dit-il, et j'ai navigué sur cette eau tranquille, mais d'une façon toute solitaire.

— Avez-vous découvert quelque chose ?

— Oui, une araignée.

— Hein ?

— J'ai dit : une araignée.

— Ce n'est pas beaucoup, répondit Harry Dickson, un peu agacé.

Crâne eut un rire silencieux et riposta :

— Elle était très grande !

Ils étaient arrivés au bord du large étang et Crâne détacha une barque blottie sous le couvert d'un grand saule pleureur.

Il prit les rames et se mit à diriger l'embarcation avec une

habileté telle qu'elle glissait sans bruit sur la surface liquide, comme une ombre légère.

Une île à la végétation touffue sortit bientôt de la nuit et les deux hommes y abordèrent.

Au centre se trouvait une sorte de petit temple grec, qui devait servir de pavillon de chasse, lors des passages d'automne. Crâne y pénétra.

Le petit bâtiment se composait de deux pièces délabrées et presque complètement dépourvues de meubles. Quelques belles fresques décoraient les murs.

Harry Dickson alluma sa lampe électrique et sa clarté tomba sur l'une de celles-ci.

— Savez-vous ce que ce tableau représente, Dickson ?

— C'est une reproduction d'une composition célèbre de Bôcklin : *L'île de la Mort*, répondit le détective.

— Regardez donc la stèle peinte à l'avant-plan, c'est là-dessus que se trouvait l'araignée.

— Mais que diable voulez-vous dire avec votre araignée ? s'impatienta Dickson.

— Doucement, vieux camarade, je vais vous la montrer.

Crâne prit un gros paquet de feuilles fraîches qui se trouvait dans un coin et se mit à le déballer avec prudence.

Une forme roussâtre en surgit tout à coup dans un crissement strident et Harry Dickson fit un bond en arrière.

— Une mygale ! Ah, la sale bête !

— Saviez-vous que Foh est un excellent entomologiste ? dit tout à coup Crâne ; sa collection d'insectes vivants était jadis remarquable, mais depuis qu'il s'est établi restaurateur dans Soho, je crains qu'il ait dû s'en débarrasser, chose pénible pour un amateur comme lui.

Les yeux de Harry Dickson étincelèrent.

— Crâne ! s'écria-t-il, quel merveilleux détective vous auriez fait !

Il prit deux branchettes formant pince et cueillit avec quelque dégoût l'immonde bestiole qui se tordit avec fureur, puis alla la poser sur la stèle de la fresque.

— Très bien, Dickson, approuva le gentleman-forban.

Aussitôt libérée, la mygale se mit à courir en rond sur la muraille ; dans sa course, elle sembla décrire une spirale, approcha du centre et soudain disparut.

— Ce qu'il fallait démontrer, s'écria Humphrey Crâne.

— C'est-à-dire qu'il y a un passage qui mène d'ici à l'endroit où Foh cache ses collections vivantes, acheva Harry Dickson. Mais nous ne pourrions nous introduire par la minuscule fente dans laquelle vient de disparaître l'araignée.

— Connaissez-vous le tableau de Bôcklin ? interrogea Crâne.

— Ma foi oui, l'œuvre est suffisamment célèbre pour cela.

— Alors, regardez bien cette reproduction que j'ai tout lieu de croire fidèle et interrogez votre mémoire.

Harry Dickson sourit et regarda son compagnon avec une admiration mal dissimulée.

— Décidément, Crâne, vous êtes un type peu ordinaire.

— Peuh ! C'est possible après tout, mais je manque de culture générale.

Le détective resta quelque temps en contemplation devant la fresque. Il en regardait les eaux sombres et tranquilles, le ciel vide, les hauts ifs funéraires et les perspectives dallées de marbre.

— Je ne me rappelle pas avoir vu cet aigle pêcheur survolant au loin les eaux endormies, dit-il tout à coup.

— Vraiment ? s'écria Crâne. Où donc est-il, cet oiseau importun ? Ah, je vois, cet accent grave sur ce bout de nuage ! Merci, Dickson, tenons-nous prêts à repartir à l'aventure !

Il se haussa contre la muraille et donna une violente tape sur la minuscule figurine ailée. Quelque chose grinça dans le mur et la fresque se fendit.

— Entrez, noble seigneur, invita Crâne en faisant une révérence.

Mais il redevint tout à coup plus grave et, désignant un étroit passage où s'amorçait un escalier en vrilte filant vers les profondeurs, il dit :

— Un coup de poing en pleine figure de Lady Saltere et une balle dans le crâne de Foh, voilà ce qui doit être la consigne, du moins s'ils bougent.

— Soit, dit Harry Dickson. Foh, à mon avis, a déjà évité vingt fois la potence ; j'opte pour la balle ! Mais ne craignez-vous pas que quelque signal avertisseur ait pu fonctionner ?

— Pas du tout, il n'y a que Foh qui vienne ici, et le fait de cacher des collections d'insectes vivants n'a rien de répréhensible. D'ailleurs, s'ils sont ici, lui et Betsy, ils dormiront comme des souches !

— Comment ?

— Opium ! répliqua simplement Crâne. Ne sentez-vous rien ?

L'odeur douceâtre de la fumée noire leur parvenait en effet.

— Je ne savais pas que Lady Saltere s'adonnait à ce poison, dit Harry Dickson.

— Moi, je le sais, répondit sèchement Humphrey Crâne.

L'escalier ne comportait qu'une dizaine de marches, puis un couloir aux parois suintantes les mena vers une porte rouillée que Crâne ouvrit sans peine, malgré ses serrures.

— Pas de verrous, murmura-t-il soucieusement. Je crains que le repaire ne soit vide.

Ils se trouvaient dans un hall oblong dont le fond était masqué par une forte draperie de cuir rouge. Une bizarre odeur de musc et d'herbes flottait autour d'eux. La draperie soulevée, le rayon de la lampe de Harry Dickson fit miroiter tout à coup une multitude de vitres cristallines.

La main experte de Crâne découvrit un interrupteur, en tâtant la muraille, et la lumière jaillit.

— Joli musée, hein ? dit Crâne en désignant une foule de petites cages de verre, remplies d'innombrables insectes vivants, les uns rampants, les autres immobiles, les autres voletant dans leur prison transparente.

» Il y a eu de la casse, continua-t-il en montrant des débris de verre, c'est ce qui explique la fuite de la mygale. Foh devait être bien pressé, acheva-t-il avec un grognement de colère.

Tout à coup, il poussa un cri étouffé et ses yeux lancèrent des éclairs.

— Venez donc, Dickson ! Ils ont été ici, Tom et la jeune fille ; regardez ces deux cages de fer, ces lits de camp et ces bols de riz à peine entamés.

Le détective tournait en rond dans l'espace grillagé.

— Vous avez raison, Crâne, dit-il tristement. Voici quelques signes de reconnaissance laissés par mon élève. Nous arrivons trop tard !

Si le visage du détective faisait peine à voir, celui de son compagnon avait changé complètement en quelques instants.

Ses yeux bleus avaient l'éclat insoutenable de l'acier, son menton s'avavançait dans un mouvement de terrible menace, ses narines frémissaient comme celles d'un tigre en colère.

— Elle m'a repéré, la gueuse ! tonna-t-il. Et moi qui croyais que le masque de Mac Cormick me protégeait suffisamment ! Dickson, tenez-vous-le pour dit : Humphrey Crâne est un imbécile, oui, un idiot fieffé comme il y en a des tas à Scotland Yard, par exemple !

Il bouillait visiblement de rage et, dans sa main, il tenait un petit médaillon qu'il venait de ramasser.

— Je le portais sur moi hier, rugissait-il, il ne m'a jamais quitté et cette damnée femelle a pu s'en emparer. Ah, ce qu'elle est habile, Dickson, cette tigresse et comme elle a dû se moquer de moi ! Tenez, si vous n'étiez pas venu, il y a mille chances contre une qu'Humphrey Crâne serait maintenant à l'état de viande froide ! A présent, dépêchons-nous !

— Mais où irons-nous ? s'écria le détective avec désespoir.

— Dans le seul endroit au monde où les scélérats peuvent encore se croire à l'abri !

— Et c'est ?

— Chez moi !

Harry Dickson regarda son compagnon avec une surprise non dissimulée.

— Chez vous. Crâne ? Mais qu'appellez-vous « chez vous » ?

— C'est tout près, Dickson, à *L'Abbaye* ; je suis le propriétaire de *L'Abbaye* !

5. Le dernier crime d'Humphrey Crâne

Ils regagnèrent les bords du lac comme l'aube se levait, resplendissante.

— Ils ont dû m'attendre, Dickson, dit Crâne d'une voix étouffée, en mettant pied à terre, puis, ils se dirigèrent vers le manoir. Ils ont dû être fort étonnés de ne m'avoir pas encore vu venir. Il ne me reste qu'un espoir.

— Lequel donc ? s'enquit le détective.

— C'est qu'ils n'aient jamais fumé des jambons au château !

— Est-ce bien le moment de plaisanter ? répliqua Harry Dickson d'un accent de reproche.

— Vous verrez bien que je ne plaisante pas ; au contraire, je vous assure même qu'il n'y aura pas de quoi rire pour cette paire de bandits si mon espoir se réalise, Dickson !

Le détective comprit que son compagnon ne plaisantait pas et décida de ne plus lui poser d'autres questions. D'ailleurs, ils approchaient du manoir.

Au grand étonnement de Dickson, l'ancien convict, en entrant par une porte de service, se mit à gravir immédiatement un escalier qui les conduisit dans les combles de la demeure seigneuriale.

Crâne semblait parfaitement connaître les moindres coins et recoins de l'antique bâtisse car, malgré la pénombre, il s'engagea dans un dédale de couloirs et de vestibules pour atteindre enfin une tourelle éloignée.

Ils entrèrent dans un petit espace circulaire et Crâne poussa un grognement de joie féroce.

— Voici la cheminée des fumigations, Dickson. Dans le temps, elle ne servait qu'à fumer d'honnêtes jambons, mais moi, j'en ai fait autre chose. Regardez !

Il déplaça quelques lourdes briques et une sorte de tableau électrique parut, qu'il examina avec attention.

— Hurrah ! Tout est en place. Betsy savait beaucoup de chose, mais pas celle-ci. Une, deux et trois !

Harry Dickson poussa la tête dans une large cheminée noire et vit monter des profondeurs une mince échelle d'acier.

— Descendons, dit Crâne, cette échelle nous conduira vers un endroit du manoir que vos meilleurs limiers seraient fort en peine de découvrir. Il possède une autre entrée, celle que Betsy connaît.

— Pourquoi Tom et Miss Taylor n'y auraient-ils pas été emprisonnés d'emblée ? demanda Harry Dickson.

— C'est mal connaître Betsy, mon ami, puisqu'elle n'ignore pas que je puis m'y introduire quand bon me semble. Aussi ne me suis-je pas donné la peine de l'explorer. La logique seule me disait que les captifs n'auraient pu s'y trouver. J'ai pensé que le seul endroit possible était celui où Foh cachait ses collections. Je l'ai cherché et trouvé, mais trop tard. A présent, ils sont dans la dernière retraite, m'attendant, prêts à m'occire dès ma venue, mais je tromperai leur attente.

Ils avaient atteint le dernier échelon d'acier et Crâne fit halte.

— C'était ici que se situait ma forteresse, expliqua-t-il, où j'ai détenu des financiers félons et leurs fortunes, avant de rendre ces dernières à leurs véritables propriétaires. Maintenant, je vous invite à une séance de cinéma, pas ordinaire pour un sou !

Il avait dû tourner un bouton invisible, car soudain, le plafond s'éclaira.

Harry Dickson vit que la voûte s'était transformée en un grand miroir lumineux, et en même temps, il entendit des voix.

— Tout ce qui se passe dans la « forteresse » est observable d'ici, expliqua Crâne à voix basse. Voyez !

Harry Dickson dut faire un effort pour ne pas se jeter en avant.

Il vit dans le miroir une suite de pièces peu spacieuses. Dans l'une d'elles, Tom Wills et Miss Taylor, l'air fort abattu, se tenaient sur des chaises basses ; il vit que leurs mains étaient entravées à l'aide de fines cordelettes.

Dans une autre chambre, calés dans de bien plus confortables fauteuils, Lady Saltere et Foh devisaient, et c'étaient leurs voix qu'on entendait.

— L'affaire est ratée de a à z, Foh, disait-elle. Crâne est ici, et vous n'espérez pas qu'il restera tranquille quand on découvrira le cadavre de Maud Taylor !

— Monstre ! gronda Crâne. On verra bien de qui on retrouvera le cadavre.

— Rien n'est perdu, répliqua doucement le Chinois, on tuera Crâne et tout sera dit, et puis on se débarrassera de ce nourrisson de Dickson !

— Ah, si vous pouviez dire vrai, Foh ! s'écria Lady Saltere, pleine d'espoir.

— Le jour où l'assurance paiera, vous m'assurerez, par testament *L'Abbaye* et tout son domaine, et l'argent sera pour vous, dit le Chinois.

— Et je reverrai enfin l'Amérique ! Il était temps, Foh, mon cher légataire universel, ajouta-t-elle avec un rire strident.

— Commencez-vous à comprendre, Dickson ? demanda Crâne.

— Oui et non.

— Regardez, Miss Taylor.

— Tiens, on lui a teint les cheveux en blond !

— Seigneur, c'est qu'il était temps ! Cela signifiait la mort pour la pauvre petite ! Mais regardez donc mieux que cela !

— Par le Seigneur ! s'écria tout à coup Dickson, mais c'est épouvantable !

— Je ne vous l'envoie pas dire !

Tout à coup, d'autres voix lointaines se firent entendre, et ils reconnurent celle de Miss Taylor.

— Je vous assure, Mrs. Wills, que quelques minutes avant mon enlèvement, j'ai aperçu le visage de Lady Saltere dans la pénombre, mais quand j'ai allumé le lustre, je n'ai plus rien vu, et je regardais dans le miroir !

— La pauvre petite, vous explique tout elle-même ! ricana Crâne. Comprenez-vous qui elle a vu, Dickson ? Dans la glace, cela s'entend !

— Mais elle-même ! s'écria le détective, car à présent, je vois que Lady Saltere et Miss Taylor se ressemblent comme deux sœurs.

— Sœurs ? gronda Crâne avec fureur. Je vous en dirai plus long tout à l'heure sur le compte de cette vermine blonde.

De nouveau, la voix de Lady Saltere s'éleva.

— Puisque vous êtes certain de pouvoir régler le compte de cet horrible Crâne, Foh, je pense que je pourrai régler moi-même celui des deux jeunes volailles qui se morfondent ici à côté.

Le Chinois sortit deux objets de sa tunique de soie moirée.

— Le couteau pour Tom Wills et le marteau pour la demoiselle, dit-il, ne confondez pas. Cela fait, nous perfectionnerons l'accident, la chute mortelle, qui arrivera à la belle Maud.

Crâne poussa un gémissement mais, aussitôt, il redevint sombre et sévère.

— Betsy Saltere vient de prononcer sa propre sentence. N'intervenez pas, Dickson, car je vous tuerais sur-le-champ, et moi seul ai le droit de faire justice ici !

De nouveau, il poussa un déclic, et Harry Dickson entendit comme le roulement lointain d'un volet de fer qui s'abaisse.

Dans le champ clair du miroir plafonnier, quelque chose changea à ce moment.

Des ombres parurent s'interposer et Dickson vit que les parois de la pièce où se trouvaient Lady Saltere et le Chinois s'étaient transformées en des tôles unies.

Les deux complices s'étaient levés d'un bond et regardaient avec stupeur autour d'eux.

— Qu'arrive-t-il ? s'écria la femme.

Crâne décrocha un microphone de la muraille et se mit tout à coup à parler :

— Ce n'est que moi, Betsy, dit-il.

— Crâne ! hurla la femelle.

— En effet, mais ne me cherchez pas des yeux, je suis invisible pour vous et le resterai jusqu'à votre fin, qui ne tardera guère.

— Au secours ! hurla Lady Saltere.

— Ne vous donnez pas cette peine, Betsy, les parois de votre dernière prison sont absolument insonores. Oh, je n'ai rien inventé, je n'ai fait que perfectionner ce que les anciens seigneurs de *L'Abbaye* ont construit il y a des siècles. Savez-vous où vous vous trouvez ? Dans le fumoir des jambons ! Seulement, j'ai tout lieu de croire que ces seigneurs vindicatifs y enfumaient d'autres viandes, celles de leurs ennemis par exemple. Comprenez-vous le sort que je vous réserve ?

Harry Dickson voulut intervenir, mais Crâne haussa les épaules.

— Il vous faudrait des heures avant de pouvoir parvenir dans ces lieux magiques, Dickson, et d'ici là, la femme Saltere et Foh ne seront plus que de hideuses momies noircies. Il y a quelque part un appareil fumigène qui s'est déjà mis à fonctionner. Au fond, je n'avais prévu cela que pour masquer une fuite possible derrière d'impénétrables rideaux de fumée qui se seraient répandus par la campagne. Aujourd'hui, la fumée aura un autre rôle à remplir. Voyez toujours, avant que la vue ne vous soit définitivement bouchée.

Des ténèbres glissaient à présent sur le miroir et on entendit les cris horrifiés de la femme et du Chinois.

Crâne brisa le microphone.

— Il vaut mieux ne pas pouvoir écouter encore, cela hanterait nos futures nuits. Que Dieu ait pitié de leurs âmes !

Un long silence plana sur eux.

— Dickson, dit tout à coup Humphrey Crâne, je vous ai rendu Tom Wills sain et sauf ; à votre tour de me rendre service. Jamais, au grand jamais, vous ne parlerez à Miss Taylor de ce qu'il advint à Lady Saltere ; c'était sa mère.

Il poussa un soupir déchirant.

— Et Maud est ma fille !

Epilogue

— Les cabines de pont pour Mr. et Miss Willtrop, dit le steward en s'effaçant respectueusement devant les voyageurs.

Le grand courrier *Empress of Britain* partira dans deux heures pour l'Australie et les passagers s'installent dans leur home maritime.

Deux gentlemen accompagnent le couple qui ne sont autres que Harry Dickson et Tom Wills.

— Willtrop..., murmura Crâne. Je reprends donc mon véritable nom, celui de l'honnête homme que je resterai désormais et que je léguerais sans tache à ma fille.

— Vous me devez encore quelques explications, Willtrop, dit tout à coup Dickson.

— Les voici, mon cher ami.

Depuis ma sortie de prison, j'ai résolu de reprendre le droit chemin.

» J'obtins une place de détective à la grande compagnie d'assurance *The World*. Celle-ci venait de payer une somme élevée à une certaine Lady Saltere, pour des œuvres d'art détruites dans un incendie.

» Convaincu de la duplicité de cette dernière, je résolus de la suivre et de l'observer.

» Jugez de ma stupeur quand je vis que Lady Saltere n'était autre que ma femme, celle qui m'avait trahi autrefois pour de l'argent.

» Mais elle était aussi la mère de ma fille et je résolus de l'épargner encore.

» Ma fille... Vous dirai-je qu'à la sortie du pénitencier, je la cherchai en vain, et que tout ce que j'appris sur elle, c'est qu'elle avait été abandonnée par son indigne mère ?

» C'est alors que je découvris que Lady Saltere s'apprêtait à jouer un autre tour à mon assurance, notamment en faisant voler ses bijoux assurés pour un prix fabuleux. Je savais bien qu'elle ne possédait aucun bijou de valeur et je résolus de m'introduire chez elle, pour photographier les bijoux que je savais faux, et au besoin pour m'en emparer.

» Je savais aussi que Lady Saltere ne rentrerait que fort tard ce soir-là. Comme j'arrivais à la hauteur de sa maison de Londres, mon automobile abîma la toilette d'une jeune fille qui s'était réfugiée sous le porche en attendant la fin de l'orage. Mon passé romanesque a dû

me hanter en ce moment, puisque je l'introduisis avec moi dans la maison que je voulais explorer. Ce n'est qu'en lui offrant une des toilettes de Lady Saltere que je vis – à part sa chevelure brune – sa ressemblance avec celle-ci. Surtout lorsque je lui eus jeté un châle rose sur les épaules, car Betsy adorait cette couleur d'une manière presque malade.

» Je résolus d'en apprendre plus long sur le compte de Miss Taylor.

» Mais les événements allèrent plus vite que ma volonté.

» Lady Saltere la vit, fut frappée par cette ressemblance et, dans son cerveau criminel, un projet diabolique germa.

» Miss Taylor fut arrêtée, et Lady Saltere essaya de faire payer l'assurance.

» Là-bas, on la mit devant l'évidence des faits : tous les bijoux enlevés par mes soins étaient faux et par crainte d'un scandale, elle renonça à la prime fabuleuse qu'elle convoitait.

» Elle résolut pourtant de se venger de l'assurance. N'était-elle pas aussi assurée sur la vie pour un nombre respectable de millions ?

» Et Maud Taylor, son sosie, à part les cheveux, lui parut envoyée par l'enfer même...

» Obscurément, je sentis planer le danger. Ce fut moi qui versai la caution pour la jeune fille, comptant bien l'enlever et la mettre en sûreté.

» Mais Foh me devança d'une demi-heure, et Tom Wills qui entendit du bruit et voulut voler au secours de Miss Taylor, eut à partager sa périlleuse captivité. Lady Saltere, proche de la ruine, voulait activer les choses. Elle résolut de tuer Maud Taylor et de faire passer son cadavre pour le sien.

» Les millions de l'assurance seraient payés à son fidèle Foh.

» Elle choisit comme lieu de l'exécution de ses projets le manoir de *L'Abbaye*, un domaine que j'achetai jadis, clandestinement et que je parvins à faire mettre à mon nom par d'habiles hommes de loi. Jugez de sa terreur lorsqu'elle me reconnut sous les apparences de Mac Cormick, le faux milliardaire qu'elle essayait de prendre dans ses rets. Il fallait à présent que les choses se précipitent, et ce fut un triple meurtre qui fut décidé par les deux complices.

— Lady Saltere savait-elle que Maud était sa fille ? demanda Harry Dickson.

— Elle a dû le savoir grâce au médaillon qu'elle m'a volé, fut la réponse.

— Elle a mérité son sort, dit simplement Harry Dickson. Votre rôle, Willtrop, fut celui d'un justicier.

Ce fut la fin de leur entretien ; Miss Willtrop venait vers eux.

— Ce bon Mr. Willtrop ! dit-elle en serrant affectueusement le

bras de son père. Dire qu'en le quittant par ce soir d'orage, je me disais que j'aurais voulu avoir un père comme lui, et voici que, comme dans les romans, il l'est vraiment !

Elle s'enfuit en courant pour donner un ordre à la *stewardess* qui s'emparait de leurs bagages.

Mr. Willtrop se tourna brusquement vers Harry Dickson.

— Dickson, dit-il, Betsy était une odieuse criminelle, mais croyez-vous que j'aurais pu supporter de vivre en face de ma fille, qui est sa vivante image, si je l'avais tuée ?

Le détective sourit et lui tendit les deux mains.

— Ne m'en dites pas plus long, Willtrop, je le savais. Lady Saltere n'était pas morte quand vous l'avez retirée de la chambre enfumée pour l'ensevelir de vos propres mains dans la crypte de *L'Abbaye*. Pardonnez-moi d'avoir violé une tombe... où, d'ailleurs, ne se trouvait personne !

— Je l'ai envoyée en Amérique avec assez d'argent pour pouvoir y vivre convenablement, répondit Mr. Willtrop en rougissant. Diable de Dickson, il faut se méfier des gens de votre espèce ! Bref, Betsy n'ignore pas que je me montrerai impitoyable envers elle, le jour où elle se mettra en travers de la route de la petite.

— Le cadavre de Foh a dû lui prouver qu'au besoin, la manière forte ne vous effraye pas, dit Harry Dickson, mais ici non plus, mon vieux Willtrop, votre conscience ne s'est pas chargée d'un meurtre !

— Tonnerre, cela aussi, vous le saviez ! s'écria Mr. Willtrop.

— Mais oui, vous vous êtes contenté de renvoyer Foh dans le monde des vivants avec deux oreilles en moins, et plutôt que de supporter une telle honte, le bandit jaune préféra prendre une colossale dose d'opium, qui l'envoya dans un monde meilleur qui, pour lui, sera un monde de sévère justice.

— Ah, Dickson, c'est égal, c'est toujours vous qui avez le dernier mot dans une histoire !

— Pardon, répliqua doucement le détective, dans cette histoire, c'est elle qui a le dernier mot !

En effet, la grande voix de la sirène s'éleva, s'enfla, et poussa vers les horizons marins l'immense appel du départ et du voyage.

LE DIABLE DANS LA PRISON

1. La prison aux évasions impossibles

La prison cellulaire de Hillston est considérée par l'administration pénitentiaire de la Grande-Bretagne comme une unité de quatrième rang. Ce qui vous fait penser immédiatement que Hillston n'est pas un centre de grande criminalité, et ce n'est pas tout à fait faux.

Sa construction remonte à une trentaine d'années à peine, ce qui fait qu'on la considère comme une prison très moderne. En réalité, elle est construite sur ces lugubres modèles en « pieuvre », qui font honte à l'humanité.

Qu'il vous soit donné un jour de survoler en avion ou en aérostat, une geôle de ce genre et vous aurez la sinistre impression de voir une grosse araignée ou un monstrueux poulpe de briques noircies collé contre le sol.

Celle de Hillston, donc, est bâtie aux confins de la ville, au milieu d'une banlieue triste et pauvre où, de temps à autre, campent des nomades.

Elle s'entoure de hauts murs de pierre de taille et de briques, au faite hérissé de pointes de fer et de tessons de bouteilles. L'entrée unique donne sur un misérable jardin public où personne ne se promène. Cette entrée franchie, deux grilles doivent être ouvertes pour donner accès à une cour intérieure de faibles dimensions. Un perron de sept marches conduit vers la porte de la prison proprement dite. Cette porte est suivie d'une nouvelle grille ; celle-ci déverrouillée, on se trouve dans le vestibule où s'ouvrent les bureaux de l'administration. Tout au fond du corridor, après avoir franchi une autre grille encore et une porte à petits vitraux, on est dans le quartier cellulaire. Comme on a pu le voir, le nombre de grilles et de portes est respectable et en tout cas suffisant pour faire réfléchir un détenu épris de liberté, et rêvant d'évasion.

La description qui va suivre est celle de toutes les geôles du genre : un hall circulaire avec un poste de guet vitré au milieu, d'où un surveillant a vue sur toutes les galeries. Trois larges corridors et un quatrième un peu plus étroit en partent comme les tentacules d'un octopus. Chaque couloir comporte deux étages où les portes étroites des cellules se suivent. Dans chaque couloir ou aile, s'ouvre une porte donnant accès aux préaux ou promenoirs réduits où les détenus

tournent en rond pendant une heure par jour. Seule heure pendant laquelle l'administration les laisse jouir d'un peu d'air frais et d'un lambeau de ciel. La nuit, ces portes se ferment à l'aide de puissants blindages.

Le mur circulaire d'enceinte est double, car le premier franchi, on tombe dans un chemin de ronde, pourvu de nombreuses échauguettes pour les veilleurs ; la seconde et dernière muraille est si haute et si lisse, qu'elle ressemble quelque peu au flanc d'un rocher abrupt.

Cette description détaillée expliquera pourquoi l'on surnomme la prison de Hillston « la geôle sans évasion ». En effet, depuis qu'elle est construite, les plus forts spécialistes en la matière ne sont jamais parvenus à s'en évader. Cette réputation est si bien établie que l'administration générale a cru bon d'y envoyer les détenus les plus dangereux d'Angleterre, malgré ses dimensions vraiment restreintes.

Le directeur, Mr. Sharpless, n'est pas d'accord avec Bernard Shaw, quand ce prodigieux écrivain prétend que « la personne la plus inquiète dans une prison est le directeur ». Bien au contraire, Mr. Sharpless est un homme calme et heureux, qui a grande confiance dans les murs, les portes et les grilles de son établissement, et qui, en conséquence, se la coule douce, et, pour la même raison, se montre bienveillant et même prévenant envers ses farouches pensionnaires.

Ce matin, Mr. Sharpless se trouvait encore à table, et sa bonne – il était célibataire – venait de lui servir un copieux *breakfast*, quand le surveillant-chef s'annonça.

— Eh bien, Stiller, quoi de neuf ? demanda le bon directeur. Voulez-vous prendre une tasse de thé avec moi ?

— Ce n'est pas de refus, Mr. le directeur, s'il est de votre bonté d'y ajouter quelques gouttes de votre vieux rhum, le médecin m'ayant défendu de prendre du thé sans y ajouter un peu de rhum.

Mr. Sharpless se mit à rire et obtempéra à ce légitime désir.

— Que nous raconte l'administration centrale ? demanda-t-il en désignant du doigt le formulaire que son sous-ordre tenait en main.

— Un convoi de nouveaux détenus est annoncé, Mr. le directeur, et des garçons de marque, j'ose le dire. Voulez-vous vous donner la peine d'écouter ?

Mr. Sharpless accepta et Stiller commença sa lecture :

— D'abord, Amable Chadwick : vingt ans de détention ordinaire, faux en écritures, banqueroute frauduleuse, abus de confiance, le tout compliqué de tentative d'assassinat sur la personne de son associé. Le montant des sommes dérobées dépasse le million de livres sterling.

» Numéro 2 : Matthew Lavery : huit ans de réclusion, vol de quarante mille livres de bijoux dont aucun n'a été retrouvé.

» Numéro 3 : Sigismund Bornnsen, du moins connu sous ce nom,

espion international, à la solde de plusieurs nations peu amies de l'Angleterre. Quinze ans de détention ordinaire.

» Numéro 4 : Watkins Beldon, le fameux millionnaire assassin, condamné à mort, mais gracié par ordre de Sa Majesté. Sa peine a été commuée en détention perpétuelle.

» Numéro 5 : Une personnalité négligeable, Barnabé Jones, artiste peintre, vol d'un tableau de peu de valeur : six mois de prison.

Mr. Sharpless se frotta les mains.

— A part cette petite canaille de barbouilleur, c'est la crème de la haute pègre qu'on nous envoie, Stiller, et j'en suis bien aise ! Cela démontre que l'administration centrale nous fait pleine confiance.

— C'est bien vrai, Mr. le directeur, répondit Stiller en reprenant un petit verre de rhum, sans le mélanger au thé, cette fois-ci.

— Quelles mesures comptez-vous prendre, Stiller ?

— Voici les numéros des cellules que je leur destine, sir :

» Chadwick : aile A, numéro 92 ; Lavery : aile A, numéro 16 ; Bornnsen : aile B, numéro 108 ; Beldon : aile B, numéro 131, et quant à ce barbouilleur de Jones, comme vous le dites si bien, il se contentera d'une petite cellule de l'aile D, le numéro 155.

— Voilà qui est parfait, déclara Mr. Sharpless. A part la dernière cellule, toutes celles que vous réservez à nos nouveaux pensionnaires sont des chambres bien aérées et confortables. Je suis content de vous, Stiller.

— La voiture cellulaire entre dans la cour, dit le surveillant-chef, en entendant le vrombissement d'un moteur de camion.

— Très bien, emmenez ces messieurs au greffe où j'irai les voir à l'instant.

Stiller se retira en saluant et Mr. Sharpless expédia vivement ses œufs au jambon et la belle tranche de fromage de Chester à la chair doucement saumonée, puis il endossa son uniforme n° 1 et alla retrouver ses hôtes de qualité.

Quatre gentlemen bien habillés se levèrent à son entrée et s'inclinèrent ; Stiller fit les présentations comme si l'on s'était trouvé dans un salon de réception.

Tout à coup, le gardien-chef se retourna avec indignation vers un cinquième assistant qui était resté assis à l'écart et ne s'était pas donné la peine de se lever. C'était un homme long et maigre au visage inquiet, dont les mains, fines et blanches, tremblaient convulsivement.

— Eh bien, Jones, où avez-vous appris la politesse ? rugit-il. Où croyez-vous être, et devant qui pensez-vous vous trouver, mal dégrossi que vous êtes ? Levez-vous et excusez-vous auprès de Mr. le directeur !

Jones obéit en tremblant de plus belle.

— Je suis innocent, gémit-il, je n'ai rien volé du tout et voilà que je suis en prison ! Oui, en prison !

— Pour six mois ! dit sévèrement le directeur. J'espère que ce temps suffira pour vous amender complètement. Comptez sur moi, mon garçon, pour vous inculquer des principes de rigoureuse honnêteté !

— Mais j'suis honnête, moi ! se lamenta Jones. Il n'y a pas plus honnête homme que moi sur terre !

— Malheureusement pour vous, les juges ont été d'un avis contraire ! railla Stiller avec un gros rire.

Les quatre autres gentlemen eurent le bon esprit de s'esclaffer à leur tour et Stiller se sentit immédiatement pris de sympathie pour eux.

— Je trouverai pour chacun de vous des occupations en rapport avec vos aptitudes, messieurs, dit Mr. Sharpless, mais il me faudra un peu de temps pour y réfléchir. En attendant, puisez dans la bibliothèque de la prison qui est très bien fournie, écrivez vos mémoires si cela vous dit quelque chose, et fumez, car je vous en donne l'autorisation.

— Moi, dit Jones, il me faudra des couleurs, des pinceaux et des toiles.

— Entendu, ricana Stiller, je vous donnerai immédiatement quelques douzaines de sabots à peindre et à vernir.

— Mais je suis un artiste ! s'exclama le malheureux Jones.

— Alors, vous nous fournirez des sabots artistiques ! conclut Stiller. Et tâchez de ne pas trop murmurer, n'est-ce pas, sinon je vous montrerai le chemin de la cellule forte où l'on dort à la dure et où les menus sont particulièrement soignés quant au pain noir et à l'eau fraîche.

— Il n'y a pas de justice pour les pauvres gens, pleurnicha Barnabé Jones quand on le conduisit à la cellule D-155.

Mr. Stiller, qui l'avait entendu, lui allongea une maîtresse gifle.

2. Mr. Sharpless croit rêver et Mr. Stiller a des visions

*The three and jolly sailors
That sat upon the decks
Were three and jolly white mices
With chains about their necks
The captain was a duck,
With glasses on his nose
And when the ship began to move
The captain said : Quack ! Quack !*

(Les trois gentils matelots – Assis sur le pont – Etaient trois jolies souris blanches – Avec des chaînettes autour du cou – Le capitaine était un canard – Portant des lunettes sur le nez – Et quand le navire se mit en mouvement – Le capitaine s'écria : – Couac ! Couac !)

C'était le second couplet d'une très vieille chanson de marins ; seulement, le chanteur, en le répétant pour la seconde fois, y apporta une légère variante : « Le directeur était un canard – Le directeur s'écria : – Couac ! Couac ! »

Mr. Sharpless se retourna sur sa couche. Il connaissait la vieille chanson pour l'avoir tant de fois chantée quand il était encore écolier. Il rêvait donc, et ce rêve le reportait loin dans le passé. Seulement, le changement que le chanteur du songe y apportait lui sembla un peu irrévérencieux quant à ses fonctions.

— Le directeur est un canard ! Le directeur est un canard !

Le chanteur s'exprimait au temps présent maintenant.

Mais Mr. Sharpless était bien éveillé en ce moment et, s'étant dressé sur son séant, écoutait avec effarement la voix mystérieuse qui semblait s'élever au milieu de sa chambre.

Immédiatement, il alluma et la pièce apparut, familière, agréable, comme elle l'avait toujours été, et vide de tout chanteur.

— Le directeur est un canard ! Le directeur fait :

— Couac ! Couac !

— Voulez-vous vous taire ! rugit Mr. Sharpless. Que signifie cette plaisanterie ? Je saurai bien vous forcer à vous taire, malappris !

— Non, dit la voix, je ne me tairai pas, et quant à être malappris, vous en êtes un autre ! Aha ! le directeur est un canard !

Le couplet fut repris avec plus d'énergie que jamais et Mr. le directeur se mit à tourner comme un fou au milieu de sa chambre.

Enfin, le mélomane se tut.

— J'ai bu deux pintes de scotch-ale, murmura Mr. Sharpless, hier, au moment de me coucher. Les bières lourdes ne me valent décidément rien.

— Le numéro A-16 fichera le camp un de ces jours, dit tout à coup la voix.

— A-16 ! balbutia le directeur, perdant tout à fait le nord.

— Eh oui, Lavery ! Vous n'êtes donc pas encore complètement éveillé, vieil oiseau de malheur ?

C'était trop fort ; le directeur perdit tout à fait ses esprits.

— Si je vous attrape, je vous enverrai une balle de revolver ! hurla-t-il.

— Alors, vous pouvez courir ! répliqua le mélomane. Je me tais, j'ai la voix qui se fatigue. Retenez bien ceci : Lavery fichera le camp. Et maintenant, ne dormez plus !

— Demain, j'irai consulter un médecin ! gémit Mr. Sharpless.

Mais le mélomane mystérieux avait eu raison : il ne s'endormit plus.

*

Dans le courant de la même nuit, Mr. Stiller, gardien-chef de la prison de Hillston, connut la plus forte émotion de sa vie.

Il souffrait d'insomnies et c'est ce qui l'incitait à passer pas mal d'heures de la nuit dans les cabarets de Hillston.

Or, les plus proches de la prison s'en trouvent encore à une distance respectable, ce qui fait que le gardien ne rentrait généralement au quartier que fort tard.

Cette nuit, il s'était même attardé plus que de coutume et, histoire de gagner du temps, il prit par une traverse qui longeait la rivière Hill.

Comme il arrivait au bord de l'eau, il vit un homme solitaire assis sur un pilier trapu servant de pylône d'amarrage aux péniches.

— Bonsoir, dit Mr. Stiller qui était assez causant de nature.

— Bonsoir, répondit l'homme. Il fait un peu noir, mais l'air est doux et frais, et cela fait plaisir à respirer.

Mr. Stiller crut reconnaître cette voix, sans toutefois pouvoir identifier son propriétaire.

— Vous avez raison, dit-il pour dire quelque chose. La nuit a ses charmes.

— Aussi longtemps qu'on la passe sous le ciel libre, riposta l'homme assis d'une voix aigre, mais quand il s'agit de la passer dans une sale prison comme celle qui est tout près d'ici...

— Dites donc, s'écria Mr. Stiller, piqué, faut pas dire de mal de la prison de Hillston, c'est un établissement modèle !

— Où l'on traite fort mal le pauvre monde ! protesta l'autre.

Il sembla à Mr. Stiller qu'il venait de recevoir un coup en plein estomac, car il avait reconnu la voix. Immédiatement, il prit sa boîte de tisons et enflamma un des bâtonnets.

— Seigneur... Seigneur ! fut tout ce qu'il put balbutier quand il eut reconnu l'homme de la berge.

— Quand vous aurez fini de me reluquer !... persifla ce dernier. Il me semble pourtant que vous avez déjà eu tout le temps pour le faire, ce matin !

— Jones ! hurla Stiller. Que faites-vous ici ?

— Je prends l'air, vous le voyez bien, répliqua froidement Barnabé Jones, et cela ne devrait pas vous étonner de la part d'un homme qu'on a enfermé dans la plus petite cellule de la prison de Hillston. Demain, je me plaindrai à ces messieurs de la commission !

— Donc, vous allez rentrer avec moi, dit Stiller.

— Avec vous ? Il n'en est pas question. Je suis assez grand pour trouver mon chemin tout seul, et rentrer quand bon me semblera !

Mais le gardien-chef ne l'entendait pas de cette oreille ; comme un tigre, il s'élança sur l'évadé et tenta de le maintenir.

Mais l'artiste peintre était sur ses gardes.

Mr. Stiller reçut une paire de retentissantes mornifles, suivie d'un direct qui l'envoya dans la boue de la berge.

— Voilà pour la claque de ce matin, cria Jones en s'éloignant, et à l'avenir, tâchez de me fiche la paix, sale garde-chiourme !

Stiller se releva en fort piteux état.

A l'aide de quelques poignées d'herbe, il frotta la boue qui maculait son uniforme et, en boitillant un peu, se dirigea vers la prison.

— Une évasion, se lamentait-il, la première depuis que notre prison existe ! Quel malheur ! Ah, c'en est fini de nos beaux jours !

Il ne croyait pas si bien dire.

Comme il approchait du pénitencier, un peu de clarté revint dans son esprit, et lui aussi commença à accuser sa nocturne intempérance.

— J'ai eu des visions, murmura-t-il, j'irai immédiatement voir la cellule D-155.

Le portier lui ouvrit en bâillant.

— Quoi de neuf ? demanda Stiller.

— Neuf ? Rien, chef, je rêvais que j'obtenais une augmentation

de solde, répondit l'autre avec un gros rire.

Mr. Stiller trouva toutes les grilles fermées et les portes également.

Quand il passa par le hall central, il vit les sombres blindages des portes du promenoir, toutes en bonne place.

— Des visions ! murmura-t-il. Je ne boirai plus tant à l'avenir.

Néanmoins, son cœur battait bien fort lorsqu'il ouvrit la porte de la cellule D-155, occupée par l'artiste peintre.

Celui-ci, roulé dans ses couvertures, dormait à poings fermés.

— C'est comme je l'avais pensé, dit Mr. Stiller en respirant largement.

Il allait se retirer quand son regard tomba sur les chaussures du détenu.

Elles étaient couvertes d'une épaisse couche de boue toute fraîche, alors que le prisonnier n'avait pas même encore été admis au préau ce jour-là.

Stiller n'y tint plus ; d'une main rude, il réveilla le dormeur.

Celui-ci ouvrit un œil, reconnut à la lumière clignotante du fanal de garde le gardien-chef et grommela :

— Laissez-moi tranquille, hein, sinon je vous enverrai une de ces nuits dans l'eau de la rivière !

C'était suffisant : Jones était bien sorti de prison pour une promenade nocturne.

Le surveillant leva un poing menaçant, mais le détenu se mit à rire.

— Rengainez votre compliment, mon vieux, ricana-t-il, et tâchez de me respecter à l'avenir. J'ai fait la tournée de certains cabarets ce soir et j'ai appris pas mal de choses sur votre compte, vieux renard que vous êtes ! Alors, cela rapporte beaucoup, le petit commerce que vous faites avec le cuir et le drap qui appartiennent à l'administration ?

Stiller recula, épouvanté : il était désarmé.

Et le directeur ne sut rien de l'étrange escapade de Barnabé Jones, artiste peintre, détenu à la prison de Hillston sous le numéro matricule D-155.

3. Lavery fiche le camp

Plusieurs jours se passèrent et la voix mystérieuse ne chanta plus la nuit dans la chambre de Mr. Sharpless. Ce dernier conclut au pouvoir maléfique de la scotchale, et se contenta de thé et d'eau minérale pour arroser son souper.

L'incident restait encore suffisamment dans sa mémoire pour surveiller plus attentivement que les autres le détenu A-16. Mais Lavery s'avérait être un bon pensionnaire, qui s'intéressait énormément aux romans d'aventures de la bibliothèque pénitentiaire.

Pourtant, il sentit la catastrophe proche, le matin où Stiller se rua littéralement dans le cabinet où il achevait sa toilette, sans frapper ni crier gare.

— Qu'y a-t-il, chef ? demanda-t-il, le feu est-il à la prison ?

— Pire, Mr. le directeur, mille fois pire, la cellule A-16 est vide... le détenu Lavery s'est échappé cette nuit !

Mr. Sharpless laissa tomber la bouteille d'eau de Cologne qui servait à ses lotions quotidiennes.

— Echappé... de la prison de Hillston. Ce n'est pas possible !

— Hélas !

Mais le fonctionnaire se réveilla immédiatement dans le directeur.

— Avez-vous donné l'alarme ?

— Immédiatement ! Seulement, je n'ai pu faire tirer le canon, car nous avons trouvé toute la poudre noyée. Deux brigades de gardiens sont parties pour la ville, une autre bat les environs. Les postes de police seront alertés par les soins de l'employé du greffe.

Mr. Sharpless fit un geste d'approbation : Stiller avait suivi strictement les ordres du règlement en la matière : commencer sur-le-champ les recherches, sans perdre une seconde, avertir ensuite seulement qui de droit, fût-ce le directeur.

Endossant le premier manteau venu, il suivit son subordonné dans la geôle en émoi.

— La porte de la cellule A-16 était fermée à triple tour, Mr. le directeur, aucune trace d'effraction, aucune trace d'évasion brutale, non plus, à l'intérieur. Quant aux grilles et aux portes, tout est en parfait état de ce côté.

Mr. Sharpless ne put constater qu'une chose : Stiller avait raison.

Il se retira tête basse dans son bureau et se mit à rédiger un

rapport : le premier du genre depuis qu'il assumait la direction de la prison de Hillston, « la geôle dont on ne s'évadait pas » !

Il arrivait à la conclusion navrante que rien ne lui permettait d'expliquer cette évasion, quand une voix s'éleva à ses côtés.

— Bornnsen fichera le camp !

Avec un hurlement de colère et de terreur, Mr. Sharpless sauta sur son revolver, mais il n'y avait devant lui que des portraits de membres du comité protecteur et le buste de la défunte reine Victoria.

Désespéré, le fonctionnaire se laissa retomber dans son fauteuil directorial.

— Qui êtes-vous et que voulez-vous ? balbutia-t-il.

Mais il ne reçut aucune réponse.

— En tout cas, maugréa-t-il, l'avertissement a du bon et je ferai surveiller la cellule B-108 !

Dans la soirée, il reçut un coup de téléphone de Londres.

L'inspecteur général des prisons se trouvait sur le continent, où il assistait à un congrès de science pénitentiaire. Il ne pourrait revenir avant une huitaine. En attendant, on pria Mr. le directeur de garder le silence le plus absolu sur l'événement ; on lui enjoignait de veiller à ce que le personnel gardât un mutisme absolu. On se reposait sur lui pour le déroulement de l'enquête.

Le soir venu, Mr. Sharpless fit lui-même le tour de toutes les cellules et il posta une double sentinelle devant la porte du détenu Bornnsen.

Néanmoins, il dort mal, et quand il entendit les pas des brigades du jour résonner dans l'avant-cour, il sauta du lit pour être lui aussi de la première tournée d'inspection.

C'est ainsi qu'il fut avant tout le monde devant la cellule B-108.

— Eh bien ? questionna-t-il d'une voix haletante en s'adressant aux deux gardiens de nuit.

— Tout est en ordre, Mr. le directeur, fut la double réponse.

La porte fut ouverte et le directeur respira.

Bornnsen venait d'achever sa toilette et fumait une première cigarette.

Mr. Sharpless se fit presque aimable avec ce détenu, dont il craignait la disparition, et s'enquit si, par hasard, une bonne tasse de café, au lieu du faible thé réglementaire, ne lui serait pas agréable.

Offre qui fut naturellement acceptée avec reconnaissance.

Le directeur allait regagner son bureau, dans le sentiment rassurant que la voix mystérieuse avait été mauvaise prophétesse, quand il vit accourir, du fond du couloir, le surveillant-chef Stiller accompagné de deux autres gardiens.

— Jones ! haleta Stiller.

— Que lui arrive-t-il, à ce barbouilleur ? s'écria Mr. Sharpless.

— Parti ! hurla le surveillant-chef. Sa cellule est vide !

Le directeur s'effondra littéralement.

— Le diable est dans la prison ! se lamenta-t-il.

Stiller dut le prendre par le bras pour le reconduire à son cabinet de travail.

Mais le directeur avait besoin de se confier ; il raconta à son subordonné ce qui lui était arrivé pendant la nuit, et l'avertissement que la voix mystérieuse lui avait donné la veille.

Stiller ne put rien répondre à cela et il répéta avec son supérieur :

— Le diable est dans la prison ! Je crois que je vais commencer à songer à ma retraite, Mr. le directeur. Notre honneur est à l'eau ; vous verrez qu'une mesure disciplinaire ne tardera pas à être prise contre nous. Je n'ai ni femme ni enfants, j'irai vivre dans un coin retiré du pays, loin d'une prison surtout !

— Heureux homme ! gémit le directeur qui était encore loin de l'âge de la retraite.

On examina alors la cellule D-155, mais elle n'en révéla pas davantage que la cellule A-16.

— Stiller ! s'écria Mr. Sharpless, vous êtes plus vieux dans la place que moi, dites-moi si vous voyez une possibilité d'évasion, une seule, même la plus invraisemblable.

— A moins d'avoir des ailes, non, répondit sombrement le surveillant. Encore ne serviraient-elles pas à grand-chose à des détenus enfermés dans une cellule.

Mr. Sharpless passa le reste de la journée à téléphoner à Londres, à écouter d'aigres remontrances, voire des menaces à l'autre bout du fil, et enfin, à rédiger d'interminables rapports.

Il regagna son lit, éreinté, fourbu, et allait sombrer dans un lourd sommeil, quand une voix chantonna soudain :

— Le directeur est un canard ! Le directeur est un canard !

Il n'eut pas la force de réagir et, grelottant d'une peur superstitieuse, il écouta la voix ironique s'élever dans l'ombre.

Seulement, il remarqua qu'elle chantait moins bien que l'autre fois, qu'elle était rauque et fausse.

Il ne se doutait pas que Harry Dickson, le détective qu'on allait lui envoyer de Londres, aurait attaché une grande importance à ce détail.

4. Harry Dickson cherche

Harry Dickson arriva le lendemain à Hillston, après un pénible voyage nocturne, le long d'un fouillis de lignes d'intérêt secondaire.

A peine entré dans la prison, il apprit du directeur, blême et malade, que deux nouvelles évasions s'étaient produites au cours de la nuit : celles de Bornnsen et de Chadwick.

— Malgré les sentinelles ? s'enquit le détective.

— Malgré elles, et cette fois, nous avons constaté le double départ au milieu de la nuit, et non à l'aube.

» J'avais donné l'ordre de faire des rondes spéciales et, d'heure en heure, le guichet des cellules devait être ouvert pour permettre aux gardiens de constater la présence de leurs occupants.

» Chadwick occupait la cellule n° 92 de l'aile A, Bornnsen le numéro 108 de la même aile. Comme elles sont à peu de distance l'une de l'autre, la ronde de surveillance devait les inspecter vers la même heure. A minuit, on constata la présence des détenus dans leur cellule ; à une heure, on découvrit la double et inexplicable évasion.

Harry Dickson fit à son tour l'inspection de la prison, constata la perfection des clôtures, la parfaite organisation du service de surveillance.

— De véritables remparts de forteresse, dit-il en frappant sur les formidables murs extérieurs.

— Je vous crois, Mr. Dickson, s'écria Mr. Sharpless, quatre-vingt-dix centimètres d'épaisseur !

Dans le courant de la journée, ou, pour être plus exact, pendant le lunch, où il fut l'invité du directeur, le détective entendit raconter par ce dernier l'étrange épisode de la voix mystérieuse.

— Ainsi, elle vous paraissait changée, la seconde fois ?

— Cela, j'ose le déclarer sous serment !

— A moins que ce ne fût pas la même !

— Je n'y avais pas pensé. Et puis, quelle importance ?

— Vraiment ? ironisa le détective. On verra !

Il écouta avec patience le directeur lui faire l'historique de la prison.

— Elle fut bâtie par un architecte du pays, un certain Curtiss, homme de grand talent, mais que ses idées saugrenues conduisirent à la ruine et à une fin misérable. Il habitait à deux milles d'ici un ravissant cottage qu'il construisit de ses propres mains, *Brownie House*,

et qui depuis tomba en ruine. Il accepta, bien à contrecœur, la construction d'une geôle moderne, pour l'érection de laquelle il avait dû démolir auparavant un ancien cloître fort pittoresque.

Ainsi bavarda Mr. Sharpless, heureux de pouvoir guider l'entretien vers un sujet autre que les évasions.

— Sans doute, Mr. le directeur, dit tout à coup le détective, avez-vous observé comme moi que les détenus évadés ont tous fait partie du même convoi.

— Hein ? s'écria Mr. Sharpless. Que le grand cric me croque si jamais j'y avais pensé ! Il nous reste encore le prisonnier Beldon. Je vais donner l'ordre de le surveiller étroitement.

— Très bien, répondit Harry Dickson, sans en dire davantage.

Après le repas, Mr. Sharpless retourna à ses rapports et le détective sortit du pénitencier pour faire une promenade dans les environs.

Il s'éloigna d'une centaine de pas du grand mur d'enceinte du nord et se retourna vers l'établissement. Au-dessus du faîte de la muraille, une rangée de lucarnes, appartenant aux cellules de l'étage supérieur de l'aile, étaient visibles. Le détective en compta douze. Il fit demi-tour et revint vers la prison où il se rendit immédiatement auprès du directeur.

— Les cellules de l'étage supérieur de l'aile A sont-elles toutes occupées ? demanda-t-il.

— Toutes, en effet.

— Quel numéro porte celle du coin extrême, et qui donc s'y trouve ?

Mr. Sharpless consulta un registre.

— C'est le numéro 42 ; son occupant est un certain Pinkers, condamné à une très faible peine, deux mois. Il sera libéré d'ici une semaine.

— Très bien ; vous allez le mander à votre bureau à trois heures et vous l'y retiendrez jusqu'à trois heures trente exactement. Vous le ferez demander par le téléphone intérieur, en précisant que vous désirez avoir une conversation d'une petite demi-heure avec lui.

Mr. Sharpless s'inclina et ne posa aucune question au détective : fonctionnaire avant tout, il savait obéir.

Quelques minutes avant trois heures, Harry Dickson sortit de la prison et se dirigea délibérément vers le nord.

Il avait mis des lunettes teintées, qui auraient bien étonné ceux qui les auraient examinées de près, car une partie des verres était en réalité faite de fragments de miroir habilement taillés. Ainsi, il voyait parfaitement ce qui se passait derrière son dos.

Trois heures... Harry Dickson marchait à pas lents, les yeux sur les images réfléchies dans les minuscules miroirs. A trois heures dix

exactement, il eut un léger sursaut et son regard devint plus perçant.

Un visage venait d'apparaître à la lucarne de la cellule n° 42 ; seulement, les vitres cannelées ne permettaient pas de le reconnaître.

Le visage y resta pendant deux ou trois minutes, puis il disparut.

— *All right !* murmura le détective, tâchons d'y être avant lui. Si toutefois il y vient, ce que je n'oserais prédire.

Il se mit à marcher d'un pas allègre sur une grande lande nue, entrecoupée de touffes d'ajoncs et d'herbes dures.

Au loin, une forme noire tranchait sur le ciel nacré, noyé de brumes basses : c'étaient les ruines de *Brownie House*.

— La maison des esprits, traduisit Harry Dickson. Curieux nom !

Une haie aux multiples brèches ne défendait que mollement l'entrée de la maison abandonnée ; aussi le détective fut-il dans la place sans s'être donné beaucoup de peine.

Elle ne présentait rien de bien fantastique, cette maison, avec ses chambres remplies de sable et ouvertes à tout vent. Harry Dickson la parcourut vainement.

S'attendait-il à trouver quelque chose dans cette ruine désolée ?

Il s'apprêtait à descendre un escalier branlant aux marches de pierre disjointes, conduisant à la cave, quand son attention fut attirée par des taches brunes sur les gravats rudéraux.

Il les gratta de l'ongle : c'était du sang.

Harry Dickson hochâ pensivement la tête.

— Cela devient plus compréhensible, murmura-t-il, et il descendit à la cave.

Elle était vide, si ce n'est un immense tas de vieux matériaux et de briques morcelées.

Un rayon de soleil pénétrait par un soupirail et donnait en plein sur un mince objet métallique. C'était un disque de cuivre mat, portant une lettre et des chiffres : D-155.

« L'insigne des détenus, se dit le détective en empochant sa trouvaille. Et c'est celui de Barnabé Jones. Ah, cela devient de moins en moins obscur ! »

Il allait se retirer quand son regard tomba sur la muraille sud.

Elle avait une bien curieuse forme, elle s'évasait en partie et présentait d'incompréhensibles aspérités, tandis que des rigoles sinueuses la zébraient dans tous les sens.

Le détective se frotta les mains à en faire craquer les jointures et, escaladant les marches de l'escalier, revint à l'air libre en quelques secondes.

Mais à peine eut-il fait quelques pas au-dehors, qu'il se jeta violemment en arrière : un énorme bloc de granit venait de se détacher des hauteurs de la façade, le frôlant de quelques pouces.

— Diable, s'écria-t-il à haute voix, la maison est mal tenue !

C'est bien la peine de risquer sa peau là-dedans, pour ne trouver que des briques et de la poussière, pfuitt, moins que rien !

Il fit un geste d'insouciance et s'éloigna à grands pas, sans regarder en arrière.

« J'espère qu'on m'aura entendu, se dit-il, et surtout qu'on aura cru ce que je disais ! »

Au loin, sur la route, un camion passait ; Harry Dickson le héla et, une demi-heure plus tard, il descendit devant la mairie de Hillston.

Il obtint l'autorisation de fouiller dans quelques archives ; après quoi, il téléphona à Londres.

Pendant près d'une heure, il occupa la cabine, et le nom de Barnabé Jones revint souvent dans la conversation.

Quand il retourna à la prison, le soir était tombé, et Dickson marchait en sifflant un air qui ressemblait beaucoup à une marche triomphale.

— Eh bien ? lui demanda anxieusement Mr. Sharpless.

— Eh bien, Mr. le directeur, je serai votre hôte cette nuit, et après, je crois que la tranquillité sera rendue à votre prison, pour autant que l'administration n'en change pas la destination. Il vous reste quelques heures. Vous pourriez les occuper utilement, non à compléter vos rapports qui vont devenir inutiles, mais à relire quelques pages de l'histoire de la Grèce antique. Je vous conseille le chapitre traitant de Denys, tyran de Syracuse...

*

A neuf heures, Harry Dickson se retrouva en face du directeur, qui venait de déposer son livre d'histoire, d'un air de parfaite incompréhension.

— Je suis directeur de prison et non détective, dit le fonctionnaire d'un ton de reproche.

— Je m'en doute, Mr. Sharpless ; sinon, vous m'auriez déjà sauté au cou, mais à présent, veuillez me dire quelles sont les mesures que vous avez fait prendre ?

— Trois surveillants gardent la porte de la cellule de Beldon.

— C'est trois de trop !

— Comment ? Ils sauront bien l'empêcher de s'enfuir, celui-là !

— Sans aucun doute, mais non d'être assassiné !

— Hein, que dites-vous ? hurla le directeur.

— J'ai bien dit assassiné. Beldon ne pourra s'enfuir...

— Pourquoi ? Pourquoi pas lui comme les autres ?

— Parce qu'il est trop gros ! répliqua le détective en faisant une pirouette. Mais, la minute d'après, il avait repris sa gravité coutumière. A quelle heure arrive la garde de nuit ? demanda-t-il.

— Elle vient d'arriver, Mr. Dickson.

— Et elle se compose ?...

— Elle relaie le groupe du jour, conduit par le chef Stiller ; ce dernier ne doit prendre le service de nuit qu'une fois par quinzaine. Cependant, si vous le désirez, il le fera ce soir.

— Inutile, mais je répète ma question.

— Quinze hommes, sous les ordres du sous-chef Breebes.

— Homme de confiance ?

— Certainement, moins débrouillard que Stiller, mais tout aussi dévoué.

— C'est parfait ; et maintenant, un verre de rhum, Mr. Sharpless et permettez-moi d'allumer ma pipe. Nous avons jusqu'à dix heures pour bavarder. Mais la consigne est formelle : racontons-nous l'histoire du Petit Poucet ou de Barbe-Bleue, mais défense de parler de l'affaire des évasions et de tout ce qui y a trait !

Mr. Sharpless ne demandait pas mieux, bien que le conseil lui parût singulier. Il se mit à raconter quelques souvenirs d'enfance fort amusants et Dickson lui rendit la politesse en lui faisant le bref récit de quelques-unes de ses récentes aventures.

A dix heures sonnantes, Harry Dickson mit tout à coup un doigt sur ses lèvres et dit à haute voix :

— Allons dormir, Mr. Sharpless. Je crois que les précautions prises par vous au sujet de la surveillance du détenu Beldon seront suffisantes pour nous assurer une nuit tranquille. Le gaillard devrait passer à travers la porte sous le nez des trois gardiens.

Le directeur comprit et répondit :

— Bonne nuit alors, Mr. Dickson, je compte faire une ronde moi-même, vers deux heures du matin.

— Comme vous voulez, sir, riposta Dickson en étouffant un bâillement.

Ils quittèrent le bureau, mais, au lieu de prendre le chemin de la demeure directoriale, ils se dirigèrent vers le quartier cellulaire.

— Faites extraire Beldon de la cellule B-131 et installez-le dans le poste vitré du centre pour quelques heures, ordonna Harry Dickson, et défendez aux surveillants d'échanger le moindre mot. Oui, j'ordonne le silence le plus absolu jusqu'au moment où je lèverai moi-même la consigne.

Mr. Sharpless s'exécuta sur l'heure.

— Vous occuperez avec moi la cellule B-131, Mr. le directeur ; vous resterez assis sur la chaise que je poserai tout près de la porte. Vous ne soufflerez mot. Et surtout, ne vous approchez sous aucun prétexte du mur extérieur si vous tenez à la vie !

Le directeur accepta d'un geste muet.

Il vit le détective sortir de sa serviette de cuir un petit rouleau de

métal qu'il posa sur l'évier par où s'écoulaient les eaux de la cellule, et s'asseoir sur un escabeau à côté.

Harry Dickson avait remplacé l'ampoule électrique vissée au plafond par une autre qui ne répandait qu'une très faible lueur orientée de façon à n'éclairer que le lit, tout en laissant le reste de la pièce dans une obscurité complète.

Cela fait, il tira de la même serviette deux paires de lunettes très solides entourées d'épaisses bandes de feutre.

Il fit signe au directeur d'en mettre une, en fit autant et l'attente commença.

Le cartel du hall sonna onze heures.

L'immense et lugubre maison était tout à fait silencieuse.

La demie sonna, puis, après un temps qui sembla infiniment long aux veilleurs, les douze coups de minuit s'égrenèrent dans la nuit.

Harry Dickson tenait les yeux braqués sur le lit, où des couvertures roulées avaient l'aspect d'un homme corpulent, profondément endormi.

Mr. Sharpless suivait son regard.

Soudain, il vit le détective faire un geste imperceptible et sa main se refermer sur le cylindre métallique.

En même temps, un bizarre grattement se fit entendre ; c'était doux et lointain et l'on aurait pu penser à un rat glissant et rongéant sous les dalles.

Alors, Mr. Sharpless assista à une scène des plus stupéfiantes.

La minuscule armoire du coin, qu'on surnomme « cachette » et qui peut tout juste contenir un gobelet d'étain et une gamelle, s'ouvrit toute grande et un éclair en jaillit.

C'était une longue lance acérée qui se planta à l'endroit où Beldon était censé reposer.

A la même minute, Harry Dickson frappa un coup sec sur le cylindre et versa un flot de liquide dans le trou de l'évier.

Mr. Sharpless vit une fumée dense s'en échapper et, en même temps, lui parvint un cri de douleur très étouffé.

— En avant ! cria Harry Dickson.

Il se rua vers la « cachette » et y pesa de toutes ses forces.

Mr. Sharpless la vit doucement descendre, comme retenue par un contrepoids, et découvrir un espace vide.

Une seconde plus tard. Harry Dickson s'y était glissé et avait disparu.

Le directeur s'approcha à son tour et voulut enlever ses lunettes, mais il dut les remettre aussitôt ; une atroce douleur venait de lui piquer les yeux.

— Du gaz lacrymogène, murmura-t-il, en affermissant davantage les verres protecteurs.

Mais, du fond de l'excavation, il entendit un bref bruit de lutte et puis la voix de Harry Dickson.

— Donnez l'alarme, Mr. le directeur, et prêtez-moi main-forte pour prendre réception du colis que je vais faire remonter.

Au coup de sifflet du directeur, les gardiens accoururent, au moment où une forme larmoyante et rugissante était hissée de l'ouverture béante.

C'était le surveillant-chef Stiller.

— Non, Mr. le directeur, Stiller ne se trouve pas au début de l'affaire, il n'a fait que la reprendre pour le compte d'autrui.

Harry Dickson expliquait le mystère de la prison de Hillston.

— Je commence, comme on dit, par le commencement.

» Le bâtisseur Curtiss était un homme de génie, mais un loufoque. Quand il se mit à démolir l'ancien couvent qui devait servir de base à cette prison, il découvrit de bien curieuses choses.

» Il constata notamment que chaque cellule de moine communiquait à travers la formidable muraille avec un réseau de souterrains, qui se groupaient en un seul et conduisaient au loin sur la lande. Les conventuels de jadis – j'ai appris que c'étaient des Templiers dont l'ordre fut dissous par le pape –, s'en servaient pour de coupables et mystérieuses sorties.

» A l'endroit où ce souterrain aboutissait se trouvait la maison privée de leur supérieur. Ah, l'habile homme ! Il avait mieux compris que vous, Mr. Sharpless, le profit qu'il pouvait tirer de certain chapitre de l'histoire de la Grèce antique. Denys le tyran ne possédait-il pas, dans son palais, une chambre secrète d'où, par un effet surprenant d'acoustique, il entendait tout ce qui se passait à l'intérieur de sa vaste demeure ?

» Et la cave du grand Templier était agencée de la même manière.

» Curtiss tira merveilleusement profit de tout cela.

» Il ne démolit pas le couvent, mais il le transforma en prison de la plus géniale façon, tout en laissant subsister le camouflage des cellules, et en utilisant partiellement les passages secrets de la muraille, pour des conduites d'eau d'écoulement.

» A l'endroit où se trouvait la maison du grand Templier, il construisit la sienne, et il dut s'amuser à écouter tout ce qui se passait dans la prison.

» Il perfectionna le système acoustique de façon à pouvoir communiquer surtout avec votre maison privée et vos bureaux. Je ne sais dans quel but, mais il n'eut pas l'occasion de s'en servir longtemps puisque la mort le surprit peu après la réalisation de son œuvre.

» Je suppose qu'il a médité le projet fantastique de pouvoir jouer

un jour le rôle d'un dieu malin dans cette geôle, disposant de la liberté des prisonniers selon son bon plaisir, mais il n'eut pas le temps de le réaliser.

» Vous allez mieux comprendre ce qui est arrivé maintenant, quand vous saurez que Barnabé Jones s'appelait en réalité Barnabé Curtiss, et qu'il avait changé de nom pour échapper aux suites de certaines incartades fort mal vues par la loi. Oui, Jones était le fils de Curtiss et il ne devait rien ignorer des fantaisies de feu son père.

» Mais sous le nom de Jones, il retomba dans le vice et vola, une fois de plus. Résultat : six mois de prison et son envoi à Hillston.

» Pourquoi cet envoi chez vous d'un condamné si peu important ? Tout simplement parce que l'autorité désirait instruire en silence une affaire importante de tableaux volés, et elle désirait que rien ne parvînt de cette affaire aux oreilles de Jones-Curtiss. On l'envoya ici, le croyant bien gardé pour la durée de sa peine.

» Et voyez comme tout devient clair ; Jones fait le voyage en compagnie de quatre détenus fort riches. Il leur promet l'évasion et tous acceptent son prix.

» Une fois en cellule, il constate que tout fonctionne comme son père l'a voulu.

» Il sort une première fois, rentre dans les ruines de la maison paternelle et y retrouve la chambre acoustique.

» Mais c'est le fils de son père, et c'est un artiste : il aime un grain de fantaisie. Il s'amuse à vous faire peur.

» Puis il rentre dans la prison comme dans un moulin.

» Stiller a dû découvrir toute l'affaire, mais Stiller n'était pas un honnête homme, il s'en fallait de beaucoup : il est endetté dans tous les cabarets de Hillston.

» Il voit le profit qu'il pourra tirer de tout cela.

» Il finit par s'entendre avec Jones, et pour voir si tout est bien comme ce dernier lui a dit, il fait une première expérience.

» Il vous annonce en plein midi la future fuite de Bornnsen.

» Quand il revient ici, il apprend que vous avez parfaitement reçu le mystérieux avertissement.

» Aux premières heures de la nuit, Jones a rendez-vous avec lui dans la maison en ruine. Stiller est ivre, ce qui lui arrive plus souvent qu'à son tour.

» Une discussion éclate entre les deux complices et dégénère en querelle.

» Et Stiller, content au fond de se débarrasser d'un comparse qui pourrait devenir gênant à l'avenir, le tue... Vous trouverez le cadavre de Jones-Curtiss dans la cave de l'ancienne maison paternelle.

» Stiller va maintenant mener rondement les choses : Bornnsen et Chadwick s'évadent. Reste Beldon.

» Mais à son grand dépit, Stiller s'est aperçu que Beldon, qui est un homme d'une corpulence énorme, ne pourra jamais s'enfuir par les étroits passages dans la muraille.

» Il se rend fort bien compte également que l'atroce déception poussera Beldon à le trahir un jour ou l'autre. Il faut qu'il soit rendu muet pour toujours. C'est ce que j'ai prévu.

» J'ai vu Stiller m'observer derrière la lucarne de la cellule A-42, et j'ai failli être écrabouillé par une lourde pierre qu'il laissa choir du toit de la maison en ruine, où il m'avait rejoint par les couloirs souterrains.

» Et maintenant, mon rôle est fini, Mr. le directeur, et vous comprendrez aussi que je pourrais bien avoir raison en disant qu'une prison comme la vôtre, jadis le modèle du genre, risque fort d'être désaffectée dans les plus brefs délais.

LE DANCING DE L'ÉPOUVANTE

1. La folie de Wurdee

Le nom de Stanley Wurdee évoque immédiatement un monde de caprices, de coûteuses fantaisies, de prodigalités sans nombre, d'excentricités fantastiques.

Si Stanley Wurdee n'avait pas été aussi fabuleusement riche ou s'il avait eu de la famille espérant hériter, un jour ou l'autre, de ses biens, il y a gros à parier qu'il aurait fini son existence dans quelque confortable « lunatic asylum ».

Pourtant, pas mal de gens avisés ont regardé ce prodigieux original sous un tout autre angle et ont soutenu, dur comme roc, qu'en réalité, Stanley Wurdee était un malin.

Témoin les fantaisies qui tournèrent rudement à son avantage.

Un jour, le jeune homme – il avait à peine dépassé la trentaine – alla trouver son banquier, dans la City, pour lui dire :

— J'ai envie de perdre cent mille livres.

Mr. Fox, le banquier, se mit à rire et répondit :

— Rien n'est plus facile, Mr. Wurdee, achetez tout ce qu'il y a sur le marché en fait d'actions de Great Sorrata Mines.

— Qu'est-ce que c'est que ces papiers ? s'enquit Wurdee.

— « Papiers », vous dites bien, s'écria le financier. Ce n'est que du papier. En tout, il y en a cinquante mille du genre sur le marché, ce qui représente à peu près leur totalité. Il s'agit d'une colossale flibusterie montée en Bolivie centrale. D'immenses terrains, où l'on prétendait que les pépites d'or gisaient à fleur de sol. En vérité, il n'y avait que de la rocaïlle. Le capital était gros. Les actions ont été émises à douze livres : elles sont encore cotées à une livre au cours du jour. Demain, elles ne vaudront plus un shilling.

— Très bien, achetez-les, dit Wurdee.

— Vous dites ? s'écria Mr. Fox qui croyait avoir mal entendu.

— J'ai dit : achetez ! répondit, imperturbable, Stanley Wurdee.

Le ton n'admettait aucune réplique et Mr. Fox connaissait suffisamment son client pour savoir qu'on ne discutait pas avec lui.

Il inscrivit l'ordre, la mort dans l'âme.

— Il me reste encore cinquante mille livres à perdre, dit l'excentrique.

— Alors, achetez des West Mountains Petroleum ! s'écria le financier avec désespoir. Ce sera comme si vous jetiez votre argent en plein Pacifique, aux abords des îles de la Sonde.

— All right, accepta Wurdee, achetez !

Un an plus tard, on découvrait, sur les terrains des Great Sorrata Mines, des gisements formidables de minerais radio-actifs et d'irridium.

Un consortium se forma pour racheter les actions à Wurdee, à cinq cents livres chacune ! Et, vers la même époque, le pétrole jaillit de toutes parts sur les terres mortes des West Mountains !

Stan Wurdee ajouta sa nouvelle fortune à celle qu'il possédait déjà et s'entendit nommer, sans orgueil, l'homme le plus riche d'Angleterre.

Mais, à cette époque, il passait par un stade de grande dépression mentale.

Blasé, il ne trouvait intérêt à rien. Du fond de son or, la neurasthénie le guettait. Brusquement, il disparut de Londres et l'on crut à un suicide. Mais, un an plus tard, il y revint, plus morose que jamais et tournant le dos à quiconque lui posait des questions sur sa soudaine éclipse.

Après s'être cloîtré pendant trois mois dans sa splendide maison du West End, sa manière de vie changea à nouveau. Il se lança tête baissée dans les plaisirs les plus effrénés.

C'est aussi à ce moment que se situe sa retentissante liaison avec Miss Julia Heresford.

Dans une rue louche de Covent Garden, un entrepreneur de spectacles avait ouvert un dancing de quatrième ordre, copié sur le Moulin-Rouge de Montmartre. La clientèle y était douteuse. Elle se composait de marins, d'employés du quartier maritime, de marlous et de filles de joie.

Comment Stan Wurdee y échoua-t-il un soir ?

Au fond cela n'eut rien de bien étonnant de la part de cet original.

La vedette du music-hall-dancing était alors une certaine Julia Heresford, une blonde capiteuse possédant la voix la plus fausse du monde, mais aussi les plus belles jambes.

C'était une ballerine de talent mais que sa mauvaise réputation tenait à l'écart des grands établissements.

Stan Wurdee s'en amouracha dès qu'il l'eut aperçue, dansant une gigue écossaise sur une table garnie de verres et de bouteilles.

Mais Julia Heresford était, dans son genre, une excentrique : elle refusa toutes les avances du milliardaire, se moqua ouvertement de lui, lui renvoya ses fabuleux présents avec des billets injurieux et, enfin, annonça publiquement qu'elle avait refusé les propositions de mariage que Wurdee lui avait faites.

Le malheureux richard se trouvait aux extrêmes limites du désespoir et ce que tout le monde prévoyait arriva : il se tira une balle

dans la poitrine.

La balle frôla le cœur et perfora le poumon gauche.

La justice anglaise considère le suicide comme un crime mais d'habiles avocats réussirent à ne faire condamner leur client qu'à une forte amende.

Stan Wurdee sortit guéri de la clinique où on l'avait soigné avec dévouement. Doublement guéri même, puisqu'il y fit la connaissance d'une ravissante infirmière, Miss Jane Doyle à laquelle il se fiança.

On eût pu croire que sa guérison serait vraiment totale. En effet, pendant qu'il luttait contre la mort, un terrible malheur avait fondu sur le Moulin-Rouge de Covent Garden. Par l'imprudence d'un fumeur, le feu s'y était déclaré.

Ce fut l'un des incendies les plus tragiques que Londres connut dans les dernières années. En quelques minutes, la salle ne fut plus qu'un brasier ardent d'où s'élevaient des hurlements atroces.

Quarante-cinq personnes y trouvèrent la mort. Quelques-unes d'entre elles seulement purent être identifiées parmi les affreuses dépouilles carbonisées.

Julia Heresford était parmi elles.

Mais la passion de Wurdee pour la belle artiste était loin d'être éteinte et allait même rester vivace au-delà de la mort.

Stan Wurdee se laissa aller au plus violent désespoir.

Il ne rompit pas précisément ses fiançailles avec Miss Doyle, mais il la supplia de lui laisser le temps d'oublier.

La jeune infirmière était une femme de grand cœur. Elle comprit le lamentable état d'âme de son fiancé et accepta de l'attendre.

Elle refusa toute compensation pécuniaire de sa part, disant qu'elle continuerait à vivre de son métier d'infirmière. Elle quitta Londres secrètement et se fixa sur le continent, dans l'espoir d'être rappelée un jour par le pauvre Stan Wurdee.

C'est en ces jours que se situe ce que l'on a appelé depuis « la folie de Wurdee ».

Au centre de l'Irlande, près des sources du fleuve Shannon, se situe une immense région marécageuse absolument inhabitée – si ce n'est par des canards de cent espèces différentes, par des échassiers et des animaux aquatiques.

Stan Wurdee y acheta un domaine d'une étendue considérable et, à coups de millions, y fit venir une foule d'ouvriers bâtisseurs qui eurent mission d'y travailler nuit et jour.

Il fit établir, au milieu des marais, une route unique rejoignant à la terre ferme une petite île sablonneuse qu'il transforma en parc sylvestre. Au milieu de ce parc, il fit élever une construction d'une bien douteuse élégance : la reproduction en tous points du dancing de Covent Garden détruit par le feu.

Dans les communs, on installa une petite centrale électrique alimentée par un moteur à essence robuste et qu'un homme seul pouvait faire fonctionner.

Ainsi naquit le Moulin Rouge au milieu de ces terres désolées.

Avec une fidélité étonnante, grâce à d'anciens employés de l'établissement sinistré, tout y fut rendu : la salle de spectacle, la scène, les décors, les salons privés et même les bureaux d'administration.

A l'extrémité de l'unique route, qui avait plus de deux kilomètres de long, une double grille s'éleva. Et bientôt, une maison construite pour un gardien dont la consigne était sévère : personne ne passait !

Quand la dernière lampe fut vissée dans les lustres, Wurdee mit lui-même le moteur en marche et le dancing de la grande solitude s'éclaira de clartés fulgurantes. Les ailes lumineuses du moulin se mirent à tourner lentement et leur éclat tournant se refléta dans les eaux stagnantes, éveillant l'indignation crierde de milliers d'oiseaux aquatiques habitués aux plus compactes ténèbres.

Cela fait, le milliardaire congédia entrepreneurs et ouvriers avec de plantureux pourboires en plus de leurs exorbitants salaires.

Une heure plus tard, la double grille lointaine se referma sur le dernier.

Stanley Wurdee resta seul, au milieu de la vastitude marécageuse, dans un dancing furieusement éclairé, où un pick-up géant faisait retentir les danses les plus folles.

Seul... Seul... face à sa propre folie.

2. La première épouvante

Combien de jours s'étaient passés depuis l'étrange ouverture du dancing de la folie ? Wurdee n'aurait certes pu le dire lui-même.

Chaque soir, à huit heures précises, Grover Banks, le lointain gardien de la grille, voyait des lumières briller vers l'horizon et les ailes du moulin se mettre lentement à tourner.

Stanley Wurdee vivait comme un automate.

Il donnait des soins attentifs à la petite centrale électrique, puis passait la journée en de vagues somnolences.

Il ne s'en réveillait qu'à huit heures précises, le soir, pour allumer toutes les lampes, endosser son habit de soirée, faire marcher le pick-up et se servir des coupes de Champagne dans l'immense vide de la salle étincelante.

A dix heures, il glissait dans l'appareil sonore, la plaque du « Bricklayers Fox-Trot », la danse favorite de la défunte Julia Heresford.

C'était une mélodie furieusement syncopée, au rythme xylophoné.

Wurdee battait la mesure du pied, hurlait « bravo » et bissait cinq ou six fois. Il avait installé, sur sa table, une commande électrique qui lui permettait d'abaisser ou de lever, selon son gré, le rideau de velours rouge masquant la petite scène.

Celle-ci représentait un décor sempiternel : la place rustique d'un village suisse ou allemand, avec des maisons à galeries, des toits pointus et une pompe antique au milieu de la place.

Un pan de coulisse était formé par un praticable ; un coin d'auberge dont la porte et la fenêtre pouvaient s'ouvrir et se fermer, et dont l'enseigne tarabiscotée se projetait au loin, comme un bras de fer.

Ce soir, comme les autres soirs, Stan Wurdee hurlait : « Bravo, bravissimo, bis, bis » et, par cinq fois, il releva et abaissa le rideau de peluche.

Comme ce dernier s'envolait pour la cinquième fois vers les frises, le spectateur solitaire vit tout à coup la fenêtre de l'auberge s'ouvrir.

Il en reçut comme un coup au cœur et attendit.

C'était ordinairement par cette fenêtre que Julia Heresford poussait sa tête rousse et jetait un dernier baiser au public.

Wurdee espérait-il voir apparaître le visage tant aimé ?

L'ouverture resta noire et béante.

L'excentrique abaissa le rideau d'un coup de commutateur, puis, se ravisant, remit la plaque du phono en marche.

« Bricklayers Fox-Trot » retentit plus frénétiquement que jamais.

Wurdee releva le rideau.

La scène était vide, mais la fenêtre s'était refermée.

Pour être un fier original, Stanley Wurdee était loin d'être un dément, ou même un halluciné. Certes, il buvait chaque soir quelques coupes de Champagne, mais il ne s'enivrait pas. Et en ce moment, il buvait de l'eau minérale !

Il crut à un jeu fortuit des charnières du volet peint et voulut s'en rendre compte sur l'heure.

Il passa derrière le décor, monta une échelle qui menait vers le petit réduit de toile derrière la fenêtre du praticable et ne constata rien d'anormal. Pourtant, il lui sembla que les charnières étaient quelque peu dures et qu'elles n'auraient pu fonctionner spontanément.

Il rentra dans la salle et y resta jusqu'à une heure du matin, faisant jouer valses et tangos et actionnant de temps en temps le rideau mécanique. Mais la fenêtre de l'auberge resta fermée.

Le lendemain, la chose lui était encore suffisamment en mémoire pour qu'il fit une tournée d'inspection à travers la petite île. Elle était sans secrets et il n'y découvrit rien de suspect.

Pourtant, il s'installa au volant de son auto et remonta vers la grille pour questionner le gardien.

Grover Banks, un ancien sous-officier de l'armée coloniale, était homme de consigne et ne plaisantait pas en la matière.

— Personne ne passe et personne n'est passé, Sir, dit-il d'une voix décisive.

Wurdee regardait le marécage. C'était une suite dangereuse de marais et de boues mouvantes. Aucun mortel ne pouvait s'y engager sans risquer sa vie. Il chargea dans l'auto les bidons d'essence et les victuailles envoyés de la bourgade par courrier spécial et retourna vers le dancing, après avoir renouvelé la consigne plus âprement que jamais.

Le soir tomba. Le moulin reprit sa marche lumineuse et vaine. « Bricklayers Fox-Trot » égrena ses notes sautillantes. Trois fois, quatre fois... La main de Wurdee tremblait un peu sur la commande électrique au moment de l'actionner pour la cinquième fois.

Il hésita même avant de le faire, une vague angoisse dans l'âme, mais avec un haussement d'épaules, il abaissa la manette.

Le rideau monta en murmurant ; la scène apparut vide et fortement éclairée comme toujours.

Wurdee fixa éperdument la fenêtre close de l'auberge.

Soudain, il lui sembla qu'elle frémissait et, tout à coup, elle se

mit à s'ouvrir avec une pénible lenteur.

Le pick-up donnait les dernières mesures de « Bricklayers Fox-Trot ».

A cette minute, Julia Heresford venait se pencher à la fenêtre.

Et Wurdee hurla, pris de folie.

Une ombre glissait sur le volet de toile et, soudain, une large tignasse rousse s'agita dans l'air. L'espace d'une seconde, Julia Heresford regarda dans la salle puis disparut.

En poussant un grand cri, le solitaire s'élança vers la scène, bondit au-dessus de la rampe et franchit en quelques sauts les marches du petit escalier.

Les lampes brillaient d'une tranquille lueur. Scène et coulisses étaient vides et silencieuses. La plaque du phono, arrivée à sa fin et tournant à vide, n'émettait plus que le doux susurrement de l'aiguille sur le disque d'ébonite.

Wurdee conservait suffisamment de raison pour croire à une hallucination, à un fallacieux mirage de ses sens, quand il eut un haut-le-corps :

— Nuit de Chine ! murmura-t-il.

Les effluves d'un parfum à la mode l'entouraient : le parfum de Julia Heresford !

Comme un fou, il se mit à parcourir la maison tout entière, jusque dans ses moindres recoins.

Tout y était parfaitement en ordre et nulle trace suspecte ne se laissa relever.

Wurdee se mit à craindre pour sa raison.

Il vit tout à coup l'inanité de son caprice. Il avait cru retrouver, en y obéissant, quelques illusions perdues. Il avait espéré pouvoir chérir mieux son immense douleur dans cette bizarre solitude. Il n'y trouvait qu'une menace obscure.

On ne brave pas inutilement la mort... et tout, autour de lui, évoquait insolemment des choses défuntes et tragiques : Julia Heresford brûlée vive, quarante-cinq spectateurs réduits en cendres, une maison dévorée par le feu jusqu'à sa base !

La tentation lui vint de fuir ce fantôme construit par ses propres mains, de sauter au volant de sa voiture et de retrouver la sévère sérénité de Grover Banks. Mais son entêtement faisait loi. Il voulait réagir. Il voulait défier tout le monde, même l'invisible.

— Je resterai jusqu'à demain, dit-il, presque à voix haute. Je n'ai invité ici que moi-même, que mon passé assassiné, mais nul fantôme, même pas celui de Julia Heresford !

Il passa une nuit agitée, mais ne fut troublé par aucune apparition insolite.

Le lendemain, il se livra à une exploration minutieuse du

dancing et des environs.

N'empêche que lorsque les ombres se mirent à s'allonger, il se sentit le cœur lourd d'appréhension. De nouveau, la tentation lui vint de gagner au plus vite les terres habitées et d'abandonner, à jamais, l'objet de sa folie.

Mais l'obscurité descendait sur les marais, des bandes de tadornes criaient bas dans le ciel, à la recherche d'un gîte nocturne, et l'irrésolution de Wurdee fit place à son obstination coutumière.

A huit heures, il mit les ailes du moulin en marche, illumina la maison tout entière et prit place à la table habituelle.

Il pensa d'abord se poster sur la scène, puis il abandonna cette idée préférant se laisser aller au cours des événements.

Mais, à l'instant de mettre le phono en marche sur l'éternel « Bricklayers Fox-Trot », il monta sur scène et là, à l'aide de quelques gros clous, clôtura solidement la fenêtre du praticable.

Il avait repris tout son sang-froid et ce fut d'une main ferme qu'il actionna, à plusieurs reprises, le mécanisme du rideau.

Le moment de le relever pour la dernière fois était venu. Wurdee poussa la manette avec énergie. La draperie disparut et le solitaire poussa un cri de stupeur effrayée : la scène était plongée dans l'obscurité !

Même l'éclairage de la salle ne prévalait pas contre elle, car les lampes, obturées du côté du théâtre, ne déversaient leur clarté que sur les spectateurs.

Stan Wurdee ne voyait devant lui qu'un grand trou d'ombre opaque.

Cela lui sembla plus effroyable que la plus invraisemblable des apparitions. Il sentit peser sur lui l'immense menace des ténèbres.

Mais, hors de cette ombre, un bruit caractéristique montait : des clous étaient arrachés avec fureur, du bois se fendillait ; on essayait d'ouvrir la fenêtre condamnée.

La terreur première du milliardaire avait fait place à une sourde colère : quelqu'un, fût-il homme ou démon, peu lui importait, violait sa chère solitude, quelqu'un canalisait sa douleur dans des desseins obscurs.

Comme la veille, mais plus rapidement encore, il se rua sur la scène.

Il n'avait aucune arme, mais ses poings étaient robustes.

L'obscurité ne le gênait plus : ses yeux s'y étaient déjà habitués, d'autant plus que le reflet de la salle éclairée suffisait à sa vue.

C'est tout juste s'il ne bouscula pas le praticable.

Il ne trouva personne, mais les bruits ne l'avaient pas leurré : des clous tordus gisaient sur le plancher et le volet peint pendait, à moitié détaché des charnières démolies.

Et toujours comme la veille, il se mit à courir dans la maison déserte, poussant les portes, déplaçant les meubles.

Il était monté à l'étage, dans les salons privés.

Il revit, sous la clarté des bougies électriques, leur banal ameublement, leur cadre vulgaire destiné à de brèves orgies.

Toutes les portes en étaient ouvertes... Toutes ? Non ! L'une d'elles, située dans une encoignure, était close : celle du salon n° 6.

Le salon n°6 ! Stan Wurdee se souvint ! C'était celui que préférait Julia Heresford. L'enfer souriant comme on l'appelait, à cause de ses gravures représentant des lutins et des diabolins batifolant autour de grands feux de joie. C'était dans le salon n° 6 que la ballerine l'avait souvent reçu pour le railler, l'abreuver d'injures, le traiter comme le dernier des esclaves.

D'une main incertaine, il saisit la poignée de la porte et la tourna.

La porte était fermée à l'intérieur.

Mais Stan Wurdee n'était pas homme à reculer quand il s'était mis en tête d'avancer. Le bois du panneau était frêle, la serrure bien quelconque.

D'une poussée violente, il vainquit le double obstacle ; la porte céda. Il roula à l'intérieur du salon n°6 bien plus qu'il n'y entra.

*

La bourgade Lenrick est la plus proche du grand marécage où s'édifia « la folie de Wurdee ».

Elle est composée d'une unique rangée de maisons sales et basses, en torchis pour la plupart. La plus grande est en briques et appartient à Mr. Selkirk, maire, aubergiste et charron de Lenrick, et, disons-le également, épicier, fraudeur d'alcool, brasseur clandestin, mareyeur quand, d'aventure, de lointains commerçants lui demandent du poisson. L'auberge de Mr. Selkirk connaît peu de clients étrangers et les autochtones, faute de grande opulence, ne goûtent que parcimonieusement à son ale et à son irish whishy.

Mais depuis que Wurdee était venu s'établir en Robinson dans la contrée, cela avait quelque peu changé. Des curieux fréquentèrent l'auberge de Mr. Selkirk, espérant être admis, l'un ou l'autre jour, dans le mystère du marécage.

Wurdee et surtout son gardien Grover Banks, se chargèrent de les détromper.

La curiosité faiblit et les curieux devinrent rares. A la fin, un seul client resta à Mr. Selkirk. C'était un certain Mr. Skinsop, journaliste londonien. Mr. Skinsop ne jouissait pas, certes, de la grande renommée gazettière, mais dès que la « folie Wurdee » se dessina, il se

mit à l'exploiter comme un bon filon. Et, de fait, le filon fut rentable. L'histoire du dancing solitaire passionna le public. Bien que Mr. Skinsop, pas plus que les autres, ne fût admis à le voir de près, il en donna des descriptions si captivantes et tellement appréciées que son directeur le maintint sur « le cas Wurdee ».

Le journal de Mr. Skinsop ne brillait pas dans le Fleet. Il ne s'éditait pas du tout dans cette patrie des journaux londoniens.

Il se rédigeait et s'imprimait dans une rue sans joie de Bermondsey, Grimscott Street, et s'intitulait, avec autant d'orgueil que de romanesque « The Daily Flame » : la flamme quotidienne.

Les méchants approuvaient fort ce titre, en prétendant qu'il n'y avait, en effet, pas de flamme pareille pour allumer le feu de la ménagère.

Pourtant, grâce à Wurdee, le « Daily Flame » connut la vogue. Il attacha un reporter à ses pas dès son retour à Londres.

Ce journaliste, Lew Skinsop, ne rata aucune excentricité du milliardaire. A la grande joie des amateurs de scandale, il raconta, avec force fioritures, ses déboires sentimentaux avec Julia Heresford. Il fut le premier à annoncer la tentative de suicide de l'amoureux éconduit, le premier aussi à terrifier Londres par le récit du terrible incendie du « Moulin-Rouge », le premier à parler, insidieusement du futur mariage de Miss Jane Doyle, le premier enfin, à publier « la folie Wurdee ».

Quoi d'étonnant que le « Daily Flame », voyant son nombre de lecteurs grossir de jour en jour, et son chiffre d'affaires aussi, chargeât Mr. Skinsop d'une mission unique.

Aussi le voyons-nous installé à l'auberge de Lenrick dès l'arrivée des entrepreneurs et des ouvriers dans le marécage acheté par Wurdee.

Au physique, Mr. Skinsop n'avait rien du journaliste ni surtout du reporter que les romans policiers et les films d'aventures ont standardisé.

Il était gros, myope et malpropre. Il ne fumait ni la pipe ni la cigarette mais usait du tabac à chiquer comme un vulgaire marsouin. Il n'avait aucune conversation et n'aimait pas la compagnie.

Mais il payait rubis sur ongle ses dépenses à l'auberge de Mr. Selkirk et cela suffisait pour la région.

Mr. Skinsop envoyait régulièrement une copie à son journal par le courrier quotidien de Lenrick. Copie qui devait bien plus à son imagination qu'à la réalité, mais qui n'en satisfaisait pas moins la clientèle du « Daily Flame ».

Il faut dire que cette imagination n'était pas trop déréglée et que, bien souvent, elle serrait de près la réalité des choses.

Toutefois, Mr. Skinsop aurait risqué de mourir d'ennui dans cette

bourgade perdue où les feux s'éteignaient avec ceux du soleil, s'il ne s'était découvert une véritable passion pour la pêche.

Grâce à Mr. Selkirk, il repéra très vite les endroits du marais où foisonnaient l'anguille, la brème, le brochet ou la lamproie. Il eut même le courage de passer des nuits entières à relever des nasses, à la grande admiration de Mr. Selkirk qui n'eut bientôt plus rien à lui apprendre.

Ce fut donc Mr. Skinsop qui annonça à Londres l'ahurissante nouvelle :

UN NOUVEAU MYSTERE WURDEE !

Le « Moulin-Rouge » du marécage éteint ses feux !

Depuis cinq jours, les ténèbres nocturnes règnent à nouveau sur le marécage Wurdee.

Le « Moulin-Rouge » n'allume plus ses feux multicolores que les eaux noires des marais reflétaient durant une grande partie de la nuit.

Grover Banks ne dit rien, mais nous avons pu l'approcher et nous avons constaté que sa mine est inquiète.

Wurdee n'est plus venu aux provisions depuis cinq jours. Les colis et les bidons d'essence s'entassent devant la double grille du chemin de la solitude.

Le gardien Grover Banks devient plus inaccessible que jamais ; nous frappons en vain à sa porte depuis avant-hier.

Quel est le nouveau mystère Wurdee ?

Nous ne manquerons pas de mettre le lecteur au courant de ce que nous pourrons apprendre à ce sujet. Notre enquête continue.

3. Harry Dickson s'émeut

Harry Dickson, le célèbre détective, lut puis relut par deux fois ce bref article et fit la grimace.

Il connaissait Stanley Wurdee et, malgré les excentricités du richard, il lui vouait une certaine affection.

Car Wurdee, au milieu de ses plaisirs, n'avait jamais oublié les pauvres et les déshérités de la vie. Il avait fondé un hôpital, il subventionnait largement les écoles, il aidait les étudiants pauvres, les artistes, les écrivains et les savants.

Dickson décida d'aller voir, sur l'heure, le directeur du « Daily Flame ».

Si Grimscott Street était une rue triste, les locaux du journal en question étaient, certes, parmi les plus tristes qu'on y louât à diverses fins.

Le détective suivit d'abord un long couloir encombré de rouleaux de papier et de touries d'encre et d'acide.

D'un endroit mal défini lui parvenait le sourd halètement des machines, cliquetis des linotypes, ronflement massif des rotatives, claquement des petites presses. Les murs se couvraient de vieilles affiches et d'avis depuis longtemps périmés.

Il eut à subir l'inattention morose de quelques typographes en cote bleue, avant de recevoir les renseignements utiles pour parvenir aux bureaux de la rédaction.

Enfin, il gravit une suite de spirales étroites, encloses dans des cases de bois déteint, pour parvenir à une suite de chambres inhabitées, où s'empilait le copieux « bouillon » du « Daily Flame » de jadis.

Après avoir lutté contre d'insidieuses toiles d'araignées, il aperçut, à la fin des fins, une pancarte crasseuse portant le mot « Rédaction ».

Il frappa mais ne reçut pas de réponse.

Sans plus attendre, il tourna le bec-de-cane d'une porte aux vitres dépolies et entra dans un bureau misérable, meublé d'une longue table de bois blanc encombrée de vieilles paperasses.

Rien n'y dénotait l'activité fiévreuse d'un grand quotidien. Une fatale poussière, traînant sur tout, faisait plutôt songer à quelque triste établi de scribe dont le titulaire serait mort depuis des mois, sinon des années.

— Allô... quelqu'un... ! appela le détective.

Une souris, qui vagabondait parmi les restes déchiquetés d'un vieux dossier, s'enfuit en soulevant un petit halo de poussière.

— Allô !... quelqu'un, s'il vous plaît ? répéta Harry Dickson.

Une petite sonnette grêle tinta dans son dos et, se retournant, le détective aperçut un téléphone mural.

L'appel était si frêle, si menu qu'il risquait de n'être pas entendu en dehors de la chambre vide.

Harry Dickson resta à contempler le petit marteau de fer qui s'escrimait contre le timbre fêlé. L'appel se répétait avec obstination : au bout du fil, le correspondant patientait admirablement.

— Après tout, murmura le détective, j'en serai quitte pour faire la commission à qui-de-droit... Et puis, dans le métier, on n'en est pas à une indiscretion près.

Il décrocha le cornet acoustique et lança l'appel traditionnel :

— Allô !

Instinctivement, il avait voilé sa voix.

— Ah bon, vous voilà, répondit une voix lointaine. Il était temps, j'allais couper et cela m'aurait ennuyé très fort. J... ne vaut pas J...

— J... quoi, marmotta Dickson, d'une voix intentionnellement endormie.

— Allons bon, vous avez de nouveau bu... Cela ne peut plus durer. Un jour ou l'autre, le gin vous jouera un mauvais tour, mon ami, tenez-le vous pour dit. Entendez-vous ?

— Euh ! grogna Dickson.

— Veau..., misérable chien rouge..., je vous prie de concentrer ce qui vous reste d'esprit pour m'écouter. J'ai dit : J... dixième lettre de l'alphabet, sale coyote...

— Ah bon, je comprends.

— Ce n'est pas trop tôt ! Ouvrez vos longues oreilles maintenant. J... sur qui l'on ne peut pas compter, n'aime plus le vin de Bordeaux et préfère l'ale de Londres. C'est dangereux et il faut, bien plus pour notre santé que pour la sienne, lui faire passer ce goût-là. Compris ?

— Très bien !

— Cela va mieux. On doit craindre que l'ale anglaise ne lui délie la langue... Mauvaise affaire, hein, mon garçon ? Alors faudra vous en occuper sans retard. J... sera ce soir à Londres ; on s'arrangera pour l'embarquer, immédiatement, pour Sodome. Faudra y être à dix heures. Vous lui donnerez la leçon qu'il faut. Compris ?

La communication fut coupée.

Harry Dickson n'avait compris grand-chose à ce charabia téléphonique mais les nombreuses réticences, les allusions obscures et menaçantes qu'il contenait l'intriguaient au plus haut point.

Il prit une brusque résolution et appela le central téléphonique.

— Ici Dickson. Oui, Harry Dickson, dit-il à voix basse, faites vite. Il me faut savoir sur l'heure d'où est venu l'appel téléphonique que vient de recevoir la rédaction du journal « Daily Flame ».

On fit diligence, à l'autre bout du fil, et la réponse fut assez étonnante pour que Dickson l'écoutât les sourcils froncés.

— C'est curieux, ce numéro n'appartient plus à un abonné courant, c'était celui du music-hall du « Moulin-Rouge » de Covent Garden, incendié depuis des mois.

— J'exige le silence le plus complet à ce sujet de la part de votre personnel, dit Harry Dickson vivement.

— Entendu, Mr. Dickson, mais tenez-nous au courant, si vous le pouvez.

— All right !

Le détective s'assit sur l'unique chaise du bureau – elle était bien bancal et branlante – et prit une pose méditative.

— Une chose est claire, murmura-t-il, c'est le mot Sodome... Il signifie un lieu de plaisir et de perdition détruit par le feu... C'est sans contredit le Moulin-Rouge. Il y aura quelque profit, pour moi, de me promener par-là sur le coup de dix heures.

Il allait sortir quand un bruit bizarre attira son attention.

Il devait émaner d'une pièce voisine, séparée de celle où se trouvait Harry Dickson par une paroi mince, sans doute. En effet, un des murs, celui à qui le détective tournait le dos, n'était qu'une cloison de bois, tapissée de papier peint – ou, du moins, de ce qui jadis l'avait été.

Il trouva une porte que masquaient des affiches déteintes et la poussa ; le bruit se précisa, c'était un ronflement sonore.

Sur un lit de vieux journaux, un homme dormait à poing fermés. Il était long, maigre et noir ; une barbe de trois jours salissait ses joues flasques ; sa poitrine creuse s'abaissait en un souffle court ; une odeur fétide, aux relents de bière et d'alcool, s'échappait de sa bouche entrouverte sur d'ignobles chicots jaunes.

Harry Dickson le considéra avec dégoût.

— Nous ferons les présentations un peu plus tard, murmura-t-il en regardant sans aménité l'ivrogne endormi. Pour le moment, il vaut mieux que je garde le plus strict incognito.

Le soir tombait quand il se retrouva dans Grimscott Street. Au moment de s'éloigner, il vit le facteur s'approcher de la maison qu'il quittait et glisser un courrier volumineux dans la boîte aux lettres.

Harry Dickson attendit son départ puis il retourna à la porte et força sans difficulté le portillon de la boîte. Elle contenait de grosses enveloppes jaunes lourdement chargées.

Harry Dickson en ouvrit une habilement. Elle contenait un flot

de feuilles dactylographiées représentant la copie d'un journal.

— Ah ! se dit le détective, voici qui devient clair : ce canard n'est pas rédigé sur place et la rédaction doit s'en trouver quelque part au loin. Voyons les estampilles de la poste... Covent Garden. Tiens, tiens, comme cela concorde.

Il rentra à Baker Street, parcourut son courrier et avala quelques tasses de thé et des sandwiches.

Il était temps d'aller au rendez-vous de « Sodome » pour y rencontrer le mystérieux J...

Il regretta l'absence de son élève, Tom Wills, qu'il aurait volontiers emmené avec lui. Mais le jeune homme, envoyé en mission à Douvres, n'était pas encore rentré. Harry Dickson partit donc seul à l'aventure.

D'ailleurs, il allait à tout hasard, sans idée précise, pressentant seulement que les choses gravitaient autour de l'affaire Wurdee. Il n'avait aucune mission officielle. Seule, son amitié pour le jeune original le poussait à agir.

La soirée était douce et gaie, des promeneurs et des oisifs arpentaient les trottoirs. Les cafés et les tavernes sentaient bon la bière fraîche et les limonades glacées.

Le détective quitta les artères brillantes et animées pour s'engager dans le dédale des vieilles rues dont l'antique quartier du Covent Garden est si riche. Quelques-unes avaient adopté un air de fête, comme leurs sœurs plus modernes ; d'autres, par contre, se repliaient dans un silence hargneux et une obscurité mal accueillante.

Telle était la rue où se trouvait l'immeuble en ruines qui abrita, naguère, les fastes du Moulin-Rouge londonien. Sa façade était noire et encore enfumée par le feu du sinistre. On avait obturé les fenêtres béantes de grossiers volets en planches, tandis que des palissades s'avancant sur le trottoir, protégeaient le passant des effondrements possibles.

Harry Dickson l'examina. Son aspect révélait l'abandon le plus complet. Pourtant, quelque chose attira son attention dans la clôture de planches et de madriers : la porte, tout à fait primitive qui y était pratiquée, était légèrement entrebâillée. Oh ! bien légèrement en réalité, car une mince ligne d'ombre se dessinait à peine contre le chambranle. Elle n'avait pas échappé, pourtant, à la vue perçante du détective.

Il était encore plongé dans cette quasi-incertitude précédant l'action, quand un bruit furieux monta de l'intérieur de la maison en ruines.

C'étaient des grognements féroces, des aboiements brefs, de durs claquements de mâchoires. Dans les ténèbres, des chiens errants devaient se disputer une proie.

Harry Dickson poussa la porte, escalada des tas de débris, des poutres noircies et se trouva dans un hall encombré de matériaux écroulés que les lumières lointaines des réverbères éclairaient suffisamment pour qu'il pût s'y diriger sans accident.

Le bruit de la bataille canine avait cessé, mais une bête blessée gémissait dans l'ombre. Une forme souple s'avança, rasant les murailles fuligineuses ; Harry Dickson vit luire ses yeux rouges, mais la bête, elle aussi, avait vu l'homme.

Elle gronda, prête à bondir, mais, se ravisant, fit demi-tour et disparut. Elle avait laissé tomber quelque chose qui pendillait entre ses crocs.

Le détective alluma sa lampe de poche et ramassa l'objet.

C'était un ample lambeau de drap souple et fin, de celui dont on fait les manteaux de voyage dans les bonnes maisons.

L'étoffe était souillée de poussière et de bave, mais elle était solide ; elle ne pouvait avoir été arrachée qu'à des vêtements de date récente.

Dickson vit alors avec horreur que le drap était imprégné de sang.

Sang de bête... ? Sang humain ? Ce n'était pas le moment d'y réfléchir longuement. Il fallait voir d'où le chien avait enlevé le tissu.

L'animal avait surgi du fond du hall, où s'ouvraient une série de pièces dévastées dont quelques-unes étaient même à ciel ouvert.

Harry Dickson franchit les nombreux obstacles qui s'opposaient à sa marche.

Partout où tombait la clarté de sa lampe, ce n'étaient que briques écroulées, planches à moitié consumées, ferrailles tordues. Depuis que le Moulin-Rouge avait été détruit, les travaux de déblaiement n'avaient avancé qu'avec une lenteur inouïe, si jamais ils avaient été entrepris.

Déjà, il atteignait les dernières salles, sans rien avoir découvert de suspect, quand il lui sembla entendre du bruit.

Un bruit de pas très prudents, glissant le long des murs.

Il s'immobilisa, la main sur son revolver, quand il fut soudain inondé de lumière, tandis qu'une voix menaçante ordonnait :

— Pas un geste ou je tire !

Mais, tout aussitôt, suivit une exclamation stupéfiante.

— Mr. Dickson !

Le détective fit la grimace.

— Bonsoir, Tom. En voilà une façon d'accueillir votre vieux maître ! Je croyais déjà entendre le dernier coup de feu de ma vie... Que faites-vous ici ?

— Venez, dit son élève, et je pourrai mieux vous l'expliquer.

Il entraîna son maître à travers l'ancienne salle de spectacle et le

fit monter sur ce qui restait d'une scène de planches et de toile.

Sur un tas de poutres noircies, une forme prostrée était assise et, dans le rayon blanc des lampes électriques, Harry Dickson vit des cheveux blonds en désordre, une main ensanglantée, sommairement bandée à l'aide d'un mouchoir, et un manteau de voyage en lambeaux.

Un joli visage, toutefois ravagé par la souffrance et les larmes, se leva vers lui et esquissa un pénible sourire en entendant la voix de Tom Wills annoncer :

— Tout va bien, mademoiselle, voici Harry Dickson en personne. Il a fait comme le bon génie de la lampe d'Aladin : au premier appel de cet instrument magique, il est venu. C'est-à-dire qu'il nous a suffi de désirer ardemment sa présence pour le voir apparaître devant nous.

— Dans ce cas, vous recevez bien mal les génies, mon garçon, répliqua le détective en souriant. Veuillez donc continuer les présentations.

— Miss Jane Doyle, annonça le jeune homme. Elle revient de Bordeaux ; nous avons fait connaissance dans le rapide de Douvres.

Harry Dickson poussa une exclamation étouffée.

— Miss Doyle... Miss Jane... N'étiez-vous pas la fiancée de Mr. Wurdee ?

— J'espère bien l'être encore, gémit la jeune fille, bien qu'un maudit journal, qu'on m'envoya d'Angleterre, ait signalé l'étrange disparition de mon fiancé.

— « Daily Flame » ? demanda brièvement le détective.

Miss Doyle acquiesça d'un signe de tête.

— Très bien, murmura Dickson, je commence à y voir plus clair : vous êtes, pour certains scélérats qui me sont encore inconnus, une certaine J... Je suppose qu'à votre arrivée à Londres, on a dû vous attirer ici ?

Tom Wills répondit à sa place.

— Dans le rapide, nous avons échangé quelques confidences, Miss Doyle et moi, et nous nous sommes séparés sur le quai de la gare. Comme je la suivais des yeux, je vis s'approcher d'elle un individu bien mis, mais dont la physionomie ne me disait rien qui vaille. Il lui murmura quelques mots à l'oreille et je la vis hésiter. Pourtant elle l'accompagna...

— Il m'avait dit simplement « Stanley Wurdee vous appelle », dit Miss Doyle d'une voix attristée. J'ai pris place à côté de lui dans une petite conduite intérieure et comme j'en descendais dans une vilaine rue solitaire, je fus soudain poussée par les épaules et entraînée dans cet affreux endroit.

— J'avais suivi l'auto dans un taxi, continua Tom d'un air triomphant, et je parvins à la filer à bonne distance.

Mais, en arrivant dans Covent Garden, je trouvai la conduite

intérieure abandonnée le long du trottoir. Je pris son numéro et j'entrai dans la maison en ruines. Je dois dire que je perdis quelque temps à me diriger. Quand je retrouvai Miss Doyle, elle était attachée à ce qui restait d'un praticable, un bâillon devant la bouche et menacée par deux horribles chiens errants que je mis en fuite.

— Sortons d'ici, dit Harry Dickson. Il se peut que cette maison en ruines ait encore quelque chose à nous apprendre, mais ce ne sera pas pour aujourd'hui. Il nous reste des choses plus pressantes à faire.

Dans la première cabine téléphonique venue, le détective se mit en communication avec Scotland Yard et demanda à qui appartenait l'auto dont Tom Wills avait soigneusement noté le numéro. La réponse ne l'étonna pas outre mesure.

— C'est une voiture immatriculée au nom du journal « Daily Flame » dans Grimscott Street, Mr. Dickson !

— Voilà qui me va, murmura Harry Dickson en quittant la cabine, il y a un enchaînement certain dans les faits. C'est toujours de bon augure. Allons rendre une seconde visite à cet étrange canard.

En se retrouvant dans le couloir poussiéreux du journal, il se heurta au prote entouré par une demi-douzaine d'ouvriers à la mine contrite.

— Police, se présenta le détective. Que vous arrive-t-il donc, messieurs ! Vous avez tous l'air de revenir d'un enterrement.

— Dites plutôt que l'on s'y rend, bougeonna le prote. C'est du propre... Au moment où le journal allait rouler, le téléphone de l'atelier se met à sonner et je reçois une nouvelle qui n'est pas des plus réjouissantes pour le personnel : le journal ne paraît plus !

— Ah..., répondit le détective, et qui donc vous a donné cet ordre ?

Le contremaître haussa les épaules.

— Je crois qu'il s'appelle Shiel, mais je ne l'ai jamais vu. Le patron tremble quand il lui parle au téléphone. Mais je connais bien sa voix, allez... Elle est assez grossière et mal polie pour cela !

— Et qui appelez-vous votre patron ?

— Le singe ? Ben... c'est Mac Laren, une sale brute d'ivrogne, qui ne connaît rien au métier. Je suis monté à son bureau, mais j'ai frappé en vain à sa porte.

— Un homme long et maigre, avec une barbe de trois jours ? décrit le détective.

— Tiens, vous le connaissez donc ? s'exclama le prote. Cela ne m'étonne pas, d'ailleurs. Il avait une assez sale tête pour être connu de la police.

— Venez, vous autres. Demain, nous irons au syndicat des typos pour voir ce qu'il nous reste à faire. En tout cas, ils n'y couperont pas d'une paye de quinzaine tout entière, c'est moi qui vous le dit !

— Un instant, pria le détective. Oui est attaché à la rédaction de ce journal ?

— Il y a quelques mois, au moment de faire faillite, il a été repris par Mr. Binton, un brave homme, mais qui ne connaissait rien aux affaires. Alors Mac Laren est venu ainsi qu'un reporter, un gros bouffi du nom de Skinsop, mais qui savait y faire, cela il faut l'avouer. A part ces deux-là, je n'ai vu personne d'autre. Toute la copie venait de l'extérieur.

Les ouvriers s'en furent, après avoir soulevé gauchement leurs casquettes en guise de salut.

— Allons voir là-haut, dit Harry Dickson.

Il retrouva l'horrible bureau de rédaction, toujours à l'abandon et plongé dans l'ombre. En vain, il voulut donner de la lumière : il n'y avait pas d'ampoule dans la lampe portative du bureau.

A la clarté de sa propre lampe, il se dirigea vers le réduit où il avait trouvé Mac Laren cuvant sa boisson sur un lit de vieux journaux.

L'homme était toujours là, mais ne ronflait plus.

Et pour cause : un poignard était plongé dans la poitrine de l'ivrogne qui avait dû mourir sur le coup.

4. Suite d'enquête

Harry Dickson décida de ne pas partir encore pour l'Irlande. D'ailleurs, une enquête venait d'y être faite par la police de Limerick, envoyée en mission à Lenrick.

Elle avait questionné Grover Banks qui vraiment ne savait pas grand-chose, et exploré le dancing solitaire pour n'y rien découvrir. Et, surtout, aucune trace de Stanley Wurdee. Elle avait également recueilli les doléances et les inquiétudes de l'aubergiste Selkirk qui déplorait la brusque disparition de son client, Mr. Skinsop.

Le détective escomptait, pour l'instant, de meilleurs résultats d'une enquête menée à Londres même.

Il dirigea ses premières recherches vers le dancing en ruines de Covent Garden, où il comptait bien découvrir l'une ou l'autre chose concernant le téléphone d'où était venu l'appel, l'autre soir, au journal « The Daily Flame ». Elles aboutirent à quelque chose de tangible, mais de peu encourageant néanmoins.

Sous la toiture croulante, il trouva deux fils de cuivre aux sections fraîches : une ligne clandestine avait dû être installée là et enlevée avec précipitation.

L'ennemi devait être sur ses gardes.

A présent, Harry Dickson était officiellement parti sur la piste du crime, pour un double motif : d'une part, l'assassinat de Grimscott Street ; d'autre part, le rapt et la tentative de meurtre dont Miss Jane Doyle avait été victime. Mais, tout en se rendant parfaitement compte que ces forfaits étaient étroitement liés au cas de Stanley Wurdee, il ignorait comment et pourquoi ils l'étaient.

Ses premiers pas sur la piste du crime furent pour le moins décevants.

Les renseignements qu'il obtint sur Mac Laren étaient déplorables, il est vrai, mais ne révélaient rien qui eût pu le rapprocher de Wurdee.

Mac Laren était un ancien comptable, sans place depuis des années, et vivant de mille petits expédients dont d'aucuns l'avaient mené à l'ombre pendant quelques mois. Le commanditaire du « Daily Flame » restait inconnu malgré toutes les recherches. Les machines appartenaient à un maître-imprimeur qui reconnaissait avoir toujours été payé régulièrement.

Sur Skinsop planait un peu de mystère, mais fort peu, en vérité.

Il avait fait partie, jadis, d'un grand journal de « Fleet » d'où sa paresse, sa négligence et son indélicatesse répétée l'avaient fait chasser.

Depuis des années, il avait disparu de la circulation, et sa réapparition dans le journalisme avait étonné quelque peu ses anciens confrères.

Harry Dickson commençait à broyer du noir...

De guerre lasse, et plutôt par acquit de conscience, il résolut d'interroger le seul homme avec qui Wurdee était resté en contact permanent, jusqu'au jour de sa folie : son banquier et homme d'affaires, Mr. Gable Fox, dans le Strand.

Il y fut reçu de la manière la plus affable.

Mr. Fox était un homme entre deux âges, à la vue basse, et dont la mise recherchée dénotait un goût accentué pour de respectables modes anciennes. Après de longues et désuètes formules de politesse, il se répandit bientôt en lamentations.

Depuis le temps qu'il était en relations avec Stanley Wurdee, il avait fini par s'attacher à lui. Autant que l'excentricité de son client le lui avait permis, il avait géré avec soin sa fabuleuse fortune.

Mais il ne savait rien d'autre qui pût être utile à Harry Dickson.

— A qui irait la fortune de Mr. Wurdee, en cas de décès ? demanda le détective au financier.

Celui-ci hocha tristement la tête.

— Je n'ai jamais été son confident, Mr. Dickson, et je doute fort qu'il y ait au monde un homme qui l'ait jamais été. A-t-il fait un testament ? Je ne le crois pas, car j'en aurais été averti et vous aussi. S'il meurt intestat, comme on ne lui connaît pas d'héritier, ni direct, ni indirect, il y a de fortes chances pour que tous ses biens aillent à l'Etat, après le délai légal.

— Cette fortune est-elle vraiment si fabuleuse ?

Mr. Gable Fox leva les bras au ciel.

— Certainement ! En fonds disponibles, elle atteint à peu près quinze millions de livres, ce qui est formidable pour un avoir particulier, vous l'avouerez. Quant aux intérêts qu'il a dans certaines affaires très saines, ils sont des plus considérables.

— En effet, dit le détective, je me rappelle l'affaire des Great Sorrata Mines. Ne fut-elle pas liquidée dans le temps, pour près de vingt millions de livres ?

Mr. Fox secoua la tête.

— Liquidée n'est pas le mot. Sa fantastique prescience dans les affaires financières a dû lui inspirer une certaine retenue, malgré les conseils des hommes d'affaires les plus réputés.

» Il n'a pas donné suite aux offres d'un consortium américain, malgré les bruits contraires qui ont couru à cette époque.

» Il a gardé ses actions qui sont cotées, maintenant, près de douze cents livres chacune ! C'est incroyable... Et les mines continuent à rendre d'une façon surprenante.

— Savez-vous quelque chose au sujet du dancing incendié qui joua un rôle si tragique dans la vie de votre client ?

Mr. Fox regarda le détective d'un air scandalisé.

— Je suis wesleyen, Mr. Dickson, murmura-t-il. J'ai toujours manifesté la plus complète aversion à l'égard de pareilles entreprises d'abomination et de perdition. Vraiment, ajouta-t-il d'un air pincé, je ne sais rien à ce sujet et j'en suis bien aise, Mr. Dickson, bien aise, en vérité.

Il n'y avait rien à attendre de plus du vieux puritain et Harry Dickson se retrouva dans le Strand, moins avancé que jamais dans son enquête.

Pourtant, une intuition particulière lui disait que la solution du mystère – ou tout au moins une partie – se trouvait à Londres et non dans la solitude du marécage irlandais.

La suite de ses recherches devait le conduire forcément à Miss Jane Doyle. La jeune fille eut à donner des précisions concernant l'homme qui l'avait abordée sur le quai de la gare Victoria.

Tom Wills, aussi, l'avait entrevu, mais il ne se souvenait que d'un homme assez corpulent, de mise modeste, ressemblant à un employé de la City. Miss Doyle précisa quelque peu en ajoutant qu'il portait une barbe poivre et sel, qu'il avait le teint allumé et le nez rouge, ce qui indiquait vraisemblablement un certain penchant pour les boissons fortes, et que son œil droit était de verre. Il lui avait parlé avec un accent écossais assez prononcé. Quant à sa façon de conduire, elle ne lui paraissait pas des plus rassurantes et, pendant le trajet, assez court en vérité, elle avait surtout concentré son attention sur les embûches de la route.

C'était plutôt mince, comme toutes les informations qu'on arrivait à recueillir dans cette affaire.

Il y eut alors un intermède que nous ne pouvons passer sous silence, parce qu'il eut l'heur d'attirer particulièrement l'attention de Harry Dickson.

Miss Mira Lencox entra en scène et voici comment :

Un soir de rafle dans Commercial Road et Highstreet, plusieurs femmes de mauvaise vie furent conduites au poste de police. L'une d'elles s'attira la pitié des inspecteurs par les affreuses cicatrices qu'un maquillage grossier dissimulait très imparfaitement.

Mira Lencox avait fait partie, naguère, du corps de ballet du Moulin-Rouge de sinistre mémoire. Elle avait été retirée vivante des décombres, mais terriblement défigurée. La compagnie d'assurances lui avait payé une forte somme qu'elle avait dilapidée, en peu de

temps, sur le tapis vert des tripots.

Alors, ce fut la misère pour l'infortunée. Elle s'adonna à l'alcool puis aux stupéfiants et, de chute en chute, tomba dans la basse prostitution et alla grossir le nombre de malheureuses qui hantent le trottoir des quartiers mal famés de la Métropole.

Comme, entre deux sanglots, elle narrait sa pitoyable destinée aux policiers, un mot frappa l'un d'eux :

— Il m'a lâchée, le mufle... Et, pourtant, je sais bien qu'il n'est pas resté dans les flammes, puisque je l'ai rencontré depuis, roulant dans sa petite auto. C'était mon protecteur attitré, et je crois bien qu'il était riche. Mais avec moi, il se montrait radin et ne faisait que se plaindre de la dureté des temps. Ah, ce n'est pourtant pas pour sa beauté que je l'avais pris. J'ai toujours eu horreur des hommes qui ont un accent écossais et un œil de verre !

... Moulin-Rouge... accent écossais... œil de verre...

Ces indications ne tombèrent pas dans l'oreille d'un sourd puisque, sur l'heure, Harry Dickson fut averti. Il put interroger la lamentable Mira avant qu'on la relâchât par une compréhensible mesure de clémence.

Le détective avait fait vibrer une double corde chez l'ancienne choryphée : son désir de se venger de l'infidèle et son amour du lucre, car elle subodorait une récompense en espèces sonnantes et trébuchantes.

A titre d'acompte, un billet d'une livre lui fut glissé dans la main, et quand elle apprit que d'autres suivraient, elle se mit à glousser de joie.

— Je pourrais raconter beaucoup de choses concernant le Moulin-Rouge, dit-elle, en clignant de l'œil. Notamment, sur le fameux salon n° 6 où la belle Julia Heresford – que le diable ait son âme – aimait se tenir et qui était pour ainsi dire sa propriété privée. Nous, on ne pouvait pas y recevoir du monde. Ha, ha ! « L'enfer souriant » comme on l'appelait... Je comprends... oui, je comprends, moi, pourquoi on appelait cela l'enfer !

— Parlez donc, insista Harry Dickson.

Mais l'ancienne belle lui fit la nique.

— Pas de sitôt, mon petit père... Je ne dis pas que je ne viendrai pas, un jour, vous dégoiser tout ce que je sais à ce sujet... mais le moment n'est pas encore venu ! Si je retrouve un certain type, c'est des mille et des cents que cela me rapportera. Ce n'est pas Mira Lencox qui tuera jamais la poule aux œufs d'or tant qu'elle n'est pas bien certaine qu'elle ne pourra plus pondre. Non, pour le moment, contentez-vous de savoir que je mettrai tout en œuvre pour retrouver ce sale grigou avec son œil de verre. Shipper, qu'il s'appelle ou se faisait appeler.

— Se faisait appeler ? Est-ce à dire que c'était un faux nom ? demanda Harry Dickson.

— Pourquoi pas ? Il faisait mystère de tout... Ainsi, je ne suis jamais parvenue à savoir où il perchait !

Harry Dickson sentit qu'il ne fallait pas pousser plus avant son interrogatoire et que, pour le moment, il ne tirerait pas davantage de la malheureuse.

Les décombres du dancing incendié, explorés à nouveau, n'apprirent rien de plus aux enquêteurs. Quant à ceux qui l'avaient exploité dans le temps, deux anciens directeurs de théâtre de banlieue, ils avaient trouvé la mort dans la catastrophe.

Mais les forces ennemies, dans l'ombre, ne chômaient pas : Harry Dickson en reçut preuve sur preuve.

Quelques jours plus tard, il apprit que Mr. Gable Fox avait été victime d'une agression fort mystérieuse. Il ne le sut qu'indirectement, par l'indiscrétion d'un employé de la banque Fox, car le financier avait voulu garder le silence à ce sujet.

Le détective le trouva dans ses appartements privés, le teint pâle, les yeux cernés et assez ennuyé de sa visite.

— Je vous en supplie, Mr. Dickson, murmura le banquier, évitez la publicité autour de cette sotte histoire. J'ignore si elle a trait à ce qui vous occupe et, franchement, j'en doute. Je ne me connais pas d'ennemis mais il m'est pénible de penser que, dans le public, on puisse croire que j'en aie. Cela vous donne, immédiatement, une réputation de requin et vous connaissez le renom de ma maison. Puisque vous êtes ici, je ne vois pas pourquoi je ferais mystère de ce qui m'est arrivé. Ce n'est pas très important, après tout.

» Deux fois par semaine, je me rends au service du soir, dans le temple wesleyen du voisinage, dans Aldwych pour préciser. Ce temple se trouve en retrait, au bout d'une impasse. Il y avait une auto arrêtée devant la porte, une petite conduite intérieure. Cela n'arrive pas souvent parce que les fidèles appartiennent tous au quartier et que notre révérend n'aime pas ce qu'il appelle l'étalage d'un luxe pervers et le sacrifice éhonté aux idées modernes et au progrès outrancier. Peut-être qu'il a raison et peut-être que je suis de son avis puisque je ne possède pas d'automobile, alors que ma fortune pourrait me permettre ce mode de locomotion agréable. Mais, passons ! Je me hâtais, car j'étais un peu en retard. J'allais entrer dans le temple, quand je m'entendis appeler par mon nom de l'intérieur de la voiture.

» Je me tournai vers elle ; c'est alors que je fus frappé violemment à la tête et je tombai à la renverse.

» Un policeman fut témoin de cette agression mais, au lieu de s'en prendre à l'agresseur, il me releva d'abord et n'eut plus le temps, ensuite, de noter le numéro de la voiture qui démarrait en trombe.

» Je vous avoue que j'ai donné un pourboire au policeman pour garder le silence sur cet événement ridicule. Je vous en prie, n'en faites pas état.

— Soit, dit Harry Dickson, l'homme a commis une grosse faute professionnelle, mais, sur vos instances, je me montrerai clément envers lui. N'empêche que j'aurai à le questionner. Pouvez-vous m'indiquer son numéro ?

— Oui..., murmura Mr. Fox, très ennuyé, il me l'a donné au cas où j'aurais encore besoin de lui, a-t-il dit. Mais je vous en supplie, n'inquiétez pas cet homme qui a été si serviable envers moi. Il avait le numéro 418.

Harry Dickson sursauta, en jetant un regard aigu sur le banquier.

— Mr. Fox ! s'écria-t-il, lisez-vous les journaux ?

— Certainement, Mr. Dickson, bien qu'avec restriction, car je redoute et méprise les lectures frivoles. Pourtant, depuis cette ridicule agression dont je fus victime, je n'en ai pas pris un seul en main.

— Je comprends alors que vous ne sachiez pas que l'agent Slatters, le numéro 418, a été assassiné le soir même de votre agression, sur l'Embankment, au moment où il achevait son service du soir.

— Miséricorde ! balbutia Mr. Fox, en joignant les mains. Dans quelle époque d'abomination vivons-nous !

— Il a reçu un coup de couteau dans le dos et a été précipité dans la Tamise, précisa Harry Dickson. On l'a repêché peu de temps après, mais il avait cessé de vivre, le malheureux.

Mr. Fox se prit la tête entre les mains.

— Ne me dites pas que cela peut avoir un rapport avec la stupide agression dont j'ai été victime, supplia-t-il. J'en aurais un remords terrible bien que je n'y sois pour rien.

Il ajouta, après un instant de réflexion.

— Je serais heureux, Mr. Dickson, si vous pouviez faire parvenir à la famille de cet infortuné la modeste somme de deux cents livres, sans me nommer, évidemment.

Le détective rentra chez lui, plus morose que jamais.

Des faits, criminels pour la plupart, se succédaient sans raison apparente. Dickson devinait pourtant un lien entre eux. Mais lequel ?

L'ennemi s'en prenait à Miss Doyle parce qu'elle était la fiancée de Wurdee et à Mr. Fox parce qu'il était son banquier.

Il était dit qu'aucun déboire ne lui serait épargné dans cette étrange affaire.

Le même jour, Scotland Yard le pria de bien vouloir se rendre immédiatement à Putney Commons pour une constatation importante.

— Nous n'en disons pas plus long, déclara le préposé, car depuis quelques jours, nous nous défions singulièrement du téléphone ; nous

sommes convaincus qu'il y a des fuites sur les lignes.

Putney Commons est un endroit lugubre par excellence. Un inspecteur de police attendait Dickson. Il le conduisit au bord d'un terrain vague que la municipalité avait depuis longtemps loti pour bâtir, mais sans succès.

Une petite conduite intérieure gisait sur le bas-côté de la route ; un bris de direction l'avait jetée contre un gros tas de pierres où elle s'était complètement démantibulée. Harry Dickson remarqua que la plaque minéralogique avait été enlevée et que le numéro, sur le radiateur, avait été rendu complètement illisible à coups de marteau. Mais Tom, qui l'accompagnait, reconnut immédiatement la voiture.

— L'auto qui enleva Miss Doyle ! s'écria-t-il.

Des agents entouraient un corps étendu sur l'herbe avare d'un talus.

— Y a-t-il eu mort d'homme ? demanda-t-il.

— En effet, Mr. Dickson, mais pas à cause de l'accident, puisque le cadavre a un couteau plongé jusqu'à la garde dans le cœur.

Le détective s'approcha.

Il aperçut le corps d'une femme, revêtue d'un imperméable usé.

Mais, à la clarté des lanternes brandies, il reconnut le visage rongé de vilaines cicatrices.

Ce cadavre, c'était celui de Miss Mira Lencox.

Tout contribuait à rendre l'affaire plus ténébreuse que jamais. Les sévices les plus noirs, quand ce n'était pas la mort, continuaient à atteindre ceux qui s'en mêlaient, même de très loin.

Mais à l'intérieur de la voiture, le détective fit une découverte qu'il garda soigneusement secrète ; elle était de nature à lui rendre un peu d'espoir.

5. Une lumière dans le noir

Plus tard, Harry Dickson a toujours avoué qu'il n'était parti pour l'Irlande qu'à contrecœur. Il s'obstinait à trouver la solution à Londres mais il dut abdiquer devant certaines sollicitations dont les plus pressantes venaient, certes, de Miss Jane Doyle.

La jeune fille n'en pouvait plus ; elle devenait triste et se décourageait de plus en plus.

— Je vous dis que Stanley est aux mains de bandits, Mr. Dickson, emprisonné quelque part dans ces affreux marécages, affirmait-elle.

— A moins qu'il ne soit mort, objecta, étourdimement, Tom Wills. Elle lui jeta un regard de reproche.

— Il n'est pas mort, quelque chose me dit qu'il ne l'est pas.

Elle avait repris son service dans la clinique où elle avait fait, jadis, la connaissance de son étrange fiancé, à la vive satisfaction du détective qui estimait que, nulle part, elle n'aurait pu être mieux gardée contre les louches entreprises de l'ennemi inconnu.

Et Dickson partit pour la nouvelle aventure, emmenant Tom Wills dans son sillage.

Ils élirent domicile à l'auberge du brave Mr. Selkirk, qui ne cacha pas sa joie d'avoir trouvé de nouveaux clients, pour remplacer Mr. Skinsop, mystérieusement disparu.

Les détectives eurent à subir, de la part du maire de Lenrick, d'interminables récits où l'ancien rédacteur du « Daily Flame » jouait le rôle de héros.

— On n'aurait jamais dit, à le voir avec son gros corps balourd, que c'était un homme rompu aux expéditions les plus périlleuses dans les marais. Chasseur, pêcheur... il était tout à la fois. Et même qu'il osait tenir tête à cet ours de Grover Banks, le gardien, que personne n'osait aborder.

— Et un solide buveur, ajouta Harry Dickson. Selkirk secoua la tête.

— Cela, on ne peut pas le dire. Il buvait bien de temps en temps un verre d'ale et même de whisky pour ne pas me faire tort, mais je pense qu'il n'y prenait pas grand plaisir.

Le détective ne sourcilla pas, mais il marqua le coup.

Skinsop était connu comme un alcoolique invétéré... une véritable futaille à ale et à rogomme !

— Je n'aime pas fourrer le nez dans les affaires de la police, continuait le bavard aubergiste, mais si j'en étais, moi... j'aurais tôt fait d'arrêter l'assassin de ce brave Mr. Skinsop !

— L'assassin, vraiment ? demanda Dickson en offrant une tournée.

— Oui... on ne m'ôtera pas de l'idée qu'on lui a salement fait son affaire. Et qui, d'autre, si ce n'est ce butor de Grover Banks, qui ne dépense jamais un sou dans la bourgade ? Qui ne quitte pas son vilain nid, au bord de cette route de malheur ? N'allez jamais vous promener par-là, gentlemen !

— Merci du conseil, répondit le détective, en se promettant d'aller voir le jour même le gardien de la route des marais.

Bien que sa maison fût visible de loin sur la vaste plaine, il fallait faire un immense détour avant d'y arriver.

Aussi le détective eut-il la désagréable impression d'avoir été repéré longtemps d'avance lorsqu'il arriva, enfin, à la maison basse en briques neuves qui abritait la vie solitaire de Grover Banks.

L'homme était là et ne fit aucune difficulté pour le recevoir.

— L'autorité est l'autorité, dit-il en faisant le salut militaire, et je n'ai pas le droit de me soustraire à un interrogatoire légal. D'ailleurs, la consigne de Mr. Wurdee ne me le défend pas. Que puis-je faire pour vous, capitaine ?

Car, dans l'esprit de l'ancien militaire, un représentant de l'autorité ne pouvait que porter un grade d'officier.

Harry Dickson le regarda avec curiosité.

C'était un homme de taille moyenne, bien découplé, au visage bronzé par le soleil des tropiques. Il traînait légèrement la jambe.

— Une balle afghane, expliqua-t-il avec quelque fierté dans la voix.

Bien que le temps fût fort doux, il portait un gros costume en velours côtelé, d'épaisses bottes de cuir et un bonnet de laine, dit passe-montagne, enfoncé sur la tête.

La seule pièce qu'il occupait était meublée de la façon la plus sommaire : un lit de caserne, une table de bois blanc, un banc rustique et une chaise grossière.

Une ancienne caisse à biscuits lui servait de bahut. Une forte odeur de rhum flottait dans l'atmosphère, témoignant du culte attentif qu'il vouait à la dive bouteille.

Il répondit aux questions du détective avec une franchise un peu brutale.

Il avait accompagné les policiers de Limerick lors de leur descente dans l'île et avait exploré avec eux la singulière maison de joie.

Ils n'avaient rien trouvé et cela suffisait à Grover Banks.

Non, depuis lors, rien d'anormal ne s'était produit. Il avait refusé de recevoir de nouvelles provisions pour son maître Wurdee puisque celui-ci ne donnait plus signe de vie. Lui-même se contentait du strict nécessaire. Le banquier de Mr. Wurdee lui payait chaque semaine ses honoraires, comme si rien ne s'était passé.

Il n'en demandait pas davantage.

Il passait ses journées dans sa maison, faisant parfois de courtes sorties dans les marais voisins pour tirer un canard ou pêcher un brochet, histoire de corser son menu de conserves. De temps en temps, il astiquait l'automobile du maître qui se trouvait dans une petite remise attendant à la maison.

Astiquage tout à fait superficiel, avoua-t-il, puisqu'il ne connaissait rien au moteur de cette machine du diable.

C'était une solide voiture, d'un type un peu ancien, qui devait être bien suffisante pour le petit trafic qu'on lui imposait lorsque Wurdee se trouvait dans l'île.

Harry Dickson accepta le verre de rhum que lui versa l'honnête gardien et ils se quittèrent les meilleurs amis du monde.

Le lendemain, il retourna chez Banks accompagné de Tom Wills et, pour la première fois, ils visitèrent l'île et son établissement.

Ils en revinrent émerveillés par l'ingénieux agencement du lieu, mais complètement bredouilles en ce qui concerne leur enquête.

— C'est du temps perdu, avoua Harry Dickson au gardien quand ils furent revenus, par le chemin de sable et de gravier, à la maison du surveillant. Je crois que nous ferions mieux de retourner à Londres.

Grover Banks salua.

— Je regrette fort que vous soyez venus pour rien, mon capitaine et mon lieutenant. Une visite, de temps à autre, m'aurait fait plaisir. J'aime vider une bouteille en honorable compagnie, mais que l'on ne vienne pas me parler de ces sagouins de paysans qui vivent comme des taupes dans leurs trous, là-bas, à Lenrick !

— C'est dommage que vous ne vous soyez pas lié avec le gentleman qui a habité l'auberge pendant tout un temps, dit Harry Dickson.

— L'homme des journaux ? répliqua Grover Banks avec mépris. Il est venu souvent me relancer ici, mais sa tête ne me revenait pas. Et puis, il y avait la consigne : Mr. Wurdee n'aimait pas les curieux, surtout les gens qui écrivent dans les gazettes.

» Pour ce qui est l'autorité, c'est autre chose. C'est du service et je sais ce que servir veut dire.

— Vous savez peut-être qu'on est sans nouvelles de Mr. Skinsop ?

— Skinsop ? C'est vrai, il s'appelait à peu près comme cela. Un nom ridicule pour un honnête chrétien. Toutes les nouvelles du monde

qui auraient trait à ce Piksop ou Skilsop comme vous le nommez, ne m'intéresseraient pas. Je suppose qu'il y a assez de place dans le marécage pour un individu de son espèce. Mr. Wurdee, qui est le chef ici, n'aimait pas les espions.

L'entretien entraînait dans un cercle vicieux et le détective l'écourta.

— Adieu, Banks, nous partons demain. Puisse la solitude ne pas trop vous peser, dit-il aimablement.

Le soir, ils annoncèrent leur départ à Mr. Selkirk qui s'en montra sincèrement navré.

— Je commençais à m'habituer à voir d'autres têtes que celles des gens de la bourgade, se plaignait-il.

La soirée était douce et les détectives s'assirent sur le banc, devant l'auberge, pour savourer un excellent irish whisky que leur servit leur hôte.

Une légère brume bleue se résorbait lentement dans les eaux calmes de la grande plaine aquatique. L'appel lointain des râles d'eau et des foulques leur parvenait comme une plainte ténue qui se fondait dans l'ombre.

Quelques pâles feux errants glissaient, au loin, sur les fondrières ; le vol de velours des rapaces nocturnes bruissait doucement dans le silence.

Une petite lumière s'alluma, comme tous les soirs, derrière la fenêtre de Banks, phare minuscule dans la grande étendue ténébreuse.

Harry Dickson resta longtemps à contempler, songeur, la petite flamme solitaire, piquée comme une étoile falote dans la nuit.

*

Ils partirent, le lendemain, dans une auto de louage qui vint les chercher de Limerick et s'éloignèrent vers l'est. Quand la bourgade se fut évanouie à l'horizon, le chauffeur de la voiture freina et se tourna vers Dickson.

— Quels sont les ordres, Mr. Dickson ?

L'honnête Mr. Selkirk, en envoyant, la veille, un domestique avertir le garage de location, ne s'était pas douté qu'automatiquement il avertissait la police de Limerick et que la voiture allait être conduite par un de ses inspecteurs.

— Nous a-t-on préparé un bon poste, O'Connor ? demanda le détective.

— Il n'y en a pas de pareil dans toute l'Irlande, Mr. Dickson, répondit l'Irlandais avec la vivacité inhérente à sa race. La voiture ne pourra pas vous conduire jusque-là, car il vous faudra suivre un sentier très étroit serpentant à travers les marécages du Shannon. Je

vous ai construit une hutte de mes propres mains et vous y trouverez un réchaud à alcool, des boîtes de conserves et des couvertures.

— Très bien, O'Connor, je vous remercie, vous et votre chef.

— Il y a mieux encore, continua l'inspecteur. Vous y trouverez un canot en caoutchouc, qui peut tenir deux et même trois hommes, et glisser sur les eaux les moins profondes du marais. C'est un ami, qui a fait partie d'une expédition africaine, qui me l'a prêté.

— C'est plus que je n'osais l'espérer, répondit le détective tout joyeux.

L'automobile obliqua vers le nord et, au bout d'une demi-heure, s'arrêta.

— Voici le sentier en question, Mr. Dickson, dit O'Connor. Il vous faudra le suivre jusqu'au bout, là où il se termine brusquement dans une fondrière.

» Une fois là, vous verrez, à votre droite, une mince bande de terre gazonnée qu'il vous faudra longer avec prudence, jusqu'à un gros bouquet de saules et de viornes. La hutte se trouve au milieu, bien cachée.

» En sortant de ce petit bois, vers l'est, vous retrouverez le marécage et, avec une bonne lunette marine, vous pourrez l'observer de très loin.

Les détectives prirent congé du brave garçon qui retourna à Limerick.

Une heure plus tard, ils s'étaient installés dans la hutte et avaient préparé du thé sur le réchaud à alcool. Puis ils prirent un peu de repos avant le crépuscule, car leur enquête allait désormais s'entourer des ombres de la nuit.

Celle-ci vint, calme et chaude comme la veille. Des vapeurs traînaient sur l'eau, ouatant l'horizon et imprécisant les formes, mais dès les premières fraîcheurs nocturnes, l'atmosphère redevint claire et les détectives purent inspecter les alentours grâce à leurs puissantes jumelles marines.

Le poste avait été choisi avec une intelligence remarquable. Du bosquet qui les abritait, ils avaient vue sur les toits de Lenrick, sur le chemin de sable fendant les eaux lointaines en une fine ligne d'ombre et se terminant au nord par la masse sombre de l'île au dancing et au sud par la maisonnette de Grover Banks. Juste à ce moment, la petite lumière s'alluma dans la demeure du garde. Harry Dickson consulta sa montre.

— Grover Banks est un homme ponctuel, dit-il ; à dix heures sonnantes, il allume ses feux de nuit.

— Si j'habitais sa cambuse, je n'aimerais pas non plus dormir sans veilleuse, ricana Tom Wills, car j'aurais peur des fantômes dans cette satanée région. Voyez-vous que celui de Mr. Skinsop s'installe au

chevet de son ennemi Banks ?

Harry Dickson répondit par un petit rire silencieux.

Tom Wills le vit fixer avec obstination la lumière à peine visible dans la grande nuit du marécage.

— Ce lumignon vous intéresse donc bien fort, maître ? demanda-t-il tout à coup.

— Prodigieusement, mon garçon.

— Pourquoi ne pas aller le voir de plus près, maître ? En deux heures, nous y serions avec notre canot en caoutchouc.

— C'est parfaitement inutile, Tom, répliqua le maître en riant. Nous trouverions peu de chose à cet endroit... Moins que rien, même !

— Pourquoi donc ? s'étonna Tom.

— Parce que, ce matin, j'ai entendu tourner un moteur de ce côté !

— Un moteur ? Mais Banks ne touche pas à la mécanique de l'automobile.

— J'ai parlé d'un moteur, Tom ; je n'ai pas dit que Grover Banks avait touché le moins du monde à l'automobile.

Tom Wills poussa un grognement mécontent et son maître se remit à rire.

— Rien n'est plus captivant qu'une lumière solitaire dans la nuit, Tom, dit-il. Rappelez-vous qu'hier soir nous nous sommes complus, tous les deux, à regarder cette petite flamme danser derrière les vitres lointaines dans la maison du garde. Il est juste que nous en fassions autant aujourd'hui.

Tom ne répondit pas mais il arracha les jumelles des mains de son maître et il les braqua avidement sur le feu minuscule.

— Maître, dit-il enfin, maître... vous avez bien dit que la flamme « dansait » derrière la fenêtre...

— Continuez, Tom, encouragea le détective, je crois que vous y êtes enfin.

— Eh bien, s'écria le jeune homme, cette lumière ne danse pas, elle est même singulièrement immobile, et tenez... elle ne ressemble pas à celle d'hier. Elle est plus claire, plus dure...

— Bravo, vous avez trouvé, mon petit. Et quand je vous disais, tout à l'heure, qu'on trouverait moins que rien dans la maison de Banks, c'est que nous n'y trouverions même pas son occupant. Cette lumière, qui s'allume à une heure implacablement exacte, a une source électrique. Elle a été allumée par un mécanisme d'horlogerie. A présent, vous pouvez mettre notre canot à l'eau.

— Nous y allons tout de même ?

— Pas du tout ! Nous avons à faire dans l'île. Et je crois que nous ne serons pas trop en avance sur les événements. Le tout est une question de vitesse, aussi bien pour nous que pour certaines personnes

encore inconnues.

Tom ne se le fit pas dire deux fois et, quelques minutes plus tard, le petit canot imperméable avançait prestement sur les eaux assombries.

Ce fut un bien curieux trajet, en vérité, non exempt d'une farouche poésie.

La nuit était à la nouvelle lune et seule la clarté des astres brillait au ciel, mais l'air était limpide et les formes se distinguaient assez bien sur la plaine liquide.

Ils glissèrent, sans bruit, entre des bosquets de verdure à moitié noyés, le long de véritables forêts de roseaux, pleines de murmures nocturnes.

De temps à autre, une brème ou un carpillon, pourchassé par un brochet, bondissait hors de l'eau et retombait avec un bruit clair. Des petits canards-plongeurs se réveillaient aussitôt ; des pluviers inquiets piaillaient et fuyaient sous le couvert des bosquets. Parfois, un courlis effrayé poussait un rauque appel de détresse, auquel répondait la lamentation des poules d'eau arrachées à leur repos.

Tous ces sommeils troublés reprenaient vite leurs droits et, la barque passée, le silence revenait s'installer en maître sur les eaux noires.

La masse sombre de l'île se précisait devant les détectives. La route devenait moins aisée, car les hauts fonds de boue étaient nombreux. Mais le canot, avec son mince tirant d'eau, se riait de tous ces obstacles et le but approchait rapidement.

Soudain, Harry Dickson posa la main sur l'épaule de son élève.

— Ecoutez, Tom... écoutez bien.

Le jeune homme laissa reposer les courtes rames et obéit.

Un ronronnement très doux s'était élevé dans l'ombre, l'emplissait tout entière d'un bruit têtue de ruche.

— Un moteur, murmura Tom Wills.

— Et maintenant, jouez des rames, mon garçon. Il ne nous reste pas une minute à perdre. Il nous faut être dans l'île avant « eux ».

Tom Wills n'interrogea pas le maître plus avant ; il pesait de toutes ses forces sur les avirons.

Le canot fila comme une flèche et bientôt il toucha terre.

A une centaine de pas devant les détectives, le dancing solitaire se dressait, haut et noir, contre le ciel.

6. La fin du dancing solitaire

Le bruit du moteur, après s'être précisé pendant quelques minutes, s'atténua et soudain se tut.

— Vite... courons vite, Tom, murmura Dickson à l'oreille de son élève. Si tout marche comme je le prévois, nous arriverons juste à temps pour le spectacle. Au galop !

Ils se trouvaient à présent devant la grande porte du dancing.

Harry Dickson retira une fiche de bois qui la bloquait et les deux battants s'ouvrirent aussitôt.

— Une sage précaution que j'ai prise, l'autre jour, avant de quitter l'endroit en compagnie de Grover Banks, dit-il. Ainsi, nous ne perdrons pas de temps à jouer avec des fausses clés et des rossignols.

» Pas de lumière, Tom, continua-t-il, présentant un mouvement de son élève. Les êtres de ce dancing doivent nous être suffisamment connues, puisqu'elles sont celles de la maison de Londres.

Ils traversèrent le hall obscur et, bientôt, à la sonorité de leurs pas, ils perçurent qu'ils se trouvaient à l'entrée de la salle de spectacle.

A tâtons, le détective se dirigea dans le noir.

— Si les plans ont été respectés, nous allons arriver au petit réduit qui sert de vestiaire, dit-il. Il fera un excellent poste de guet.

Il avait raison. Bientôt, ils s'accroupirent derrière un haut comptoir, comme derrière un mur. Harry Dickson se frotta les mains.

— A quoi vous attendez-vous, maître ? demanda l'élève à voix basse. Car, enfin, nous voici plongés dans le noir jusqu'au cou !

— M'est avis que cela ne durera guère, répondit mystérieusement le détective, et ce que nous attendons, c'est ce que tout le monde attendrait dans un établissement pareil : le spectacle !

— Non, mais des fois ! s'écria Tom Wills.

— Silence !

Mais Harry Dickson n'eut nul besoin de l'imposer au jeune homme impatient ; un léger bruit naissait à présent dans l'ombre.

Des chaises étaient déplacées avec précaution puis, dans l'obscurité, on entendit des pas s'approcher et aussitôt décroître.

Harry Dickson se retourna brusquement vers son élève et lui mit la main sur la bouche : il était temps, car le jeune homme allait pousser une exclamation de stupeur !

Une lueur, vivement colorée, venant de l'extérieur teignait de rose et de vert la petite fenêtre du vestiaire. Ces couleurs lumineuses

se mirent à virevolter, doucement d'abord, puis de plus en plus vite.

Tom venait de comprendre ce qui se passait : les ailes lumineuses du moulin s'étaient remises en marche !

Mais les événements se corsèrent soudain.

Au-dessus de leurs têtes, une vive clarté se fit et, en même temps, un furieux fox-trot éclata : Bricklayers Fox-Trot !

Prudemment, ils jetèrent un coup d'œil au-dessus du comptoir qui les dissimulait.

Devant eux se trouvait la salle de spectacle, brillamment illuminée.

Le pick-up répétait avec frénésie cet inepte refrain de danse moderne.

Soudain, le rideau s'envola vers les frises et une voix hurla :
« Bravo ! Bis ! »

Harry Dickson ne pouvait en croire ses yeux.

Là-bas, à l'extrême bout de la salle, un homme venait de se dresser, applaudissant frénétiquement. Le rideau se baissait et se relevait rapidement, tandis que le phono reprenait sans cesse son odieuse rengaine.

Mais le détective avait reconnu l'homme : c'était Stanley Wurdee !

Oui, c'était le milliardaire, mais pâle et défait, comme s'il sortait d'une longue et cruelle maladie. Une fièvre ardente brûlait dans son regard qu'il tenait fixé sur la scène vide.

— Bravo ! Bis ! répéta Wurdee.

Soudain, une autre voix répondit à la sienne.

Elle était aiguë, haut perchée, ignoblement fausse.

Pour le Rio

Et le Douro,

Je donne la peau.

Et la Seine

Je l'emmène,

Quelque part.

Au hasard...

C'est la Tamise

Qui me grise !

C'était pauvre, inepte à en avoir la nausée, mais Harry Dickson reconnut la chanson aussi bien que la voix nasillarde.

— L'air favori de Julia Heresford... et sa voix !

— *Qui me gri...* se, lança l'invisible chanteuse.

En même temps, il y eut sur scène un bruit de charnières criardes et la fenêtre du praticable s'ouvrit.

Une forme se pencha au-dehors et le détective vit la tignasse rousse et le visage maquillé de l'artiste tuée dans l'incendie du Moulin-Rouge de Londres.

La chose était tellement inattendue qu'il resta quelques moments interdit aux côtés de Tom Wills, complètement sidéré et incapable de faire un geste.

Soudain, il vit Wurdee s'élancer vers la scène et l'escalader en hurlant, tandis que le rideau s'abaissait.

Harry Dickson secoua son inertie et s'apprêta à le suivre, quand, brusquement, la salle se retrouva plongée dans l'obscurité.

Il heurta des chaises et une des tables tomba à grand fracas.

— Par le diable ! gronda-t-il, car il sentait qu'il venait de perdre un grand avantage. En effet, au-dehors un moteur fut mis en marche et un bruit de course se fit entendre.

Harry Dickson s'élança vers la porte et l'ébranla. En vain : elle était fermée...

— Restez, Tom, ordonna-t-il, et jetez-vous sur quiconque ferait mine d'entrer ou de passer.

Il connaissait suffisamment les plans de l'étrange maison pour savoir qu'une entrée, dite des artistes, s'ouvrait à gauche de la scène.

Il mit quelque temps pour la trouver, mais il y parvint.

La maison était en rumeur, on entendait courir et, à certains moments, s'élever la voix désespérée de Stanley Wurdee.

— Julia... revenez, Julia...

Le détective se retrouva enfin dehors.

Il contourna l'établissement en courant. Le dancing était brillamment illuminé, les ailes du moulin tournaient vertigineusement, jetant des éclairs multicolores dans la nuit lourde du marécage.

L'auto que Dickson avait vue dans la remise de Grover Banks stationnait devant la porte, les phares allumés braqués sur la route.

Au-delà d'un espace vide et sablé commençait un parc encore jeune qui ne pouvait offrir qu'un abri bien précaire pour un homme décidé à s'y embusquer.

Deux arbres, l'un frêle, l'autre assez gros, dominaient un fouillis de plantes basses. Seul le dernier pouvait présenter un poste d'observation convenable.

D'ailleurs, Dickson n'avait pas le choix. D'un bond de chat, il s'élança contre le tronc rugueux et s'installa tant bien que mal dans les basses branches.

Personne ne pouvait sortir de l'établissement ou y entrer sans être aperçu par le détective aux aguets.

Son attente ne dura pas longtemps.

La porte s'ouvrit, un grand rai lumineux en jaillit et deux formes sortirent, un homme et une femme.

Malgré la saison chaude, d'épais vêtements de voyage les couvraient. Ils semblaient hésitants et nerveux et leurs regards, protégés par de grosses lunettes de chauffeur, parcouraient fiévreusement les environs.

Harry Dickson hésita un moment avant d'entrer en action. Un trop grand espace vide le séparait du couple pour qu'il pût espérer se jeter sur lui. D'autre part, il vit que l'homme tenait un revolver de gros calibre dans sa main crispée.

Soudain son attention dérivait.

Comme il baissait les yeux, il aperçut, collée contre le tronc de l'arbre qui lui servait de poste de guet, une forme immobile. Elle était tellement menaçante que Dickson eut peine à réprimer un geste de répulsion.

Une cagoule sombre la recouvrait complètement et, de la large manche d'un habit monacal, sortait une main énorme, monstrueuse.

Quelque chose d'affreusement hostile se dégageait de cette ténébreuse apparition. Il semblait au détective que la sombre créature se mettait imperceptiblement en mouvement. Il fallait jouer le grand jeu.

Comme une panthère, il se laissa tomber de l'arbre sur le cagouillard.

Une violente explosion retentit et, en même temps, quelque chose d'intangible mais d'affreux prit le détective à la gorge, tandis qu'une atroce sensation de brûlure traversait sa poitrine.

Avec un râle de souffrance et d'horreur, il se jeta en arrière, tendant les mains en un geste d'ultime défense.

Mais là où une seconde plus tôt se trouvait son terrifiant adversaire, il n'y avait plus rien, ses mains erraient dans le vide. L'être avait disparu comme une ombre...

En même temps, l'auto démarra à une vitesse folle et s'élança sur la route où elle disparut bientôt.

Harry Dickson, toussant et larmoyant, se redressa... Il était furieux et désespéré à la fois, car il venait d'entrevoir, en un éclair, le ridicule mystère.

L'homme à la cagoule était un bonhomme en baudruche gonflé de chlore !

Ah, les ennemis avaient bien fait les choses ! A l'unique poste d'observation possible, le gros arbre, le fantoche en baudruche, en éclatant, donnait l'alarme. En même temps, il neutralisait l'adversaire pendant quelques minutes grâce au dégagement délétère du terrible gaz !

Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris, Harry Dickson rentra dans le théâtre vide dont les mille lumières semblaient se moquer de lui.

— Tom ! appela-t-il.

Il ne reçut aucune réponse.

— Tom ! répéta-t-il avec angoisse.

Alors la voix de son élève lui parvint, lointaine, essoufflée :

— Par ici, maître, derrière la scène... vite... au secours !

Harry Dickson s'élança comme si des ailes venaient de lui pousser. Une violente fureur l'animait. Il jubila féroceement en pensant que son élève était aux prises avec un ennemi, un être en chair et en os enfin, sur qui il allait pouvoir se venger des autres, ces éternels invisibles !

Comme il bondissait sur la scène, le praticable de la coulisse s'écroula et il vit son élève lutter avec désespoir contre un homme qui le tenait à la gorge. Harry Dickson leva son revolver.

Mais Tom vit le geste et hurla.

— Ne tirez pas... c'est lui... c'est Wurdee !

Le détective prit l'homme par les épaules et d'une violente bourrade, lui arracha sa victime et le jeta sur le plancher.

— Wurdee ! cria-t-il, vous êtes fou !

Un ricanement inhumain lui répondit et il vit les yeux rouges de Wurdee et sa bouche sanglante d'où coulait un filet de bave.

Wurdee était fou... fou furieux.

Ils eurent fort à faire pour le maintenir. Enfin, grâce à quelques cordes qui traînaient, ils parvinrent à lier tant bien que mal le pauvre dément afin de le rendre inoffensif.

— Ce ne sera pas une mince besogne que de le ramener avec nous à travers cette obscurité, marmotta Tom Wills en tâtant sa gorge douloureuse. Avez-vous joué du revolver, maître ? ajouta-t-il.

— Non, répondit amèrement le détective, mais au petit ballon rouge qui éclate ! Jamais je ne me suis laissé rouler à ce point-là, mon garçon !

— Et eux ?..., s'écria Tom Wills, ces damnés inconnus ? Savez-vous au moins à qui nous avons affaire ?

— Moins que jamais ! hurla Dickson.

Il serrait les poings dans un vain geste de menace.

— Venez, dit-il en se maîtrisant. Mais il n'avait pas fait deux pas qu'il se jeta devant Tom Wills et Wurdee.

— Arrière ! Arrière ! cria-t-il.

Tom n'avait nul besoin de cet avertissement : tout comme le maître, il avait vu.

Une immense langue de feu venait de jaillir hors du trou sombre du souffleur et, presque aussitôt, toute la scène s'embrasa.

— Vers la salle ! haleta Dickson.

Il arracha le rideau de velours rouge, mais recula immédiatement : un vent de fournaise lui soufflait au visage.

Avec un rugissement de fauve, le feu gagnait de toutes parts avec une vélocité incroyable, jaillissant hors de vingt foyers à la fois. Les lampes éclatèrent et les hommes terrifiés ne se virent plus éclairés que par la furieuse clarté de l'incendie.

— A l'étage ! ordonna le détective, nous sortirons par les fenêtres.

Une fumée ardente tourbillonna, consumant l'air respirable. Ils escaladèrent des marches déjà brûlantes. Au-dessus de leurs têtes, le plafond s'ouvrit et une pluie de braises et des tisons s'abattit sur eux. Le feu s'était également déclaré dans les combles du dancing.

Tom Wills tournait en rond en poussant des cris de désespoir : les flammes commençaient à les entourer, leur défendant toute retraite.

Un horrible craquement dans les hauteurs leur apprit qu'un dénouement fatal approchait : la toiture embrasée allait s'écrouler et les ensevelir sous un torrent de décombres incandescents.

Wurdee, inconscient, ricanait. Les yeux fixes, il obéissait machinalement aux hommes qui le maintenaient.

Ils se trouvaient sur le palier où donnaient les portes des petits salons privés et déjà le feu s'attaquait à plusieurs d'entre elles qui craquaient de toutes parts.

Devant eux, close et intacte, la porte du salon n° 6.

Un instant, Harry Dickson songea que, jadis, on appelait cette pièce « l'enfer souriant ». Quelle abomination nouvelle se cachait donc derrière ces panneaux ? Avec amertume, il se disait qu'il ne le saurait jamais, quand cette porte s'ouvrit. L'instant d'un éclair, il vit devant lui un intérieur calme, doucement éclairé par des lampes et non par des flammes.

— Entrez vite ! dit une voix calme et nette.

Ils obéirent machinalement, les flammes dans le dos.

Une porte claqua derrière eux...

Se pouvait-il qu'à un pas derrière cette mince cloison de bois rugissait un énorme incendie ? Tout était si calme, si souriant !

— Restez tranquilles, fit la voix.

Ils virent une silhouette de femme svelte, dont le visage était couvert par un voile léger. Elle s'approcha de la muraille, y chercha quelque chose et, tout à coup, appuya sur une des figurines qui la décoraient.

Les détectives sentirent soudain le sol se dérober sous leurs pieds et toute la pièce se mit à descendre comme un ascenseur.

— Je pensais bien que ce maudit salon aurait été agencé de la même façon que celui de Covent Garden à Londres, dit la femme.

Harry Dickson ouvrit de grands yeux et la considéra avec un étonnement sans bornes : cette voix jeune et harmonieuse, il la

connaissait bien !

Mais il ne dut pas attendre longtemps pour être fixé : celle qui venait de les sauver in extremis rejeta soudain son voile.

C'était Miss Jane Doyle.

7. Le salon n° 6

La désolation régnait à Londres.

Harry Dickson et Tom Wills avaient disparu et, cette fois, on n'avait plus aucun espoir de les retrouver vivants.

La population de Lenrick avait assisté, de loin, au formidable incendie qui embrasait l'île du marécage. La police de Limerick arriva en toute hâte sur les lieux, mais le sinistre s'était achevé sur une explosion énorme qui n'avait plus laissé, de la vaste bâtisse, qu'un amas de briques et de matériaux pulvérisés. Comment retrouver des cendres humaines dans ce fouillis ?

Or, on savait que les détectives londoniens se trouvaient dans « la folie de Wurdee » au moment de la catastrophe.

L'inspecteur O'Connor retrouva en pleurant le canot de caoutchouc qu'il leur avait prêté la veille.

Londres prit le deuil des valeureux vengeurs et cette détresse trouva son écho aux quatre coins de la terre. Car Harry Dickson n'avait jamais regardé à la distance pour accourir là où le crime damait le pion au droit et à la justice.

En quatrième page des journaux, on relata également la disparition de Miss Jane Doyle qui avait été un moment mêlée de près à « l'affaire Wurdee », mais on n'établit aucune corrélation.

Pourtant, les quotidiens ne manquèrent pas de nouvelles sensationnelles. Un matin, Londres connut encore une forte émotion : Mr. Horace Skinsop venait de réapparaître.

Il va de soi qu'immédiatement Scotland Yard s'empara de lui, mais le journaliste renvoya les policiers avec hauteur.

Certes, il avait des révélations à faire, mais il ne les ferait qu'au public, par la voie des journaux, et si la police voulait les connaître, elle n'avait qu'à acheter les feuilles comme le plus commun des mortels.

D'importants quotidiens de Fleet Street firent des offres magnifiques à Mr. Horace Skinsop, mais il les refusa avec dédain. Il ne publierait ses « mémoires » que dans son journal « The Daily Flame ».

On eut beau lui parler de la déconfiture de cette feuille de chou, il haussait les épaules. On verrait bien !

En effet, vingt-quatre heures plus tard, les presses de l'imprimerie de Grimscott Street ronflèrent de plus belle, car « The Daily Flame » avait de généreux commanditaires. Et son chiffre de

tirage de monter, de monter !

Nous résumerons, en aussi peu de lignes que possible, les singulières aventures du reporter Skinsop.

Il avait débuté par une accusation :

Que l'on retrouve Grover Banks !

Mais la police de Limerick n'avait pas retrouvé le gardien, sa maison était vide et semblait devoir le rester.

Pourtant l'accusation prononcée par le journaliste contre le gardien était plutôt faible. Un soir, Grover Banks, qu'il avait essayé d'interviewer pour la X^{ième} fois, s'était mis en colère et l'avait jeté dans l'eau du marais, heureusement peu profonde à cet endroit.

Ici débutaient les aventures de Mr. Horace Skinsop.

Fort marri de cette agression humide, il regagnait Lenrick quand, à mi-chemin, sur une route bifurquant vers Limerick, il avait vu une automobile arrêtée, tous feux éteints.

Immédiatement, le journaliste se réveilla en lui. Il se cacha derrière un épais buisson et attendit les événements.

Ils furent des plus surprenants. Une couverture fut jetée sur lui et, en dépit de la résistance qu'il opposait il parlait d'un adversaire invisible qu'il avait fait hurler de douleur, on le porta dans l'auto.

Mr. Skinsop sentit l'odeur polaire de l'éther lui glacer les narines et il perdit connaissance. Pourtant, il eut vaguement la notion d'un mouvement obstiné de roulis, ce qui laissait croire qu'il avait été embarqué sur un navire.

Il eut conscience de plusieurs réveils très vagues, pendant lesquels on lui faisait avaler des liquides, mais qui étaient aussitôt suivis d'une nouvelle torpeur. Enfin, Mr. Skinsop se réveilla pour de bon.

Il se trouvait au milieu d'un petit parc entouré d'immenses grilles, comme une cage géante. Au fond de ce jardin, se trouvait une petite habitation confortable où, trois fois par jour, deux gardiens masqués, armés jusqu'aux dents, venaient lui servir à manger. Les menus étaient soignés et Mr. Skinsop les décrivait avec complaisance.

Mr. Skinsop pouvait se promener dans le parc, excepté dans une certaine partie qui lui était interdite, sous peine des pires représailles. Cela suffit au valeureux journaliste pour décider d'explorer soigneusement la région défendue.

Son désir s'accrut d'autant plus qu'à plusieurs reprises, il y avait entendu des cris étranges.

Le parc interdit était séparé du sien par une clôture qui ne semblait pas un bien sérieux obstacle pour un homme – pourtant corpulent – comme lui.

Un jour, entre deux tournées de ses gardiens, il la franchit. Aussitôt, un cri s'éleva et Mr. Skinsop, n'écoutant que sa curiosité

professionnelle, s'empressa de se diriger vers l'endroit d'où il était parti.

Jugez de son horreur quand il vit une grande cage à fauves dans laquelle se mouvait un être humain affreux à voir ! Un dément furieux, qui rugissait comme une bête sauvage.

Et l'horreur du journaliste s'accrut encore quand il reconnût Mr. Stanley Wurdee !

C'est alors qu'il conçut le plan de s'évader, mais pas seul... Il voulait emmener le pauvre dément avec lui...

Mal lui en prit : au moment où, avec des instruments de fortune, il s'apprêtait à limer les barreaux de la cage, il fut surpris par les gardiens.

Il reçut une sévère correction, après quoi on le mena devant un homme masqué qui paraissait être le maître de l'endroit. Mr. Horace Skinsop se souvint que celui-ci lui avait parlé avec un fort accent écossais, tout comme les gardiens, d'ailleurs.

— Skinsop, lui avait dit l'homme au masque, je devrais vous faire tuer pour votre désobéissance, mais nous ne sommes pas des assassins. Wurdee, qui est notre ennemi mortel, restera en vie : il est suffisamment puni par sa terrible maladie. Quant à vous, vous êtes un homme trop dangereux pour rester ici. Vous allez changer de prison, et je vous assure que celle qui vous attend sera moins douce ! N'espérez surtout pas en sortir. Nous n'aimons pas les indiscrets de votre espèce et vous y resterez jusqu'à la fin de vos jours !

Mr. Skinsop connut de nouveau l'âcre odeur des anesthésiques et le vague roulis d'un navire en mer. Mais sa bonne étoile veillait. Un soir, il revint à lui, l'esprit clair, et aucun gardien n'apparut pour lui administrer sa potion.

Il se trouvait en effet dans une petite cabine de bateau, très bien aménagée. La porte n'en était pas fermée et, quelques moments après, sur le pont, il put constater qu'il était à bord d'un yacht de tonnage restreint, mais dont le nom avait été recouvert d'une couche de peinture noire.

Le navire était à l'ancre dans une petite baie bien abritée et, à quelques encablures de là, commençaient les sables blonds de la terre ferme.

Skinsop ne consacra pas une minute de plus à explorer les lieux (il le regretta depuis lors, avoua-t-il) et il se jeta résolument à l'eau.

Quand il eut atteint le rivage, il se mit à courir. Ce fut seulement après plusieurs heures qu'il osa prendre un peu de repos au creux d'une dune de sable.

Le lendemain, il atteignit une petite bourgade de pêcheurs et apprit qu'il se trouvait tout au début du golfe de la Clyde.

Après avoir publié, en de nombreux récits, ses mirifiques

aventures, Mr. Horace Skinsop consentit enfin à déposer devant les fonctionnaires de Scotland Yard.

Ceux-ci durent lui faire confiance bien qu'il leur en coûtât.

D'autant plus que l'enquête donna bientôt raison au journaliste.

Le signalement qu'il avait donné du yacht fut reconnu exact : on avait vu croiser, en effet, un pareil bâtiment en vue des côtes-ouest de l'Ecosse.

La police fit même mieux : elle retrouva le parc où avait été emprisonné le journaliste. Il était situé dans une petite île, à l'extrême bout du canal du Nord. On retrouva la maisonnette et la cage qui avait gardé l'infortuné Wurdee ; des vêtements, sauvagement lacérés, furent reconnus comme étant siens et l'on dut admettre également que le malheureux était fou.

Quant au domaine, il appartenait à un certain Mr. Shipper...

Du coup, Mr. Horace Skinsop devint un grand homme, et il n'y eut plus que « The Daily Flame » à être lu au sujet de l'affaire Wurdee...

*

Que le lecteur nous suive à présent dans un petit château, tout blanc, blotti dans un véritable nid de verdure de Surrey, près de Russel Hill.

Bien peu de gens savent que cette propriété, « The Grange », est en réalité un sanatorium discret, appartenant à un des plus fameux aliénistes du royaume, le docteur Adam Brent.

Le docteur achevait de prendre son thé. Laissant tomber la feuille qu'il lisait – c'était « The Daily Flame » –, il s'adressa au gentleman qui sirotait le sien en face de lui :

— Skinsop a bien failli avoir raison, dit-il, mais aujourd'hui je vous affirme que votre ami est sauvé.

Le gentleman leva vers lui un visage rayonnant.

— Alors, nous allons pouvoir faire cesser cette atroce comédie, docteur Brent ? En vérité, le sieur Skinsop commençait à me donner sur les nerfs.

— Et, comme toujours, Harry Dickson aura le dernier mot, répondit le médecin en souriant.

Ils se levèrent et entrèrent dans un salon voisin où se tenaient trois personnes en qui nous reconnaissons Tom Wills, Jane Doyle, en tenue d'infirmière et, couché sur une chaise longue, maigre, pâle mais les traits déjà reposés, Stanley Wurdee.

— Bonjour, Mr. Dickson, dit le malade. Il me tarde d'entendre dire par le docteur que je ne suis plus fou..., dans l'unique dessein de pouvoir épouser Miss Jane Doyle.

— Le docteur vient de me le dire à l'instant, mon cher ami, répondit joyeusement le détective. Mais avant de parler mariage, je désire achever quelques petites formalités inhérentes à mon métier.

Jane Doyle le regarda avec curiosité.

— Je crois deviner, dit-elle.

— En effet, et ce n'est pas bien difficile, répliqua le détective en riant. Et dire que le mot de l'énigme est unique et s'énonce en trois lettres.

— Quel est-il donc ?

— Fou !

Jane Doyle hocha gravement sa belle tête blonde.

— Je m'en étais déjà doutée, dit-elle simplement.

Tom Wills lui jeta un regard de féroce envie.

— On dit ça, marmotta-t-il.

— Pourrions-nous nous mettre en route ce soir encore, docteur Brent ? demanda le détective.

— Ma foi, je n'y vois plus d'inconvénient, répondit le docteur, et je comprends votre impatience. Voici près de trois semaines que vous êtes condamnés tous à un emprisonnement volontaire dans ma modeste demeure.

— Qui m'a rendu mon Stan, murmura Miss Doyle, reconnaissante.

— Et qui..., commença Dickson, mais il se tut et ajouta malicieusement : cela, c'est le secret de ce soir !

A la nuit tombante, l'auto du docteur Brent quitta le parc du château et prit la route de Londres. Harry Dickson, Wurdee et sa fiancée y avaient pris place, et Tom Wills s'était mis au volant.

En entrant dans la Métropole, il prit par les rues les plus désertes pour arriver à Covent Garden.

— Pourtant, tout doit être brûlé, dit Miss Doyle hésitante.

— Non, Miss Jane, pas tout, répliqua Harry et plusieurs choses le prouvent. D'abord, le téléphone clandestin qui, par une négligence des bandits, continuait à fonctionner sur l'ancienne ligne, au même numéro d'appel. Ensuite, quelque chose que je découvris dans le fameux cabinet n° 6 du dancing des marécages.

Il se tourna vers Stan Wurdee.

— Je crois que vous en avez confié la construction à l'architecte qui conçut les plans du dancing de Covent Garden et qui en dirigea la transformation, puisque la bâtisse avait naguère servi à d'autres fins ?

— En effet, Mr. Dickson répondit le milliardaire. C'était un homme quelque peu taré mais de grand talent. Quand je lui fis part de mon projet, il ricana et me demanda une somme énorme – que je lui accordai sans discussion – en terminant par ces mots étranges : « Après tout, puisque vous payez, vos affaires ne me regardent pas. »

— Et il machina le salon n° 6 de « la folie Wurdee » – permettez-moi l'expression, puisqu'elle est devenue traditionnelle – tout comme celui du dancing de Covent Garden. Seulement, le couloir souterrain ne pouvait conduire nulle part comme ce n'était certainement pas le cas à Londres. Pourtant, le bâtisseur lui donna exactement la même longueur et la même direction. C'est ce qui fait que, dans le marécage, il aboutissait le long de la nouvelle route et s'ouvrait presque à fleur d'eau, complètement invisible. C'est par-là, d'ailleurs, que ceux qui y avaient intérêt gagnaient votre île.

— Mais, demanda Tom Wills où aboutit donc celui de Londres ?

— Je le sais, à présent, à un mètre près, Tom, mais je préfère vous faire jouir du spectacle.

Ils s'étaient arrêtés devant les ruines du dancing et y entrèrent immédiatement.

Harry Dickson les conduisit sur-le-champ dans les caves, qui avaient résisté au feu. On les trouva moins encombrées qu'on ne l'aurait pensé.

— Voici l'endroit où le salon n° 6 descendait, en bloc, loin dans la terre, dit Harry Dickson après avoir soigneusement relevé un plan. L'ascenseur ne fonctionne sans doute plus mais on doit l'avoir remplacé par quelque chose de moins compliqué... Tenez, voyez vous-mêmes : un escalier.

Ils descendirent une quinzaine de marches et tombèrent en arrêt devant une porte que le détective ouvrit.

Il promena sa main le long de la paroi et soudain, à un déclic, la lumière jaillit. Stupeur !... Ils se trouvaient dans le salon n° 6 !

— Il n'y avait aucune raison pour qu'il fût brûlé, dit le détective. Soudain, il vit Miss Doyle reculer avec horreur.

— Un cadavre ! murmura-t-elle.

Harry Dickson l'écarta et il eut le même geste de répulsion.

Un être sans nom, mais qu'aux vêtements on devinait appartenir au sexe féminin, gisait sur le tapis souillé de sang.

Un visage affreux, ridé, sanguinolent était tourné vers le plafond ; les jupes, relevées, laissaient voir d'informes moignons.

— Cette malheureuse a été mutilée par le feu, mais il y a longtemps, murmura le détective, car ses blessures étaient guéries. Mais elle en a reçu une autre récemment et en pleine poitrine ! Elle a été tuée sur le coup !

Tom Wills, qui fourrageait à travers la pièce, revint tout à coup avec un masque de cire surmonté d'une large perruque rouge qu'il posa brusquement sur le visage de la morte.

— Julia Heresford ! dit sourdement Wurdee, et il défaillit presque.

— Je comprends, à présent, pourquoi elle n'apparaissait jamais

qu'à la fenêtre du patricable, déclara Dickson, d'un ton ému. Voyez ses jambes...

— Mais qui l'a tuée ?

— Celui qui n'avait plus besoin de ses services et que je vais vous présenter à l'instant, répondit le détective d'une voix sombre et sévère.

Il se mit à examiner soigneusement la fresque aux lutins, sourit tout à coup et pressa un déclic voisin de celui que Jane Doyle connaissait déjà.

Le mur s'ouvrit comme une porte à deux battants et ils se trouvèrent dans un couloir éclairé, dont le sol se feutra de tapis de haute laine. Tout au bout on apercevait une porte de chêne.

— Revolver en main, Tom, commanda le détective.

Il prit la tête de la file, marcha délibérément vers la porte et l'ouvrit toute grande. Un bureau richement meublé apparut et un homme, qui écrivait à une table en bois sculpté, se leva en poussant un cri de terreur.

— Restez tranquille, Skinsop, dit froidement le détective. Vous continuerez à écrire vos mémoires en prison, mon ami.

Le journaliste bégaya quelques mots puis reprit son aplomb.

— On ne pourra rien me faire pour avoir écrit quelques mensonges, ricana-t-il.

— Voici donc le bureau de rédaction du « Daily Flame », railla Dickson.

— Et quand cela serait ? riposta Skinsop.

— Hum, fit le détective, nous allons faire une expérience. Si vous protestez, Skinsop, mon élève vous logera un pruneau dans le crâne !

Il fouilla dans sa poche, en tira deux petits coussinets en caoutchouc et obligea le reporter à se les mettre en bouche ; aussitôt les joues de Mr. Horace Skinsop gonflèrent d'une bien curieuse façon. Mais le détective ne s'en contenta pas et appuya un autre objet contre l'œil droit de l'homme.

— Voilà, dit-il satisfait.

— L'homme qui m'a accosté à la gare de Victoria ! s'écria Miss Doyle.

— Shipper ! répliqua Harry Dickson. Et de deux !

Le journaliste était dans un piteux état et tremblait de tous ses membres.

— Skinsop, s'écria Wurdee, quel monstre êtes-vous donc ?

— Il n'y a plus de Skinsop, dit Harry Dickson. Le véritable est mort, il y a bien longtemps, d'une crise de delirium tremens. Tandis que celui-ci ne buvait jamais... en tant que Skinsop du moins.

— Alors Shipper ?... je ne sais pas ce qu'il me voulait, dit

Wurdee, je ne l'ai jamais vu ! Jamais, au grand jamais !

— Il n'y a pas de Shipper non plus, répliqua Harry Dickson.

Il mit son revolver sous le nez du faux Skinsop et ouvrit une autre porte donnant dans la chambre.

— Montez devant moi, vous vous rendez compte, je suppose, que je vous tuerai comme un chien au moindre geste suspect.

Comme un automate, l'homme vaincu obéit et s'engagea dans un escalier en spirale.

L'atmosphère changea soudain autour d'eux. On traversa un corridor sévère, aux portes matelassées de vert et, soudain, Harry Dickson poussa du poing la porte d'un bureau.

Wurdee poussa un long gémissement.

— Mais nous sommes dans le bureau directorial de la banque Fox !

— Faites-nous la figure qu'il faut, ordonna Dickson à son prisonnier.

Celui-ci continua à obéir.

On entendit un sifflement et le ventre de Mr. Skinsop se dégonfla comme un sac en baudruche qu'il était. D'une poche de son veston, il sortit une fine perruque grise et d'autres accessoires. Bientôt, Mr. Clyde Fox se trouva assis devant eux.

— Fox ! s'écria Wurdee avec des larmes dans la voix, que signifie cette atroce comédie ?

Clyde Fox, les yeux rivés au sol, ne soufflait mot.

— Je vais vous le dire, dit Harry Dickson. Contre vos ordres, Wurdee, la banque Fox avait traité avec le consortium des Great Sorrata Mines et voici que, devant l'énorme montée des actions, elle ne savait plus vous payer votre véritable dû. Il fallait recourir aux grands moyens. Si vous étiez mort, l'Etat nommait un séquestre et le pot-aux-roses était découvert.

» Mais en admettant que vous deveniez fou, la banque Fox continuait à gérer vos biens jusqu'à votre terme sur terre, ce qui aurait pu durer bien longtemps.

» Aussi tout a été mis en œuvre pour vous faire perdre la raison.

» On a joué de la beauté de Julia Heresford, qui était bien tentée de vous agréer, la pauvre, mais que la banque Fox tenait dans ses griffes, pour le terrible motif qu'elle s'adjoignait un trafic éhonté de traites de blanches dont la danseuse était complice. Ah, les malheureuses qui ont passé par le petit salon n° 6, sous le nez de la police de Covent Garden, et qui portaient par les sévères locaux de la banque Fox ! Fox, le puritain !

» Fox, qui était l'ami de Mira Lencox sous la forme de Shipper, la tua parce qu'elle était parvenue à le découvrir sous la forme de Fox. Mais Shipper-Fox perdit son étrange œil de verre dans l'auto tragique

où Mira périt assassinée... En fait, cet œil de verre n'est qu'une mince pellicule de mica très habilement peinte.

» Et pour continuer, Wurdee, on a joué une comédie macabre pour vous rendre fou et vous savez comment on a failli réussir.

» Vous devez beaucoup à Miss Jane Doyle. Qu'elle me permette de soulever quelque peu le voile qui couvre un coin de sa vie.

» Miss Doyle vous aimait depuis bien longtemps, car elle était danseuse elle aussi, au Moulin-Rouge de Covent Garden. Après votre tentative de suicide, elle s'engagea comme infirmière à la clinique où vous étiez soigné, dans l'espoir de pouvoir contribuer à votre guérison.

» Quand elle partit pour la France, c'était pour vous également, Wurdee, car elle avait eu vent des menées louches de vos adversaires et savait que le consortium des mines de radium avait ses assises européennes à Bordeaux.

» Il est vrai que, là-bas, elle s'égara.

» Mais elle avait éveillé les soupçons de vos ennemis qui, à son retour, voulurent la faire disparaître grâce à un de leurs séides, Mac Laren qui, ivre, ne vint pas au rendez-vous et paya sa négligence de sa vie.

» Quant au jeu du journal « The Daily Flame », il devient clair parce qu'il devait accréditer le bruit de votre folie et surtout de votre captivité.

» Tout a été admirablement machiné dans cette affaire !

— Clyde Fox, dit Wurdee avec reproche, vous m'avez toujours semblé un homme si honnête que...

— Halte, cria Harry Dickson d'une voix tonnante, continuez à le croire, Wurdee, continuez à respecter Mr. Fox ou plutôt sa mémoire !

— Hein ? hurla Wurdee.

— Il y a des mois qu'il périt assassiné, continua Dickson en jetant un regard terrible sur son prisonnier. Il y eut, jadis, un bon soldat de l'armée coloniale qui prit sa retraite après une blessure, mais qui s'engagea lors de la déclaration de la grande guerre. Malgré son âge, il devint un officier aviateur distingué. Pourtant, à la cessation des hostilités, il dut quitter l'armée pour certaines indécidités. Il partit pour l'Amérique du Sud et revint de Bolivie avec une mission toute particulière pour un de ses cousins de Londres, le banquier Clyde Fox.

» L'honnête financier repoussa avec indignation une proposition concernant vos actions des Great Sorrata Mines, mais l'envoyé avait eu le temps de remarquer qu'il ressemblait comme deux gouttes d'eau à son cousin...

» La mort de Mr. Fox fut décidée, comme le furent tant d'autres depuis lors, comme la dernière, celle de la malheureuse Julia Heresford devenue inutile.

» Les derniers exploits sportifs de ce meurtrier furent ses allées et venues, en avion, entre Londres et le marécage irlandais. Pour être exact, disons en hydravion, celui dans lequel Miss Doyle parvint à prendre place clandestinement pour nous rejoindre et vous sauver. Car, Wurdee, lorsque vous avez ouvert, une première fois, la porte du salon n° 6, l'ascenseur se trouvait dans les profondeurs et vous êtes tombé dans les souterrains où vos ennemis vous ont trouvé.

» Mais vous ne pouviez pas mourir. Ils vous ont conduit en avion à Londres et vous soignèrent dans les ruines du dancing de Covent Garden où Miss Doyle vous découvrit et, en cachette, ne vous quitta plus !

» Et l'on vous reconduisit vers votre « folie » pour vous rendre définitivement fou, maintenant que vous étiez affaibli par la maladie.

» Je pourrais reprocher à Miss Doyle de ne pas m'avoir mis au courant de ses découvertes, mais cette courageuse jeune fille voulait vous mériter seule.

Miss Jane se jeta en sanglotant au cou de son fiancé qui l'étreignit longuement.

— Eh bien, Grover Banks ? demanda Harry Dickson au prisonnier.

— Hein, quoi ? s'écrièrent-ils tous.

— Epargnons-lui une nouvelle transformation, dit Harry Dickson, bien qu'il soit passé maître dans ce genre d'exercice. Ah ! il lui en a fallu de l'énergie et de la malice pour jouer le triple rôle de Skinsop, de Gable Fox et de Grover Banks ! Il a dû passer quelques nuits blanches pendant tout ce temps-là ! Il était presque parvenu à acquérir un don d'ubiquité grâce à ses déplacements rapides. Il aurait pu faire un bien meilleur usage de ses dons surprenants !

— J'ai joué le grand jeu et j'ai perdu, mais je n'oserais pas dire que je ne regrette rien, dit sourdement Grover Banks. Ce que je déplore, ce n'est pas d'avoir dû supprimer Mira Lencox, c'est surtout de n'avoir pu me montrer à elle, que sous l'aspect d'un gros bonhomme avec un œil de verre.

Il tendit ses mains au cabriolet d'acier qu'Harry Dickson avançait vers elles.

{1} Quid : une livre sterling.

{2} Downingstreet, où se trouvent les bureaux de l'Intelligence Service d'Angleterre.